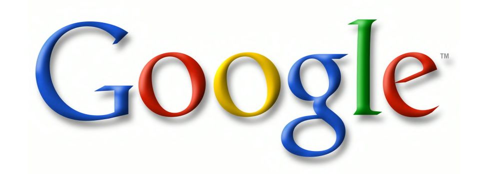




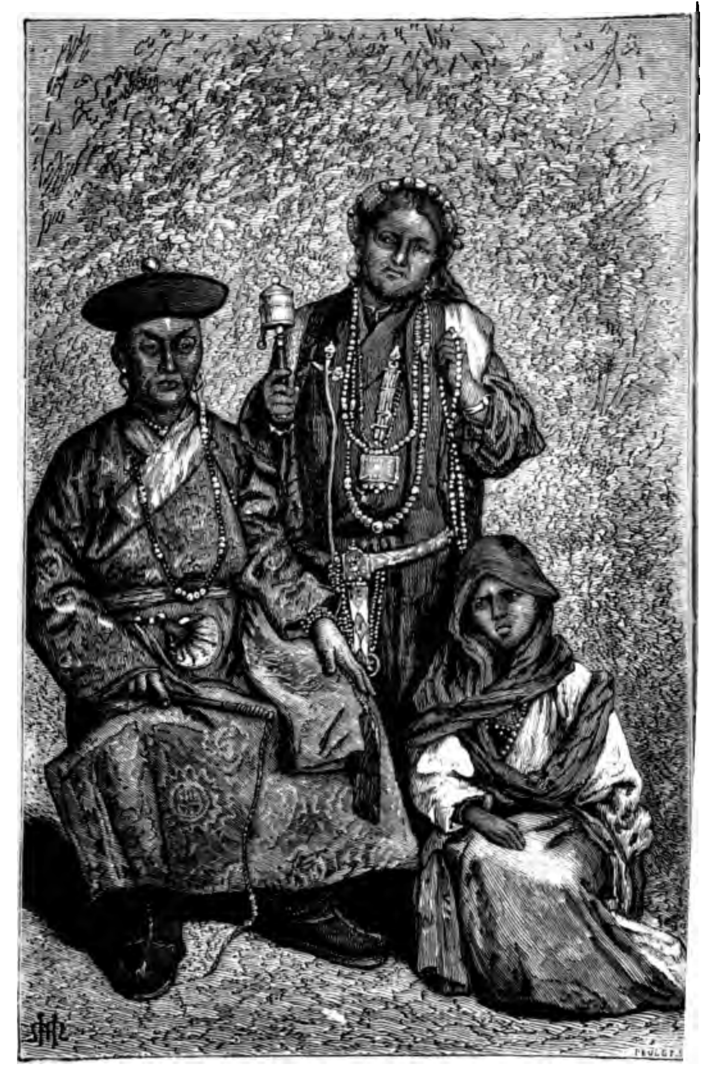
INDE

ET

HIMALAYA

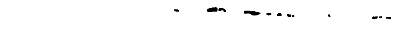
Cet ouvrage a été déposé au ministère (section de la librairie) en juin 1877.

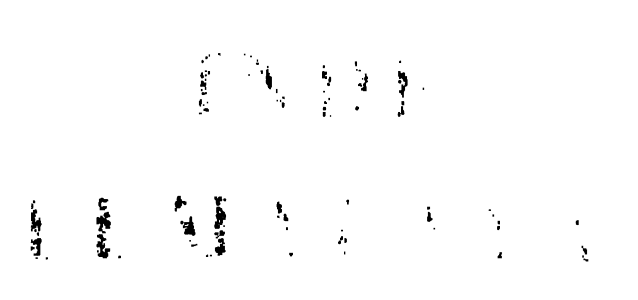
PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.



TYPES DU SIKHIM.

Frontispice









INDE

ET

HIMALAYA

SOUVENIRS DE VOYAGE

PAR

LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA

Ouvrage enrichi d'une Carte spéciale
ET DE DIX DESSINS PAR HENRY DE MONTAUT



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1877

AVANT-PROPOS

Ces souvenirs datent de l'hiver que l'héritier de la couronne britannique passa dans son futur empire de l'Hindoustan. On aurait tort de croire que le moment ne fût pas propice pour voir l'Inde sous son véritable aspect. Si partout, sur les pas de l'illustre voyageur, la vie normale était en quelque sorte suspendue par l'affluence des visiteurs, non moins que par l'éclat des cérémonies et des fêtes, cette concentration inusitée de luxe et d'enthousiasme permettait d'embrasser du même coup d'œil toutes les faces brillantes d'une civilisation qui aime la pompe extérieure, mais qui la réserve aux grandes occasions. D'autre part, dès qu'on voulait se soustraire aux illusions de cette mise en scène qui se renouvelait d'étape en étape, on n'avait qu'à s'écarter quelque peu de l'itinéraire officiel, et l'on était sûr de tomber

dans des districts où l'écho des réceptions voisines n'affectait en rien l'économie des usages et des habitudes journalières.

C'est ainsi que je dois au voyage du prince de Galles les impressions les plus éblouissantes de mon séjour ; jamais, en effet, je n'aurais pu voir autrement, dans l'espace de quelques mois, des spectacles aussi extraordinaires que l'assemblée des rajahs, à Bombay ; la procession de la Dent sacrée, à Ceylan ; l'illumination du Gange, à Bénarès ; les fêtes de Jummou, chez le maharajah de Cachemire ! Mais de pareils intermèdes, qu'on dirait autant de pages détachées des *Mille et une Nuits*, ne peuvent qu'ajouter aux attractions multiples d'un pays combinant, avec l'originalité des types et des mœurs, l'éclat des costumes, la splendeur des monuments, et même les beautés de la nature, — soit qu'on y visite les sombres pagode des royaumes hindous, ou les bazars populeux des villes mogoles, soit qu'on y reçoive une hospitalité fastueuse à la cour des princes indigènes, ou qu'on y erre solitairement à travers les profondes vallées et les pics vertigineux de la chaîne la plus élevée du globe.

Je n'ai pas la prétention de faire ici une nouvelle description de l'Inde, après les nombreux voyageurs qui ont entrepris cette tâche avec bien d'autres titres à la confiance du public. Ainsi, il y a quelques années à peine, M. Louis Rousselet

rapportait de ses consciencieuses pérégrinations dans « l'Inde des Rajahs », les matériaux d'un ouvrage vraiment magistral que même les Anglais déclarent un monument d'impartialité et d'exactitude. Pour mon compte, n'ayant aucune connaissance des langues indigènes, et ne m'étant guère arrêté sur mon parcours, je ne puis que m'appliquer à rendre, avec le plus de fidélité possible, le côté extérieur des objets les plus saillants, et des scènes les plus caractéristiques, — quitte, lorsqu'il me faut généraliser ou conclure, à m'appuyer sur la conversation des Anglo-Indiens, avec qui je me suis sans cesse trouvé en rapport, ou sur les nombreux documents officiels qu'on avait précisément réunis et condensés pour la visite du prince. Mon but, d'ailleurs, est simplement de montrer, d'une part, combien l'Inde mérite, sous tous les rapports, l'attention du touriste, aussi bien que de l'artiste et du savant; d'autre part, comment, en quelques mois, grâce aux derniers développements des moyens de communication, on peut non-seulement traverser la péninsule en tous sens, mais encore embrasser dans un même itinéraire les objets les plus intéressants de cette terre féconde en merveilles, et même compléter l'excursion par une rapide visite aux géants de l'Himalaya.

Si maintenant, après avoir réussi dans ce double objet, je contribuais, par surcroît, à détruire

quelques-uns des préjugés répandus dans le public, par de prétendus récits de voyage qui, sous des titres à sensation, nous décrivent une Inde de pure fantaisie, j'aurai la satisfaction de penser que je n'ai gaspillé ni mon temps ni celui de mes lecteurs.

Il y a toutefois une partie de mon voyage sur laquelle je me permets d'insister un peu plus. C'est la visite aux bouddhistes du Sikhim, qui a terminé mon séjour dans l'Inde. Je ne connais, en effet, aucune relation écrite en français sur cette partie de l'Himalaya, que même fort peu d'Anglais avaient visitée jusqu'à ces derniers temps. Je ne fais qu'acquitter une dette de reconnaissance en reportant le succès de cette excursion sur le député-commissaire du Darjiling, M. Ware Edgar, chargé des relations politiques avec l'État-frontière du Sikhim; je lui dois non-seulement les lettres de recommandation qui m'ont ouvert les monastères bouddhistes, mais encore un concours actif et presque indispensable dans l'organisation même de mon expédition, sans parler des renseignements inédits que sa position lui a permis de me donner sur les mœurs, les coutumes, et principalement la religion de ce curieux coin de terre, jeté comme une transition politique entre l'Inde de S. M. Victoria, et le Thibet de l'Empire céleste.

INDE ET HIMALAYA

SOUVENIRS DE VOYAGE

CHAPITRE PREMIER

BOMBAY

De Venise à Bombay. — A bord du *Sumatra*. — Premier aspect de Bombay. — La ville *noire*. — Fête des lanternes. — La vie anglaise dans l'Inde. — Castes et sectes des hindous. — Une noce chez sir Munguldass Nathouboy. — Les Parsis. — Soirée chez le gouverneur. — Réception du prince de Galles à Bombay. — Une fête des écoles. — L'instruction publique dans l'Inde.

Le 8 octobre 1875, je m'embarquai dans la rade de Venise, sur le paquebot que la Compagnie péninsulaire et orientale, ou plus simplement la P. et O., envoie chaque semaine à Bombay avec la classique « malle des Indes », et le 16, je voyais s'ouvrir devant moi ce canal de Suez, qu'on peut considérer

comme le vestibule de tout l'extrême Orient. Je ne m'étendrai pas sur les incidents de notre passage, après l'abus des récits de la vie à bord qu'on a fait dans presque toutes les relations de voyage quelque peu lointains. D'ailleurs, la traversée de l'Inde n'est plus qu'un jeu, depuis qu'on a abandonné l'ancienne route par le cap de Bonne-Espérance. De Brindisi à Bombay la durée réglementaire du trajet est de dix-sept jours, à bord d'excellents vapeurs qui, une fois hors de la Méditerranée, sont certains de voguer pendant sept ou huit mois sur des mers placides comme des lacs. Le principal désagrément réside dans les effroyables chaleurs de la mer Rouge qui coûtent souvent la vie à plus d'un passager. Cette fois, le navire y perdit son médecin, un jeune homme de grande espérance, qu'avait malheureusement affaibli une fièvre pernicieuse contractée en Italie, et ce triste événement ne contribua pas peu à attrister un passage où l'on aurait vainement cherché cette cordialité et cet entrain si fréquents sur les paquebots transatlantiques.

Quatre compagnies font actuellement le service entre l'Europe et l'Inde : le Lloyd autrichien, qui a son siége à Trieste; la compagnie Rubattino, qui a pris Gênes pour tête de ligne; les Messageries nationales, qui rayonnent de Marseille vers tout l'Orient, et enfin la *Peninsular and Oriental Com-*

pany, qui part à la fois de Southampton et de Venise. Les services de cette dernière compagnie ont longtemps passé pour les plus sûrs, les plus confortables et les plus rapides. Mais, depuis quelque temps, ils laissent assez à désirer, et ils sont serrés de près par l'organisation des lignes rivales. Cependant les autres compagnies transportent leurs passagers à des prix inférieurs, et elles sont loin encore d'avoir atteint la vogue qui fait affluer les voyageurs sur les paquebots anglais. Il faut reconnaître aussi qu'elles reçoivent des subsides considérables de leurs gouvernements respectifs, tandis que la P. et O. obtient à peine une légère somme pour le transport de la malle. Il est temps pour l'Angleterre, si elle veut conserver entre les mains des moyens de transports sûrs et expéditifs vers ses possessions d'Orient, qu'elle s'engage à son tour dans des voies moins strictement économiques. Mais reste à savoir si elle ne préférera pas garder ses subsides pour ce chemin de fer projeté dans la vallée de l'Euphrate, qui réduirait des deux tiers la distance de Londres aux frontières de l'Inde, tout en rendant à la civilisation nombre de provinces autrefois les plus fertiles du globe, aujourd'hui stérilisées par l'incurie et le fanatisme des musulmans.

Je passais une partie de mes journées à étudier quelques ouvrages sur l'Inde, que j'avais emportés

d'Europe, et à m'entretenir avec mes compagnons du merveilleux pays où j'allais aborder pour la première fois. La plupart des passagers étaient des fonctionnaires anglo-indiens, qui revenaient de passer un congé en Angleterre. Ce qui me frappa le plus dans ces entretiens, ce fut la divergence de leurs jugements et même de leurs informations, chaque fois que je les interrogeais sur l'état social ou politique de l'Inde, et surtout dès qu'il s'agissait de la société indigène. Mais si ces contradictions me jetaient dans l'esprit un peu de perplexité, elles eurent du moins le mérite de me révéler, dès le début, la difficulté de toute appréciation impartiale, ainsi que le péril de toute généralisation hâtive dans un pays aussi divers de races, de langues, de religions et de mœurs.

Le 23, nous relâchions à Aden, avec un retard de deux jours, causé par les délais de notre passage à travers le canal de Suez, et enfin le 31, à l'aube, nous entrions dans la rade de Bombay. C'est une large baie intérieure qu'on a comparée, non sans exagération, au golfe de Naples. Le parallèle n'est possible qu'en faisant abstraction du Vésuve dans le tableau sans rival de la côte campanienne. Il est vrai que les environs de Bombay ont en plus l'éclatante végétation des tropiques qui tapisse les collines du fond. La ville elle-même occupe, sur la gauche du nouvel arrivant, une étroite langue de

terre qui sert de digue à l'Océan, tandis qu'à droite, par-dessus des groupes d'ilots boisés ou rocailleux se détachent en lignes bleuâtres les premiers gradins nettement découpés d'un haut massif lointain.

Je m'installai tant bien que mal au quatrième étage d'un immense hôtel situé dans la partie de la ville appelée le *Fort*, qui est le quartier le plus voisin de la mer. Bombay est formée par trois villes proprement dites : le *Fort*, qui renferme les bureaux du gouvernement, les édifices publics et les maisons de commerce européennes ; — à l'autre extrémité de l'agglomération, *Malabar hill*, qui sert de résidence à presque toute la population officielle disséminée dans des villas au milieu de luxuriants jardins ; — enfin, au centre, la cité indigène, la ville « noire », qui est bien faite pour impressionner le nouveau débarqué par son éclat comme par son originalité.

Je m'attendais à trouver ici une ville anglaise ou tout au plus une ville arabe plus ou moins modifiée par l'influence européenne, une contrefaçon de Londres ou de Liverpool adaptée aux exigences du climat avec l'appendice d'un petit Mogador ou d'un petit Alexandrie, aux rues sombres, uniformes, sans saillies et sans fenêtres, où toute l'activité se résume dans les boutiques du rez-de-chaussée. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, quittant les larges rues

et les vastes squares du Fort, je me trouvai pour la première fois devant ces splendeurs des *Mille et une Nuits,* qui, après avoir bercé mon enfance dans un Orient de fantaisie, m'avaient plus tard gâté l'Orient de la réalité ! Les bazars les plus achalandés du monde turc ou arabe peuvent à peine imiter de loin la variété de lignes, la richesse de tons, l'exubérance de vie extérieure, qui éclataient ici dans les moindres recoins. Des rues irrégulières, mais de moyenne largeur, de hautes maisons qui toutes diffèrent de style et de teinte, des rez-de-chaussée évidés en boutiques, où s'étalent toutes les professions et toutes les marchandises de l'Inde, un fouillis d'étages en saillie, de colonnes, de balcons, de belvédères, de vérandahs, de galeries à balustrades en bois fouillé, surmontées de terrasses à l'italienne ou de pignons à la flamande, aux façades surchargées d'ornements, de sculptures, de statuettes, de symboles compliqués et bizarres, — avec des échappées sur la coupole d'une blanche mosquée ou la pyramide légèrement aplatie d'une pagode, — tous les motifs d'architecture, toutes les nuances de la palette se trouvent juxtaposés dans un ensemble des plus extravagants et des plus criards, mais qui, par l'excès même de sa crudité, égare l'imagination, confond le jugement et répond d'ailleurs à l'aspect bigarré de la foule jetée dans ce cadre fantastique.

Même variété dans les costumes, qui empruntent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et dans les nuances de la peau qui, à travers les ouvertures d'un vêtement drapé à la façon orientale, étale une gamme complète de la coloration humaine, depuis les Aryens du Nord, qui sont presque des blancs, jusqu'aux Dravidiens du Sud, qui sont presque des noirs.

Jaïnes tout de blanc vêtus, mahométans aux énormes turbans rouges ou verts, brahmines à la barbe blanche et au cordon symbolique, Parsis adorateurs du feu, au pantalon rose, à la redingote noire et à la mitre de toile cirée, élégants Chinois aux pantoufles brodées, au pantalon bleu de ciel, à la veste de soie noire sur une tunique de soie blanche, protégeant sous un immense parasol leur tête rasée et leur queue traditionnelle : toute cette foule marche, cause, rit, trafique, comme s'il n'y avait là ni différences de races, ni différences de religion. Les distinctions de castes sont restreintes aux habitudes de la vie domestique, et d'autre part la multiplicité même des sectes a toujours été, dans l'Inde comme en Angleterre, une grande école de tolérance. Çà et là cependant, accroupi au coin d'une rue, un fakir demi-nu marmotte des prières ou des malédictions près d'un panier transformé en sébile, ou bien un pieux hindou, arrêté devant une petite chapelle en forme de boutique où une lampe

brûle devant une idole grossièrement enluminée, joint les mains, murmure quelques paroles d'adoration, trempe le doigt dans un pot de vermillon pour tracer le signe distinctif de sa secte sur la même partie du front où les catholiques se font dessiner une croix de cendres au premier mercredi du carême, puis enfin s'éloigne après une profonde salutation, non sans avoir fait vibrer de la main le battant d'une cloche suspendue au plafond.

Ailleurs, près d'un *tank* ou réservoir sacré qui baigne les escaliers d'un temple, une demi-douzaine de *joghis*, accroupis sous un gigantesque figuier banyan (*ficus religiosus*), sont en train de faire leur toilette en se blanchissant le torse avec des cendres, ce qui est leur seule façon de se laver.

Mais voici qu'un encombrement se produit, malgré les efforts d'un *native policeman* en tunique bleue et en béret jaune, qui manie son bâton symbolique avec une dextérité digne de ses confrères de Londres. C'est un rajah qui regagne son campement, vêtu de soie et d'or, monté sur un arabe pur sang, et suivi de son premier ministre ainsi que de trois ou quatre cipayes en grand uniforme, la lance au poing. Ou bien c'est un enterrement qui passe avec sa civière et ses pleureurs. Le cadavre est-il renfermé dans une bière couverte de fleurs ? Alors le cortége se dirige vers le cimetière mulsulman. Est-il simplement recouvert d'un suaire qui dissi-

mule mal ses formes rigides? Alors c'est quelque hindou qu'on va brûler sur le bûcher fourni par sa famille. Autrefois sa femme l'y aurait suivi de gré ou de force; mais le gouvernement anglais y a mis bon ordre, non sans peine, et aujourd'hui les veuves inconsolables sont rares..... même au Malabar. Si enfin ce sont des Parsis qui forment l'escorte du défunt, il s'en va droit aux tours du Silence, où il sera déposé en plein air pour devenir la proie des corbeaux et des vautours. Chaque religion a ainsi sa façon de gagner le ciel. Dieu seul et notre raison, son interprète, peuvent nous dire quelle est la bonne.

Le seul trait de couleur locale qui manque au tableau, c'est l'éléphant; mais on lui interdit sagement l'entrée des grandes villes, où il mettrait sens dessus dessous chevaux et piétons. En revanche on se heurte à chaque pas contre d'antiques chariots traînés par des bœufs que distinguent la forme évasée de leurs cornes et la présence d'une grosse bosse sur le dos. Les riches *babous* se servent encore de palanquins portés par des coulies en livrée. Mais les rajahs commencent à apprécier le mérite des calèches à ressorts, où ils se prélassent en compagnie de leurs principaux officiers. Çà et là se montrent bien aussi quelques Européens ou tout au moins quelques *Eurasiens* (sang mêlé) qui, ayant à choisir entre deux races, ont naturellement adopté

les mœurs et les coutumes de la plus puissante. Mais ces quelques échantillons des modes européennes disparaissent noyés dans cette cohue d'Orient qui ondule sous le soleil de l'Inde comme les verres colorés de quelque gigantesque kaléidoscope. On sent qu'on est dans un pays où pour quelques milliers d'Anglais il y a deux cents millions d'Indiens.

Voici le soir qui arrive. C'était précisément la *Dewali* ou fête des lanternes, qui marque le renouvellement de l'année hindoue.

Le long de chaque balcon et de chaque corniche courent des rangées de lampions en noix de coco qui dessinent en traits de feu la silhouette des moindres édifices. A chaque devanture s'allument des guirlandes de lanternes chinoises en papier vert ou rose qui se multiplient dans les cristaux et les girandoles des vérandahs, tandis que de temps à autre quelque feu de Bengale, flambant au sommet d'un toit, projette d'étranges reflets parmi les objets entassés au fond des échoppes. La foule grossit encore et s'anime, les degrés des temples, brillamment illuminés, disparaissent sous la foule des fidèles, pendant qu'à l'intérieur les cloches et les gongs font assaut de sons discordants.

On peut juger par cette impuissante description quelle fut ma première impression de Bombay. Aussi n'étonnerai-je personne en disant que je rentrai les yeux et l'esprit plus fatigués qu'après

une journée de lecture en chemin de fer. J'en étais presque à me demander si je n'avais pas tout simplement fumé de l'opium à bord du *Sumatra,* et si les effets de cette drogue, en réagissant sur mes sens, ne m'avaient pas plongé en imagination dans une orgie de lignes et une débauche de couleurs!

Le lendemain, après avoir engagé, pour toute la durée de mon séjour, les services d'un domestique indigène capable de me servir d'interprète, j'allai porter à Malabar hill quelques lettres de recommandation dont j'étais muni pour des fonctionnaires de la Présidence. Inutile d'ajouter que tous me reçurent avec cette cordialité proverbiale des Anglais dans l'Inde, et, grâce à leur obligeance, je fus bientôt au courant des usages en vigueur dans la société anglo-indienne.

Si les Français sont passés maîtres dans les affaires de goût, les Anglais restent sans rivaux dans cette science du comfort, qui est du reste un mot intraduisible de leur langue. Il faut pénétrer ici dans leurs intérieurs pour se douter de la façon dont ils ont organisé la résistance aux ardeurs du climat. Autour de la maison, un jardin luxuriant, où les bruyères gigantesques des Ghauts se mêlent aux palmiers, aux figuiers, aux bananiers, en un mot à toutes les variétés de la végétation tropicale. Un étage au plus, souvent un simple rez-de-chaussée exhaussé de quelques pieds et surmonté d'un immense toit aux

bords en saillie, qui forment abat-jour. Partout de grandes salles voûtées, où règne le clair-obscur; sur le sol, des nattes en jonc; dans les coins, des fauteuils ou plutôt des chaises longues en bambou qui, par leur seul aspect, invitent à la nonchalance et au repos. Des murs épais pour tenir l'ennemi à distance; de nombreuses ouvertures, munies de jalousies, pour appeler la brise à la rescousse. Les courants d'air sont aussi indispensables ici qu'ils sont redoutés chez nous, et, dans les édifices publics, comme dans les maisons particulières, dans la chambre à coucher, comme dans la salle à manger, dans les tribunaux, dans les bureaux et jusque dans les temples, partout en un mot où un Européen est appelé à se nourrir, à dormir, à écrire, à prier ou à penser, on est sûr de trouver, suspendues au plafond, de longues pièces de toile (*punkas*) auxquelles un mécanisme assez simple, résumé par une corde dans la main d'un indigène, imprime par-dessus la tête des assistants un mouvement de va-et-vient suffisant pour donner aux malheureux baignés de sueur l'illusion d'un petit vent coulis. Il y a des gens pour soutenir qu'un Européen peut vivre ici sans chemise, — s'il veut s'habiller à l'indigène, — mais qu'il ne saurait y rester sans *punka* et sans moustiquaire.

Pourquoi donc faut-il que les Anglais, si entendus lorsqu'il s'agit d'adapter aux exigences du climat les

conditions matérielles de leurs demeures, s'obstinent à conserver, dans leurs habitudes personnelles, des usages et des mœurs complétement incompatibles avec le ciel de l'Inde? Le seul moment de la journée où l'Européen puisse se donner le salutaire exercice d'une promenade à pied, c'est, surtout en été, de cinq à huit heures du matin. Or, comment se lever avec l'aube lorsque, après avoir dîné à huit heures, on est resté au club ou au bal jusqu'au milieu de la nuit? D'autre part, tous les médecins conviennent que ce climat exige peu de nourriture et surtout de nourriture animale. Voyez l'Indien : malgré sa maigreur typique, il assume ici tous les travaux qui seraient trop pénibles pour les Européens. Les coulies exécutent d'une traite, et avec une charge complète, des marches qui feraient reculer en Europe les plus robustes de nos portefaix. Chaque indigène de haut rang possède des coureurs qui accompagnent sa voiture en plein soleil, un plumeau à la main, pendant plusieurs heures consécutives. Un jour, j'ai vu moi-même un coulie, *ma malle sur la tête*, suivre à pied mon cheval au trot pendant près d'une demi-heure. Notons encore que l'équipage du *Sumatra* se composait exclusivement de mahométans indiens : le capitaine ne tarissait pas en éloges non-seulement sur leur discipline, mais encore sur leur vigueur et sur leur adresse. Et pour-

tant ces gens vivent d'eau claire, de farine et de riz. L'Anglais, au contraire, prétend continuer ici son régime d'outre-Manche. Voici la distribution des repas à une table anglo-indienne, et je puis affirmer *de visu* que la quantité n'est pas au-dessous de la fréquence : à six ou sept heures du matin, on commence par le *chota hazari* (café au lait ou thé) avec pain et beurre; quelques-uns ajoutent des œufs. A neuf heures, déjeuner à la fourchette. A deux heures, *tiffin* (soupe, viandes froides, *curry,* fruits, etc.). A sept ou à huit heures, dîner complet. Enfin, à dix ou onze heures, thé avec biscuits, sans compter les soupers au bal. On conçoit qu'à pareille provocation le foie, les intestins et le système nerveux entrent bientôt en état de rébellion ouverte, sans compter les effets du *B. and S.*, la boisson favorite des Anglo-Indiens, qui commence par être un peu de *brandy* avec beaucoup de *soda* et qui finit par être peu de *soda* avec beaucoup de *brandy*. Que dire de notre costume (je dis *notre,* car à cet égard j'ai bien dû accepter la règle commune)? Le matin on a le bon esprit de porter des vêtements clairs et légers, avec une sorte de casque en feutre gris (*helmet*) entouré d'un turban en gaze. Mais pourquoi faut-il qu'au moment le plus chaud de la journée, entre onze et deux heures, on ne puisse faire une visite sans la sombre redingote fermée et l'horrible tuyau de poêle,

qui doivent singulièrement faire rire les élégants du monde indigène, confortablement drapés dans leurs étoffes flottantes de soie et de mousseline?

Il y a toutefois une institution sociale, essentiellement anglaise, qui, transportée dans l'Inde, n'y mérite que des éloges, tout au moins parmi les célibataires. Je veux parler des *clubs*. Les Romains avaient l'adage juridique que *tres faciunt collegium*. On peut dire que partout où se rencontrent trois Anglais, ils sont sûrs de fonder un club. Les hôteliers et les logeurs de Bombay se plaignent beaucoup de la concurrence que leur fait le *Byculla club*, et, à leur point de vue, ils n'ont pas tort, car, moyennant une redevance relativement minime, les membres et même les personnes présentées peuvent y trouver la table et le logis dans les meilleures conditions possibles de comfort et même de luxe. Le *Byculla club* est un vrai palais admirablement aménagé pour le climat, avec ses vastes portiques et ses hautes salles de marbre. Lorsque toutes les chambres y sont occupées, on loge les nouveaux arrivants sous des tentes, dans un jardin ombragé qui reçoit de première main la brise de mer et malheureusement aussi les émanations moins agréables des marécages voisins.

Bombay est actuellement une ville de 644,000 habitants, et je doute qu'on puisse trouver ailleurs sur le globe un pareil mélange de races et de reli-

gions [1]. M. Grant Duff fait observer avec raison que Bombay, en vertu même de ce mélange extraordinaire, et peut-être aussi de son activité à la fois commerciale et intellectuelle, semble appelé à remplir dans l'Inde, entre les civilisations orientales et chrétiennes, le rôle de l'antique Alexandrie parmi les sociétés en contact dans le bassin de la Méditerranée aux premiers siècles de notre ère.

Les hindous, qui représentent la plus ancienne religion de l'Inde, se subdivisent en d'innombrables sectes qui toutes ont leurs rites, leurs dieux et leurs temples. Mais j'en aurais trop à dire si je devais m'étendre ici sur un pareil sujet. On sait que les trois personnes de la trinité hindoue : Brahma, le créateur, Vishnou, le conservateur, et Siva, le destructeur, triple émanation de l'être primordial, sont l'objet d'un culte, tant dans leur personne que dans leurs nombreuses incarnations. Brahma, le Père, n'a plus qu'un seul temple dans toute l'Inde. Mais partout on rencontre des sectateurs de Siva, reconnaissables à la ligne rouge qu'ils se tracent horizontalement sur le front, et des sectateurs de Vishnou, qui se des-

[1] Le recensement de la population de Bombay en 1872 a donné : 377,333 hindous de diverses castes, dont 25,757 brahmanes, 137,644 mahométans, 44,091 parsis, 25,119 chrétiens indigènes, 7,253 Européens et 2,351 eurasiens (sang mêlé), 31,347 parias, 2,669 juifs, 1,171 nègres et 305 Chinois; en tout 644,405 habitants.

sinent verticalement cette sorte de barre. Chaque secte reconnaît les autres divinités du Panthéon indigène, mais donne naturellement la prééminence au dieu dont elle relève.

Au point de vue social, les divisions sont plus marquées. Les personnes de différentes castes ne peuvent frayer ni surtout manger ensemble, sous peine de déchéance pour l'individu de caste supérieure, qui se trouve par là littéralement frappé de mort civile. Il y a quatre grandes castes : les *brahmanes* ou prêtres qui occupent le sommet de la hiérarchie; ensuite les *chatryas* ou guerriers; troisièmement les *vaisyas*, marchands et agriculteurs; enfin les *soudras*, ouvriers et artisans, qui ont pour rôle de servir les autres classes. Au-dessous, se trouvent encore les parias, les gens qui ont perdu leur caste et ceux qui n'en ont jamais eu. Cette organisation sociale remonte aux premiers établissements des Aryens dans la vallée du Gange. Mais elle s'est subdivisée à la longue en d'innombrables castes secondaires qui sont tantôt des tribus d'origine commune, tantôt de véritables corporations héréditaires. Ainsi, il y a la caste des maîtres d'école, des forgerons, des messagers, des blanchisseurs, des faiseurs de tours et des mendiants. La caste des thugs, ou étrangleurs, a presque partout disparu, grâce aux mesures énergiques du gouvernement anglais. Mais la classe des voleurs occupe

toujours une place distinguée dans les recensements officiels; elle compte même une famille souveraine, dont le chef gouverne actuellement un petit État de l'Inde méridionale. Toutefois, comme, en vertu de la coutume hindoue, ce rajah est propriétaire de tout ce qui se trouve sur son territoire, on peut se demander comment il s'y prend pour remplir les devoirs de sa profession, aujourd'hui surtout que le *paramount power*, c'est-à-dire le gouvernement anglo-indien, l'empêche sans aucun doute d'exercer chez ses voisins.

Les hindous, par suite de leur croyance à la métempsycose, respectent la vie animale jusque dans la vermine qui les ronge, le serpent qui les menace ou le tigre qui les guette. A plus forte raison s'abstiennent-ils de toucher à la viande d'animaux. Mais c'est surtout le bœuf qui est chez eux l'objet d'une véritable vénération. Le plus grand crime à leurs yeux, après le meurtre d'un brahmane, c'est le meurtre d'un bœuf, alors que tuer un soudra ne pèse pas plus sur leur conscience que mettre fin aux jours d'un chat, d'un chien, d'un lézard ou d'une grenouille. Dans les vastes halles qui servent de marché central à Bombay, l'administration a fait placer des cloisons devant les étalages où se débite la viande de bœuf, afin de ne pas offenser les préjugés des passants hindous. Une autre preuve de la sympathie que les habitants de

Bombay portent aux animaux se rencontre dans une institution qui ferait chez nous le bonheur des âmes sensibles, et qui est ici le produit direct du sentiment religieux. C'est un hôpital exclusivement à l'usage des bêtes : le Pinjrapole, sorte de temple qui tient le milieu entre une ménagerie et un jardin zoologique. Le bâtiment, qui occupe 2,000 mètres carrés, se compose de plusieurs cours, bordées de niches et d'étables où se rencontrent tous les pensionnaires de l'arche de Noé : chiens aveugles, chèvres paralytiques, chats édentés, singes retombés en enfance, chevaux hors d'usage, sans compter les oiseaux et les insectes, perroquets, pigeons, chenilles et même serpents. C'est l'espèce bovine qui prévaut, car les pieux hindous y envoient non-seulement leurs bœufs infirmes, mais encore le bétail qu'ils rachètent aux bouchers de la ville; on y comptait lors de mon passage environ 2,000 bœufs et vaches, 125 chevaux et 500 moutons dans une promiscuité qui ne laisse guère au visiteur que le désir de se soustraire par une prompte fuite aux émanations de cette étrange cour des miracles.

L'établissement, qui possède tout un personnel indigène de gardiens et de vétérinaires, — on pourrait presque dire d'infirmiers et de médecins, — compte plusieurs succursales à la campagne, sans doute pour les malades auxquels la Faculté recommande l'air pur des champs. Toutes les ressources

de l'œuvre proviennent de la bienfaisance privée et atteignent annuellement près de 250,000 francs.

Il est difficile, sinon impossible, à l'étranger de pénétrer dans la vie intérieure des hindous, et cet exclusivisme est d'autant plus insurmontable qu'il repose peut-être moins sur la croyance religieuse que sur le préjugé social. On trouve pourtant certaines cérémonies de la vie domestique qui sont accessibles à l'Européen et qui ne manquent ni d'attrait ni d'originalité. Un membre indigène du Conseil législatif de la Présidence, sir Munguldass Nathouboy, dont j'avais fait la connaissance peu après mon arrivée, m'offrit gracieusement d'assister à la noce de ses deux fils, lorsqu'arriverait la date fixée par les astrologues de la famille. Pendant trois jours sa maison devait rester ouverte à ses invités. Quand je m'y rendis, à l'heure indiquée, je trouvai mon hôte fort affairé. Mais il ne m'en accueillit pas moins de la façon la plus aimable, et m'offrit incontinent de me faire voir « ce que probablement je n'avais jamais vu ». En effet, conduit par un de ses neveux dans une galerie qui dominait une sorte de cour intérieure, j'y pus contempler à l'aise mille à douze cents femmes qui, drapées dans leurs belles étoffes de gaze blanche, bleue, jaune, rouge, verte, aux franges d'argent et d'or, étaient assises ou plutôt accroupies côte à côte sur cinq longues files. Devant elles des plats et des soucoupes formées par des

feuilles de figuier renfermaient tous les échantillons de la cuisine indigène, soupes, *curry*, sucreries, etc. Nous avons dit que les hindous ne peuvent ni tuer ni manger aucun animal. Les couverts étaient naturellement aussi absents que les siéges et les serviettes; mais ces dames les remplaçaient avantageusement par les ustensiles que la nature leur a donnés, et même elles s'en tiraient, grâce à une longue expérience, avec beaucoup plus de propreté que nous n'aurions pu le faire à leur place. Entre les files circulaient des servants, nus jusqu'à la ceinture et portant de la soupe ou du *curry* dans des chaudrons où ils puisaient avec de larges cuillers pour remplir les plats à mesure qu'ils se vidaient. Le repas devait durer deux à trois heures, et dans la soirée devait venir le tour des hommes. Si maintenant on considère que ces mêmes festins se reproduisent tous les jours pendant une semaine avant le mariage, on aura l'idée, même en n'évaluant les frais de nourriture qu'à une demi-roupie (1 fr. 25) par tête, des dépenses colossales qu'entraîne un mariage hindou. C'est même là le seul luxe du peuple, toutes proportions gardées, mais un luxe qui ruine en une fois les familles peu aisées, sans qu'elles aient le courage de se soustraire à la tyrannie de la coutume. On soutient que l'infanticide des filles, cette coutume barbare que l'Angleterre a tant de peine à déraciner dans l'Inde, a pour prin-

cipal fondement la prévision des frais à faire pour leurs noces. Aussi le gouvernement fait-il de son mieux pour réduire ces dépenses, soit en les limitant par des règlements somptuaires, comme dans la loi passée en 1870 relativement à certaines castes d'Ahmeddabad, soit en favorisant des combinaisons destinées à simplifier les frais par une sorte de contrat mutuel entre tous les habitants d'une même localité.

Sir Munguldass m'avait invité à revenir le soir pour assister à une *nautch* ou danse de bayadères, qui est ici le condiment naturel de toutes les fêtes privées. Vers dix heures, je traversais donc ses jardins brillamment illuminés pour gagner le corps de logis d'où s'échappait déjà le son des instruments indigènes. Je fus introduit dans un immense salon, meublé à l'européenne, où mon habit noir faisait pauvre figure au milieu de cinq à six cents Banyans dans leurs plus beaux atours. Il est vrai que si je n'avais ni turban ni toge de soie, je portais des bas et des souliers, tandis que la plupart de ces messieurs avaient les jambes nues, et quelques-uns les pieds nus. Un magnifique tapis couvrait le sol, et de nombreux candélabres versaient des flots de lumière sur les gravures pendues aux murailles. Toute l'assistance se tenait sur des fauteuils, des canapés et des chaises de fabrication française rangés en carré autour de l'espace vide destiné à la repré-

sentation. A chaque nouvel invité qui prenait place, un domestique offrait un bouquet de fleurs qu'un second servant aspergeait d'*attar* (eau de rose). Les danseuses étaient les seules femmes de l'assemblée.

Dois-je l'avouer? Cette *nautch*, dont je me promettais merveille dans ma naïveté d'Occidental, n'a pas, de beaucoup, répondu à mon attente. Les exécutants se composaient de trois hommes, l'un portant un tambourin, les deux autres une sorte de guitare, ainsi que de deux *nautch girls* ou danseuses, qui, sans être particulièrement jolies, ont une grande réputation à Bombay; on m'a même assuré que l'une d'elles reçoit jusqu'à 400 ou 500 roupies par soirée [1]. Contrairement à ce qui se voit sur nos scènes, ces danseuses étaient beaucoup plus *habillées* dans leur costume du soir que dans leur costume de ville : corsages montants, jupes empesées et pantalons noués autour des chevilles. Quant à la *nautch* proprement dite, elle m'a paru consister en chant plus qu'en danse; c'est tout au plus si de temps en temps une des jeunes filles s'avançait jusqu'au milieu du salon en joignant les mains par-dessus la tête avec un léger balancement des hanches et en glissant lentement sur le tapis, de façon à faire sonner les bracelets qui ornaient ses chevilles, — le tout accompagné de paroles

[1] La roupie vaut 2 fr. 50; elle se subdivise en 16 annas.

rhythmées et un peu nasillardes qui étaient, paraît-il, un chant d'amour, mais qu'on aurait pu prendre aussi bien pour la récitation d'un hymne. Les mouvements sans doute n'étaient pas dépourvus d'une certaine grâce qui s'imposait à la longue; mais l'ensemble manquait décidément, surtout pour quiconque ne comprenait pas les paroles, de cet entraînement et de cette animation que nous avons l'habitude d'associer — dans l'Orient des livres — à l'idée d'une représentation de bayadères.

Les deux mariés étaient présents à la fête; l'un avait dix-huit ans et l'autre dix-sept. Les hindous attendent rarement pour marier leurs enfants qu'ils aient atteint cet âge, et sir Munguldass m'a dit qu'en se rapprochant sur ce point de la coutume européenne, il avait provoqué chez ses compatriotes beaucoup de surprise et même une certaine irritation. Ce gentleman hindou représente bien le type de ce que sont, à Bombay du moins, les classes éclairées de la société indigène. Membre du conseil législatif depuis dix-huit ans et créé chevalier par la reine, il n'en passe pas moins pour un « radical », parce qu'au lieu de toujours opiner du bonnet suivant l'ancienne habitude des conseillers indigènes, il a, le premier, donné à ses collègues, dans certaines circonstances, l'exemple de la résistance aux vues et aux projets du gouvernement. Cependant il ne s'agit ici que d'une opposition « loyale » dans le sens

anglais du mot, car sir Munguldass m'a déclaré lui-même, dans un de nos entretiens, qu'il considérerait comme le plus grand malheur qui pût frapper ses compatriotes la perte de la domination anglaise, seule capable d'assurer l'ordre et de répandre l'instruction dans le pays. Mais, à l'en croire, le gouvernement anglais aurait deux grands défauts : le premier serait de ne pas admettre la pauvreté des populations et de tendre à les surcharger de taxes ; le second serait de trop se guider d'après des principes abstraits et exotiques, en méconnaissant les différences de milieux et de races. Ainsi il blâmait vivement le manque d'égards qu'en maintes circonstances l'administration de la Présidence avait témoigné pour les usages, les prérogatives et même les préjugés des chefs indigènes.

Sous ce rapport, on peut dire que sir Munguldass prêchait d'exemple, car, tout en raillant la superstition de ses compatriotes et en regrettant l'absurdité de leurs croyances, il n'en observait pas moins, de son propre aveu, toutes les pratiques de son culte originaire, entretenait les idoles des temples, acceptait, pour marier ses fils, la date imposée par des astrologues, et enfin portait, tracé en rouge à la naissance du nez, le signe distinctif de sa secte. C'est que dans l'Inde, plus encore que chez nous, le culte est une affaire de convenances, et qu'ici perdre sa caste n'est pas une mince affaire, comme me le di-

sait sir Munguldass lui-même, en s'excusant avec beaucoup de bonne grâce des restrictions qu'il devait observer dans ses relations avec les Européens.

Ce n'est pas qu'il ne reste, parmi les classes éclairées, des croyants parfaitements convaincus. Ce même sir Munguldass, m'accompagnant un jour parmi les sanctuaires qu'il entretient dans le Dharamsala de Bombay, me fit remarquer un homme jeune encore, à la figure intelligente, versé dans le sanscrit et savant en médecine, qui, marié et père de famille dans le Punjab, avait abandonné son pays, sa femme et ses enfants, pour mener ici la vie contemplative d'un fakir. Le rajah de Serohi, qui est mort l'été dernier, n'avait cédé aux Anglais Mont-Abou, le fameux *sanitorium* du Sindh, que sous la stipulation expresse de n'y tuer ni bœufs, ni pigeons. De même le maharajah du Cachemire, un État grand comme l'Angleterre, a interdit la pêche à ses sujets, parce que ses devins lui ont révélé que l'âme de son père était passée dans le corps d'un poisson.

En résumé, la religion hindoue semble compter, parmi les classes supérieures, deux sortes d'adhérents, comme au reste toutes les religions qui commencent à se trouver en désaccord avec le développement intellectuel de leur époque : ceux qui croient en pratiquant, et ceux qui pratiquent sans croire. Il est probable que le nombre de ces derniers croîtra de plus en plus, et quand, un jour, de l'antique orga-

nisation hindoue le système social restera seul debout, celui-ci, à son tour, ne tardera pas à partager le sort du système religieux sur lequel il s'étayait. En dépit des apparences contraires que peut présenter un moment de transition, de fortes croyances religieuses sont seules capables de maintenir indéfiniment, en présence d'une civilisation supérieure, un régime social contraire aux lois de la nature et de la raison. La division des castes hindoues, qui a trouvé en Europe d'éloquents défenseurs, notamment M. Burnouf, a pu avoir son utilité, en tant qu'elle a préservé dans l'Inde la civilisation aryenne menacée d'absorption par les races inférieures. Mais aujourd'hui que la question est entre la décadence de cette civilisation et la régénération de l'Inde par les lumières de l'Occident, ce système n'est plus qu'une entrave à l'émancipation morale et matérielle de toute la population hindoustanique.

Un autre indigène de distinction que j'eus occasion de visiter pendant mon séjour, c'est sir Jamsetji Jijibhoy, qui peut être considéré comme le principal membre de la communauté parsie. Les Parsis, ainsi que leur nom l'indique, sont les descendants des anciens Perses qui préférèrent l'exil à l'abjuration, lors des invasions mahométanes du septième siècle. Dès leur arrivée dans l'Inde ils se firent remarquer par leur activité commerciale et industrielle, s'adonnant surtout à l'art des constructions navales qu'un

préjugé invincible contre la mer fait dédaigner des hindous. Aussi ne tardèrent-ils pas à se partager avec les Banyans tout le commerce de cette côte. Aujourd'hui qu'ils se sont beaucoup multipliés, on les rencontre dispersés dans tous les comptoirs de l'Orient, de Ceylan à Arkhangel, et, comme ils n'ont ni préjugés de caste, ni nationalité propre, ils se considèrent partout comme attachés à la fortune de l'Angleterre. Ils semblent avoir compris de bonne heure que la domination anglaise pouvait seule assurer la sécurité des échanges dans l'Inde, en même temps que protéger leurs personnes contre le fanatisme persistant de la communauté mahométane. Ils sont, du reste, peu aimés à Bombay, même des hindous, qui les accusent de rapacité, sinon de déloyauté. Le fait est qu'ils n'ont pas d'indigents parmi eux, et que quelques-unes de leurs familles ont réalisé des fortunes colossales ; on peut même ajouter qu'elles font souvent de ces fortunes l'usage le plus noble et le plus généreux, non-seulement en faveur de leurs compatriotes, mais encore dans l'intérêt général de la population. Ainsi sir Cowasji Jehanghier et sir Jamsetji Jijibhoy ont été créés l'un chevalier, l'autre baronnet, après des largesses qui se chiffrent par *millions de francs*, dépensés en constructions d'écoles, de musées, de routes, de ponts, d'asiles, d'hôpitaux, etc. On peut dire que sir Jijibhoy, avec son fils, a contribué pour la grande

part dans les six millions de francs que, durant ces quinze dernières années, les souscriptions privées ont apportés à la construction des édifices publics dans la ville de Bombay. Quand j'ai rendu visite au baronnet actuel, j'ai été tout surpris de voir que rien dans sa tenue ni dans son costume ne le distinguait du plus pauvre de ses compatriotes, sauf peut-être la finesse des tissus qui composaient son pantalon rose, sa robe blanche et sa mitre cirée. Mais sa femme, qui me reçut avec lui sur le seuil de leur demeure, patriarcalement assise sur un siége de bois à l'ombre d'un figuier, portait aux oreilles des diamants qui pouvaient valoir le prix d'une province. Il va sans dire que la plupart des Parsis, tout en conservant leurs mœurs originaires, s'évertuent à apprendre la langue des dominateurs; autrefois ils étaient à peu près les seuls interprètes que les Anglais pussent obtenir pour leurs relations avec l'intérieur. J'ai même eu l'occasion de causer avec un Parsi qui avait fait trois fois le voyage d'Europe et qui parlait le français comme s'il était né sur les rivages de la Cannebière.

Les Parsis adorent le feu dans des temples où ils alimentent un foyer sacré avec des essences précieuses, mais où ils laissent difficilement pénétrer des profanes. Ils révèrent également les éléments et notamment le soleil. Plus d'une fois, passant à l'aube sur le rivage du fort, je me suis arrêté à les re-

garder, debout, immobiles, le regard tourné vers l'Orient pour épier l'apparition de l'astre divin et murmurant des prières écrites dans une langue dont le sens leur échappe : la langue morte du Zend-Avesta. Il va sans dire que beaucoup d'entre eux se laissent aller à nombre de superstitions supplémentaires; les esprits éclairés, au contraire, spiritualisent leur culte et adorent un être suprême derrière les manifestations inconscientes de la nature. Une dernière particularité, c'est qu'ils ne brûlent ni n'enterrent leurs morts, mais les transportent dans des charniers en plein air, où ils les déposent sur un grillage, en laissant aux vers et aux vautours le soin d'en faire disparaître les restes. Ces sinistres endroits se nomment les *Tours du silence;* ce sont de hautes tours solitaires, environnées d'arbres. Au sommet perchent d'innombrables vautours. Les étrangers, ni même les Parsis, ne peuvent pénétrer dans l'enclos, seulement accessible aux prêtres du feu; aussi toutes les descriptions qu'en ont données certains voyageurs sont-elles absolument fantaisistes.

Je passerai sous silence les monuments européens de Bombay, qui n'offrent rien de fort remarquable. Quelques jours après mon débarquement, je reçus une invitation à une « réception dans le jardin » (*garden party*) du gouverneur, S. Exc. sir Philip Wodehouse. Le gouverneur de la Présidence loge

à Parell, le faubourg le plus éloigné du port, dans un large palais ou plutôt dans une villa entourée d'un petit parc. A l'extrémité du jardin s'élève une large terrasse, d'où la vue plane, au delà d'un étang limpide, jusqu'aux premiers gradins des montagnes lointaines. C'est sur cette terrasse que se donnait la fête. Le gouverneur, un beau vieillard, au type bien anglais, se tenait au sommet d'un escalier où s'alignaient deux rangées immobiles de cipayes à la peau bronzée et aux vêtements écarlates. Au delà, une nombreuse foule circulait par groupes sur la terrasse que bordaient, d'un côté, un orchestre caché dans le feuillage, et de l'autre un buffet chargé de rafraîchissements. Il y avait là des personnages appartenant à toutes les races et à toutes les sectes de Bombay — depuis l'évêque catholique jusqu'au grand prêtre du feu et à l'Iman de la mosquée-cathédrale, sans parler des brahmes ni des pasteurs d'innombrables confessions protestantes, enfin un certain nombre de rajahs parés comme des châsses, et l'élite de la population européenne, tant civile que militaire. Mais l'élément féminin n'était représenté que par les dames anglaises, ainsi que par quelques femmes de Parsis.

La réception, qui avait commencé un peu avant le crépuscule, se termina à la nuit tombée, et j'ai vu peu de tableaux plus pittoresques que le départ de cette cohue bigarrée, ondulant sur les marches de la

terrasse à la lueur des torches placées dans la main des cipayes.

J'étais à Bombay depuis une semaine, quand le prince de Galles y arriva sur le *Sérapis*. Je n'ai pas l'intention de décrire ici toutes les festivités officielles qui signalèrent ses débuts sur le sol de l'Inde. Mais je ne puis omettre l'éclat de l'assemblage qui l'accueillit à son débarquement. Qu'on se figure tous les rajahs de l'Inde occidentale réunis avec les fonctionnaires de la Présidence et les dames de la colonie anglo-indienne dans un vaste hangar, élevé sur le débarcadère. Les Européens étaient en uniforme, leurs femmes en toilette de bal, mais ni les parures de celles-ci, ni les dorures de ceux-là ne pouvaient rivaliser un instant avec les ruissellements de velours, de soie, de gaze, d'étoffes de cachemire, de broderies d'or, de diamants, d'émeraudes, de rubis et de perles qui dessinaient dans l'enceinte réservée aux chefs indigènes une véritable guirlande d'une splendeur inouïe et indescriptible. C'était un de ces spectacles où l'artiste doit imposer silence au philosophe... Il y avait là, sur quelques mètres carrés, un entassement de richesses capables d'acheter la moitié de l'Inde! Ma première impression fut un complet éblouissement. Je ne distinguai que la bigarrure des étoffes et le chatoiement des pierreries; peu à peu, cependant, des points brillants se

détachèrent et se dessinèrent dans la masse comme des cristaux se forment dans les dissolutions de certains sels colorés. Mon voisin me désigna à quelques pas de moi un enfant qui se retournait sur son siége. Sa figure bronzée, mais fine et décidée, disparaissait à moitié sous les diamants de son turban et de son aigrette que terminait une pierre de la plus belle eau, grosse comme un œuf de pigeon ; sur le velours noir de sa tunique brillait un collier formé par cinq rangées de diamants. Ce personnage n'était encore, quelques mois auparavant, qu'un pauvre enfant sans fortune et sans avenir, destiné, selon toute apparence, à vivre et à mourir dans l'humble médiocrité d'un village hindou. Actuellement, c'était Sa Hautesse le gaikwar de Baroda, que la récente déposition de son cousin, Mulhar Rao, avait appelé à régner sur un des trônes les plus considérables de l'Inde occidentale.

En face de lui, dans une sorte de robe de soie à ramages, avec un pantalon rouge à bande d'or, portant autour du cou un magnifique collier de perles, se tenait une autre *Hautesse* de quatorze ans, le jeune maharajah du Mysore ; à côté du guicowar, un homme entre deux âges, habillé tout en blanc, avec un cimeterre dans une gaine de velours, et un bouclier sous le bras, figurait le maharana d'Oudeypore, un représentant de la plus ancienne dynastie du globe. Sa famille a régné sans interruption de-

puis plus de dix-sept siècles; elle prétend même se rattacher aux rois d'Aoudhya qui florissaient trois ou quatre siècles avant notre ère. La place suivante était occupée par un personnage tout couvert d'or des pieds à la tête : c'était le rao du Cutch, un ancien nid de pirates, qui s'est civilisé au point d'entretenir, selon le dernier recensement, trente-deux écoles élémentaires, avec trois ou quatre mille élèves. Mais le personnage qui attirait le plus l'attention, c'était, en face du rao, un homme au visage pensif et à l'œil profond, habillé d'une houppelande en velours noir, à la ceinture d'or, à la calotte blanche, sans autre ornement que le cordon bleu de grand commandeur de l'Étoile de l'Inde. Il s'agissait cette fois d'un simple ministre, sir Salar Yung, mais il représentait son maître le nizam, le plus puissant des princes indigènes, et lui-même, du reste, est réputé l'homme d'État le plus accompli de l'Inde actuelle.

Le prince de Galles passa avec sa suite au milieu de cette foule bigarrée en adressant à chacun quelques phrases de circonstance qui parurent faire une vive impression sur ses futurs vassaux; puis, ayant répondu à une harangue de la municipalité, il monta en voiture avec le vice-roi et le gouverneur, pour gagner le palais de Parell, à travers les acclamations de six cent mille Bombayens, débordant des rues, des fenêtres, des toits, des balcons, en

un mot de chaque saillie capable de supporter une grappe humaine.

Une solennité d'un genre assez différent, mais qui mérite également d'être signalée, ce fut « la fête des écoles » à laquelle j'assistai quelques jours plus tard. La municipalité avait fait construire un immense hangar où l'on avait dressé de longues tables chargées de fruits et de gâteaux, pour près de *dix mille enfants*, appartenant à toutes les races et à toutes les religions. Dès trois heures de l'après-midi, les différentes écoles, quittant leurs locaux respectifs, commencèrent à se diriger vers l'esplanade, bannières et musique en tête. Tantôt, c'était une troupe de jeunes filles parsies, aux jupons de satin clair et aux mantilles de soie brodées d'or, tantôt un pensionnat de charmantes Anglaises, uniformément vêtues de blanc, ou encore une école de petits hindous, exhibant dans leurs costumes variés toute la recherche que les indigènes mettent à parer leurs bambins — en petits rajahs, — sans doute avec beaucoup de clinquant, mais non sans beaucoup d'effet et d'éclat. Il eût été difficile d'imaginer un cortége plus original; c'était bien une image en miniature de la société indienne, cette Babel de races et de religions.

L'organisation de l'instruction publique est une préoccupation toute récente du gouvernement anglo-indien. La compagnie des Indes resta long-

temps indifférente à l'éducation de ses nombreux sujets, soit qu'elle craignît de favoriser ainsi leur émancipation politique, soit simplement qu'elle n'y vît aucun profit immédiat pour ses actionnaires. D'ailleurs son système gouvernemental, qui consistait à perpétuer simplement, sous un autre titre, les traditions de l'empire mogol, ne se prêtait guère à l'introduction des idées et des méthodes européennes. En 1823, elle ne subsidiait encore que deux établissements d'instruction : le collége sanscrit de Bénarès et le collége mahométan de Calcutta. Il fallut l'intervention du Parlement pour la décider à instituer une commission de l'instruction publique avec un budget de quelques mille livres sterling. L'enseignement ainsi organisé conservait pour base le sanscrit, l'arabe et le persan, c'est-à-dire une langue morte, une langue étrangère et une langue purement officielle; ce fut seulement en 1835 que, sans renoncer à l'enseignement spécial de ces langues essentiellement littéraires, on leur substitua, comme véhicule de l'instruction, l'anglais dans les établissements du degré supérieur, et les dialectes locaux (*vernaculars*) dans les autres. Mais il fallut attendre le dernier renouvellement de la charte en 1853, pour obtenir, sous l'administration réformatrice de lord Dalhousie, une organisation complète et rationnelle de l'instruction publique à tous les degrés. Depuis lors, cette branche impor-

tante forme dans chaque province un département distinct, administré par un directeur général, avec tout un personnel d'inspecteurs qui ont pour mission de visiter les écoles publiques ou subventionnées, de présider les examens et d'aider les instituteurs par leurs conseils.

L'instruction primaire est presque exclusivement donnée au moyen des dialectes locaux dans les écoles de village, où des maîtres indigènes enseignent la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la tenue des livres, voire les éléments de l'histoire et de la géographie; il existe aussi des écoles primaires de district (*district schools*), où l'on fait usage de l'anglais dans les classes supérieures. L'instruction moyenne se donne, partie en anglais, partie en dialecte local, dans des colléges qui développent les matières enseignées dans les écoles inférieures, et préparent l'élève aux études universitaires. Enfin, l'instruction supérieure possède trois universités à Calcutta, à Bombay et à Madras, qui confèrent des degrés en droit, médecine, arts et génie civil. Elles sont organisées sur le même plan que l'Université de Londres, c'est-à-dire qu'elles comprennent simplement des locaux pour les examens avec un corps d'examinateurs officiels; mais les études qu'elles comportent se font exclusivement dans des colléges affiliés, qui sont distribués entre les principales villes du pays. Les examens se passent en

anglais; toutefois, on exige la connaissance d'une langue orientale classique, le persan ou le sanscrit. Les diplômes que confèrent ces corps académiques sont fort prisés des indigènes, qui, chaque année, s'inscrivent au nombre de plusieurs milliers sur les rôles universitaires, et, d'après une autorité des plus compétentes, M. le professeur Monier Williams, d'Oxford, les examens y accuseraient même un niveau d'études supérieur aux universités d'Angleterre.

En résumé, l'Inde comptait, d'après le relevé officiel de 1874, plus de quarante mille écoles avec une population scolaire d'environ treize cent mille enfants, et le budget annuel de l'instruction publique, qui, en 1856, s'élevait seulement à deux millions et demi, en dépasse *vingt* aujourd'hui. C'est peu, si l'on envisage le chiffre de la population indigène, qui s'élève au delà de deux cents millions. C'est beaucoup, si l'on réfléchit à l'état arriéré de la société indigène, et au peu d'années qu'on a mis à accomplir ces progrès relatifs.

Les trois degrés de l'instruction publique sont reliés par un système d'examens ou plutôt de concours, où les prix consistent en un certain nombre de bourses qui permettent aux élèves les plus méritants de continuer leurs études dans des établissements du degré supérieur. Ainsi, un simple fils de

paysan qui se ferait remarquer par son intelligence et son application dans l'école de son village peut obtenir sucessivement une série de bourses qui lui ouvriront d'abord l'école du district, puis le collége, et enfin l'université, à la seule condition de maintenir sa supériorité intellectuelle dans tout le cours de sa carrière scolaire. L'année dernière, la province du Bengale, — la plus importante, il est vrai, et la plus avancée des dix provinces qui constituent l'empire anglais de l'Inde, donnait à elle seule onze cent vingt-quatre bourses de divers degrés. Je ne connais pas de nation civilisée où le talent ait autant de chances pour se faire jour dans l'organisation de l'éducation populaire, et l'on peut affirmer que, parmi nos États européens, aucun gouvernement ne pourrait, sans être taxé de socialisme, intervenir d'une façon aussi libérale pour faciliter l'éclosion du génie pauvre.

CHAPITRE II

EXCURSIONS DANS LA PRÉSIDENCE DE BOMBAY

Le temple souterrain d'Éléphanta. — Les trois capitales de la présidence. — Dans les *Ghauts*. — Le *sanitarium* de Matheran. — Pouna. — Le soldat anglais dans l'Inde. — En route pour Baroda. — La déposition du dernier gaikwar. — Intérieur de la ville. — Combats d'animaux. — Chasse à la *chitar*. — Ahmedabad et ses ruines. — Les jaines. — Anciennes mosquées.

Une des promenades les plus fréquemment entreprises dans la baie de Bombay a pour but l'ile d'Éléphanta et son temple-grotte. Ayant quitté le Fort dans une petite chaloupe à vapeur, je débarquai, au bout d'une heure et demie, sur une des îles boisées et rocailleuses qui font face à la ville.

Autrefois, quand la marée était basse, on ne pouvait aborder Éléphanta qu'à dos d'homme. Aujourd'hui, on y a construit une chaussée longue de deux cents mètres, qui s'avance jusqu'à l'extrémité des bas-fonds. Le temple, qu'on atteint par un sentier escarpé pavé de larges dalles, s'ouvre à mi-côte, dans les parois basaltiques d'une petite vallée

qui évide l'arête centrale de l'île. Ce sanctuaire est trop longuement décrit dans tous les manuels d'architecture, pour que je m'étende ici sur les détails; il suffira de rappeler que, creusé tout entier dans le roc, il a un peu la forme d'une basilique, et que la nef mesure environ cent trente pieds carrés. La voûte est supportée par vingt-six piliers qui sont simplement des portions de roc respectées par le travail d'excavation. En face de l'entrée, une série de panneaux reproduit les épisodes les plus marquants dans l'histoire de Siva. Malheureusement ces sculptures, qui sont très-compliquées, se trouvent considérablement altérées par les injures du temps et des hommes. Dans le compartiment du milieu, au fond de ce que nous appellerions le chœur, on voit l'image de la Trinité indienne ou *Trimurti*, représentée par les trois têtes de Brahma, le créateur, Siva, le destructeur, et Vishnou, le conservateur, accolées l'une à l'autre et entourées de leurs attributs respectifs. Toutefois, à en croire la majorité des savants, le principal sanctuaire se trouve dans une petite chapelle latérale, où, à la faveur d'un demi-jour favorable, se découvre une représentation emblématique de Siva et de sa femme Parbati, considérés comme personnifiant les forces génératrices de la nature. Cet emblème s'appelle ici un *linga*, mais qu'on ne m'en demande pas la traduction, même en latin, car la pudeur la plus élémentaire

me forcerait au silence, bien qu'on en rencontre partout l'image de bois ou de pierre, aux carrefours des rues, comme à l'abri des sanctuaires et à l'ombre des arbres sacrés, généralement enduite de vermillon ou couverte de fleurs par la piété des passants. Il est vrai que l'imitation y est assez grossière pour ne scandaliser que les yeux qui veulent bien l'être.

En résumé, ce temple, qui, malgré son abandon plusieurs fois séculaire, appartient à la religion encore dominante dans le pays, est un excellent sujet d'étude et un remarquable spécimen de l'art indou; mais il manque de ce prestige mystérieux propre aux anciens sanctuaires des religions et des races disparues, comme le Parthénon d'Athènes, les ruines de Balbec ou les pyramides d'Égypte.

Au commencement de novembre, la température de Bombay est encore assez élevée pour énerver complétement un nouvel arrivé d'Europe. Aussi, menacé de perdre le sommeil et l'appétit, ne tardai-je pas à suivre le conseil d'un vieux résident qui m'engageait fortement à prendre un bain d'air frais dans le *sanitarium* le plus voisin, Matheran, situé heureusement à quelques heures du chef-lieu. Les *sanitaria*, — ou « hill stations », — qui représentent dans l'Inde nos colonies balnéaires, sont devenus une institution fondamentale de la société anglo-indienne, surtout depuis que l'ouver-

ture des grandes routes et la création des voies ferrées ont décuplé les moyens de communication dans toute la Péninsule. A l'instar du vice-roi, qui, chaque année, se transporte à Simla, avec son conseil, ses ministres et ses bureaux, les gouverneurs de province s'empressent, dès la fin de mars, de quitter leurs chefs-lieux pour émigrer sur les hauteurs avec tout leur personnel administratif, et il n'est désormais si petit commissaire de district qui ne passe l'été dans sa station de montagne, pourvu seulement qu'il ait une montagne sur son territoire.

La Présidence de Bombay compte même trois chefs-lieux, l'un pour l'hiver, d'octobre à mars: c'est la ville dont elle prend le nom; — le second, pour la saison des chaleurs, d'avril en juin : Mahableshwar; — le troisième, pour la saison des pluies, de juin en septembre : Pouna, — sans compter Matheran, qui, à raison de sa proximité, est fort fréquenté par les familles de Bombay.

Trois heures de train sur la ligne du grand péninsulaire indien m'amenèrent de grand matin à la station de Narell, qui est située au pied même des *Ghauts*. Les Ghauts ou Ghâts (escalier, débarcadère, gradins) sont une chaîne de montagnes qui longe à peu de distance toute la côte occidentale de l'Inde. Cette chaîne, de formation basaltique, se décompose, tout au moins dans la Présidence de Bombay, en

montagnes tabulaires isolées par de larges vallées et de profonds précipices. Les flancs de ces blocs rocheux sont généralement abrupts et rectilignes; çà et là cependant ils se constellent de pics et d'aiguilles détachées qui, dominant parfois le plateau terminal, donnent à tout le paysage une apparence fantastique de forteresse en ruine ou de cathédrale inachevée. Les Ghauts forment en quelque sorte le revers occidental des hauts plateaux qui s'abaissent d'ici en pente douce vers la baie du Bengale; aussi ne compte-t-on plus un seul fleuve de quelque importance sur toute la côte de l'océan Indien, depuis l'embouchure de la Nerboudda jusqu'au cap Comorin, l'extrême pointe de la péninsule.

La petite colonie de Matheran domine un des chaînons les plus rapprochés de la côte. J'y montai de Narell, à cheval, en deux bonnes heures, par un délicieux sentier qui serpente à l'ombre dans les replis de la montagne, pour déboucher, à 2,500 pieds de hauteur, sur un plateau couvert d'une forêt luxuriante. Je me rappellerai toujours avec quelles délices, aux approches de cette altitude, j'aspirai un air fortifiant et balsamique qui semblait ranimer en moi les sources languissantes de l'activité physique et intellectuelle. La station se compose de bungalows en pierres rouges, tellement enfouis sous le feuillage, qu'on a peine à en découvrir plus d'un ou deux à la fois. Ce n'est pas cependant

qu'elle manque d'importance, car elle ne renferme pas moins de quatre hôtels, sans compter d'innombrables villas occupées par leurs propriétaires ou louées à la saison. L'*Alexandra hotel*, où je mis pied à terre, se composait de plusieurs bungalows juxtaposés, avec une nombreuse société, malgré l'époque avancée de la saison, et, qui plus est, une excellente table d'hôte, avantage fort appréciable sous ce climat apéritif.

Je consacrai mes deux journées de séjour à visiter les différents points de vue habilement aménagés aux extrémités du plateau et reliés par d'excellents sentiers ouverts à travers bois. C'est surtout du rebord occidental qu'on découvre un panorama plein de pittoresque et de grandeur. A droite et à gauche s'étendent des plateaux analogues, vrais îlots de basalte qui projettent dans la plaine de longs promontoires aux falaises abruptes et aux crêtes déchiquetées. Dans les intervalles descendent des vallées sauvages, où de petits torrents couleur de lait tranchent sur l'éclatante verdure de leurs bords, tandis qu'à deux mille pieds plus bas se déroule le littoral aride et brûlé, avec l'archipel de Bombay s'esquissant au loin en taches sombres sur l'horizon confondu du ciel et de la mer.

Complétement rétabli par cette excursion, je redescendis à Narell pour gagner ensuite Pouna en quelques heures de train. La ligne s'élève le long

des Ghauts par une série de plans inclinés s'étendant sur une longueur totale de 15 milles et s'élevant de 196 pieds à 2,027 pieds d'altitude. L'inclinaison moyenne est de 1 sur 48. C'est un magnifique passage, aussi remarquable par la hardiesse de sa construction que par la sauvagerie romantique de son cadre. Tantôt la voie, collée au fond du roc, surplombe d'effrayants précipices; tantôt elle franchit vallée sur vallée après la courte transition d'un tunnel creusé entre deux viaducs; tantôt elle glisse à l'ombre de hauts pics décharnés qui semblent prêts à l'ensevelir sous leurs débris.

De Khandalla, qui occupe le sommet de la montée, on traverse jusqu'à Pouna les premiers plateaux ondulés de l'Inde centrale, pays fort riche en moissons, mais couvert de villages assez pauvres d'apparence. Ce ne sont guère que des huttes à toit de chaume, inférieures aux plus misérables habitations de nos campagnes. Toutefois, il ne faudrait pas trop s'arrêter à cette apparence sordide dans un pays où l'habitant vit pour ainsi dire en plein air.

Je trouvai à Pouna un bon hôtel, le *Napier hotel*, tenu par un Parsi qui donne la table et le logement pour 5 roupies par jour. A voir l'unique rue et les maisons éparses de la ville européenne, on ne se douterait guère que Pouna renferme près de cent mille habitants; il est vrai que ce chiffre

comprend près de quatre-vingt mille hindous, groupés dans le quartier indigène. La ville native ne rappelle nullement les quartiers analogues de Bombay. Les rues, qui y sont assez larges et relativement propres, se coupent souvent à angle droit entre deux rangées de maisons à un seul étage. Le rez-de-chaussée se compose partout de boutiques en saillie, que dominent, à la hauteur de l'étage, des balcons fort fréquentés par la partie féminine de la population.

Les femmes du peuple se montrent sans voile dans l'Inde, qu'elles soient mahométanes ou hindoues; c'est seulement dans les classes supérieures qu'on leur impose la claustration du harem. Parmi celles que j'ai vues durant mon voyage, peu m'ont plu, malgré la régularité de leurs traits; il est vrai qu'il faut du temps pour se faire au type de la Vénus cuivrée. Elles se drapent généralement dans des couleurs voyantes avec des anneaux d'argent aux poignets et aux chevilles; quelques-unes ont même des plaques d'argent vissées dans le nez, ce qui au fond n'est pas plus ridicule que nos boucles d'oreilles, bien que ce soit plus gênant pour s'embrasser et surtout pour se moucher. Les mères ont une curieuse façon de porter leurs enfants, qu'elles tiennent littéralement sous le bras, à califourchon sur la hanche.

Pouna a l'aspect d'une ville extrêmement reli-

gieuse. On y voit autant de temples que chez nous de cabarets. Dans toutes les directions, les murs sont barbouillés de fresques criardes, aussi pieuses que bizarres; sous les arbres se dressent d'énormes *lingas* couverts d'huile et de fleurs; du moindre bosquet s'élance la pyramide évasée d'une pagode; enfin, à chaque coin de rue s'ouvre quelque chapelle d'importance secondaire, avec sa lampe allumée devant une grossière idole. On sent vite qu'on est ici dans l'ancien chef-lieu d'un royaume brahmane, la capitale de ces peishwas, chefs de la confédération mahratte, qui, après avoir secoué le joug mahométan, se virent enlever par les Anglais le fruit de leurs victoires. Dans le temple de la déesse Parbati, situé sur une hauteur qui domine la ville et la plaine, on montre même la fenêtre d'où le dernier peishwa assista à la déroute finale de ses troupes, le 1er novembre 1817.

Le quartier militaire, ou cantonnement de Pouna, comprend de petits bungalows pour les officiers et de grandes casernes pour les soldats, avec des écuries en plein vent et des hangars pour les canons. Le soldat européen dans l'Inde n'est astreint au service militaire que dans le cas le plus strict. Il a des domestiques indigènes pour faire sa cuisine, panser ses chevaux, dresser sa tente, cirer ses bottes, etc. Il reçoit en outre une paye plus élevée qu'en Europe. Aussi, ai-je souvent entendu affirmer que,

malgré les désagréments de l'expatriation et les inconvénients du climat, il préfère les garnisons de l'Inde, où il est un maître, un *gentleman*, un *sahib*. Mais cette nécessité, pour le moindre détachement, de traîner à sa suite toute une armée de bouches inutiles, a de fâcheuses conséquences au point de vue militaire, soit qu'elle entrave la marche en avant, soit qu'elle transforme les retraites en déroutes.

De Pouna je revins directement à Bombay, mais je ne fis que traverser la ville, et, le soir même, je prenais le train de Baroda, où j'arrivai le lendemain dans la matinée. Les voitures de première classe sont fort bien aménagées sur les chemins de fer de l'Inde; les fenêtres sont garnies de volets et d'auvents qui les protégent contre le soleil; l'intérieur rappelle moins une voiture publique qu'une chambre d'auberge, avec canapés en cuir, table à pliants et cabinet de toilette. Quand la nuit arrive, on relève le dossier des bancs, et l'on obtient ainsi deux couchettes superposées, où, avec un peu d'habitude, le voyageur sommeille tout au moins aussi confortablement que dans la cabine d'un navire. Il m'est arrivé de passer ainsi quatre et cinq nuits consécutives dans un train, sans me sentir beaucoup plus fatigué à l'arrivée qu'au départ. Quelle différence avec certaines lignes d'Europe où l'on ne peut-se risquer une nuit sans en sortir avec

une mine de déterré et une courbature dans les reins!

Ajoutons que dans les principales stations des lignes indiennes on rencontre des buffets, *refreshment-rooms*, où les passagers européens trouvent deux ou trois fois par jour des repas assez copieux, au prix d'une roupie le déjeuner et le *lunch*, une roupie et demie le dîner. Les trains s'arrêtent généralement une demi-heure dans ces stations, où le garde télégraphie d'avance le nombre des convives, conformément à l'usage en vigueur sur certaines lignes d'Europe. Quelques stations ont aussi des salles de bain, où le voyageur peut se passer la fantaisie d'une douche complète, pour peu qu'il en éprouve le besoin.

Il était près de midi quand nous entrâmes dans la station de Baroda, où j'établis aussitôt mon quartier général dans une salle de la gare, transformée en dortoir pour les voyageurs de passage.

Tout le monde se rappelle la tragédie de palais qui s'est dénouée ici il y a deux ans par l'élévation du gaikwar actuel au trône de la principauté : un rajah de l'ancienne école, qui dépense ses revenus, et au delà, pour satisfaire ses goûts de luxe et de débauche orientale; — un résident qui, après avoir épuisé tout le vocabulaire diplomatique des remontrances, commence à parler d'intervention et de suspension; — un prince complice, peut-être in-

conscient, de courtisans prêts à tout et propres à rien ; — une tentative d'empoisonnement dirigée contre le représentant de la puissance britannique ; — un procès retentissant où la justice anglaise fait remonter la responsabilité du crime jusqu'à son inspirateur couronné ; — une sentence d'acquittement prononcée, à parité de voix, par les juges indigènes contre les juges européens ; — la perplexité du gouvernement, qui, de tous les verdicts possibles, n'en pouvait imaginer un plus embarrassant ; — enfin une proclamation du vice-roi, déposant S. H. Mulhar Rao, non pour le crime dont il venait d'être acquitté, mais pour l'incapacité et le scandale de son gouvernement : tels sont les principaux épisodes du drame qui, il y a trois ans, a attiré sur ce petit État l'attention non-seulement de l'Angleterre, mais de toute la presse européenne. On a beaucoup critiqué cette déposition du dernier gaikwar, qu'on a représentée comme une violation indirecte de la chose jugée. Mais on doit bien reconnaître que par ses débordements il méritait pleinement un pareil sort, et c'était de plus pour le gouvernement de l'Inde la seule façon de sortir décemment de l'impasse où il s'était engagé dans la louable intention de faire juger l'accusé par ses pairs. Un grief plus sérieux, c'est, paraît-il, qu'on avait précédemment laissé à Mulhar Rao un répit pour s'amender, et que la proclamation du Vice-Roi ne tint aucun

compte de cet engagement. Mais ce répit était une mesure de pure tolérance, et les détails révélés dans le cours du procès sur le gouvernement intérieur du gaikwar justifiaient pleinement, si même ils n'appelaient un acte de prompte et énergique répression, sans compter la difficulté de restaurer le prince dans ses droits à la faveur d'un pareil acquittement, que du reste l'opinion publique se refusait à ratifier.

Baroda est le principal État indigène situé dans la présidence de Bombay. Il ne compte pas moins de deux millions et demi d'habitants, et ses revenus dépassent trente-sept millions de francs. La dynastie régnante est mahométane, mais la majorité des habitants est hindoue, comme on peut s'en douter en traversant la capitale, où les pagodes le disputent aux mosquées et les *lingas* sacrés de Siva aux tombes des Hadjis. Cette ville de cent mille âmes est plus curieuse encore que Pouna et même que la partie indigène de Bombay, car elle est plus riche que l'une et moins altérée que l'autre par le contact des étrangers. Les deux rues principales, tracées en ligne droite, se coupent au centre de la ville, formant une place allongée dont le centre est occupé par une sorte de grand pavillon isolé assez léger et assez élégant. La perspective qu'on obtient d'ici sur les longues files de maisons aux étages saillants et aux façades bariolées de vert et de rouge

est une des plus pittoresques qu'on puisse imaginer, surtout si l'on y ajoute la cohue affairée qui emplit ce cadre oriental de ses turbans rouges et de ses vêtements flottants. Tout auprès s'élève le palais encore inachevé que le dernier gaikwar avait commencé pour sa principale favorite, la fameuse Luxmi Baie. L'édifice, qui a ses salles d'apparat dans les souterrains, n'offre rien de fort remarquable; mais de la terrasse on possède une vue d'ensemble sur la ville de Baroda, où les minarets des mosquées et les toits des pagodes interrompent seuls l'uniformité du panorama formé, à perte de vue, par de hauts toits en tuiles rouges. Le palais des gaikwars se trouve dans les environs; c'est, à l'extérieur, un édifice lourd et vulgaire, qui du reste n'a aucune prétention. Un détail qui m'a frappé pour la première fois dans les rues de Baroda, c'est le grand nombre de marchandes qui semblent partager ici avec le sexe fort le droit de tenir boutique, surtout dans les merceries et le commerce de fruits. Les femmes sont vêtues, comme à Bombay, d'un jupon voyant et d'une pièce d'étoffe qu'elles tournent plusieurs fois autour de leur taille pour la ramener par-dessus leur tête de façon à former mantille, mais avec cette particularité qu'ici elles laissent à découvert une partie du sein droit.

Le surlendemain de mon arrivée, j'assistai à un combat d'animaux donné dans le cirque de Sa Hau-

tesse en l'honneur du prince de Galles; c'est là, du reste, une spécialité de Baroda. Qu'on se figure une arène rectangulaire longue de deux à trois cents pieds sur un tiers de large, enfermée par un mur de plusieurs mètres que percent de nombreuses ouvertures assez larges pour permettre à un homme de s'échapper, mais trop étroites pour livrer passage à un animal de grande taille. En face de l'entrée une porte barricadée laissait entendre d'étranges rugissements. Par-dessus les murs, sur trois côtés, se pressait toute la population de la ville. Sur le quatrième se dressait le pavillon réservé au gaikwar, à sa suite et à ses hôtes.

A peine avais-je pris ma place que mes regards s'arrêtèrent pour ne plus s'en détourner de longtemps sur le tableau qui se dressait en face de nous. Quel coup d'œil! Tout en bas, le long du mur, sont enchaînés deux éléphants aux longues défenses, aux petits yeux féroces, aux larges oreilles sans cesse en mouvement comme un *punka* en travail, imprimant à leur corps un balancement continu et ramassant avec leur trompe des poignées de poussière qu'ils font voler dans l'arène. Plus haut, penchée par-dessus le parapet, une file de turbans multicolores s'écrase sous un soleil de feu; derrière cette ligne, une seconde rangée d'indigènes se tient debout, puis une troisième, une quatrième et ainsi de suite, — les derniers perchés sur des monticules ou sur des

échafaudages, entre lesquels on distingue quinze éléphants, rangés en bataille sous un riche harnachement. Enfin, comme fond au tableau, un vert rideau de figuiers et de palmiers repose agréablement la vue, tout en laissant entrevoir, par une éclaircie, un large étang entouré de jardins avec la silhouette bleuâtre de la colline isolée de Pawanaghr, à demi voilée par une brume délicate. On pourrait se croire reporté dans quelque cité de l'Asie Mineure aux derniers temps des Césars, et l'on se surprend à chercher le proconsul qui va donner l'ordre de jeter les chrétiens aux bêtes.

Mais les temps sont changés, et ce ne sont plus des chrétiens, ni même des gladiateurs, qu'on amène devant le jeune césar de Baroda et son illustre hôte, ce sont de simples lutteurs qui ouvrent les jeux. Six paires d'indigènes, portant un caleçon pour tout vêtement, se *tombent* à la façon de nos propres lutteurs, pendant quinze longues minutes. S'il y avait de la musique, on pourrait se croire dans un cirque. Mais voici les éléphants lâchés : les deux monstres se regardent, s'épient et s'élancent l'un contre l'autre ; leurs défenses se nouent, leurs trompes s'entrelacent, leurs corps s'arc-boutent. Tout à coup, l'un d'eux se retourne et prend ignominieusement la fuite. Son adversaire le poursuit, l'atteint de ses redoutables crocs, le pousse en avant et l'accule avec tant de force contre le mur que le vaincu pousse

un beuglement de douleur. Immédiatement les gardiens s'élancent et, à l'aide de fusées à jet continu, séparent les deux combattants. Cette douche d'un nouveau genre semble même calmer complétement leur ardeur belliqueuse, car, malgré les excitations de *picadores* armés de longues lances, ils se refusent à rouvrir les hostilités. En désespoir de cause, on leur lance un *lasso* autour d'une patte de derrière et, malgré leur résistance, on les ramène à leurs chaînes.

Un second éléphant est introduit, d'apparence moins colossale, mais plus agile. Par une autre issue entre un cavalier indigène monté sur un petit cheval arabe plein de feu. Il évolue autour de l'éléphant, qui ne tarde pas à répondre au défi en s'élançant sur le téméraire. Celui-ci part au galop, pas assez rapidement toutefois pour que la trompe de son adversaire n'ait le temps d'effleurer la croupe de sa monture. L'éléphant ne tarde pas à reconnaître sa propre infériorité à la course. Il use de ruse, feint de tourner le dos au cavalier qui le harcèle, et revient brusquement sur son ennemi qu'un écart du petit arabe met heureusement hors de portée.

Voici qu'un bruit de chaînes se fait entendre, et l'on voit apparaître deux gros rhinocéros, affreuses bêtes ventrues, à la peau noire parcheminée, avec une corne sur le front qui ressemble à une verrue durcie; leurs pieds de devant restent enchaînés. Ces

animaux sont comptés parmi les plus féroces, en même temps que les plus stupides des jongles; on pouvait donc s'attendre à quelque formidable engagement. Cependant, après s'être quelque temps regardés sans bouger, ils refusent obstinément de s'empoigner. Les bêtes sont quelquefois plus raisonnables que les hommes. A force de les exciter avec des piques et des seaux d'eau que les *picadores* leur jettent sur le corps, on parvient cependant à les lancer l'un sur l'autre. Ils luttent à la façon des béliers, la tête basse, effleurant le sol de leur groin, tête contre tête, corne contre corne. Mais il ne se font pas grand mal, et, après quelques passes, le combat finit faute de combattants.

Deux buffles aux cornes recourbées remplacent les rhinocéros. Ceux-là s'empoignent tout de suite, et cette fois sérieusement. Un moment l'un d'eux a l'air de prendre la fuite, et l'on peut croire que nous allons avoir une seconde édition de la lutte précédente; mais bientôt il revient et fond sur son adversaire ; on entend le bruit des cornes qui s'entre-choquent ; les deux combattants se chargent avec une fureur redoublée : l'un d'eux est jeté sur le sol, et les cornes de son adversaire lui labourent les flancs. Cependant il se relève et veut continuer la lutte; mais on les sépare et on les emmène.

Deux béliers leur succèdent; ils s'élancent l'un vers l'autre avec tant de violence et de précision

qu'on les croirait mus par un ressort, et le bruit formidable que produit le choc de leurs boites osseuses fait comprendre pourquoi l'on avait donné le nom de béliers aux engins destinés à battre en brèche les murailles des anciennes places fortes.

On a sans doute remarqué, dans cette énumération des animaux successivement mis en présence, que l'importance des espèces allait en décroissant — de l'éléphant au simple bélier — contrairement aux règles de l'art. Ce n'est pas précisément que le spectacle finit *in piscem,* au propre ni au figuré; mais, en revanche, il se termina par l'exhibition de nombreux perroquets et d'un... blaireau, qu'on vint solennellement amener au pied de la tribune, dans le vain espoir d'émerveiller les visiteurs européens de Baroda. Tant il est vrai que nuls — pas même les blaireaux — ne sont prophètes dans leur pays! En résumé, cette fête, qui réunissait tous les éléments d'une représentation sans pareille au monde depuis la chute du paganisme, révèle bien les côtés forts et faibles de l'esprit indigène qui sait facilement atteindre à la perfection du détail et même à un certain grandiose de l'ensemble, mais qui manque de méthode et d'harmonie dans l'agencement des matériaux. Il convient d'ajouter qu'on n'avait pas eu le temps nécessaire pour *entraîner* les bêtes destinées à l'arène. Dans les circonstances ordinaires, il est rare, paraît-il, que les fêtes de Ba-

roda se terminent sans effusion de sang. Mais alors ces jeux deviennent une sorte de divertissements sur lesquels il y a beaucoup à redire, du moins dans nos pays de *sociétés pour la protection des animaux*, et cette fois surtout il valait peut-être mieux, pour tout le monde, que les choses pussent se passer en douceur.

Le jour suivant nous assistâmes, ainsi que tous les Européens de la résidence, à ce qu'on appelle ici une *cheetar hunt* et que je nommerai une chasse au guépard, avec cette explication nécessitée par la pauvreté de notre langue, que le guépard (*felis jubata*), sorte de panthère apprivoisée, y est le chasseur et non le gibier. Dès l'aube, des voitures gracieusement mises à notre disposition par les autorités de Baroda nous emmenaient par une chaussée étroite et sablonneuse au palais de Muckunpoura, résidence d'été de la Reine Mère. Là nous attendait une douzaine de *bullock-carts*, chariots à bœufs, de la plus simple description, où nous prîmes place trois par trois. Quand cet étrange cortége eut gagné la campagne, nous nous divisâmes en deux files, chacune avec deux chariots supplémentaires renfermant nos guépards, les yeux soigneusement bandés. Après un quart d'heure de cahotements à travers des champs labourés, nous aperçûmes, couchés dans les hautes herbes d'une jongle voisine, un troupeau de trois à quatre cents daims qui, nous prenant sans doute

pour une bande de pèlerins, se levèrent à peine pour s'écarter au petit trot. Cependant, comme nous nous rapprochions davantage encore, ils commencèrent à montrer quelques signes d'inquiétude et à s'éparpiller sur une longue ligne, encore incertains de la direction qu'ils devaient prendre pour se mettre hors de notre route. Toute notre stratégie consista alors à couper cette ligne vers son centre, et, au moment où l'avant-garde, cette fois sérieusement alarmée, se mettait à fuir — nous marchâmes droit sur l'arrière-garde qui s'efforçait isolément de rattraper le gros de l'armée en défilant devant nous par une série de bonds allongés... Parvenu à la distance voulue, le chariot qui marchait en tête s'arrête ; on enlève promptement le bandeau de cuir au guépard qu'on détache et qu'on laisse sauter à terre. L'animal promène son regard sur les daims qui passent devant lui avec toute l'agilité d'une épouvante cette fois bien justifiée; du regard il choisit sa victime, il s'élance, il la rejoint en quelques bonds, la renverse et la saisit à la gorge. Aussitôt les gardiens s'élancent pour lui faire lâcher prise, après lui avoir rattaché son bandeau. On vide les entrailles de la victime, — précaution indispensable sous ce climat pour la conservation du gibier, — et l'on recueille le sang qui s'échappe de sa gorge béante dans une large cuiller qu'on fait ensuite vider par le guépard altéré.

Quand, au bout de trois heures, nous eûmes regagné le rendez-vous, six beaux daims étaient étendus sur le sol, la gorge ouverte et les entrailles vidées. Bien que je n'aie jamais été un grand chasseur, il me semble encore voir ce tableau ; l'imagination du lecteur peut, du reste, aisément se figurer ce que doit être un rendez-vous de chasse dans les plaines de l'Inde, sous un figuier banyan assez large pour abriter de son ombre les chevaux, les chariots, les chameaux et même les éléphants de la partie, avec toute une escorte de piqueurs indigènes, de cipayes écarlates et de cavaliers magnifiquement montés !

De Baroda je fis une pointe sur Ahmedabad, la capitale du Guzerat, à l'extrémité de la ligne qui mettra un jour Bombay en communication avec l'embouchure de l'Indus et de là avec les frontières de l'Afghanistan. La ligne traverse un pays plat, parsemé de grandes villes, de bois, de cultures et de jongles. On aurait tort de prendre ce dernier mot, comme on le fait souvent, pour synonyme de forêt inextricable ou de luxuriant marécage. Le mot *jongle* s'applique dans l'Inde à tout espace inculte, et, sauf sur les montagnes, ne comprend généralement qu'une plaine couverte d'arbres espacés et de broussailles rabougries ; c'est seulement l'été que ces landes se couvrent d'une herbe épaisse, analogue à nos genêts, mais haute de plusieurs pieds, le *jongle grass*.

Ahmedabad, dont l'enceinte fortifiée mesure encore sept kilomètres en circonférence, est considérablement déchue de son ancienne splendeur. Dès l'approche de la ville, la campagne se couvre de ruines informes, de décombres épars entremêlés de petits temples et de blancs marabouts. Dans la station même se dressent deux minarets dont l'architecture fait songer à une douzaine de cloches superposées.

Je logeai chez le *talukdar* ou sous-préfet d'Ahmedabad, dans un ancien palais de style mauresque qui domine la rivière ou plutôt son lit, actuellement presque à sec. Cependant, il y a quelques semaines à peine que le torrent, gonflé par une crue subite, inondait une partie de la ville et emportait même un fragment de cette résidence. Le lendemain, mon hôte me conduisit en voiture aux principales curiosités de la ville. Ahmedabad, autrefois une des cités les plus populeuses de l'Inde musulmane, est encore aujourd'hui une ville de 116,000 âmes qui compte plus de cinquante mosquées. Mais depuis qu'elle a cessé d'être la résidence exclusive des nobles et des guerriers, les religions hindoues y sont entrées avec le commerce et l'industrie. Elle est même devenue le quartier général de la religion jaine, sorte de bouddhisme réformé, que l'on a décrit, peut-être un peu trop complaisamment, comme le bouddhisme sans son ascétisme et le brahminisme sans ses superstitions,

Les jaines ne semblent pas connaître de Dieu suprême; mais ils rendent un culte à vingt-quatre saints qu'ils paraissent regarder comme des esprits supérieurs à l'humanité. Ils admettent la métempscycose et semblent pousser plus loin encore que les hindous le respect de la vie animale. On raconte que leurs dévôts balayent soigneusement la place où ils vont s'asseoir, par crainte d'écraser inconsciemment quelque insecte microscopique, et ils se garderaient bien d'avaler un verre d'eau sans l'avoir filtrée à travers un linge placé sur leur bouche. Leurs temples se composent généralement d'une vaste salle précédée d'un portique et suivie d'une sorte de sanctuaire où une grande figure humaine, aux yeux de verre, complétement nue, les bras croisés, ainsi que les jambes, se dresse derrière un autel chargé d'offrandes. C'est tout à fait l'aménagement des temples bouddhistes, sauf la nudité des figures exposées ici à l'adoration des fidèles. La plupart de ces temples possèdent une crypte qui reproduit absolument la disposition du sanctuaire supérieur.

Le plus considérable de ces temples s'élève hors de la ville; il a été construit par un riche particulier dans la première moitié de ce siècle. Derrière un portique richement sculpté s'ouvre une large cour, bordée d'arcades comme nos cloîtres; c'est sous ces arcades que les images des vingt-quatre saints sont

exposées dans des niches grillées. Au centre de la cour se dresse le sanctuaire, splendide édifice surmonté d'une élégante coupole et couvert de sculptures délicates. Malheureusement on a employé dans la construction un calcaire qui ne résiste pas aux intempéries, et les jaines, qui passent encore aujourd'hui pour les plus grands bâtisseurs religieux de la péninsule, sont loin de mettre autant de ferveur à entretenir leurs temples qu'à les édifier.

Les maisons d'Ahmedabad sont assez élevées, et si leurs couleurs sont moins vives qu'à Baroda et à Bombay, elles ont des façades de bois sculpté qui pourraient rivaliser avec les meilleurs échantillons de notre vieille architecture flamande. Les monuments le plus remarquables de la ville sont certainement les mosquées, surtout les anciennes. Je m'en rappelle une notamment, qui me frappa par la hardiesse en même temps que par la bizarrerie de ses minarets, comparables à de hauts télescopes renversés. Quelques-unes sont précédées de préaux en marbre, par exemple la *Djema Mosjid*, édifice rectangulaire formé par une vraie forêt de colonnes. D'autres, qui représentent plutôt des chapelles funéraires, sont fermées par des cloisons d'arabesques à jour, qui laissent glisser sur le marbre des tombes une clarté à la fois charmante et mystérieuse.

Je terminai mon séjour par une excursion au Kankaryah tank, large lac artificiel d'un mille de

circuit, bordé, *sur tout son pourtour*, par un escalier de douze marches en basalte, coupé çà et là par des rampes monumentales que surmontent des kiosques à pavillons et à coupoles. Au centre, une petite île laissait entrevoir les ruines d'un édifice, — temple ou palais, — déjà envahi par une épaisse végétation, tandis que quelques débris, encore visibles entre deux eaux, témoignaient seuls de la chaussée qui le réunissait autrefois à la terre ferme.

CHAPITRE III

CEYLAN ET LE SUD DE L'INDE

A bord du *Raleigh*. — Relâche à Goa. — Les restes de la vieille Goa. — Arrivée à Ceylan. — Colombo. — Le chemin de fer de Candy. — Mélange de races. — Candy. — Le temple de la Dent sacrée. — Procession de la Perahara. — Le bouddhisme à Ceylan. — Une traversée accidentée. — De Tuticorin à Madura. — La grande pagode de Minakshi. — Trichinopoli et la pagode de Seringham. — En route pour Haiderabad.

Revenu directement d'Ahmedabad à Bombay, j'y trouvai une gracieuse hospitalité à bord du *Raleigh,* frégate cuirassée de 5,639 tonneaux et de 22 canons, qui m'emporta vers l'île de Ceylan dans la soirée du 24 novembre. Malgré l'absence de confort et la rigueur de la discipline, la vie sur un bâtiment de guerre n'est pas sans diversité ni même sans attrait pour le simple pékin. En effet, le *Raleigh,* avec des machines de huit cents chevaux qui peuvent lui faire filer quinze nœuds et demi à l'heure, est construit pour marcher indifféremment à la vapeur et à la voile; de là, outre la curieuse complication des appareils, la nécessité d'entretenir un équipage extrêmement nombreux et par suite, — comme il

faut bien occuper les hommes pendant qu'on utilise la vapeur, — une série de manœuvres et d'exercices qui se renouvellent du matin au soir. Ajoutez qu'un excellent orchestre nous donnait trois fois par jour un concert en plusieurs morceaux, sans compter la symphonie des salves et des exercices à feu, dont, à vrai dire, je me serais bien passé par égard pour mon pauvre tympan.

Nous eûmes même un soir une représentation dramatique donnée par une troupe d'amateurs, qui, recrutés parmi les soldats et les matelots, nous jouèrent avec beaucoup d'entrain le premier acte d'un grand drame, le *Jacobite*. Par malheur, le vent se leva aussitôt, et, à peine le second acte avait-il commencé, qu'un régisseur en cravate blanche apparut sur la scène pour nous annoncer l'impossibilité de continuer la représentation — les paroles des acteurs ne parvenant plus à passer la rampe. Des danses et des pantomimes terminèrent alors cette soirée digne des *music halls* de Londres.

Ce petit théâtre installé sur le pont se composait d'un orchestre, d'une rampe, d'un vrai rideau et de quelques décors en toile, assez bien peints pour indiquer la nature des objets qu'ils devaient représenter. Quant aux costumes, même ceux des dames — personnifiées par de jeunes mousses, — ils m'étonnèrent sinon par leur richesse, du moins par leur variété et leur exactitude.

Après trente heures de navigation en vue des côtes, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Goa, à sept milles de la ville portugaise.

C'est une large baie, formée par une bande de rivages couverts de palmiers que domine une chaîne de collines chauves et brûlées. Un des chaînons, projeté à l'entrée de la rivière qui donne accès vers l'intérieur, supporte une vieille forteresse qui s'entoura de fumée pour saluer le pavillon anglais. Cependant je ne descendis à terre que le lendemain matin, dans un canot qui dut traverser toute la baie pour s'engager dans la rivière. Cette « rivière » est plutôt un bras de mer qui enlace de ses replis une vingtaine d'îles et d'îlots plus ou moins considérables, y compris le territoire même de la ville qui a donné son nom à la colonie.

Le site n'en était pas moins le plus incontestablement tropical que j'eusse contemplé jusque-là dans l'Inde. Sur les rives, de gigantesques palmiers s'étendent en véritables forêts, entrecoupées de petites rivières qui laissent le regard se perdre dans le mystérieux demi-jour de leurs méandres, et parsemées de hameaux indigènes qui, avec leurs cases en pierres jaunâtres, ont l'air beaucoup moins misérables et moins délabrés qu'aux environs de Bombay ; tandis qu'à l'arrière-plan, par delà le miroir argenté d'une nappe paisible et la claire verdure d'autres forêts encore, une ramification des Ghauts dessine

dans un lointain vaporeux ses lignes grises et violettes. Enfin un dernier détour permet d'apercevoir les quais de la petite ville qui se presse dans un repli de la rive gauche.

Le territoire de Goa, qu'on me dit renfermer une population de 450,000 âmes, représente avec un petit village, près de Surate, tout ce qui reste au Portugal de ses anciennes possessions dans l'Inde. Qui eût dit, il y a quelques siècles, quand toutes les richesses de la péninsule affluaient vers cette somptueuse colonie, que quelques humbles comptoirs, fondés dans une province voisine par d'obscurs marchands d'une île lointaine, se développeraient bientôt en un empire destiné non-seulement à renverser tous les trônes indigènes de la péninsule, mais encore à réduire les successeurs de Vasco de Gama à la possession de cet archipel, témoin de leur début, de leur grandeur et de leur décadence ?

Je dois reconnaître toutefois que, m'attendant à une cité en ruine, je fus agréablement surpris par l'apparition d'une petite ville bien bâtie et bien entretenue, aux rues larges et propres, aux maisons fraîchement peintes et convenablement aérées. Les troupes qui formaient la haie entre le débarcadère et le palais du gouvernement exhibaient — malgré les désavantages de l'uniforme européen qu'on a le tort de leur conserver sous ce climat tropical — un air beaucoup plus vigoureux, discipliné et même

martial que je ne m'attendais pas à leur trouver. Enfin la foule, qui s'était massée sur les quais, achevait de donner à la ville une apparence d'animation et d'activité probablement fort exceptionnelles.

Mais, à certains détails, on sent bien à quelle distance morale on se trouve ici de l'Inde anglaise qui cependant enserre de toute part la petite colonie : les boutiques sont rares et mesquines, peu d'Européennes dans les rues; en revanche, les mendiants pullulent, quelques-uns étalant des plaies hideuses; presque tous nous réclament l'aumône d'un ton qui ressemble à l'affirmation d'un droit.

J'entre chez un épicier, qui est en même temps le libraire de l'endroit : à part quelques ouvrages classiques employés au collége, sa vitrine n'exhibe guère que des livres de prières et des traités pieux. Enfin les seules curiosités de fabrication indigène offertes en vente consistent en crucifix et en Vierges d'ivoire sculpté. Cependant Goa possède deux journaux périodiques, sans compter l'organe officiel du gouvernement.

La principale attraction de Goa, c'est l'ancienne capitale portugaise, située à trois ou quatre milles en amont de la ville actuelle. Je conserverai longtemps le souvenir de cette cité déchue, ou plutôt du contraste qu'elle offre entre ses ruines passées à l'état de décombres informes et ses édifices encore debout

dans leur primitive splendeur. Déjà, à Ahmedabad, j'avais ressenti une impression du même genre en errant parmi les merveilleuses mosquées qui, éparses dans la campagne autour de la ville actuelle, marquent seules la richesse et l'étendue de la ville tombée. Combien cette sensation est plus forte encore ici qu'il ne s'agit plus d'une société et d'une civilisation étrangères, mais d'une cité chrétienne et européenne, naguère une des plus prospères de l'Inde, aujourd'hui tellement déchue qu'on en chercherait vainement l'emplacement, n'étaient les trois ou quatre églises qui s'y dressent au milieu des jongles, comme les témoins géologiques d'une formation entraînée par les eaux de quelque cataclysme !

Nous visitâmes d'abord l'église du *Bon Jésus*, où le corps de saint François-Xavier, enfermé dans une énorme châsse d'argent, repose sur un autel de marbre blanc à bas-reliefs sculptés. Du nombreux clergé qui vivait autour de cette église il ne reste plus, depuis la suppression des couvents en Portugal, qu'un seul desservant, un jésuite indigène, qui nous fit avec beaucoup d'empressement les honneurs du sanctuaire.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la cathédrale, qui extérieurement n'offre rien de remarquable, mais qui par les dimensions de son intérieur (200 pieds de long sur 80 de large) serait digne de

figurer dans mainte de nos grandes villes, nous traversâmes deux hectares de jongles entremêlés de décombres : c'est tout ce qui reste du palais des Vice-Rois. Dépassant ensuite l'arc de triomphe assez bien conservé sous lequel les nouveaux gouverneurs généraux faisaient leur entrée solennelle dans la capitale, nous pénétrâmes par la porte du cloître dans l'église de Saint-Gaétan, construite sur le plan de Saint-Pierre de Rome. — La majeure partie de mes compagnons s'était rembarquée depuis longtemps; j'étais seul, avec un officier du *Raleigh,* sous ces voûtes fraîches, obscures et silencieuses, où nous aurions pu nous croire dans quelque temple de nos pays d'Europe. Soudain un flot de chaleur et de lumière s'engouffra par la grand'porte que le sacristain venait d'ouvrir à deux battants. L'atmosphère était tellement échauffée qu'on voyait les nappes d'air onduler au soleil, et par delà ce cadre éblouissant apparaissait un groupe de palmiers nains croissant sur un monticule de décombres moisis. En ce moment une cloche se mit à tinter dans l'une des églises voisines... Il me sembla entendre le glas de l'ancien Portugal, ou plutôt de l'ancien régime portugais, de la Lusitanie cléricale et conquérante, depuis longtemps disparue pour renaître de nos jours, — comme le phénix de ses cendres, — sous la forme d'un État libéral et progressif, formant un heureux contraste avec les

mœurs à la fois indolentes et anarchiques d'un peuple voisin, qui, placé dans des conditions analogues, n'a pas encore su prendre son parti de cette inévitable évolution.

Repartis le soir même de Goa, nous longeâmes pendant plusieurs jours une côte plate, fertile et boisée que dominaient, à peu de distance dans l'intérieur, des chaînes hautes, abruptes et dentelées, encore agrandies par le voile des vapeurs chaudes qui semblaient s'élever du rivage. Enfin, le 1er décembre, après avoir doublé pendant la nuit le cap Comorin et pénétré dans le canal de Manâr, nous commençâmes à distinguer les rivages de Ceylan. J'avoue que je me trouvai un peu désenchanté par le premier aspect de ce rivage plat et boisé; il est vrai que d'épais nuages, amoncelés par la mousson du Nord-Est, nous cachaient les montagnes de l'intérieur. Quand nous jetâmes l'ancre devant Colombo, la rade était assez agitée; cependant, comme les canots du navire ne devaient aborder que dans l'après-midi, je me jetai immédiatement dans un des seuls bateaux que fournisse ici l'industrie privée; on ne saurait mieux les comparer qu'à des bacs formés de trois planches, longs de plusieurs mètres et larges d'un pied et demi à deux pieds. Ils ne peuvent généralement contenir qu'un ou deux passagers et quatre rameurs; cependant il est rare qu'ils donnent leur équipage en

pâture aux requins, et la pirogue dont je fis l'expérience en cette occasion me mit à terre sans même une éclaboussure sur mes vêtements, après avoir dansé sur les vagues comme une coquille de noix.

Colombo, qui n'est pourtant que la troisième ville de l'île, réalisait l'idée que je m'étais toujours faite d'une colonie britannique : des rues extrêmement larges, bordées de véritables petites villas, avec arcades, colonnades et vérandas, généralement à un seul étage surmonté d'une terrasse, — beaucoup d'arbres et de pelouses d'un vert tendre entre les maisons; — en un mot, un aspect à la fois simple, frais et confortable, moins monumental que le Fort de Bombay et moins éparpillé que les quartiers suburbains de Malabar hill.

Quant à la population, on voit aisément que, même parmi les porteurs de costumes européens, le pur sang anglais forme la minorité; nombre de *demi-castes;* quelques-uns avec le type portugais assez accentué; dans la masse quelques gracieuses figures de femmes à la taille souple, aux petits pieds et aux yeux noirs. De leur côté, les indigènes portent le costume sinon le plus étrange, du moins le plus grotesque qu'on puisse imaginer. Vous croyez voir s'avancer une élégante sous son ombrelle, avec sa chevelure nouée en chignon et retenue par un peigne d'écaille, habillée d'une tunique sombre que ter-

mine un jupon d'étoffes à ramages; l'inconnue se rapproche : c'est un homme, un Cingalais. Quelques-uns portent par-dessus cette jupe une veste ou un paletot noir à l'européenne. On voit d'ici l'effet. Si maintenant ils y ajoutent un jupon de toile blanche collant sur les jambes, on croirait voir un de nos garçons de café, avec le chignon et le peigne en plus. On conçoit à quel point ces modes durent me paraître extraordinaires quand je les aperçus pour la première fois dans une réception officielle. Il est vrai que par l'éclat des costumes les Européens pouvaient rivaliser avec les fonctionnaires indigènes : juges en toge et en perruque poudrée (sous ce climat!), magistrats en robe rouge avec un tuyau de poêle sur la tête, fonctionnaires en habit de velours et en culotte courte, généraux en grand uniforme, membres du conseil couverts de broderies, sans compter, par-dessus le marché, un personnage indigène dont j'ai toujours ignoré le nom, le titre et l'emploi, mais qui, avec ses jupes, son peigne, ses broderies et les plaques qui lui pendaient dans le dos, semblait destiné à jouer un premier rôle dans quelque opérette d'Offenbach.

L'île est divisée en six provinces qui sont administrées par des agents du gouverneur. Les provinces à leur tour se subdivisent en comtés ou arrondissements que dirigent des agents adjoints, et les arrondissements en cantons qui ont à leur tête des chefs

indigènes ou *rattemahatmeyas*. Comme dernière subdivision, on rencontre les communes ou plutôt les villages, où une assemblée de pères de famille prend certaines mesures relatives à la sécurité de leur territoire, à la protection de l'agriculture et même à la préservation de la santé publique, sous la surveillance directe des agents du gouverneur; les présidents de ces assemblées sont choisis par le gouvernement. Les *rattemahatmeyas* portent un costume — dont la magnificence va régulièrement en croissant depuis les pieds nus jusqu'à la tête parée comme une châsse — et qui est dans son ensemble aussi étrange que leur nom. Qu'on se figure, au-dessus d'un caleçon de flanelle blanche descendant jusqu'aux chevilles, des jupons de mousseline relevés par une ceinture rouge où brille la poignée d'une dague enrichie de pierreries. Vient ensuite sur un justaucorps blanc un veston de soie rouge ou violette à ramages d'or, et une longue collerette de mousseline tuyautée; enfin pour couvre-chef une sorte de coussin à broderies d'or que surmonte en guise de panache un diminutif de candélabre en argent avec des pompons et des breloques au bout des branches.

Le jour suivant, je pris à sept heures du matin le premier train de Candy, la vraie capitale de Ceylan. Ce chemin de fer, le seul de l'île, fut commencé en 1862, mais il ne fut ouvert au trafic qu'en 1867. Le

premier train qui aît couru sur la ligne a servi à transporter S. A. R. le duc de Brabant dans la visite que fit à Ceylan, en 1864, le souverain actuel des Belges.

Les anciens chefs de Candy avaient un dicton élevé au rang de prophétie : c'est que leur indépendance resterait assurée tant qu'un chariot ne franchirait pas leurs rivières à sec et qu'un bœuf ne passerait pas à travers le roc de leurs montagnes. Les ponts et les tunnels de la petite ligne se sont chargés d'accomplir la prophétie, et aujourd'hui l'antique royaume de Candy n'est plus qu'un souvenir de quelques vieillards. Les Cingalais n'y ont rien perdu, s'il faut en juger par l'état de décadence où les derniers siècles de la souveraineté indigène avaient plongé un des pays jadis les plus fertiles, les plus peuplés et les mieux cultivés du monde. Il y a deux mille ans, l'île entière était devenue un immense jardin qu'alimentaient des réservoirs artificiels créés par de puissants barrages et qu'entrecoupaient de riches cités encore reconnaissables par leurs ruines d'une merveilleuse grandeur. Aujourd'hui, malgré les progrès réalisés sous l'administration intelligente des derniers gouverneurs anglais, qui ont restauré quelques-uns des anciens réservoirs et favorisé le développement des cultures tropicales, telles que le café, le riz et la cannelle, l'intérieur du pays n'est encore qu'une vaste jongle entrecoupée

de quelques clairières, oasis de civilisation au milieu de la solitude et de la sauvagerie. Dès la sortie de Colombo, on tombe en pleine forêt vierge. Aux deux côtés de la voie, c'est un mur de plantes qui me sont aussi inconnues dans leurs formes que dans leurs noms. Dans le fouillis de branches et de lianes où mon œil s'égare, c'est à peine si l'on reconnaît quelques espèces plus familières qui atteignent ici des proportions démesurées, — des bambous aux fûts élancés, gros comme la jambe, — des bananiers sauvages dont chaque feuille pourrait habiller un homme des pieds à la tête, — surtout des cocotiers, qui forment l'essence dominante et qui rappellent par leur nombre comme par leur taille les oasis de palmiers les plus luxuriantes du Sahara, mais une oasis qui s'étendrait sans interruption sur des centaines de lieues. Comme la saison des pluies finit à peine, toute cette verdure conserve une fraîcheur qui contraste avantageusement avec la végétation brûlée de l'Inde. Le sol ne paraît qu'un vaste marécage; l'excédant des récentes averses croupit partout sous les plantes aquatiques en larges mares qui scintillent dans les mystérieuses profondeurs du feuillage, ou s'épanche en mille ruisselets, suivant la pente du terrain, pour grossir les torrents qui coulent à pleins bords sous les longs viaducs de la ligne. Le ciel est couvert d'épaisses vapeurs qui de temps à autre laissent percer quelque fugitif rayon

de soleil; l'air est chaud, lourd, imprégné de senteurs qui rappellent la serre chaude. Au premier abord, la vie animale semble absente de ce paysage qui nous reporte aux orgies végétales de l'âge carbonifère. Mais comme nous savons par ouï-dire quels êtres redoutables se dissimulent dans cette apparente solitude, il nous semble, l'imagination aidant, entrevoir çà et là les écailles de l'alligator qui reluisent sous la surface verdâtre des eaux, ou les anneaux du serpent qui se déroulent dans l'inextricable labyrinthe des lianes. On dit que les chasseurs inexpérimentés prennent parfois pour des troncs d'arbres les pattes des éléphants immobiles à quelques pas dans le fourré : une méprise inverse de notre part n'aurait rien d'étonnant à voir les troncs gris et ridés dont les formes s'ébauchent à travers la demi-obscurité des broussailles. Les fleurs abondent, depuis les variétés multicolores de la *lantana* qui forme des haies naturelles aux deux côtés du remblai, jusqu'au rouge calice du lotus mystique flottant à la surface des mares sur la verte collerette de sa feuille.

Un peu plus loin, le sol commence à s'accidenter et la vue embrasse l'immensité de la jongle qui escalade les collines, redescend dans les vallées, franchit les marais et s'étale sur les plateaux, toujours aussi fraîche, aussi touffue, aussi déserte, aussi empreinte d'une poésie imposante et sauvage. Quel paradis terrestre..., laboratoire des fièvres les

plus pernicieuses et asile de tous les êtres ennemis de l'homme !

S'endormir le soir, même pendant la belle saison, sous ces ombrages perfides, constituerait un véritable suicide, car si même on survivait aux fièvres qui seraient le résultat d'une pareille imprudence, on n'échapperait pas à l'épuisement causé par les sangsues qui, en quelques instants, auraient recouvert le malheureux dormeur. Quand on construisit la ligne, une partie du tracé fut surnommé la vallée de l'Agonie, *the valley of the shadow of Death*, tant il y périt de coulies emportés par la fièvre des jongles. C'est ainsi que dans la nature entière la vie naît de la mort et que le progrès se nourrit de ruines ou de cadavres.

Çà et là une station forme une éclaircie. De nombreux indigènes, demi-nus, aux cheveux flottants, à la peau bronzée et huileuse, sont accourus de loin pour attendre le passage de leur futur souverain qu'ils associeront désormais dans leur pensée, non plus avec la pompe barbare et enfantine d'une cour indigène, mais avec l'image éblouissante d'un train à toute vapeur, emblème frappant de l'inexorable civilisation qui doit les transformer ou les anéantir. Mais, même aux abords de ces stations, les agglomérations sont rares ; je ne me rappelle pas avoir vu un seul village proprement dit, à part seulement quelques huttes de chaume qui s'abritent sous



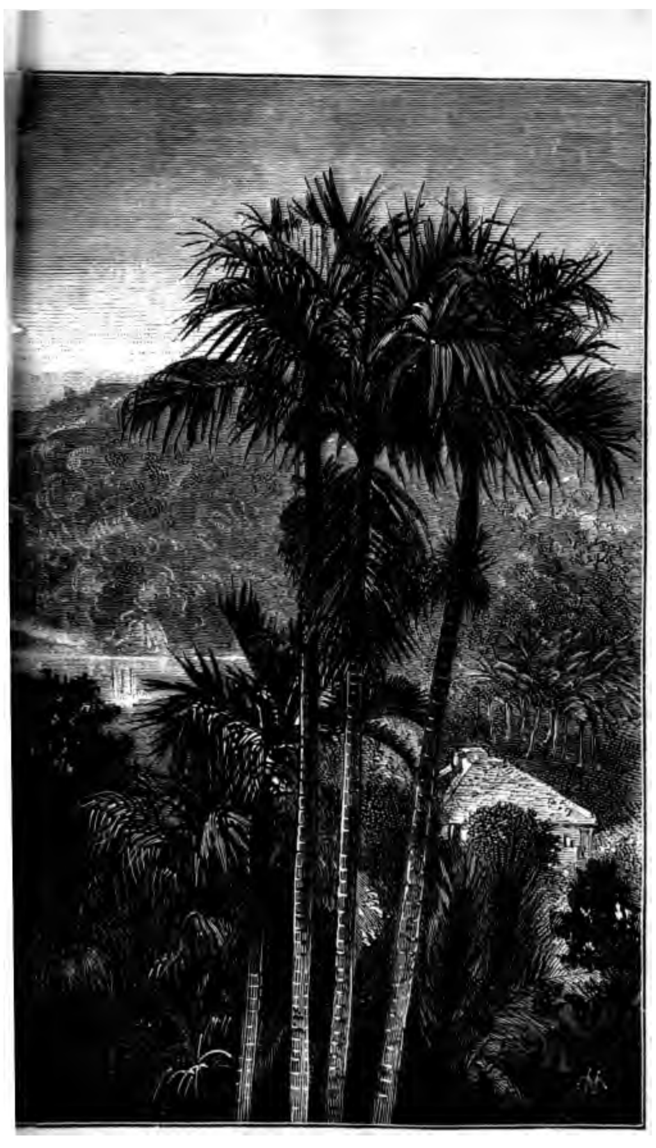
LE LAC DE



…E DE CEYLAN).



LE LAC



: DE CEYLAN).

P. 84-85.

les cocotiers dont elles font ressortir les dimensions.

Dans le lointain se dessine une haute chaîne bleuâtre surmontée d'un cône effilé, bien connu sous le nom de pic d'Adam. Il paraît que près de la cime se trouve creusée, dans le roc, une cavité qui reproduit assez fidèlement l'empreinte d'un gigantesque pied humain. Aussi toutes les religions qui se disputent l'île se sont-elles emparées de cette excavation : les hindous y ont vu le pied de Siva, les bouddhistes de Bouddha, les Chinois de Fô, les musulmans d'Adam et les Portugais de saint Thomas, qui est cependant le patron des sceptiques. Aujourd'hui l'endroit est accaparé par les bouddhistes qui y ont élevé une petite chapelle, but d'incessants pèlerinages.

Cependant nous gagnons rapidement par un plan incliné le col qui coupe devant nous la chaîne centrale de l'île. La ligne court à pic sur le flanc d'une large vallée que tapissent des groupes de cocotiers disséminés au milieu de verdoyantes prairies et que bordent de tous côtés les arêtes pointues de chaînons rougeâtres dominés eux-mêmes vers le sud-ouest par un arrière-plan de montagnes sombres et massives. Ce site, d'une perspective immense, renferme, dans sa pittoresque originalité, un calme et une fraîcheur qui rappellent d'une façon frappante les reproductions des paysages japonais.

Mais, à mesure qu'on se rapproche de Candy, le fourré s'éclaircit; des rizières étagées, des plantations de cannelle et de café commencent à justifier la réputation d'un pays rangé par nos pères dans les îles aux épices. On passe entre deux pans de roc, au pied d'une colonne élevée à la mémoire des ingénieurs qui, par la construction de cette ligne, ont consolidé la domination anglaise dans l'île, et, redescendant le long d'un torrent encaissé, on ne tarde pas à entrer dans la gare de Candy.

Dès l'abord, on est frappé ici par un mélange de races peut-être plus diversifiées encore qu'à Bombay : descendants métis des Portugais et des Hollandais qui ont successivement possédé les rivages de l'île, — Malais coiffés d'un mouchoir, — *Maures* (Arabes) au petit bonnet pointu, — Tamils émigrés de l'Inde méridionale avec leurs turbans blancs ou rouges, — Cingalais en jupons brodés, la tête nue sous leur ombrelle de carton, uniquement reconnaissables de leurs femmes en ce qu'ils sont un peu plus vêtus qu'elles, — planteurs européens au visage fortement coloré, ou d'une pâleur livide, — moines bouddhistes à la robe jaune, à la tête rasée, mâchant une feuille de bétel en s'éventant avec une feuille de palmier, tandis que derrière eux un novice tout habillé de blanc porte leur ombrelle sous le bras. Il faut reconnaître que l'Angleterre a ici des sujets bien variés dans leur mise, —

sans parler de leurs religions ni de leurs races, ni même de leur façon de penser. Il y a du reste trop de siècles que la vieille Ophir trafique avec tous les marins de l'univers pour ne pas garder dans les types de sa population quelque empreinte des innombrables races qui ont abordé sur ses rivages.

Sans remonter aux Phéniciens, aux Grecs ou aux Arabes, ni même à Sinbad le marin, dont les *Mille et une Nuits* nous font connaître les aventures parmi les éléphants de l'île Serendib, il nous suffira de rappeler que les Portugais arrivèrent à Ceylan en 1505 et les Hollandais en 1602. C'est seulement en 1706 que les Anglais entrèrent en scène par la prise de Colombo; mais deux ans ne s'étaient pas écoulés que, par la constitution de leur nouvelle conquête en une colonie distincte, ils manifestaient la résolution de s'y établir en permanence. Enfin, en 1815, ils conquéraient Candy et déposaient le dernier souverain, qui, d'origine tamile, avait su se rendre odieux aux Cingalais par ses prédilections hindoues non moins que par ses injustifiables cruautés. En 1827 commença la culture du café, et l'acre de terre, qui à cette époque se vendait 6 fr. 24 c., atteint maintenant aux enchères de 250 à 500 francs. Cette culture a attiré de l'Inde, pendant le dernier quart de siècle, plus d'un million et demi de coulies tamils. Mais, comme ils retournent géné-

ralement dans leur pays à la fin de chaque saison, ils ne figurent que pour un chiffre fort inférieur dans la population totale de l'île, évaluée par le dernier recensement à deux millions et demi. Quant aux Européens, c'est à peine s'il y en a quelques milliers dans l'île; mais il ne faut pas oublier qu'ils y constituent l'aristocratie officielle et sociale. Bien qu'aucune exclusion légale ne frappe les indigènes, ceux-ci en fait ne se rencontrent généralement que dans les emplois inférieurs, — sauf en ce qui concerne le conseil législatif, où toutes les catégories de la population sont plus ou moins représentées. Au point de vue social, la distinction est plus accentuée encore, et cette espèce d'ostracisme est vivement ressentie par les portions éclairées de la société native, qui n'est pas, comme dans l'Inde, façonnée depuis des siècles à un régime de castes.

Dès mon arrivée, j'eus occasion de m'entretenir assez longuement sur ce sujet avec un *burgher,* qui occupait dans l'ordre judiciaire une des positions les plus élevées où puisse atteindre un indigène. — On donne le nom de *burghers,* bourgeois, aux descendants des anciennes familles hollandaises colorées par un mélange de sang cingalais. — Ce personnage se montra pour moi d'une amabilité vraiment extraordinaire, où je ne tardai pas à démêler la satisfaction d'avoir affaire à un Européen qui

le traitât sur un pied d'égalité complète. Je n'ai eu, du reste, aucune peine à lui en arracher l'aveu. Intelligent, instruit, versé dans la connaissance des mœurs et des institutions locales, avec le langage et les manières d'un *gentleman*, il devait se sentir continuellement blessé du dédain que, d'après ce que j'ai vu moi-même, la plupart des Anglais ne manquent jamais de témoigner pour les opinions et pour la personne d'un indigène, quelles que soient son éducation et sa position. Il m'a paru toutefois se plaindre, moins du gouvernement qu'il reconnaissait travailler loyalement à l'émancipation morale et intellectuelle du pays, que des colons proprement dits, des planteurs et des marchands, qu'il accusait de jalouser les indigènes et de jouer à l'aristocrate sur le dos des natifs.

Candy est située au fond d'un cirque montagneux, et baignée par un petit lac où de nombreuses pagodes se mirent avec leur épaisse ceinture de palmiers. Notons, en passant, qu'outre les pagodes bouddhistes, cette petite ville de dix mille âmes renferme plusieurs temples hindous, sept églises protestantes, une église catholique et diverses mosquées, — le tout vivant en bonne intelligence sous l'œil paternel du gouvernement anglais. Ceylan, du reste, est une terre de tolérance. Dès le quatrième siècle avant notre ère, on trouvait déjà ici la liberté religieuse consacrée par les lois,

aussi bien que la liberté du commerce et la liberté d'immigration.

Près du lac se dresse le vieux palais des rois de Candy, qui sert aujourd'hui de résidence au gouverneur. Il est flanqué d'un large pavillon octogonal supportant l'image sculptée du soleil, de la lune et des étoiles, qu'on considérait ici comme les insignes de la royauté. C'est de ce pavillon que les anciens rois se montraient au peuple dans toutes les cérémonies publiques et qu'aujourd'hui encore les gouverneurs de l'ile président aux grandes processions de la Dent sacrée. Le temple qui renferme cette précieuse relique se dresse dans l'enceinte même du palais; c'est un édifice rectangulaire, comme toutes les pagodes du pays, bâti au centre d'une cour bordée de cellules. Quatre portes, précédées d'un perron, donnent accès dans l'intérieur du sanctuaire qu'ornent des sculptures bizarres et des dorures sans nombre. M'étant informé de l'heure où la Dent devait être exposée à l'adoration des fidèles, je me mêlai à la foule qui attendait sur le parvis l'ouverture des portes. Il y avait là tous les costumes, tous les types, et j'ajouterai même toutes les physionomies qu'aurait pu souhaiter un peintre de mœurs, depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard en enfance, depuis le jeune homme qui oublie la sainteté du lieu pour sourire aux dévotes de son goût, jusqu'à la vieill

bigote édentée qui joint les mains en marmottant machinalement sa prière, la plupart des assistants avec des plateaux de fleurs qu'ils s'apprêtaient à déposer devant la relique sacrée. N'était la couleur locale, on aurait pu se croire devant quelque sanctuaire d'Espagne ou d'Italie. Il est bon de constater que les bouddhistes se défendent d'adorer leur fondateur, avec autant d'énergie que les catholiques repoussent l'accusation protestante de rendre un culte aux saints. Sans doute, au sein des deux religions, les esprits cultivés savent garder la mesure dans l'hommage qu'ils rendent aux grands hommes de leur croyance; mais la masse, qui saisit difficilement la distinction, tombe vite dans un véritable paganisme où elle adore ceux qu'elle devrait simplement révérer. Cette méprise est surtout inévitable dans le bouddhisme, où les fidèles n'ont pas même un Dieu à adorer derrière l'homme qui leur a donné l'exemple et apporté la connaissance de la perfection suprême.

Si intéressant que fût le spectacle de cette cohue, il s'en dégageait, même en plein air, un parfum qui me fit considérer comme un soulagement l'ouverture du sanctuaire, où ma qualité d'Européen, contre-balançant avec avantage mon caractère de mécréant, me fit admettre avant le commun des dévots. Je ne tardai pas à me trouver dans une chambre centrale où trois vieux prêtres à la tête

rasée se tenaient près d'une table de marbre. C'est là que, sous une cloche de cristal, au socle et à la coupole d'or pur, se dressait, sur une feuille de lotus également en or, une dent gigantesque, la plus précieuse relique du bouddhisme méridional.

Il y a peu de crânes de bienheureux, de mâchoires de martyrs ou de tibias d'anachorètes qui puissent se prévaloir chez nous d'une carrière aussi accidentée et aussi miraculeuse que la fameuse canine attribuée au fondateur du bouddhisme. Quand Gautama Bouddha, parvenu à sa quatre-vingt-unième année, eut obtenu l'anéantissement final qui est dans sa doctrine le suprême but de l'homme, un de ses disciples retira du bûcher funéraire une dent qui donne une singulière idée de la taille de son propriétaire, si elle n'est, comme le prétendent d'affreux sceptiques, un emprunt fait à la mâchoire d'un tigre ou d'un crocodile. La précieuse relique fut d'abord adorée à Dantapoura, la ville de la Dent, malgré l'opposition des brahmanes, qui finirent par trouver un instrument de leurs colères dans le roi de Patna, suzerain du pays. Mais en vain ce monarque s'efforca de brûler, de pulvériser ou de souiller la Dent sacrée. Elle s'éleva elle-même au-dessus des flammes sur une feuille de lotus, large comme une roue de chariot; elle convertit en un réservoir d'eau pure l'égout où on l'avait précipitée; enfin elle s'incrusta dans l'enclume où on l'avait

exposée aux coups répétés d'un marteau de forge. Vainцu par l'évidence, le Roi rendit la dent à ses vassaux de Dantapoura qui la gardèrent jusqu'à l'invasion victorieuse d'un prince voisin, jaloux de posséder ce trésor. La fille du rajah l'emporta alors dans sa fuite, cachée sous son chignon. C'est ainsi que la relique arriva à Candy vers le quatrième siècle de notre ère. Durant la période suivante, Cingalais et Tamils s'en disputèrent la possession les armes à la main; un moment même elle fut enlevée par le souverain de Pandi qui la transporta dans l'Inde méridionale. Cependant, elle ne tarda pas à rentrer dans l'île d'une façon quelconque, et quand au seizième siècle les Portugais s'emparèrent de Ceylan, ils l'enlevèrent dans leur butin. L'objet n'avait guère de valeur pour des gens qui ne croyaient pas à Bouddha. Aussi le roi bouddhiste de Pégu s'empressa-t-il d'envoyer à Goa une ambassade qui offrit au vice-roi dom Constantin de Bragance jusqu'à trois cent mille pièces d'argent en échange de ce petit morceau d'ivoire. Mais l'inquisition, qui se souciait peu de ce trafic, força le Vice-Roi, malgré les embarras du trésor, à refuser fièrement cette offre : la dent fut publiquement pilée et jetée dans la rivière de Goa! A quoi bon? Au dire des croyants, elle s'ouvrit un chemin dans le fond du mortier et revint intacte reprendre sa place dans le sanctuaire de Candy, où elle est aujourd'hui plus

révérée que jamais. A chaque révolte des Cingalais contre l'autorité anglaise, des conspirations furent organisées pour enlever ce talisman, dont la possession, dans la pensée du peuple, est intimement liée à la souveraineté de l'île. Aussi, le gouvernement anglais s'est-il longtemps chargé de garder et même d'exhiber lui-même cet étrange *palladium*, et c'est seulement depuis la consolidation finale de son pouvoir qu'il a restitué aux moines les clefs du sanctuaire.

Le lendemain soir eut lieu la grande procession ou Perahara, qui constitue la principale solennité du culte bouddhiste. Déjà, de la fenêtre où je m'étais installé sur la place du Temple, on entendait dans le lointain la musique criarde des flûtes et des tambourins, que dominait par intervalles le souffle sonore d'un éléphant, en même temps que des centaines de torches commençaient à se refléter comme des étoiles dans les eaux troublées du lac. Au moment où la procession déboucha devant le pavillon, un violent orage éclatait sur la ville. A la lueur bleuâtre des éclairs qui laissaient entrevoir les milliers de têtes entassées sur la plaine ou juchées sur les escaliers des temples, cette file d'éléphants pompeusement harnachés, ces emblèmes difformes et bizarres, ces danseurs aux cris frénétiques et aux contorsions plus frénétiques encore, ce mélange d'or, de pierreries et de clinquant, nous

renvoyant par milliers les feux vacillants des falots en lutte avec la tourmente, — tout l'ensemble de ce cortége à la fois discordant, grandiose et monstrueux, se découpant sur un arrière-plan de structures monumentales dessinées en lignes de feu par des rangées de lampions multicolores, formait un tableau dont la pompe barbare semblait nous reporter, par delà les triomphes de la Rome impériale et les mystères de la Grèce païenne, aux fêtes monstrueuses entrevues dans les hiéroglyphes de l'Égypte et les stèles de la Babylonie. Telle devait être, dans les grands jours d'autrefois, la procession de Jagghernauth, quand les hindous fanatisés se précipitaient sous les roues du char qui emportait lentement au milieu de la foule l'image de leur sombre et impassible déité.

L'origine de la Perahara est purement hindoue. Cette fête fut introduite par les rois d'origine tamile, qui, en y intercalant l'exhibition de la dent sacrée, trouvèrent le moyen de concilier leurs traditions de famille avec les croyances de leurs sujets. Mais aujourd'hui elle est acceptée même par les bouddhistes les plus puritains.

L'étude du bouddhisme est particulièrement intéressante, non-seulement parce qu'il semble un culte sans dieu et même, s'il faut en croire certains critiques, un culte sans foi en l'existence de l'âme, malgré sa croyance en une série de vies successives;

mais encore parce qu'il a été autrefois la religion principale de l'Inde et qu'il domine encore aujourd'hui dans le Népaul, le Thibet, la Chine, l'Indo-Chine et le Japon, constituant l'Église la plus nombreuse du monde actuel. Quand il naquit vers le sixième siècle avant notre ère, le Panthéon aryen régnait sans conteste dans la péninsule hindoue, avec le système des castes organisées par la race conquérante pour maintenir les populations aborigènes dans un état d'assujettissement héréditaire. Le rapide développement de la doctrine nouvelle fut moins une réaction en faveur de l'unité divine qu'une insurrection morale des races vaincues en faveur de l'égalité religieuse et sociale. Gautama Bouddha, son fondateur, se rattachait, comme il arrive souvent dans les grandes révolutions sociales, aux rangs les plus favorisés de la race privilégiée. Il appartenait même à une famille régnante de l'antique Aoudhya, l'Oude d'aujourd'hui. Frappé de bonne heure par le spectacle de la maladie, de la vieillesse et de la mort, qui sont le lot fatal de l'humanité, il en arriva à conclure que mieux vaudrait pour l'homme ne pas exister. Non point qu'il préconisât le suicide, car, à l'en croire, la mort elle-même ne nous soustrait pas à la nécessité de renaître indéfiniment sous quelque autre forme, à moins que nous n'ayons réussi à éteindre préalablement en nous toute passion, tout attachement, tout

désir. Le seul chemin pour arriver au *nirvanâ*, c'est-à-dire à l'anéantissement complet de notre individualité, but suprême de l'homme, c'est donc d'étouffer en nous, par le renoncement et la méditation, tout ce qui nous enchaîne dans le cycle de l'existence, tout ce qui nous fait tenir à la vie.

Je n'entrerai pas ici dans la discussion soulevée par les commentateurs du bouddhisme pour savoir si le *nirvanâ* signifie l'anéantissement complet de notre être spirituel ou simplement l'absorption de notre individualité dans le Grand-Tout. Il est certain que Bouddha ne parle nulle part de Dieu ni de l'âme. A l'instar du positivisme, il ne voit partout qu'un enchaînement de phénomènes, et il ne s'occupe pas plus de la cause finale que de la cause première. S'ensuit-il que le bouddhisme réalise la conception d'une religion athée, d'un culte sans Dieu? Telle est la puissance de l'idée divine sur l'esprit humain, que la foule des bouddhistes, n'ayant plus de Dieu à adorer, a mis Bouddha à sa place, bien que le Maître lui-même ait proclamé son propre *nirvanâ* il y a plus de deux mille trois cents ans.

Pendant plusieurs siècles le bouddhisme régna de l'Himalaya à Ceylan. Mais, comme tant d'autres systèmes politiques et religieux, il devait périr par l'exagération même des principes qui avaient fait sa gloire et sa force. Ainsi, Bouddha avait supprimé le

sacerdoce, c'est-à-dire la nécessité d'un intermédiaire entre l'homme et Dieu. D'autre part, il avait fondé le mérite, non plus sur la fortune ou la richesse, mais sur la vertu, le savoir et la continence. Eh bien, au lieu du prêtre, on eut le moine, et l'ascétisme dévora l'Inde au point d'étouffer la pure doctrine de Bouddha sous ses excroissances parasites. Dès le dixième siècle de notre ère, il n'y avait plus un bouddhiste dans la péninsule, et le brahmanisme, sorti des mystérieux sanctuaires où il avait perpétué les traditions des Védas, avait partout ressaisi la domination spirituelle de l'Inde, — profondément altéré, il est vrai, par les superstitions locales et les innovations étrangères avec lesquelles il s'était trouvé en contact pendant ses mille ans de sommeil. Mais, dans l'intervalle, le bouddhisme avait rayonné sur les pays voisins où il domine encore aujourd'hui : la Chine, l'Indo-Chine, l'archipel malais, la Tartarie et le Japon. C'est même un détail assez étrange que, engendré au sein d'une race aryenne, le bouddhisme n'ait plus un sectateur de race blanche, tandis qu'il forme encore la religion dominante de toutes les populations mongoliques où il s'est répandu comme une importation étrangère.

Je visitai à plusieurs reprises les nombreux couvents qui s'élèvent sur la rive opposée du lac. La plupart de ces couvents ou *viharas* comptent

une trentaine de moines qui habitent de petites cellules juxtaposées sur les quatre côtés de la cour intérieure. Au centre de cette cour s'élève le temple proprement dit, entouré d'une galerie couverte avec une cloche sous le portique. L'intérieur est un long rectangle d'une extrême simplicité, avec une espèce de nef centrale formée par des piliers. Au fond du chœur, une porte grillée s'ouvre sur un sanctuaire sans fenêtres, où, à la faveur des cierges, on distingue, au delà d'un autel en marbre couvert de fleurs, une énorme statue de Bouddha, accroupie dans l'attitude de la méditation, portant sur ses traits l'empreinte d'une sérénité absolue, avec une flamme qui lui sort de la tête et une sextuple auréole qui lui entoure le corps. Trois fois par jour les moines viennent chanter devant la sainte image des prières qu'ils lisent dans un gros livre à couverture d'argent formé par les feuilles longues et étroites du palmier talipot. Prier, méditer, mendier, enseigner la jeunesse dans l'école attenante au couvent, telle est l'unique occupation de ces moines qui font vœu de pauvreté et de chasteté. C'est seulement à la suite d'un long noviciat qu'ils obtiennent le droit d'endosser la robe jaune, après avoir été reçus par le chapitre. Bien que les viharas ne soient plus aussi nombreuses ni aussi riches qu'autrefois, chaque village a son couvent, et, comme ces institutions jouissent de la personnification civile, elles possèdent les parties les

plus fertiles du territoire indigène; il est même probable qu'elles ont ainsi fortement contribué à l'appauvrissement et à la décadence de l'île durant les derniers siècles. Il faut toutefois rendre cette justice au bouddhisme qu'il est le plus tolérant des cultes, et que, tout au moins dans l'Inde, il n'a jamais tenté de s'imposer par la force.

La ressemblance entre les cérémonies du bouddhisme et les pratiques du catholicisme, ressemblance qui se poursuit jusque dans l'architecture des temples, — sans parler de l'analogie entre les grandes figures de leurs fondateurs respectifs, qui tous deux sont venus prêcher le renoncement, la tolérance et l'égalité dans un monde voué aux haines de castes et de races, — a frappé tous ceux qui se sont occupés de religion comparée. Les partisans et les adversaires de l'Église romaine y ont également trouvé des arguments : les premiers, pour proclamer l'antériorité de leurs pratiques; les seconds, pour accuser le catholicisme d'emprunts inavoués et de plagiat païen. La vérité, c'est que les savants, tout en admettant désormais l'antériorité historique du bouddhisme, se demandent encore si l'un des deux cultes a réellement copié l'autre, ou si tous deux n'ont pas fait des emprunts à un fonds commun et antérieur de traditions religieuses, sans parler de l'explication péremptoire fournie par le père Huc, le fameux missionnaire du Thibet, que

sans doute « le diable y est pour beaucoup ».

Je comptais entreprendre quelques excursions dans les montagnes, peut-être même tenter l'ascension du Pic d'Adam. Malheureusement, bien qu'on fût à la fin des pluies, le temps devint de plus en plus mauvais, et je dus me résigner à regagner Colombo, sans avoir même visité le *sanitarium* de Niouara Ellia. Je pus toutefois juger des productions de l'île au jardin botanique de Candy qui, sous la direction savante du docteur J. H. V. Thwaites, est devenu — comme on pouvait s'y attendre sur un sol et dans un climat pareils — un des plus beaux et des plus luxuriants du monde. Impossible d'énumérer les beautés et les raretés végétales dont il abonde, tant parmi les plantes du pays que parmi les essences importées. Je noterai seulement qu'il m'a paru un conservatoire d'entomologie aussi bien que de botanique, car, sans parler des insectes, en moins de trois quarts d'heure j'ai vu trois serpents franchir l'allée où je me promenais, et, ayant laissé mon pied à dessein, pendant quelques secondes, sur la bordure du gazon, j'eus peine à arrêter à temps l'escalade de deux sangsues qui, en un clin d'œil, avaient déjà escaladé ma cheville. Je pus du reste juger, dans le bungalow où j'avais passé mes trois journées de séjour, à quel point l'Inde devient, pendant la saison des pluies, la terre promise des créatures volantes et rampantes. Non pas que je dé-

couvrisse jamais le serpent classique que le noi
venu est censé chercher tous les soirs sous
oreiller et tous les matins dans ses bottes, i
outre les cloportes, les centipèdes, les cancr
et les scorpions qui fourmillaient sur les murs,
insectes ailés, — mouches, moustiques, scarab
phalènes, fourmis blanches, — nous assailla
en telle quantité, que le soir je devais mettre
verre de lampe à mes bougies pour empêcher to
cette vermine d'éteindre la flamme en venant
brûler.

Je quittai Colombo, le 8 au soir, sur un pe
vapeur du gouvernement, le *Nagotna*, qui ava
trois couchettes de passagers pour quinze voyageurs
A vrai dire, la soirée était belle, et sous ce clima
on est trop heureux de passer la nuit sur le pont.
Mais, au petit jour, quand nous perdîmes la terre
de vue, le temps commença à se gâter, et le *Na-
gotna*, que son fond plat ainsi que son faible tirant
d'eau rendaient particulièrement sujet au roulis, se
mit à exécuter une des sarabandes les plus effrénées
que je me rappelle avoir ressenties sur un navire
avec aussi peu de mer. Il est vrai que c'était une de
ces mers « brisées » à rendre jalouses les lames
courtes et irrégulières du pas de Calais et du golfe
de Gascogne. Ajoutez que les lames, déferlant sur le
pont au point de menacer les feux de la machine,
nous réduisirent bientôt à chercher un refuge dans

le salon où l'on avait dû fermer les écoutilles. Quand la nuit revint, nous formions là un étrange tableau, étendus sur des bancs ou des matelas, nous cramponnant, qui aux pieds des tables, qui aux saillies de la boiserie, chaque fois qu'un balancement redoublé semblait prêt à nous faire décrire une parabole dans l'espace, au grand risque de nos voisins et de nous-mêmes. Nous avions d'abord espéré atteindre Tuticorin dès le lendemain matin, trompés, comme souvent dans l'Inde, par la faible distance qui *sur la carte* paraît séparer le point de départ et le point d'arrivée. Mais le capitaine nous avait aussitôt désillusionnés en nous annonçant que Tuticorin, bien que sur la rive opposée du « canal », était en réalité à quelque cent cinquante milles de Colombo, et qu'avec le vent et le courant contraires nous étions certains de ne pas arriver avant le jeudi soir.

Quand arriva la nuit du second jour, ni côte ni phare n'étaient en vue, et j'avoue que je commençai à me sentir mal à l'aise en entendant le capitaine déclarer, dans un instant où le vent redoublait, qu'il ne savait plus où nous étions. Toute cette nuit le roulis fit rage, et nous nous sentions aussi brisés que suffoqués dans notre étroite cabine, quand enfin à l'aube l'apaisement des secousses nous apprit le voisinage d'une côte protectrice. Effectivement nous étions devant la rade de Tuticorin. Toutefois, pour

comble d'infortune, le capitaine, n'osant pas s'aventurer, malgré notre faible tirant d'eau, dans le mouillage qui se trouve à l'intérieur de la barre, s'en alla mouiller à près de cinq milles dans l'intérieur. On comprend que nous lui fîmes des adieux assez secs, quand enfin nous réussîmes à descendre avec nos bagages dans un large bateau de pêche qui avait l'air de se trouver là tout exprès pour nous. Mais cette fois encore nous avions à lutter contre vent et marée, si bien que nous dûmes presque nous contenter de courir des bordées sur place, et que nous y serions peut-être encore, si les autorités locales ne s'étaient empressées d'envoyer un steamer pour nous prendre à la remorque... Bref, il était une heure de l'après-midi quand nous débarquâmes sur les quais de Tuticorin. Heureusement un train devait encore partir sur la ligne fraîchement inaugurée de Madura, et moins d'une heure après le débarquement je me trouvai traversant à toute vapeur, avec mon domestique et mes bagages, les campagnes plates, fertiles et peuplées de l'Inde méridionale. Avec ses groupes d'arbres disséminés dans les champs de blé et de coton en herbe, ce pays ne laisse pas d'offrir quelque ressemblance avec les plaines boisées de l'Europe occidentale. Il est partout arrosé par des *tanks* ou larges réservoirs artificiels, et parsemé de hameaux qui laissent apercevoir, au milieu du feuillage, le chaume de

leurs toits et la pyramide de leurs pagodes. La population doit être très-dense, ou bien tous les habitants valides devaient s'être donné rendez-vous sur le passage des premiers trains qui sillonnaient la ligne, car nous avancions littéralement entre une double haie de paysans aux vêtements blancs et à la peau bronzée. Çà et là se dressent des monticules de terre; c'est là, paraît-il, que les Shanars, une des tribus les plus nombreuses de cette région, s'assemblent pour pratiquer leur culte étrange. Ils n'ont aucune notion d'un dieu suprême; mais ils croient à l'influence malfaisante des esprits ou plutôt des morts, qui, aussitôt dégagés de leur enveloppe matérielle, s'appliquent à tourmenter et à affliger les survivants. On conçoit qu'une religion aussi primitive donne prise, bien plus que les croyances raffinées du brahmanisme, au prosélytisme des missionnaires chrétiens; on soutient que durant ces dernières années les Shanars ont fourni à eux seuls plus de 90,000 convertis.

C'est également dans cette province qu'on trouve les Niadis, tribu de sauvages ou plutôt de parias, qui errent par bandes de dix ou douze individus, ignorent toute industrie et même toute agriculture, logent sous les arbres des jungles et, lorsqu'ils aperçoivent un étranger, se mettent à hurler comme des chiens. On comprend l'intérêt qu'excitent toutes ces croyances et ces mœurs en apparence si bizarres chez ceux qui

aspirent à reconstituer couche par couche, échelon par échelon, la généalogie de notre développement moral et intellectuel. Il faut avoir parcouru les ouvrages spéciaux de MM. Darwin, Lubbock, Max Müller, de Laveleye, Cliff Leslie, W. Thornton, etc., pour se rendre compte du service rendu par les races de l'Inde à l'histoire sociale et économique de notre espèce, avec leur multitude de croyances, d'institutions et de coutumes où se trouvent représentées, et comme fossilisées, les diverses étapes de l'esprit humain sur la grande route de la civilisation.

Cependant notre locomotive s'arrête, et nous trouvons sur la voie les passagers d'un long train désemparé, fort heureux de la rencontre qui va leur permettre de poursuivre leur route. Mais de nouveaux délais surviennent. On s'arrête à chaque station, comme si l'on voulait exposer le train à l'admiration des indigènes qui n'en ont pas encore contracté l'habitude. Ensuite il faut bien faire honneur au copieux *tiffin* qu'à mi-chemin la Compagnie nous a fait préparer sous des tentes improvisées. Un peu plus loin deux péons ont surpris un *coulie* du train en flagrant délit de vol dans les bâtiments de la station. Ils s'efforcent de l'entraîner; le coulie regimbe et se récrie; arrive un soldat de l'escorte qui le réclame comme son domestique (*camp servant*). La scène dure près

d'un quart d'heure, malgré les sifflets déscspérés de la machine. Enfin, on lâche le coulie, qui, tout houspillé, disparaît au sein de la fourmilière humaine empilée dans un wagon de troisième classe. Ailleurs, la voie est encombrée, et l'on doit faire jouer le télégraphe. Il est dix heures du soir, quand nous entrons dans la gare de Madura où nous étions attendus depuis deux heures de l'après-midi. Aussi je me résigne sans peine à dormir dans ma voiture, heureux encore de trouver un abri aussi confortable.

Le lendemain, je me hâtai de visiter avant le départ du train la grande pagode de Minakshi, qui passe pour le plus curieux échantillon de l'art hindou dans le sud de la péninsule. On assure qu'elle remonte aux premiers siècles de notre ère, et les invasions mahométanes n'ont fait qu'endommager l'enceinte extérieure. La pagode s'annonce, aussitôt qu'on pénètre dans la ville indigène, par une haute pyramide formée d'étages superposés; mais, lorsqu'on débouche devant l'édifice, on s'aperçoit que cette pyramide ou *gopura*, aux corniches couvertes de singes agiles et de perroquets criards, forme simplement un des quatre porches respectivement plantés sur les différents côtés d'une haute enceinte. L'ensemble couvre environ vingt hectares, et l'intérieur est formé par une haute voûte que soutient une forêt de colonnes et qu'entrecoupent quelques

cours. Les sculptures, qui ornent les moindres recoins de l'édifice, représentant des guerriers, des prêtres, des hommes du peuple, des animaux, réels ou fantastiques, des scènes de la vie ordinaire ou de la mythologie brahmanique, noyées dans une profusion d'ornements et de fioritures, sont une vraie merveille d'art et de patience : une pareille perfection dans le détail ne peut s'expliquer que par cet extrême bon marché de la main d'œuvre qui a été de tout temps la base économique de l'édifice social dans l'Inde. A errer au milieu de ces emblèmes bizarres et de ces idoles grimaçantes qui semblent vous menacer de leurs cent bras, sous ces hauts portiques où passent à peine quelques brahmanes glissant comme des ombres sous leurs blanches draperies, parmi ces majestueuses colonnades où règne parfois une demi-obscurité, mal dissipée par quelque lampe scintillant comme une étoile dans les ténèbres d'un sanctuaire lointain, on éprouve quelque chose de ce respect vague et de cette vénération inconsciente qu'inspirent les sombres arceaux de nos cathédrales gothiques. Cette pagode est consacrée à Parbati, la femme de Siva, et le dôme d'or qui recouvre le *linga* du sanctuaire central est évalué à 750,000 fr. Dans une des cours se trouve un réservoir sacré aux eaux verdâtres, couvertes de lotus en fleur. Ici s'assemblait autrefois le jury des quarante-huit professeurs attachés au temple.



PAGODE



P. 108-109.

'RA.

Quand le candidat les avait suffisamment édifiés sur l'étendue de ses connaissances, il lui restait encore à prouver l'intégrité de son orthodoxie. A cet effet, on l'invitait à se placer sur un banc fort étroit posé au-dessus du réservoir : s'il méritait réellement la confiance des dieux, son siége — qui était d'or ou de diamant — s'élargissait spontanément pour lui permettre de s'asseoir à l'aise. Mais s'il n'était qu'un hérétique caché ou une graine de libre penseur, le banc se rétrécissait au point de lui faire exécuter un ignominieux plongeon sous les lotus du *tank !* Quel dommage qu'on ne puisse retrouver ce banc merveilleux pour en proposer l'acquisition à toutes les universités qui prétendent de nos jours joindre l'orthodoxie à la science !

Devant l'entrée principale du temple s'ouvre la *choultry,* bâtie au seizième siècle de notre ère par Trimal Naik pour servir de péristyle au temple. C'est une vaste salle rectangulaire de trois cents pieds de long sur une centaine de large. Elle renferme six rangées de colonnes formées d'un seul bloc et hautes de vingt-cinq pieds. Elles sont couvertes de sculptures où se révèle un art plus étrange et plus raffiné encore que dans l'intérieur du temple.

Dès dix heures du matin je me retrouvai dans mon train, en route pour Trichinopoly, petite ville de 30,000 habitants qui a joué un rôle considérable

dans les luttes du dernier siècle entre la France et l'Angleterre pour la possession de l'Inde méridionale. A mesure qu'on s'en approche, le pays devient de plus en plus fertile : on dirait un parc continuel, ou plutôt un vaste jardin botanique où se sont donné rendez-vous les plantes les plus belles et les plus rares dans nos climats. Des montagnes coniques, qui font penser aux formes des volcans éteints, commencent à surgir isolément dans la plaine. Parfois elles se rapprochent et se réunissent pour former de courtes chaînes aux lignes tranchées et sombres, reflétées par l'eau limpide des *tanks* et baignées par les vapeurs lumineuses de l'horizon. On aurait tort de croire aux ciels crus et veloutés de l'Inde; tout au moins en cette saison il règne dans l'atmosphère une sorte de brume légère qui adoucit et estompe les objets lointains.

De même qu'à Madura, je logeai à Trichinopoly dans mon compartiment. Comme je m'installais de mon mieux dans ce logis roulant auquel je commençais à m'attacher comme la limace à sa coquille, je vis arriver un train spécial, rempli de soldats aux fusils de pierre et aux shakos monumentaux qui ressemblaient à des lanternes. C'était le rajah de Tanjore et sa garde. Lui-même est un fort joli garçon, presque blanc, portant avec élégance un costume des plus heureux et des plus riches; s'il

venait à Londres en pareil équipage, on pourrait lui prédire aisément qu'il serait le *lion* de la saison. Je ne suis malheureusement pas à même d'en dire autant de sa femme, car la princesse, suivant la coutume tardivement communiquée par les mahométans à certaines cours hindoues, était hermétiquement cachée par un dais aux rideaux tombants qui, porté par quatre officiers indigènes en grand uniforme, la reçut à la porte de son compartiment et la conduisit jusqu'au marchepied de sa voiture.

La principale curiosité de Trichinopoly est la grande pagode de Séringham dédiée à Vishnou, dans une île qu'un large pont réunit à la rive droite de la Kaveri. Cette pagode m'a paru occuper une étendue plus considérable encore que le grand temple de Madura; mais elle offre moins d'ensemble et de symétrie dans l'agencement de ses diverses constructions, et partant elle est moins de nature à frapper l'imagination par des proportions imposantes. Elle renferme sept cours séparées les unes des autres par des sanctuaires et des galeries que surmontent de hautes pyramides couvertes de sculptures; une de ces pyramides, en pierre blanche, m'a surtout frappé par le bon goût de son ornementation, où les images grotesques d'hommes, de dieux et de monstres, aussi laids les uns que les autres, sont remplacées par des imitations de feuillages e

des sujets de fantaisie. Après m'avoir montré tous les trésors du temple, or et clinquant, pierreries et verroteries, vases, tapis, chapes, cuirasses, éventails, tambourins, le tout rangé dans un curieux désordre, on me promena entre deux avenues d'idoles en métal doré, qui, dans les grandes processions, escortent le char gigantesque du dieu; puis, traversant la salle des « mille colonnes », on me fit monter sur le toit du temple d'où la vue peut embrasser dans son ensemble ce labyrinthe de pyramides, de colonnades, de cours et de sanctuaires. Comme je cherchais mon chemin pour sortir de ce dédale, je tombai sur une danse sacrée de nautch-girls. Je dois dire qu'au milieu des brahmanes et des dévots qui nous entouraient d'un cercle vivant et pittoresque, dans une cour que dominait l'architecture fantastique d'une pyramide noircie par l'âge, avec toute une rangée d'éléphants richement caparaçonnés qui se tenaient groupés près d'un char colossal, le spectacle de ces danseuses bronzées, s'agitant au son du tambourin et s'accompagnant d'un chant tantôt aigu et tantôt plaintivement modulé, m'a presque réconcilié avec ces danses de bayadères qui m'avaient paru si fades dans un salon de Bombay. Il est vrai qu'à part le mérite du cadre, la pantomime de la danse m'a paru ici beaucoup plus animée et plus expressive.

Pour terminer cette journée, remplie comme un

rêve, je visitai le roc de Trichinopoly, éminence granitique d'environ 500 pieds, qui, abruptement plantée sur les bords d'un petit lac, me rappela, par ses lignes romantiques, le rocher d'Heidelberg, mais sans ses ruines, et, le soir même, je repartais pour Haiderabad, la capitale de S. H. le nizam.

CHAPITRE IV

LE ROYAUME DU NIZAM

Le grand péninsulaire indien. — Arrivée à Haiderabad. — La société musulmane dans l'Inde. — Le palais de la Résidence et la ville indigène. — Les ruines de Golconde. — Le *tank* de Mir Alam. — Un dîner chez sir Salar Jung. — Situation actuelle du royaume. — Sir Salar Jung et l'autorité anglaise. — La politique de l'Angleterre vis-à-vis des princes indépendants de l'Inde.

Mon voyage dura trois fois vingt-quatre heures. Dans la matinée du 13, je quittai la ligne de Madura aux portes de Madras pour prendre le train de Bombay sur le grand péninsulaire indien. Il n'y a qu'un train par jour entre Madras et Bombay, et encore ne marche-t-il que la nuit. On s'arrête le premier soir à Gouty, où je couchai dans une voiture. Le lendemain, après avoir franchi à Toungboudra la frontière du Deccan, je passai la nuit à Shahabad, où l'embranchement d'Haiderabad quitte la ligne de Bombay. Le pays paraît plat et monotone, sauf là où commencent à surgir des escarpements de granit déchiquetés. Sur tout le parcours, les feuilles effilées de l'aloès forment, aux deux

côtés de la voie, un mur continu et infranchissable. On dirait que les ingénieurs ont évité à dessein dans leur tracé le contact des agglomérations humaines, car c'est à peine si, durant ces deux journées, quelques hameaux se montrent autour des stations ou à proximité de la voie. Les campagnes semblent d'ailleurs assez arides, sauf aux environs de Raichore, où la jongle fait place à des champs de blé et à des plantations de coton. Enfin, le 15, je pris le train d'Haiderabad sur la ligne du nizam. Ce petit chemin de fer, qui a quarante-trois lieues de long, est exploité pour le compte du nizam par la Compagnie du grand péninsulaire indien, qui lui fournit le personnel et le matériel à raison de 30,000 roupies (650,000 francs) par mois. Il s'en faut que la ligne traverse les portions les plus fertiles de la principauté; cependant je remarquai des plantations de coton, de canne à sucre et de palmiers, ces derniers consacrés surtout à la production du sucre que les indigènes recueillent journellement en escaladant l'arbre pour pratiquer une incision à la cime. Fermenté, ce jus devient une boisson aigre-douce extrêmement capiteuse; évaporé sur le feu, il laisse comme résidu une matière sucrée qui sert de nourriture au peuple.

Les villages qu'on aperçoit çà et là sont généralement entourés par un rempart de pisé, avec une tour destinée, il n'y a pas bien longtemps encore, à

signaler l'approche des Rohillas, ces bandes indisciplinées de mercenaires arabes qui, levées pour la défense du royaume, le ravageaient et le dépeuplaient par leurs *razzias* périodiques. Le granit devient de plus en plus proéminent dans le paysage, auquel il communique un caractère d'indicible désolation : ce ne sont que blocs dénudés et fantastiques, tantôt empilés comme les débris d'une récente avalanche, tantôt alignés comme les traînées d'une moraine glaciaire ou les avenues d'un temple druidique, tantôt groupés comme les ruines d'une forteresse féodale, ou perchés sur une cime comme ces pierres tremblantes qui forment en Bretagne le sujet de mainte naïve légende. Ces chaos de rocs sont assez fréquents dans les pays de granit où les escarpements du sol ont été longtemps exposés sur place à l'action désagrégeante des agents atmosphériques. Mais les indigènes ont recours à une explication beaucoup moins vulgaire : c'est Dieu qui, après avoir construit l'univers, a jeté ici le rebut de ses matériaux. Il est assez extraordinaire qu'une légende analogue ait cours parmi les populations slaves du Montenegro; ces dernières, en effet, si mes souvenirs sont exacts, attribuent les innombrables rochers empilés sur leur territoire à une maladresse des génies qui, en transportant les matériaux destinés à la construction des montagnes, laissèrent tomber en route une partie de leur charge.

C'est au centre de ces escarpements qu'à un détour de la ligne j'aperçus enfin les dômes et les minarets d'Haiderabad émergeant des palmiers sous les derniers rayons du soleil. Une hospitalité des plus prévenantes et des plus complètes m'attendait chez le gouverneur du jeune nizam, dans un bungalow qui, bâti sur le penchant d'une colline aux abords de la ville, fait, avec son haut péristyle à colonnades, l'effet d'un vrai palais italien. De cette véranda, la vue se perd au milieu des jardins et des villas habitées par les Européens au service du nizam ou de la Résidence. De la façade opposée, au contraire, on ne découvre qu'un paysage au sol grisâtre, — légèrement ondulé, — entrecoupé d'arbres, comme le tamarin et le manguier, qui, par leur forme comme par leur taille, rappellent de loin les arbres de nos vergers, — animé par des groupes de vaches qui errent dans une prairie malheureusement trop jaunâtre, — enfin terminé à plusieurs kilomètres de distance par les blanches casernes du cantonnement britannique, où la tour d'une église protestante tranche sur un horizon presque septentrional dans sa douceur et sa délicatesse. Je m'y serais cru aisément dans un comté de l'Angleterre centrale, sur le seuil de quelque fraîche *country-seat*, illusion qui s'accroissait encore lorsque, en me retournant, je découvrais par des portes entr'ouvertes une enfilade de salons meublés dans un style tout anglais

7.

et remplis de ces mille petits riens qui sont le complément et l'épreuve de l'élégance comme du bon goût européens. Inutile d'ajouter à quel point j'appréciai quelques jours de tranquillité et de confort dans un pareil milieu, après la véritable existence de bohème qui depuis nombre de semaines déjà était devenue ma condition normale. A Shahabad, il y avait plus d'une semaine que je n'avais couché, je ne dirai pas *dans* un lit, mais même *sur* un lit.

Là toutefois ne devaient pas se borner mes surprises dans cette cité d'Haïderabad que j'avais plus d'une fois entendu représenter comme le dernier refuge de la barbarie et du fanatisme. Dès le lendemain de mon arrivée, mon hôte me conduisit dans plusieurs palais de nobles indigènes où je trouvai tout le confort de la civilisation européenne, mélangé à tous les raffinements du luxe indien, sans parler de l'accueil que me firent leurs propriétaires avec cette aisance et en même temps cette dignité naturelles qui sont le charme et le secret des hommes de l'Orient.

Prévenu de votre arrivée, votre hôte, suivi de ses officiers aux vêtements éclatants et aux armes somptueuses, descend à votre rencontre, soit jusqu'au seuil de sa porte, soit jusqu'au bas de l'escalier extérieur, suivant votre rang et le sien. Après avoir fait semblant de vous embrasser à droite et à gauche, il vous prend par le bras, vous fait pénétrer à l'inté-

rieur et vous mène sur un des sofas disséminés dans le salon principal, tandis qu'autour de vous les serviteurs de la maison, rangés en file, prodiguent les marques du respect le plus obséquieux, en s'inclinant presque jusqu'à terre et en faisant le simulacre de ramasser la poussière de vos pieds pour se la jeter sur le front. Les appartements sont en général meublés avec une grande richesse de tentures et de tapis, ornés de curiosités européennes, de porcelaines, d'automates, de boîtes à musique et malheureusement aussi d'affreuses lithographies à un sou la pièce, qui ont trouvé leur chemin, je ne sais comment, dans ces palais où maint lithographe de troisième ordre serait sans doute bien fier et bien étonné de retrouver ses productions. Il est vrai que nous-mêmes nous prêterions souvent à rire, si les Orientaux pouvaient connaître tous les colifichets que nous exportons de leur pays pour en faire l'ornement de nos salons. L'entretien une fois terminé, — ce qui arrive assez vite quand votre interlocuteur ne connaît pas l'anglais, et vous ni l'hindoustani ni le persan, — c'est à votre hôte de vous donner congé en vous faisant apporter sur un plateau d'argent cinq ou six petits flacons d'*attar*, que vous empochez avec une dernière salutation. Encore quelques jours à Haiderabad, et j'aurais pu me donner le luxe assez rare d'un bain complet à l'eau de rose!

Sir Salar Jung venait malheureusement de partir

pour Calcutta; mais je fus parfaitement reçu par son neveu, jeune homme d'apparence assez intelligente, parlant la langue anglaise, et vêtu, comme tous les nobles d'Haiderabad, d'une longue tunique noire avec une ceinture dorée et un serre-tête blanc. Il me montra en détail le palais de son oncle qui, comme ce personnage lui-même, semble avoir deux faces, l'une formée de salons à l'anglaise et l'autre de pavillons à l'orientale. La première est sans doute mieux adaptée aux besoins du temps, mais je ne puis m'empêcher de trouver l'autre plus originale et plus pittoresque, à un simple point de vue d'artiste, bien entendu. Je ne ferai pas la même réflexion pour le déjeuner qui termina cette entrevue, car aux viandes et aux légumes parfaitement préparés à l'européenne succédèrent des *currys* indigènes aussi variés qu'antipathiques à mon palais, et il fallut pour me réconcilier avec la cuisine de mon hôte, ces excellentes crèmes onctueuses ou glacées, dont les Orientaux ont la recette.

Il est bon de rappeler que l'Angleterre n'a jamais occupé Haiderabad (bien qu'aujourd'hui elle n'en eût fait qu'une bouchée), et que, par conséquent, ces mœurs représentent bien la civilisation indigène dans son développement naturel et séculaire. Sans doute ces nababs nous ont emprunté certains perfectionnements : l'usage de s'asseoir au lieu de s'accroupir, la substitution des fourchettes et des cuil-

lers aux ustensiles dont nous a doués la nature, la forme de certains instruments et de certains meubles; mais en somme leur luxe et leur élégance, qui nous étonnent aujourd'hui, étaient déjà identiquement les mêmes aux cours de Perse et de Cachemire, chez les rois de Golconde et les empereurs de Delhi, pour ne rien dire des califes de Bagdad et des Maures de l'Espagne, quand nos ancêtres étaient encore plongés dans la barbarie du moyen âge. La société orientale, même dans l'Inde, et surtout la société musulmane, ne se borne pas à la pompe barbare et primitive dont chez nous l'imagination populaire se plaît à l'entourer. Il y a là toute une civilisation savamment élaborée, profondément raffinée, et tellement complète qu'elle est par essence incapable d'aucun progrès ultérieur. Là est même l'explication de sa faiblesse et de sa dissolution probable ou plutôt de son infériorité dans la lutte pour l'existence vis-à-vis d'une civilisation, comme la nôtre, qui n'entrevoit encore aucune limite à son propre perfectionnement dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral. En théorie, j'ai souvent entendu souhaiter et annoncer la disparition des éléments musulmans qui seuls constituent un danger réel pour la domination britannique. Cependant, parmi les hommes qui ont pratiqué les diverses races de l'Inde, plusieurs de ceux avec lesquels je me suis trouvé en contact m'ont dit placer les hindoùs bien

au-dessous des musulmans. C'est que si ces derniers, par l'intolérance de leur foi, sont un obstacle permanent à l'affermissement d'une paix religieuse plus indispensable encore dans l'Inde que partout ailleurs, ils n'en possèdent pas moins, sur l'unité de Dieu, sur les destinées de l'homme, sur nos devoirs envers nos semblables, en un mot sur l'organisation de la société, des idées bien supérieures, non à la pure et primitive croyance des Védas, mais aux superstitions barbares qui s'y sont substituées dans le système social et religieux des hindous.

D'ailleurs, l'intolérance traditionnelle des musulmans s'est elle-même un peu usée au frottement des innombrables divergences qui font de l'Inde la Babel des religions. Sans doute des fanatiques isolés peuvent surgir comme ailleurs, et, sous l'empire de leur idée fixe, tourner vers l'extermination des infidèles une ardeur que le fakir hindou concentre sur la macération de son propre corps. Mais il ne faut pas oublier que la grande masse des musulmans indiens descend d'hindous convertis par le sabre du conquérant mogol et qu'ils ont même conservé nombre d'usages appartenant à leurs anciennes traditions.—Toutefois, la question me semble être non pas laquelle des deux sectes est *actuellement* préférable à l'autre, mais laquelle est la plus susceptible de progrès, la plus ouverte aux influences de la civilisation.

Le 17, je visitai les mausolées des rois de Golconde, qui s'élèvent à deux lieues d'Haiderabad, dans un site d'une extrême sauvagerie. Ces tombeaux, et la forteresse qui couronne une hauteur voisine, sont les seuls restes de la puissante cité qui donna son nom au premier royaume du Deccan. Quant à ses mines légendaires de rubis et de diamants, leur emplacement même semble aujourd'hui un secret oublié. A peine avions-nous perdu de vue les derniers jardins de la résidence que je vis grandir sur l'horizon une quinzaine de *koubbas*, énormes dômes en forme de poire aplatie, flanqués de minarets aux quatre coins et supportés par un ou même deux étages d'arcades mauresques. C'est sous ces arcades que se trouvent les tombeaux proprement dits; ils se composent de sarcophages en serpentine qui par leurs tons vert foncé tranchent vivement sur le granit blanchâtre de l'édifice.

Quelques-uns de ces mausolées sont placés sur une terrasse qu'on atteint par de larges et longs degrés de pierre; d'autres sont entourés par des jardins assez bien entretenus, quoique complétement inhabités; plusieurs portent encore les traces des belles mosaïques émaillées qui les recouvraient autrefois, mais qui ont depuis longtemps disparu sous les injures du temps et le vandalisme des hommes.

Le coucher du soleil me surprit en contemplation

devant cette architecture qui, par la sévérité harmonieuse de ses motifs, comme par la simplicité grandiose de ses lignes, me reposait à la fois l'esprit et les yeux, fatigués de se perdre dans le fouillis bizarre et compliqué des monuments hindous. Je me hâtai de gravir une des plates-formes qui se prêtaient le mieux à saisir l'ensemble de la scène. Il sérait difficile de rien imaginer de plus mélancolique que cette plaine de tombeaux, semée de blocs granitiques qui, sous les dernières lueurs du jour, ressemblaient à des amas de décombres. Aucune habitation humaine ne rompait la désolation du site, et même les tours et les créneaux de la forteresse, qui me faisait face, se confondaient dans les tons gris du roc décharné qui leur servait de support. C'est bien là le cimetière qu'on souhaiterait à la dynastie éteinte d'un royaume disparu.

Le 18 au matin, je rendis visite à sir Richard Meade dans le palais de la Résidence qui, bâti par la Compagnie des Indes aux frais du nizam, dépasse par la richesse de sa façade les *government houses* de Bombay et de Madras. Vingt-deux marches, taillées chacune dans un seul bloc de granit, et bordées sur chaque côté par la statue colossale d'un sphinx, conduisent à un portique de six colonnes corinthiennes qui atteint la hauteur du second étage et qui s'ouvre directement sur une vaste salle de réception. Deux grandes ailes flanquent le corps de

logis principal. Sur le fronton sont sculptées les armes d'Angleterre qui y ont remplacé l'écusson de la Compagnie. Ce palais s'élève au milieu d'un parc qu'entoure une enceinte fortifiée; le résident a d'ailleurs une garde personnelle assez nombreuse fournie par l'infanterie et la cavalerie des cantonnements voisins, précaution dont les événements de 1857 ont démontré l'utilité, quand la Résidence eut à repousser les assauts des Rohillas révoltés.

Je visitai ensuite la ville indigène où les Européens ne peuvent guère pénétrer qu'à dos d'éléphant. Une de ces énormes bêtes m'avait été envoyée à l'entrée du pont qui conduit aux portes de la cité. Les éléphants ont ici, en guise de selle, non des baldaquins comme à Baroda et à Ceylan, mais de vulgaires et prosaïques cabriolets à tablier et à soufflet, posés à plat sur leur dos. Dès qu'on m'aperçut, le cornac qui se tenait à califourchon sur le cou de l'animal lui appliqua sous l'épaule un petit coup de fourche qui le fit instantanément s'agenouiller, tandis qu'une échelle adossée à ses flancs me permettait de gagner mon siége. A peine avais-je eu le temps de me cramponner à une petite barre attachée au tablier dans cette intention, que je me sentis soulevé en trois mouvements et porté au niveau d'un premier étage. On a prétendu que l'allure de l'éléphant donnait le mal de mer; le bruit provient sans doute de ces gens qui ont des nausées avant de

quitter le port. Pour mon compte, j'ai trouvé cette allure peut-être moins hachée et partant moins pénible que celle du chameau, — ce qui au reste ne l'empêche pas d'être également fatigante et désagréable à la longue, surtout par la chaleur.

La rivière Mousi, qui contourne les murs d'Haiderabad, serpente déjà en cette saison sur un lit presque à sec, entremêlé de larges flaques où toute une population d'hommes, de femmes et d'enfants fait ses ablutions ou lave son linge, pêle-mêle avec les chevaux, les chameaux et les éléphants. C'est un coup d'œil qui n'est point des plus propres, mais qui n'en est pas moins des plus pittoresques, surtout quand, sur la rive opposée, on voit s'allonger la haute muraille grisâtre de la ville, avec son bourrelet de palmiers. Aussitôt que j'eus franchi la porte, je me trouvai au milieu d'habitations délabrées et irrégulières, plus dignes d'une bourgade arabe que d'une grande capitale hindoue. La scène s'améliore toutefois lorsqu'on s'approche du bazar, qui occupe le centre de la cité. Les maisons basses et uniformes, qui y bordent des rues larges, droites et sablonneuses, n'ont ni les couleurs vives, ni les saillies ornementées des habitations hindoues; les toits mêmes y sont remplacés par des terrasses, et les volets verts qui seuls tranchent sur le blanc monotone des façades soustraient à tout regard indiscret la vie intérieure des habitants. On pourrait se croire

à Alexandrie ou à Mogador. Mais l'animation est grande dans la rue et la population fort originale, même pour l'Inde. Au milieu de la foule, des cavaliers caracolent sur leurs petits arabes pleins de feu; des porteurs d'eau circulent avec leurs gourdes balancées aux deux extrémités d'une longue perche; des palanquins, précédés d'un coureur et suivis d'un cipaye qui porte le sabre du maître, s'ouvrent un chemin au grand trot de leurs porteurs qui chantent un refrain mélancolique comme s'ils conduisaient un mort en terre. Parfois, un grand vide se fait au milieu de la masse; même les chevaux et les chameaux s'écartent avec respect : c'est un éléphant qui passe, et le monstre a l'habitude de ne jamais regarder où il pose ses lourdes pattes. Ce qui m'a peut-être le plus frappé, c'est de trouver toute cette population armée jusqu'aux dents, pour ainsi dire, depuis les mendiants jusqu'aux écoliers. Il serait difficile d'imaginer une application de l'industrie meurtrière qui ne soit pas représentée dans les rues d'Haiderabad, depuis l'arc et la pique des sauvages jusqu'aux fusils à silex et aux revolvers à douze coups; ce sont toutefois les cimeterres recourbés et les longs pistolets arabes qui dominent à la ceinture des passants. A chaque instant, on voit quelque brave indigène qui, son sabre sous le bras, fait son marché dans une boutique de tabac ou de légumes, tandis que le vendeur, les jambes croisées, fume

son chibouque, avec son fusil déposé à côté de son établi. Ce peuvent être les gens les plus pacifiques du monde, mais cette habitude de porter des armes, complétement disparue dans le reste de l'Inde, ne leur en donne pas moins un air tout à fait indépendant et même quelque peu farouche.

Au centre de la ville, sur la place où se coupent les deux rues principales, se dresse une construction à la fois hardie et gracieuse; c'est une sorte d'arc de triomphe fort élevé, à quatre arches, que dominent quatre minarets frêles et élancés. C'était autrefois un collége; aujourd'hui ce n'est plus qu'un garde-meuble. Tout auprès se voit la mosquée principale où j'ai retrouvé la simplicité architecturale qui m'avait tant frappé par sa grandeur dans les mausolées de Golconde. Elle se compose de plusieurs nefs parallèles qui s'ouvrent dans la direction d'une large terrasse, ornée d'une fontaine publique. Les infidèles, comme moi, peuvent s'avancer jusqu'aux escaliers de la plate-forme, mais il serait dangereux de s'aventurer plus loin. Il y a quelques mois, un malheureux photographe fut à moitié massacré pour avoir voulu y planter son objectif. Sur un des côtés se trouvent les tombeaux des nizams; ce sont des rectangles en pierre, aux parois formées de dessins à jour, d'un travail assez délicat, mais qui ne supportent pas la comparaison avec leurs devanciers de Golconde.



Je passai encore devant plusieurs autres mosquées de moindre importance, et, avant de regagner le faubourg, je m'arrêtai quelque temps avec plaisir pour observer le travail des bijoutiers qui occupent ici tout le côté d'une rue, comme, au reste, les potiers, les fruitiers, les fleuristes et les forgerons. Le soir, j'assistai à un grand dîner d'indigènes et d'Européens donné par sir Richard Meade en l'honneur du duc de Sutherland qui venait d'arriver à Haiderabad.

Le lendemain, sir Richard Meade nous conduisit de grand matin au *tank* de Mir Alam, réservoir artificiel de vingt-cinq kilomètres de tour qui fournit l'eau aux jardins de la ville, ainsi qu'aux campagnes environnantes. Avec le commandant de l'escorte, l'assistant-résident, le docteur de la Résidence et quelques autres officiers, nous remplissions cinq voitures précédées et suivies par un escadron d'escorte. Nous commençâmes notre excursion par un premier déjeuner chez un oncle du nizam qui habite un magnifique palais à l'entrée de la ville. De la terrasse qui domine ses jardins, on découvre à perte de vue un océan de feuillage qu'entrecoupent à peine quelques blanches façades de palais voisins. On n'eût jamais dit que nous étions dans une ville de 300,000 âmes. Après le déjeuner, nous eûmes à passer en revue, dans la cour, les régiments dont le nabab a formé sa garde; un orchestre indigène s'y

distinguait par les sons harmonieux qu'il tirait de ses tambourins et de ses flûtes. Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir, en nous approchant, qu'il appartenait à un régiment d'amazones vêtues de tuniques à l'européenne et portant leurs armes avec un air tout à fait martial! — J'ai oublié de dire qu'à la station le service des portefaix est également fait par des femmes.

Voilà qui fera sans doute plaisir aux avocats des *women's rights*, toujours empressés de réclamer l'égalité avec le prétendu sexe fort. Mais n'est-il pas étrange qu'il faille venir pour le voir dans un pays musulman?

Arrivés au bord du lac, nous montâmes sur un petit steamer qui se mit aussitôt en marche au son de la musique et même du canon. Nous commençâmes par longer la digue en granit qui, barrant la vallée sur une longueur d'un kilomètre environ, laisse le trop-plein de la nappe se déverser en cascade dans le bassin inférieur. Cette vallée débouche sur la ville que nous dominions de toute la hauteur de la nappe; mais on n'apercevait dans cette direction qu'un rideau de palmiers dominés par les élégants minarets du Chahar Minar et le dôme aplati de quelque mosquée moins lointaine. Notre steamer mit trois quarts d'heure à faire le tour du lac. Avec les escarpements grisâtres et décharnés de ses bords, avec ses nombreux ilots que les broussailles dispu-

tent au roc poli par les eaux, cette nappe, si calme et si limpide qu'elle reproduit comme un miroir les moindres détails comme les moindres nuances de ses rivages, m'a singulièrement rappelé, malgré l'absence de toute végétation septentrionale, la pittoresque fraîcheur des lacs suédois et notamment de ce lac Mélar qui est le joyau des environs de Stockholm. Un autre trait de ressemblance, c'est que les rivages de ce *tank* paraissent complétement déserts, sauf sur un de leurs points les plus escarpés, où l'eau est dominée à pic par une assez jolie mosquée, isolée dans une enceinte de pierres.

Après un second déjeuner chez un autre oncle du nizam, qui est en même temps régent du royaume, beau vieillard courbé par l'âge, mais au profil anguleux et énergique, nous vîmes arriver les sept éléphants qui devaient nous promener dans les rues de la ville. En tête s'avançait une partie de l'escorte, brillants cavaliers de Madras à l'uniforme bleu de ciel et aux passementeries blanches qui faisaient ressortir leur teint bronzé. Ils étaient suivis par vingt ou trente hallebardiers du nizam, portant des piques, des fanions, des plumes d'autruche attachées à de longues perches. Venait ensuite notre petite compagnie, juchée deux par deux dans les caisses de cabriolet qui faisaient l'office de palanquins sur le dos des éléphants caparaçonnés de rouge. La marche était fermée par le reste de l'escorte, lan-

ciers indigènes de l'armée de Madras à la blouse et au turban écarlates. C'est dans cet équipage qu'au bout d'une heure nous regagnâmes les limites de la Résidence, sans avoir produit — je dois le dire à ma profonde humiliation — la moindre sensation dans les rues de la ville, soit que les habitants fussent trop habitués à de pareils cortéges, soit qu'ils ne voulussent pas avoir l'air d'accorder leur attention à des chiens d'infidèles.

Le soir, un dîner de quarante couverts réunit dans le palais de sir Salar Jung l'élite du beau sexe et du monde officiel, c'est-à-dire à peu près tout le petit cercle de la Résidence. La table était dressée dans une sorte d'*atrium* dont les colonnades laissaient voir une cour intérieure, brillamment illuminée, avec un réservoir central tout bordé de fleurs. Après le café, une troupe de jeunes filles hindoues, vêtues de tuniques courtes et de pantalons descendant jusqu'à la cheville, vinrent exécuter des tours de force où elles se révélèrent les créatures les plus désossées que j'aie jamais rencontrées, même parmi les clowns de nos cirques. Mais elles firent bientôt place aux *nautch girls*, sans lesquelles ne saurait décemment se terminer une fête indigène. Ces bayadères étaient bien une douzaine; c'étaient, cette fois, de jeunes musulmanes, soigneusement drapées dans des voiles de mousseline rose brodée d'or. Mais leur danse, comme leur chant, manquait un peu d'animation.

On ne conçoit pas trop, en vérité, comment les indigènes peuvent tant raffoler de ce spectacle... à moins de croire, avec la médisance publique, qu'en l'absence de tout Européen les pantomimes sont beaucoup plus animées et par contre les danseuses beaucoup moins vêtues. Quand je rentrai, la nuit était assez froide, et, pour la première fois depuis que j'avais quitté l'Europe, je me surpris à regretter l'absence d'un paletot. C'est qu'on se trouve ici sur les plateaux de l'Inde centrale, à une hauteur moyenne de 1,200 à 1,500 pieds; aussi les variations atmosphériques sont-elles fort considérables du jour à la nuit.

Le Deccan semble avoir été de bonne heure un pays riche et peuplé. Toutefois, son histoire est assez obscure jusqu'à l'invasion mahométane du quatorzième siècle, qui fonda le premier royaume de Golconde sur les ruines des principautés hindoues. Quand, trois siècles plus tard, la dynastie de Golconde eut succombé à son tour sous les coups d'Aurengzeb, le Deccan devint une simple province de l'empire mogol, gouvernée par des vice-rois établis à Haiderabad. Mais ces derniers, ayant obtenu l'hérédité de leur charge et le titre de *nizam* ou régulateurs du royaume, finirent par se rendre virtuellement indépendants de la cour de Delhi.

Le premier nizam, Mir-Kamru-Eddin, mourut

en 1740, à l'âge exceptionnel, surtout pour un souverain, de cent quatre ans. Ce fut à la faveur des luttes intestines engagées pour sa succession que les Anglais et les Français intervinrent pour la première fois dans les affaires du Deccan, chacune des deux nations favorisant un prétendant distinct. Le favori de la France finit par l'emporter, et pendant quelque temps ses protecteurs furent tout-puissants à la cour d'Haiderabad, qui avait même pris à sa solde un contingent assez considérable de soldats et d'aventuriers français. Mais quand, par une retraite inopportune de ses troupes régulières, la France se fut aliéné les sympathies du nizam, celui-ci accueillit les ouvertures des Anglais, qui l'aidèrent à se défendre contre les entreprises de ses voisins les Mahrates et qui, en échange, obtinrent, en 1798, le renvoi des derniers Français restés à son service. A partir de cette époque, le Deccan — et l'on peut dire l'Inde — fut perdu sans retour pour la France, et l'influence anglaise régna sans rivale à Haiderabad. Même en 1857, l'insurrection des cipayes n'y a causé d'autre contre-coup qu'une mutinerie des mercenaires arabes, bientôt réprimée par l'énergie du résident non moins que par le concours actif du dernier nizam, sous l'inspiration de Salar Jung. Si en ce moment le Deccan avait pris parti pour l'insurrection, toute l'Inde centrale et méridionale se serait certainement jointe aux révoltés du Gange, et c'est l'opinion géné-



rale que l'Angleterre eût été balayée de la péninsule hindoustanique.

L'Angleterre a reconnu les services que lui a rendus en cette occasion le gouvernement du nizam par des restitutions de territoire et par des remises de dette; elle a en outre conféré au nizam, et par faveur exceptionnelle à son ministre, désormais sir Salar Jung, le grade de grand commandeur dans l'ordre de l'Étoile de l'Inde. Des récompenses pécuniaires et honorifiques de moindre importance ont également témoigné de sa gratitude envers les chefs et les nobles qui l'avaient soutenue de leurs armes et de leur influence. Enfin, quand une intrigue de cour menaça la position de sir Salar Jung, elle a usé de toute sa pression sur le nizam pour l'amener à maintenir son fidèle et habile ministre.

Lorsque Salar Jung succéda en 1857 à son oncle dans le poste de premier ministre, le royaume était dans la condition la plus déplorable : un trésor vide, et, qui pis est, considérablement endetté, malgré les cessions de territoire que les gouvernements précédents avaient accordées à la Compagnie des Indes, pour faire face aux arrérages de leurs dettes; un pays fertile, mais ruiné par les razzias des Rohillas et par les exactions des percepteurs; ni administration, ni police, ni travaux publics, l'anarchie en bas, le désordre en haut, la corruption partout, et en outre un souverain complétement incapable, ou

tout au moins sujet à d'étranges défaillances physiques et morales. Aujourd'hui des routes sillonnent le royaume, un chemin de fer construit aux frais de l'État met Haiderabad en communication avec la ligne de Madras à Bombay. La capitale a été nettoyée et assainie. Des départements ont été régulièrement institués pour l'armée, les affaires diplomatiques (lisez : les relations avec l'Angleterre), les finances, les travaux publics et l'instruction. Cinq cent mille francs sont actuellement dépensés pour l'instruction primaire, une exposition permanente des produits du pays a été ouverte dans le palais du ministre, et même la conservation des monuments est devenue une préoccupation du gouvernement. La police a été réformée, sinon fondée, par la création d'inspecteurs généraux ou *silhadars* qui, placés chacun dans les provinces à la tête d'un corps spécial de cinq à six cents hommes, sont enfin parvenus à mettre un terme aux brigandages des Rohillas. Enfin l'autorité exceptionnelle des nobles sur leurs tenanciers a été considérablement réduite, et une tentative a même été faite, inutilement, il est vrai, pour proscrire l'usage de porter des armes dans les rues de la capitale. Mais le principal succès de sir Salar Jung a été dans l'administration des finances publiques. Ainsi il venait de lancer avec succès sur la place de Londres, sans autre garantie que son chemin de fer, un emprunt à 6 pour 100 d'intérêt,



destiné à remplir le trésor mis à sec par la construction de cette ligne, alors qu'il y a quelques années le gouvernement du nizam trouvait difficilement de l'argent au taux usuraire de 12 pour 100! Ce résultat a été obtenu moins par une augmentation d'impôts que par la suppression des malversations et des gaspillages, ainsi que par d'heureuses réformes dans la perception des taxes. Au Deccan, comme dans tous les États asiatiques, le souverain est théoriquement l'unique propriétaire du sol. Mais l'usage s'est établi de respecter l'occupation même héréditaire des cultivateurs tant qu'ils continuent à payer l'impôt ou, si l'on préfère, la rente, évaluée ici à environ la moitié de la récolte en nature ou en argent.

Or le Deccan, à part quelques grands domaines possédés par les nobles, est divisé en petites exploitations dont les occupants traitent directement avec le *talukdar* ou percepteur du district, et, comme le montant des taxes varie suivant les villages et les années, on conçoit à combien de fraudes cette organisation se prête, si elle n'est pas l'objet d'une active surveillance. En tout cas, même ce système est bien supérieur à l'ancien procédé, complétement aboli par sir Salar Jung, qui consistait dans la mise à ferme des districts et des provinces abandonnés ensuite à la rapacité stérilisante des concessionnaires.

Il semblerait qu'un pareil gouvernement dût toujours marcher d'accord avec une politique qui s'est sérieusement donné pour mission l'émancipation graduelle de la péninsule hindoustanique. Il s'est cependant élevé, à plusieurs reprises, entre les agents du nizam et les représentants de l'Angleterre des tiraillements où le beau rôle n'a pas toujours été pour l'autorité anglaise. Nous en rappellerons deux exemples. Il existe ici — à part l'armée du souverain, composée d'une trentaine de mille hommes assez mal armés — deux forces complétement distinctes, quoique également recrutées dans les rangs de l'armée britannique : l'*armée auxiliaire* (*subsidiary force*), qui, depuis 1798, est censée protéger le nizam contre ses ennemis, et le contingent de troupes que depuis 1803 le nizam s'est engagé à fournir aux Anglais. Ces deux corps d'armée sont également entretenus aux frais du nizam, bien que tous deux soient entièrement organisés et commandés par les autorités anglaises. Jusque-là rien que de parfaitement conforme aux traités.

Mais depuis 1853 le payement du contingent est prélevé sur les revenus de Béhar, que le nizam, incapable de satisfaire aux arrérages de sa dette, a temporairement abandonné aux Anglais, jusqu'à concurrence de huit millions de francs, le surplus des revenus étant versé dans ses caisses. Or, quand, il y a deux ans, sir Salar Jung offrit à l'Angleterre,

si elle voulait restituer ce gage au nizam, de rembourser un capital dont l'intérêt en fonds anglais équivaudrait à la somme annuellement prélevée sur les revenus du Behar, il n'a pu obtenir que des fins de non-recevoir, soit, disent les uns, que l'Angleterre, dans sa maternelle sollicitude pour les sujets du nizam, ne croie pas à la possibilité de lever pareille somme, sans appauvrir l'État, soit, disent les autres, parce qu'elle trouve bon de garder ce qui lui avait paru bon à prendre, surtout quand il s'agit du riche Behar. Quelques-uns soutiennent qu'elle a simplement voulu éviter de soulever cette question pendant la minorité du jeune nizam, et nous sommes assez de cet avis. Le Behar est une des provinces les plus fertiles et les mieux cultivées de l'Inde; c'est même un des seuls territoires où, sous la sage administration de l'Angleterre, il se produise quelques essais de colonisation européenne. On conçoit que le gouvernement anglo-indien y regarde à deux fois, avant de le restituer aux fonctionnaires du nizam. Il n'y a encore qu'un homme à Haiderabad, sir Salar Jung; et que demain il disparaisse, nul ne saurait dire ce qu'il adviendrait du Behar ni du Deccan lui-même. Un bon signe, d'ailleurs, c'est que l'Angleterre s'est bornée à décliner tout examen actuel de la question, alors qu'elle aurait pu se borner à une réponse négative, *quia nominor leo.*

Une autre circonstance où l'Angleterre n'a pas eu

la main heureuse, ni même le dernier mot, se rattache à la récente visite de S. A. R. le prince de Galles dans l'Inde. Le vice-roi avait invité le nizam à se rendre à Bombay avec les autres princes indigènes. Sir Salar Jung avait d'abord objecté le jeune âge du prince, la difficulté de l'arracher à la société de sa mère et de sa grand'mère, enfin son état maladif qui ne lui permettait pas de grands déplacements. Sur de nouvelles instances, il produisit un certificat de plusieurs médecins attachés à la *zenana*, constatant que ce voyage mettrait en danger la santé du prince. Rien n'y fit. M. Saunders, résidant d'alors, s'appuyant sur un article de journal où l'on révoquait en doute la véracité de cette déclaration, fit mine de rejeter sur sir Salar Jung et ses collègues de la régence la responsabilité des désagréments qu'il laissa vaguement entrevoir, comme pouvant résulter de cette abstention. Bref, les choses allèrent si loin que sir Salar Jung se décida à emmener le jeune nizam à Bombay, coûte que coûte. Mais il avait à peine franchi la frontière que son royal pupille tomba sérieusement malade et que M. Saunders, vaincu par l'évidence comme par les déclarations de son propre médecin, dut bien le laisser revenir à Haiderabad. A Bombay, on crut d'abord à une comédie. Mais quelques jours après, éclata dans une feuille de la ville la publication de la correspondance

échangée entre M. Saunders et sir Salar Jung. Il n'y eut aussitôt qu'une voix, même dans le public anglais, pour blâmer l'autorité britannique d'avoir oublié en cette circonstance les principes essentiels de sa politique vis-à-vis des États indigènes.

Sous ce rapport, il faut le dire, un changement radical s'est opéré de nos jours dans les procédés comme dans les vues de l'autorité suprême. Aux temps de la Compagnie, le gouvernement anglais intervenait peut-être moins dans l'administration intérieure des États natifs ; on laissait les princes agir à leur guise, tant qu'ils avaient comblé la mesure de leurs iniquités, mais alors on annexait tout simplement leur territoire sous prétexte de soulager les populations. D'autres fois, on profitait de quelque folle provocation pour rogner le meilleur de leurs domaines, et même, s'ils venaient à décéder, on se présentait pour recueillir leur succession de par le droit du plus fort. Cette politique d'envahissement atteignit son point culminant dans l'annexion de l'Oude qui précéda de peu la terrible insurrection de 1857.

Une aussi sanglante leçon ne pouvait manquer d'ouvrir les yeux du gouvernement anglais, qui, depuis lors, a répudié toute velléité d'extension territoriale, pour garantir aux États restés fidèles pendant l'insurrection non-seulement l'intégrité de leur territoire, mais encore la perpétuité de leur

existence. A cet effet, il a partout reconnu aux souverains indigènes le droit d'adopter un successeur, à défaut d'héritiers légitimes, — concession d'une portée facile à concevoir, dans un pays où tant de dynasties sont épuisées par les débauches de nombreuses générations.

On compte actuellement dans l'Inde plus de quatre cent soixante principautés indépendantes, qui, d'après les données approximatives du dernier recensement, ont ensemble une superficie de deux cent dix mille milles carrés, une population de cinquante-cinq millions d'habitants, et un revenu de trois cent soixante-deux millions cinq cent mille francs. Certains de ces États dépassent la superficie de l'Angleterre elle-même, d'autres n'ont que quelques kilomètres de tour. Quelle que soit leur importance respective, leurs obligations vis-à-vis du gouvernement anglais sont déterminées, non par une règle uniforme et arbitraire, mais par des traités séparés qu'ils sont censés avoir conclu dans la plénitude de leur indépendance. Ces conventions, dont l'ensemble prête à une curieuse étude de droit public, contiennent toutes l'affirmation de l'hégémonie britannique; mais, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, elles diffèrent beaucoup par la nature et par l'étendue des droits qu'elles font découler de ce principe. Les seules clauses qu'elles renferment en commun se rapportent à l'engagement d'extrader

les criminels, d'accueillir un résident anglais et d'accepter l'arbitrage de l'Angleterre en cas de querelle entre princes voisins. En dehors de ces stipulations, certains États conservent une indépendance à peu près complète, par exemple le Népaul, qui, fièrement campé dans les défilés de l'Himalaya, ne paye pas de tribut et ne tolère la présence d'aucun Anglais sur son territoire; le résident lui-même n'y peut partir de la capitale, ni entretenir de communications avec les autorités de Calcutta, que par une route déterminée à l'avance de commun accord. Tel est encore le Cachemire, cette sentinelle avancée de l'Inde vers l'Asie centrale, à qui l'on se contente de réclamer par an un cheval, douze chèvres et six châles. Quelques États frontières, comme le Boutan et le Sikhim, reçoivent même des subsides, pour tenir ouvertes les routes commerciales vers le Thibet, qui traversent les passes de leurs montagnes. D'autres principautés sont obligées de fournir un contingent militaire; nous avons vu que c'était le cas du nizam, contraint, en outre, de subvenir à l'entretien d'une force anglaise cantonnée aux portes de sa capitale, pour le surveiller, sous prétexte de le protéger. Le reste paye en général des tributs variés, dont le total s'élevait en 1873 à dix-sept millions cinq cent trente-six mille cinq cent vingt-cinq francs. Aux plus dangereux et aux plus remuants, on limite le nombre d'hommes qu'ils peu-



vent garder sous les armes. Les plus petits sont fréquemment groupés en cercles sous la surveillance d'un agent politique qui possède des droits d'intervention assez étendus dans leur administration intérieure. La plupart exercent encore le droit de vie et de mort sur leurs propres sujets; quelques-uns cependant doivent référer les cas graves à la haute cour de la province anglaise la plus voisine. Tous enfin sont tenus de respecter les droits et priviléges attachés à la personne des sujets britanniques.

On conçoit qu'en garantissant aux souverains indigènes la conservation indéfinie de leur pouvoir, l'Angleterre ait acquis le droit de leur réclamer certaines garanties non-seulement pour la paix de l'empire, mais encore pour la sécurité de leurs propres sujets. Il n'est pas aisé d'établir les justes limites d'une pareille immixtion dans des gouvernements dont on a officiellement reconnu l'indépendance. Aussi cette tâche délicate et difficile est-elle la principale mission des résidents, qui, en contact direct avec les souverains et leurs peuples, peuvent interpréter les instructions de l'autorité suprême au gré des circonstances locales et à la lueur de leur expérience personnelle. On comprend qu'aucune fonction n'exige à la fois plus de tact, de finesse et d'énergie, car c'est surtout pour manier les fiers et rusés potentats de l'Inde qu'il faut mettre un gant de



velours sur une main de fer. Lorsqu'un rajah s'endette outre mesure, néglige ses affaires pour son sérail, met la justice aux enchères, abandonne ses grandes routes aux malandrins et ne respecte plus lui-même l'honneur ni la vie de ses sujets, on commence par lui adresser des remontrances officieuses, bientôt suivies d'avertissements plus significatifs. Si le scandale persiste, on lui retire les honneurs et les prérogatives que le gouvernement anglais lui avait conférés, — notamment les saluts d'artillerie qui constatent par le nombre des détonations le rang et le crédit de chaque prince. Enfin, comme mesure extrême, on lui enlève son pouvoir, — soit définitivement, au profit de son successeur légitime, s'il a dépassé les limites permises de la tyrannie orientale, — soit temporairement, jusqu'après la réorganisation de son État, s'il s'est borné à négliger les devoirs élémentaires du gouvernement. — Ainsi le maharao d'Ulwar, qui succéda à son père en 1857, désorganisa si rapidement sa principauté, que les Anglais durent la lui retirer au bout d'un an, pour y mettre eux-mêmes un peu d'ordre. Six années plus tard, ils la lui restituaient en pleine prospérité; mais il s'y livra de nouveau à de telles extravagances, qu'en 1870 il versait dans la banqueroute, et que, pour la seconde fois, il dut être mis de côté avec une pension, *pensioned off,* comme disent nos voisins.

D'un autre côté, quand un souverain se distingue, soit par ses réformes, soit par ses services, on le comble de toutes les faveurs qui peuvent stimuler l'intérêt ou la vanité. Parmi les princes les plus avancés de l'Inde actuelle, il faut compter le maharajah de Jeypore, Ram Sing, qui a spontanément réorganisé l'administration de ses États, introduit la procédure anglaise dans ses tribunaux, assuré la sécurité de ses routes, attiré un chemin de fer vers sa capitale, organisé un service médical gratuit, fondé une bibliothèque publique, des écoles de filles, une école des arts et manufactures, enfin un établissement d'enseignement moyen, comptant aujourd'hui près de mille élèves. Chaque année son gouvernement dépense plus de sept cent mille francs en travaux publics de toute espèce. Parlant lui-même l'anglais avec une certaine facilité, il n'a jamais perdu une occasion de rendre service aux dominateurs de l'Inde, soit en leur prêtant ses troupes pendant la grande rébellion de 1857, soit en leur ouvrant son trésor pendant la grande famine du Rajpoutana. L'Angleterre, de son côté, n'a pas hésité à lui accorder une réduction considérable de tribut et même à lui céder la souveraineté d'un canton limitrophe. Les dix-sept coups de canon auxquels il avait droit ont été portés à dix-neuf, presque le maximum du salut, et il a obtenu la dignité de grand commandeur dans cette Étoile



de l'Inde, tout exprès fondée, sur le modèle de nos ordres européens, pour récompenser et flatter les princes indigènes. En 1869, il a même été promu au Conseil législatif du vice-roi, c'est-à-dire à la plus haute fonction qu'un natif puisse remplir dans l'administration générale du pays. Enfin, lorsque le prince de Galles visita récemment le nord de l'Inde, Son Altesse Royale se détourna de sa route pour passer quatre journées à la cour du Jeypore, — honneur qu'ont vainement ambitionné, s'il faut en croire la rumeur publique, d'autres princes non moins puissants et illustres. Le rao de Cutch et le maharajah de Puttiala, qui viennent de mourir tous deux dans le cours de l'année dernière, appartenaient à ce même type de princes réformateurs, malheureusement trop rares encore dans la péninsule. Le premier, notamment, avait considérablement assisté sir Bartle Frère dans ses efforts pour supprimer la traite des esclaves à Zanzibar; et le second avait contribué pour près d'un million à la fondation d'un collége universitaire dans le Panjab. Aussi l'Angleterre ne leur avait-elle pas ménagé davantage des témoignages de reconnaissance, qui souvent lui coûtent fort peu, tout en prenant par leurs points faibles les grands enfants couronnés de l'Inde.

Une circonstance encore où le gouvernement anglais intervient directement dans l'administration

des États natifs, c'est la minorité du souverain, qui, en conséquence, est regardée ici comme une vraie bénédiction, contrairement aux idées reçues dans la plupart de nos royaumes européens. En voici un exemple caractéristique. Quand, il y a dix ans, le dernier nabab de Bawalpour mourut en laissant un fils mineur, cette principauté, qui occupe plus de quinze mille milles carrés, se trouvait dans un complet état d'épuisement. Des droits de transit exagérés avaient paralysé le commerce, les canaux d'irrigation s'ensablaient rapidement; les principales familles étaient décapitées par la proscription de leurs chefs et réduites à l'indigence par la confiscation de leurs biens, les cultivateurs eux-mêmes émigraient en masse devant la rapacité du fisc, abandonnant leurs foyers et leurs terres pour aller chercher fortune dans les États voisins. Le premier soin du gouvernement anglais fut de mettre le trésor entre des mains honnêtes, et de signer un concordat avec les créanciers du défunt. Il s'empressa aussi de décréter une levée générale de la population pour rétablir la circulation des canaux. En même temps il s'efforça de réorganiser, ou plutôt de fonder l'administration, en y introduisant le principe de la responsabilité individuelle, avec la division des pouvoirs. Enfin, au système patriarcal de l'impôt en nature, il substitua le régime plus commode et moins arbitraire d'une taxe foncière en

argent, proportionnelle à la récolte. Ces réformes ne tardèrent pas à porter leurs fruits ; aujourd'hui les émigrés sont rentrés, le sol a retrouvé sa fertilité, les cultures se sont étendues et perfectionnées, les manufactures de soie ont pris une extension considérable, et trente-cinq écoles se sont ouvertes sur divers points du royaume. Mais la principale tâche de l'agent politique, dit un passage du *Rapport sur l'état moral et matériel de l'Inde en* 1872-1873, a été l'éducation du futur nabab, commencée en 1871, quand ce jeune prince atteignit sa dixième année. C'était alors « un enfant gauche et timide, en même temps que plein d'idées de sa dignité, ayant été entièrement élevé jusque-là parmi des femmes et des prêtres ». Aujourd'hui, il paraît être devenu « un adolescent plein de cœur et d'intelligence, assidu et maniable, bien qu'actif et gai ». Le Rapport s'étend même complaisamment sur des détails qui feront peut-être sourire dans un document aussi grave, mais qui méritent d'être reproduits comme symptôme de l'importance attachée par les Anglais aux exercices du corps dans l'éducation des jeunes gens : « Il tire adroitement à la carabine, monte bravement à cheval, joue merveilleusement (*wonderfully*) au polo, est bon nageur, coureur et sauteur, capable de soutenir la comparaison avec la plupart des jeunes Anglais de son âge et *de son poids*. » Il possède du reste un gouver-

neur anglais, et plusieurs de ses parents, qui ont à peu près son âge, sont élevés avec lui. Aussi le Rapport conclut-il qu'à l'époque de sa majorité, en 1879, la principauté pourra être remise à un souverain indigène digne d'y poursuivre l'œuvre de la régénération.

La seule présidence de Bombay comptait naguère dix-neuf États natifs à qui la minorité du souverain a valu ainsi les avantages d'une intervention anglaise. Ce sont également trois mineurs qui occupent aujourd'hui les trônes les plus importants de l'intérieur : le nizam du Deccan, le gaikwar de Baroda et le maharajah du Mysore. Quand ce dernier prince, dont on dit le plus grand bien, atteindra l'époque de sa majorité, « il trouvera, dit le *Mysore administration Report*, un trésor florissant et un revenu foncier complétement organisé » ; il est rare qu'un souverain ait pris les rênes du gouvernement sous de meilleurs auspices. A Baroda, comme à Haiderabad, l'administration est actuellement dirigée par un des ministres les plus renommés de l'Inde indigène, par Madhava Rao, qui est en train de réparer les brèches faites aux revenus de l'État par les désordres du dernier gaikwar.

Lorsque l'Angleterre est amenée à intervenir dans l'organisation intérieure d'un État indigène, que ce soit par la minorité ou par la suspension du

souverain, elle suit ce principe que l'administration doit être dirigée tout entière par l'intermédiaire d'agents natifs, se réservant toutefois le droit de les choisir indistinctement dans toute l'Inde. Ainsi, avant d'être appelé à réorganiser le royaume des gaikwars, Madhava Rao, qui est un natif du territoire britannique et un gradué de l'université de Madras, avait fait ses preuves dans l'administration du Travancore qui, depuis son passage au pouvoir, a la réputation d'être l'État le mieux gouverné de l'Inde.

Cette politique, aussi intelligente que modérée, fait des gouvernements natifs une sorte de soupape, de débouché aux activités et aux ambitions indigènes qui se trouvent écartées par l'élément européen de toute participation aux fonctions supérieures de l'administration anglo-indienne. Elle fait voir, en outre, ce que peut devenir une administration indigène conduite suivant les principes européens, et elle laisse pressentir de quelle façon l'Inde pourra un jour organiser sa propre autonomie. A vrai dire, ces progrès relatifs, même dans les royaumes les plus avancés, ne se développent et surtout ne se maintiennent que par l'action indirecte de l'Angleterre, toujours à l'arrière-plan pour réprimer les écarts et appuyer les réformes ; mais il faut réfléchir que la diffusion croissante de l'instruction finira par développer au sein même des

États indigènes le contre-poids aujourd'hui représenté par cette influence du dehors.

Le gouvernement anglais ne s'occupe pas que des mineurs placés sous sa tutelle; il fait aussi tous ses efforts pour persuader à ses vassaux de donner à leurs héritiers une instruction, dont malheureusement ces souverains n'apprécient pas encore les avantages, parce qu'ils ne l'ont pas reçue eux-mêmes. Il a cependant réussi dans sa tentative d'établir à Rajkote et à Rajkumar des collèges respectivement destinés aux jeunes chefs du Rajpoutana et du Kattywar. A Rajkumar, on comptait en 1872 vingt-deux pensionnaires, et vingt-neuf en 1873. «Leur conduite est excellente, affirme un Rapport officiel; ils ont tous des poneys, et on leur fournit un bon gymnase où ils montrent beaucoup d'entrain, comme au reste dans tous les jeux de leurs récréations.» Le Rapport se tait sur leurs progrès intellectuels, mais il est clair qu'ils ne sortent pas de cet établissement sans quelque teinture des connaissances regardées comme la base de toute éducation complète, et surtout nécessaires à de futurs souverains.

On en a, d'ailleurs, la preuve dans le discours qui fut adressé, en 1875, au gouverneur de Bombay, par les rajahs du Kattywar réunis sur son passage. « Le « pays, comme Votre Excellence en jugera par elle- « même, est en plein état de paix; la justice pro-

« gresse, les manufactures se développent, les « routes et les ponts se construisent; les écoles se « multiplient. Nous admettrons également que ce « grand changement accompli de nos jours est dû « aux conseils bienveillants du gouvernement bri- « tannique; toutefois nous revendiquerons le mé- « rite d'avoir accepté ces conseils et admis leur jus- « tesse, quoiqu'il en coûtât à nos habitudes et à nos « traditions. » Ce langage exagère peut-être le développement matériel de la contrée, mais il jette un jour heureux sur les dispositions d'une classe plongée hier encore dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie féodales.

CHAPITRE V

CALCUTTA ET L'ADMINISTRATION DE L'INDE ANGLAISE

D'Haiderabad à Calcutta par chemin de fer. — Jubbulpore : son école des Thugs et ses rochers de marbre. — Les chemins de fer dans l'Inde. — Travaux publics des Anglais. — Calcutta et la société anglo-indienne. — Organisation du gouvernement suprême. — Les services publics et les mœurs indigènes. — Influence des idées européennes sur les classes éclairées de la société native. — Une fête chez les *babous* de Belgachia.

J'avais résolu de gagner Calcutta sans m'arrêter à Bombay. Ayant donc quitté Haiderabad dans la matinée du 20 décembre, je ne m'arrêtai plus qu'à Jubbulpore dans la soirée du 22. Jubbulpore, où je séjournai deux jours, mérite d'être visité plus encore pour son école industrielle des Thugs que pour ses célèbres « rochers de marbre ». Cette école, fondée par le principal destructeur du thugisme, le colonel Sleeman, est une sorte de pénitentiaire où les débris de la secte sont employés à tisser des tapis, à fabriquer des cordes et des tentes. C'est certaine-



ment ici que j'ai vu les figures les plus patibulaires de l'Inde, et ce n'est pas peu dire. Les prisonniers habitent avec leurs familles, chez qui l'on espère déraciner à la longue par l'habitûde du travail les traditions héréditaires de leur race.

Quant aux rochers de marbre, ce sont tout simplement des assises calcaires où la Nerboudda s'est creusé un lit étroit et encaissé. Cette espèce de gorge, qu'on remonte en bateau sur une longueur de trois kilomètres environ, ne manque pas de pittoresque, mais je soupçonne qu'elle doit la plus grande partie de sa réputation à la platitude relative de la contrée avoisinante.

Enfin, le 25 au soir, je quittai Jubbulpore par l'express de l'Est indien, que je ne devais plus quitter avant Calcutta. J'ai déjà dit quelques mots de l'aménagement des lignes anglo-indiennes. On peut se rendre aujourd'hui en chemin de fer de Tuticorin, pointe extrême de la péninsule, jusqu'au delà de Lahore vers l'angle nord-ouest de l'Inde, et l'ensemble du réseau indien mesure actuellement 6,273 milles, soit plus de 8,000 kilomètres en exploitation. Cependant, c'est en 1852 seulement que la première ligne fut concédée à la Compagnie du *Great-Indian-Peninsular*, entre Madras et Bombay. La répugnance des capitalistes à s'engager dans une entreprise aussi chanceuse amena lord Dalhousie, le gouverneur général de cette

époque, à poser en principe la garantie par l'État de 5 pour 100 comme *minimum* d'intérêt en faveur des actionnaires. Depuis ce moment, l'argent a afflué en telle abondance que l'ensemble des capitaux levés par les diverses compagnies s'élève aujourd'hui à près de *deux milliards cinq cent mille francs*. D'un autre côté, la somme des intérêts que l'État a dû payer en vertu de sa garantie dépasse quarante-cinq millions de francs; il est vrai qu'il pourra se rembourser sur les bénéfices futurs des compagnies. En attendant, comme aujourd'hui il peut lui-même emprunter à 4 pour 100, il a renoncé à ce système dispendieux de garantie pour construire lui-même les tronçons nécessaires à l'achèvement du réseau. D'ailleurs, quelle qu'ait été l'étendue de ses sacrifices, il en est déjà amplement dédommagé par les progrès économiques et sociaux dont les chemins de fer se sont faits ici l'incontestable instrument.

Je n'insisterai pas sur leurs avantages au point de vue stratégique et administratif. Il suffira de rappeler à cet égard comment ils vont bientôt mettre la capitale à trois journées de Peshawar, le poste avancé de l'Inde vers l'Afghanistan, et comment dès aujourd'hui ils permettent de rayonner en deux jours et demi de Bombay jusqu'à Madras, Calcutta, Lahore ou les *sanitaria* de l'Himalaya. Avant l'ouverture de la *trunk road*, grande route carros-



sable qui suit la vallée du Gange, lorsqu'on voulait se rendre de Calcutta au *sanitarium* de Darjiling, situé dans la même province, il fallait remonter le Gange en barque pendant trois semaines jusqu'à la station de Kishengunje, qu'une ligne presque achevée va bientôt mettre à une journée de Calcutta!

C'est principalement sur la société indigène que les chemins de fer sont appelés à exercer une action décisive. Dans les prévisions de leurs fondateurs, on ne comptait guère, pour couvrir les frais de l'exploitation, que sur les voyageurs européens et les marchandises de toute provenance. Or, les marchandises se font encore attendre, et, quant aux voyageurs, il convient de mentionner que, sur l'ensemble des coupons délivrés pendant l'année 1875, les premières et secondes classes, généralement réservées aux Européens, ne s'élèvent qu'à 0,78 et 2,21 pour 100, tandis que la masse des indigènes, exclusivement représentée par les coupons de troisième classe, atteint l'énorme chiffre de 97 pour 100. Sur toutes les lignes de l'Inde, j'ai été frappé du contraste entre la cohue indigène qui, à chaque arrêt, s'entasse dans les wagons de troisième et la demi-douzaine d'Européens qui s'étalent à l'aise avec leurs monceaux de bagages sur les coussins des premières.

On comprend sans peine quelle transformation

la fréquence de ces déplacements doit opérer dans les idées et les habitudes des populations, soit qu'ils développent des besoins nouveaux avec les moyens de les satisfaire, et qu'ils substituent l'esprit d'entreprise commerciale au goût traditionnel des aventures militaires, soit qu'ils amènent le mélange des races jusque-là isolées dans leurs territoires respectifs et surtout qu'ils affaiblissent les distinctions de caste par le contact forcé des voyageurs dans la promiscuité des wagons. A quoi il faut ajouter qu'aucune application de la science européenne n'est plus capable de faire sentir à l'imagination populaire de l'Inde l'utilité pratique comme l'irrésistible puissance de notre civilisation.

Les chemins de fer ne sont pas du reste les seuls travaux publics dont l'Angleterre ait gratifié le sol de l'Inde. Les dynasties qui l'y précédèrent avaient mis toute leur gloire à élever des temples, des palais, des mausolées, voire à entretenir ou à creuser ces canaux qui de temps immémorial ont servi à y fertiliser le sol par l'irrigation. La Compagnie des Indes se borna longtemps à marcher dans l'ornière de la domination mogole, et il n'y a pas un demi-siècle qu'aucune route carrossable n'existait dans la péninsule. Bien plus, les travaux publics ne formaient qu'une branche secondaire de l'administration, et ce furent des considérations stratégiques qui, en 1843, firent commencer la grande route des-

tinée à mettre Calcutta en communication avec Peshawar, sur la frontière du Nord-Ouest. Il fallut alors sept années pour ouvrir simplement le tronçon de Calcutta à Delhi, et en 1853 les voies de communication ne coûtaient encore au budget que trois millions de francs. Ce fut lord Dalhousie qui fit pour les travaux publics en 1855 ce qu'il avait fait, l'année précédente, pour l'instruction du peuple, c'est-à-dire qu'il les constitua en une administration indépendante, représentée près du gouvernement suprême par un secrétaire général et dirigée, dans chaque province, par un ingénieur en chef, ayant sous ses ordres des ingénieurs de cercles et des sous-ingénieurs de districts. L'insurrection de 1857 et le transfert de l'Inde à la couronne britannique ne firent qu'attirer davantage l'attention du gouvernement sur la régénération matérielle du pays, et en 1860 le budget des travaux publics s'élevait déjà à cent millions, chiffre plus que doublé aujourd'hui. Pour se convaincre que l'Angleterre a largement rattrapé le temps perdu, il suffit de lire dans le consciencieux ouvrage *On Indian public works*, publié par M. W. Thornton, secrétaire des travaux publics au Conseil de l'Inde, l'énumération des travaux qu'elle a entrepris ou exécutés depuis un quart de siècle : routes de toute nature, — réservoirs, — canaux, — aqueducs, — ponts, — jetées, — ports, — phares, — qui, avec les bâti-

ments destinés à l'administration civile et militaire, casernes, — arsenaux, — prisons, — hôpitaux, — caravansérais, — ont fait dépenser *en vingt-quatre années quatre milliards de francs*.

A ces diverses catégories de travaux il convient d'ajouter l'organisation des postes et des télégraphes qui permet à une lettre et à une dépêche de circuler à travers toute la péninsule pour la somme respective d'un anna (0,15 c.) et d'une roupie (2 fr. 50), — les encouragements prodigués à l'industrie et au commerce, — les travaux de géodésie, — les explorations géologiques, — l'établissement d'un cadastre, — l'organisation de la surveillance hygiénique et du service médical, — la conservation et le repeuplement des forêts, — la naturalisation des plantes industrielles telles que le thé, le café, le coton, le quinquina, etc., — la création des fermes modèles et les expositions agricoles, — enfin les mesures énergiques et coûteuses qui ont supprimé ou du moins atténué les horreurs périodiques de la famine, ce fléau invétéré de l'Inde. On voit qu'aucun objet de l'activité humaine n'a échappé à la sollicitude du gouvernement, et le plus bel éloge qu'on puisse faire de cette politique, c'est de citer ce fait, que la consommation annuelle de l'Inde, estimée à trois millions de livres sterling avant l'insurrection, s'est élevée en moyenne, pendant la période décennale 1862-72, à quatorze millions et demi! Résultat

d'autant plus remarquable que jusqu'à présent ce n'est pas la civilisation du pays qui, dans l'Inde, engendre les travaux publics, mais ce sont ces travaux qui propagent les germes de la civilisation. Si jamais l'Inde devient une nation, c'est à ses chemins de fer qu'elle les devra.

Le 27 décembre au matin je sortis du train à la station d'Howrah, sur la rive gauche du Gange, qu'un pont nouveau relie à la ville de Calcutta. C'est avec raison qu'on surnomme Calcutta la cité des palais. Je lui trouvai même un aspect plus grandiose que je ne m'y étais attendu, malgré son million et demi d'habitants, lorsque je l'entrevis sur l'autre bord du fleuve, s'étalant à travers une forêt de mâts et d'agrès, avec ses tours, ses flèches, ses maisons à terrasses et ses ombrages toujours verts. Dans les autres villes de l'Inde, l'éparpillement des habitations européennes nuit généralement aux vues d'ensemble. Ici, au contraire, les Européens habitent, non des villas cachées au fond d'un parc, mais des espèces de palais, assez rapprochés, souvent à front de rue, qu'entoure simplement, dans quelques cas, un grand et beau jardin. On pourrait s'y croire dans certains quartiers aristocratiques de Londres.

Au centre de la ville, des rues droites et larges, se coupant à angle droit et agrémentées de plusieurs squares, renferment les bureaux et les magasins ;

c'est là que s'élève le vaste palais du vice-roi, formant avec ses ailes des courbes assez bizarres, dans l'espoir, paraît-il, d'obtenir un peu plus d'air et de fraîcheur. L'arrière du palais donne sur une plaine de plusieurs kilomètres, le *Maidan*, que bordent d'un côté le Gange, couvert de navires à voiles et à vapeur, de l'autre les clubs, les hôtels, ainsi que les habitations des riches marchands et des principaux fonctionnaires. C'est sur cette plaine un peu nue que chaque après-midi, vers cinq heures, les belles de Calcutta et leurs indolents compagnons se font traîner en voiture pour respirer la brise du soir. Dans la saison où j'arrivai à Calcutta, le climat est délicieux, froid la nuit, frais le soir et le matin, fort tolérable même au milieu de la journée, et l'influence bienfaisante de cet hiver relatif, si l'on peut lui donner ce nom, se fait ressentir jusque dans le teint des Anglo-Saxonnes qui, pour la première fois dans l'Inde, m'a paru conserver dans les salons de Calcutta sa fraîcheur et son éclat d'outre-Manche. Cependant, hiver comme été, les résidents ne sortent qu'en voiture ou en palanquin. Un Anglo-Indien, à ce qu'on m'affirme, serait déshonoré, *outcasted*, si on le voyait s'aventurer à pied, ne fût-ce que pour traverser sa rue. Nulle part les questions d'étiquette et les distinctions sociales ne sont aussi tranchées que dans la capitale de l'Inde, et les Hindous doivent bien sourire des déclamations



britanniques contre leurs préjugés de caste, quand, par exemple, ils voient les clubs de Calcutta exclure, par un article formel de leur règlement, quiconque vit d'une profession quelconque, entendant par là toute carrière, aussi bien libérale que mercantile, qui ne relève pas du gouvernement; — absolument comme si fonctionnaires et officiers vivaient de l'air du temps et donnaient leur travail gratis à l'État. Il est vrai que sous cette exclusion se cache surtout l'hostilité sourde — et réciproque — du monde officiel contre le monde mercantile, chacun de ces deux éléments accusant l'autre d'apporter dans l'Inde des vues égoïstes et exclusives. Il est certain qu'autrefois le commerce et la banque de l'Inde présentaient un ensemble assez mélangé; mais c'était l'époque des voyages difficiles, des risques nombreux, des fortunes subites et des grands coups. Aujourd'hui les profits sont plus petits, mais aussi plus assurés; les chevaliers d'industrie sont plus vite démasqués, et les chercheurs d'aventures trouvent les avenues bouchées par des influences mieux assises. De nombreuses et respectables maisons tiennent le haut du pavé. Les manières se raffinent et se polissent; les sciences et même les arts commencent à former un élément important de la vie sociale; enfin les mœurs commerciales deviennent de plus en plus semblables à ce que nous les voyons sur nos grandes places d'Europe. Aussi ce dédain

du *civilian* pour le *merchant*, fort étrange dans une population anglaise, n'a-t-il plus l'excuse d'autrefois, et nous devons ajouter qu'il a complétement disparu dans les régions supérieures du pouvoir, où l'on sait apprécier les hommes à leur juste valeur. Mais l'idéal du fonctionnaire n'en reste pas moins l'Inde gouvernée par une bureaucratie anglo-indienne pour le plus grand bien des indigènes, et de là une certaine jalousie à l'égard des « intrus » (*intruders*) qui viennent s'enrichir dans le pays avec l'arrière-pensée de s'en retourner chez eux quand ils auront obtenu de l'Inde tout ce qu'ils espèrent en tirer. A quoi ces derniers répondent en prétendant que, par le cri de « l'Inde pour les Indiens », la bureaucratie locale entend simplement l'Inde pour les fonctionnaires anglo-saxons. Le développement d'une véritable société coloniale pourrait seul mettre fin à un antagonisme qui n'a plus de raison d'être; mais jusqu'ici les colons proprement dits ne forment que de faibles groupes éparpillés dans l'intérieur de certaines provinces, et eux-mêmes d'ailleurs ne songent qu'à regagner l'Angleterre, où la plupart sont forcés de renvoyer leurs femmes et de faire élever leurs enfants.

Quoi qu'il en soit, l'étranger reste en dehors de ces querelles intestines, et pour mon compte j'ai rarement rencontré autant d'obligeance et de politesse que chez les habitants de Calcutta, à quelque

rang qu'ils appartiennent, depuis les plus modestes employés de commerce jusqu'au personnage même du vice-roi, lord Northbrook. On sait que l'usage est établi de choisir les vice-rois de l'Inde, non dans la hiérarchie des fonctionnaires locaux, mais parmi les grands seigneurs, ou plutôt les hommes politiques de l'Angleterre. Ce qu'il faut, en effet, à ce poste, ce n'est pas un spécialiste de talent qui, au lieu de s'en tenir au rôle de monarque constitutionnel, voudrait utiliser son expérience acquise dans certains départements du service ou dans certaines parties du pays, soit pour soigner une branche de l'administration au détriment des autres, soit pour se livrer à des généralisations erronées et impolitiques, mais bien un personnage qui à l'habitude de la représentation joigne des opinions impartiales et des vues d'ensemble. « L'empereur de Chine et moi, disait un prédécesseur du vice-roi actuel, nous gouvernons à nous deux la moitié du genre humain. » Ajoutez que la politique extérieure du gouvernement indien — qui en théorie et pour la direction générale relève du ministère britannique, mais qui de fait se trouve concentrée dans les bureaux de Calcutta — embrasse non-seulement les relations avec les 460 princes souverains de la péninsule, mais encore la plupart des événements qui se passent dans les États voisins depuis les envahissements de la Russie dans l'Asie centrale jusqu'au

développement de la domination française en Cochinchine, et depuis les campagnes de la Hollande à Atchin jusqu'à la répression de la traite sur les côtes de Zanzibar et aux efforts de la Chine pour fermer ses portes au commerce européen. Aussi le vice-roi se réserve-t-il le département des affaires extérieures qu'il administre directement avec l'aide d'un secrétaire général, en se contentant d'exercer un certain contrôle sur les autres branches de l'administration qui sont réparties entre les différents membres du conseil suprême, assistés de secrétaires généraux. Le conseil suprême, qui forme un véritable cabinet, compte six membres, plus le commandant en chef de l'armée. A côté du pouvoir exécutif ainsi organisé se trouve un conseil législatif, qui comprend, outre les membres du conseil suprême, un nombre de conseillers variant entre six et douze. Ils sont à la nomination de la couronne, mais ils doivent être choisis pour la moitié au moins parmi les éléments non officiels de la population, c'est-à-dire parmi les principaux commerçants et les indigènes de distinction.

On peut dire que l'administration anglo-indienne est un édifice bâti pierre par pierre; de là sa bigarrure, ses irrégularités et ses lacunes apparentes; mais de là aussi sa valeur et sa force. Il faut songer que l'Inde anglaise s'étend sur vingt-cinq degrés de latitude, que cet immense empire s'est aggloméré

lambeau par lambeau; enfin, qu'il renferme deux cents millions d'hommes appartenant aux races et aux religions les plus diverses, depuis les tribus primitives des Neilgherries, jusqu'aux représentants de la civilisation aryenne la plus vieille du globe, depuis le Tamil efféminé du Malabar, jusqu'au Sikh belliqueux des frontières afghanes et au descendant fanatique des conquérants mogols. D'autre part, les conditions de gouvernement et la notion même de l'État diffèrent totalement dans l'Inde de ce que nous sommes habitués à considérer en Europe comme les principes universels de tout droit public. On voit chez nous l'économie politique enseigner que le seul but de l'État est de garantir la paix des citoyens et la sécurité des transactions; tout au plus accorde-t-elle au gouvernement, dans certains objets de première nécessité, le droit d'encourager par son intervention l'initiative endormie des particuliers. L'Inde montre bien sur ce terrain le danger des généralisations trop absolues. Ainsi l'école de Manchester a eu beau démontrer que le prix des choses est nécessairement réglé par la loi de l'offre et de la demande. Dans les transactions de l'Inde, c'est le plus souvent la coutume et non la concurrence qui détermine les conditions du marché. La même école a proclamé partout la liberté des contrats, et par suite de l'usure. Voici que, d'après les derniers exposés administratifs de l'Inde, ce régime est en

train de consommer partout, non-seulement la ruine, mais même la spoliation et l'asservissement de la classe agricole. Le gouverneur de Bombay, notamment, déclare, dans son dernier rapport sur l'état de sa présidence, que « la question se pose de plus en plus sérieusement, si nos principes sur le recouvrement des prêts peuvent s'adapter aux transactions de l'Inde, et si des pénalités contre l'usure n'y seraient pas aussi légitimes que l'inexorable sévérité des lois à l'égard de l'emprunteur ». L'organisation individuelle de la propriété, la mobilité des valeurs foncières, la distinction de la rente et de l'impôt, toutes ces théories, qui expriment parfaitement les rapports économiques de notre état social, perdent leur caractère normal, transportées dans un pays où la propriété collective s'est maintenue jusqu'à nos jours et où le souverain, censé le nu propriétaire du sol, perçoit indistinctement l'impôt avec la rente. A plus forte raison, quand il s'agit de gouvernement, convient-il de rechercher les conditions du milieu où il doit s'exercer pour juger la valeur des idées qui ont présidé à son organisation.

Les Anglais trouvèrent dans l'Inde deux catégories de populations : les unes, de race inférieure, qui semblent peu capables d'atteindre à l'intelligence et à la pratique de notre civilisation; les autres qui, superposées et quelque peu mélangées

aux premières, sont d'une origine fort rapprochée de la nôtre, mais ont concentré sur les questions religieuses toute leur activité intellectuelle et morale. Chez les mahométans, aussi bien que chez les hindous, c'est la religion qui modèle et dirige toute la vie sociale, préside aux moindres actes de l'existence, façonne le droit civil et criminel, détermine les occupations comme les relations privées, enfin, règle jusqu'au régime alimentaire, au choix des vêtements et aux soins de l'hygiène. Or, des deux grandes religions qui se partagent la domination spirituelle de l'Inde, l'une part d'un principe fataliste qui dans tout l'Orient est devenu la pierre angulaire du despotisme, l'autre est la déification même de la force sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations, indépendamment de toute légitimité comme de toute moralité. De là ce mélange d'anarchie et d'oppression qui caractérise l'histoire intérieure de l'Inde, et qui atteignait son apogée vers l'époque où les Anglais arrachèrent aux Mahrattes et aux Pindaris la succession de l'empire mogol. On conçoit qu'un pareil régime, prolongé durant une longue suite de siècles, ait profondément inoculé au caractère hindou les vices qui sont les fruits naturels de la tyrannie : l'astuce, la servilité, la corruption et l'abus de l'autorité.

Quiconque a voyagé dans l'Inde connaît la difficulté d'arracher aux indigènes un renseignement

exact, fût-ce par la question la plus insignifiante, tant ils s'ingénient à répondre exclusivement ce qu'ils supposent le plus agréable à leur interlocuteur. La même préoccupation, qui est, du reste, dans tout l'Orient, le premier commandement de la civilité puérile et honnête, leur impose le mensonge comme un devoir de politesse, lorsqu'ils se trouvent en dissentiment d'opinion avec leur égal ou leur supérieur. A plus forte raison, dans leurs rapports avec l'État, ne peut-on compter sur leur sincérité dès que leur intérêt est en jeu. Il est de notoriété publique qu'il y a peu d'années on pouvait, pour quelques centimes, se procurer un faux témoin dans des procès de vie et de mort, et même aujourd'hui les rapports officiels dénoncent encore le faux témoignage comme la principale plaie de l'organisation judiciaire. A tous les degrés de l'échelle administrative, l'indigène pratique le principe que les peuples sont faits pour le gouvernement, et non le gouvernement pour les peuples. On voit fréquemment des policiers natifs extorquer de l'argent, à l'occasion du même crime, non-seulement au coupable, pour lui vendre l'impunité, mais encore à la victime, pour lui épargner les conséquences d'une dénonciation calomnieuse, aux témoins, pour leur éviter les désagréments d'une comparution, et même à des innocents, pour ne pas rejeter l'accusation sur leur tête. Le népotisme n'a été longtemps considéré

que comme un moyen légitime de parfaire ses appointements, et la concussion se justifie par la coutume du *dustorie*, qui autorise tout individu, — depuis le domestique de place jusqu'au premier ministre, — à percevoir une commission sur chaque somme passant entre ses mains à un titre quelconque. On raconte qu'il y a quelques années, le rajah de Travancore mit à l'entreprise la construction d'un bungalow au prix de 10,000 roupies (25,000 francs). Peu de temps après, l'entrepreneur demandait à résilier le contrat, et, comme le rajah s'enquérait de ses raisons, il lui exposa que les frais de construction ne dépasseraient pas 500 roupies, mais que sur les 9,500 d'excédant, le premier ministre en réclamait 5,000, son secrétaire 1,000, ses subordonnés 2,000, les dames du sérail 1,000, et le commandant en chef 500. Que serait-il donc resté pour le bénéfice légitime de l'entreprise? L'histoire n'est peut-être pas vraie; mais, pour qui connaît les Orientaux, ces chiffres n'ont rien que de vraisemblable. Ajoutez que, dans tout le pays, la faculté d'opprimer avait naguère pour seules limites la capacité pour le patient de subir l'oppression, et il sera facile de comprendre jusqu'où peuvent aller ces déprédations administratives, sanctionnées par l'usage, et encore aggravées par une tendance universelle à abuser du pouvoir pour le simple plaisir de montrer son autorité.

Sans doute, il n'y a pas que lacunes et travers dans le caractère indigène. Le goût de l'étude, par exemple, n'y fait pas plus défaut que l'intelligence; mais des trésors d'érudition s'y gaspillent au service d'une théologie qui, à l'instar de Brahma, son principe divin, s'est oubliée pendant des siècles dans une stérile contemplation de soi-même. Après le sentiment religieux, l'esprit de famille est peut-être le trait le plus caractéristique de la société native, mais il y est complétement subordonné aux prescriptions de caste, et, sans même nous étendre sur la plaie des mariages prématurés, sur la réclusion des femmes, ni sur les autres abus de la vie domestique, est-ce que la difficulté d'abolir l'immolation des veuves et l'infanticide des filles ne prouve pas surabondamment à quel point la tyrannie de la coutume y étouffe même la voix de la nature? Le génie industriel sait y accomplir des merveilles de labeur et de patience, mais il se traîne péniblement à travers l'immutabilité des modèles et la routine des méthodes; l'art, reflet fidèle du caractère national, se perd dans les minuties et ne s'élève à la grandeur qu'en passant par le monstrueux; partout où le fini ne manque pas aux détails, c'est l'unité et l'harmonie qui restent absentes de l'ensemble. La bienfaisance, la générosité, la gratitude, le dévouement, bien d'autres vertus encore, privées et publiques, sont réellement d'une application journa-

lière dans la société indigène; mais, par une étrange contradiction, elles semblent s'y détourner de leur cours pour constituer de nouveaux obstacles au développement des notions que nous sommes habitués à regarder comme le fondement de toute morale et de tout progrès. Même la sobriété y va à l'encontre de son but, et, sans parler de l'ascétisme ni de ses exagérations, on a vu, durant la dernière famine, des paysans de l'Orissa dévorer le cadavre de leurs enfants, mais respecter la vie de leurs bœufs. En présence de pareilles populations, où il reste à créer tous les éléments, toutes les conditions, toutes les garanties des institutions libres, et où, d'autre part, l'initiative des moindres réformes dans les mœurs aussi bien que dans les lois doit forcément partir du pouvoir, est-ce qu'un gouvernement peut se passer du despotisme pour fonder la liberté, et ne doit-il pas commencer par se faire absolu pour arriver à se rendre inutile?

Le premier souci de l'Angleterre, du jour où elle entreprit sérieusement de donner à ses sujets de l'Inde un gouvernement digne de ce nom, devait tendre à établir une administration qui non-seulement fût en état de pourvoir aux besoins du pays, mais pût encore, par son intégrité comme par sa capacité, faire l'éducation politique du pays. Au début, la Compagnie des Indes, association purement commerciale, n'avait à son service que des

écrivains, des marchands et des facteurs. Lorsque, en 1760, la cession du Bengale, du Behar et de l'Orissa vint lui donner les charges avec les avantages de la souveraineté, elle se contenta de maintenir l'administration indigène, en préposant quelques-uns de ses employés au contrôle de la justice et à l'encaissement des impôts. Il fut bien entendu que son rôle commercial continuerait à primer sa mission politique, et que ses fonctionnaires chercheraient le plus sérieux de leurs appointements dans les profits de leurs propres transactions. Néanmoins, le public s'émut en Angleterre des fortunes scandaleuses réalisées par les serviteurs de la Compagnie dans l'exercice de leurs fonctions mixtes, et, à la suite de l'acte qui renouvela, en 1784, la Charte de cette puissante association, lord Cornwallis organisa l'administration civile et militaire de l'Inde anglaise sur les bases qu'elle a conservées jusqu'à nos jours. Les services publics furent nettement séparés de la gestion financière. Dans chaque district, les intérêts fiscaux furent confiés à un collecteur, les affaires judiciaires à un juge; enfin, le domaine de l'administration proprement dite à un magistrat qui peut se comparer aux préfets de France par l'étendue de ses attributions, et qui possède, en outre, une certaine juridiction criminelle. Ces différentes fonctions constituèrent le *covenanted service*, c'est-à-dire une catégorie d'em-

plois exclusivement réservés à des jeunes gens qui, en recevant leur brevet d'admission au service de la Compagnie, s'engageaient, par un contrat, ou *covenant*, à ne faire aucune opération commerciale et à n'accepter aucun présent dans l'exercice de leur charge. De son côté, la Compagnie leur assurait la jouissance d'un traitement assez élevé pour attirer des hommes de valeur, en même temps que pour les mettre à l'abri de toute tentation. Par cette simple réforme, les services publics de l'Inde devinrent tout d'un coup — ce qu'ils sont restés depuis lors — une des administrations les plus intègres du monde entier, d'une intégrité qui va jusqu'au puritanisme, mais qui est la meilleure des protestations contre les scandales du passé, aussi bien que contre les déplorables habitudes des gouvernements indigènes.

A cette époque, toutefois, aucune condition préalable n'était requise des aspirants aux emplois de la Compagnie, et la distribution des commissions, tant civiles que militaires, était l'apanage des directeurs, qui en faisaient largement profiter leurs familles et leurs amis. En 1806, on institua à Hailebury un collége, où les futurs employés de la Compagnie durent séjourner au moins pendant deux ans avant de passer l'examen de sortie. Mais c'est seulement en 1853 qu'on décida de mettre au concours les places annuellement vacantes dans le

convenanted service. Une innovation aussi radicale ne laissa pas de soulever certaines craintes par l'importance même qu'elle allait donner aux études purement théoriques des candidats. Mais les faits ont prouvé que, tout en élevant le niveau intellectuel de l'administration et en fermant la porte au favoritisme, ce nouveau mode de recrutement n'a affaibli en rien les aptitudes pratiques ni même le prestige moral des services anglo-indiens.

Ce fut également lord Cornwallis qui régularisa la procédure des tribunaux et commença la codification des coutumes locales. Aujourd'hui encore, cet enregistrement des coutumes est le principal but de la législation, sauf là où les mœurs du pays sont en opposition trop flagrante avec les principes de la nation conquérante. Cependant, même alors, le gouvernement n'impose ses idées qu'avec une prudente lenteur, et l'on serait parfois tenté de lui reprocher des hésitations qui ressemblent à de l'indifférence morale, si sous ses détours et ses atermoiements on ne voyait se développer un principe juridique qui finit tôt ou tard par avoir le dernier mot des préjugés et des résistances. Prenons, entre autres exemples, les *suttis*, c'est-à-dire l'immolation, volontaire ou forcée, que les mœurs de l'Inde brahminique imposaient aux veuves sur le bûcher funéraire de leurs maris. On ne pourrait certes imaginer une coutume plus barbare et plus révoltante à nos

yeux. Eh bien, pour l'abolir, les Anglais ont commencé par la régulariser, en exigeant de la victime une déclaration officielle qu'elle se sacrifiait de son plein gré, et c'est seulement depuis 1830 que le sacrifice lui-même a été rigoureusement interdit sur tout le territoire de l'empire.

Mais ce n'était pas tout qu'on empêchât les femmes de se brûler avec le cadavre de leur mari; logiquement, après les avoir forcées de survivre à leur veuvage, il fallait bien leur permettre de se consoler avec un autre époux, et comme les rites domestiques dont la célébration constitue toute la cérémonie nuptiale dans le culte hindou s'appliquent exclusivement au mariage des vierges, on voit que l'abolition des *suttis* soulevait la grosse question du mariage civil, dans un pays où, comme nous l'avons dit plus haut, la vie sociale s'est toujours confondue avec la vie religieuse. Le gouvernement commença par tourner la difficulté en décidant que l'union d'une veuve, célébrée d'après les rites en vigueur pour le mariage des vierges, aurait tous les effets civils de ce dernier. Mais ce n'était là qu'un premier pas vers l'émancipation du contrat matrimonial, et bientôt d'autres abus vinrent attirer l'attention des autorités sur les inconvénients d'abandonner aux cultes la réglementation exclusive des mariages. Ainsi, d'après la jurisprudence de l'époque, une femme hindoue pouvait quitter



son mari pour en épouser un autre, pourvu que celui-ci appartînt à un culte différent. On a cité aussi le cas d'un Anglais qui se fit musulman pour avoir le droit d'épouser une Européenne, du vivant de sa première femme, conformément aux coutumes de ses nouveaux coreligionnaires. De là, durant les vingt dernières années, une série de dispositions partielles : le *Lex loci Act*, le *Native Converts' Marriage Dissolution Act*, le *Parsees' Marriage and Divorce Act*, *etc.*, qui familiarisèrent les esprits avec le principe déjà déposé dans la loi sur le mariage des veuves. Enfin, en 1872, à la demande même de certains hindous, les théistes du Brahma Somaj, le gouvernement décida d'organiser définitivement le mariage civil sous forme d'un engagement à contracter devant un officier public, indépendamment de toute cérémonie religieuse. Le recours à cette disposition resta complétement facultatif; mais on la mettait désormais à la portée de toutes les catégories sociales, et le gouvernement profita même de l'occasion pour introduire, à l'égard de ceux qui se marieraient sous l'empire de cette loi, la prohibition des unions prématurées ainsi que de la bigamie, ces deux fléaux de la société hindoue, condamnés dès lors à disparaître avec les institutions religieuses qui les ont consacrés jusqu'ici.

Cet exemple suffit pour bien montrer l'esprit de

suite et le sens pratique qui caractérisent l'action réformatrice de l'Angleterre dans l'Inde. Attendre, pour légiférer, la réclamation pressante des intéressés, — ne s'attaquer aux abus qu'au fur et à mesure de leur développement, — débuter par une suite de dispositions partielles et provisoires, avant de formuler le principe dont elles s'inspirent dans une loi universelle et définitive; — procéder, en un mot, non de la théorie à l'application, mais du particulier au général, — telle nous apparaît la politique anglaise au sud de l'Himalaya comme sur les rives de la Manche; et si, en Angleterre même, cette tournure particulière de l'esprit national conduit parfois à des anomalies qui étonnent l'étranger, seule dans l'Hindoustan elle a permis à une poignée d'Européens de maintenir leur domination sur les deux cents millions d'hommes qu'ils sont en train d'initier graduellement aux lumières de notre civilisation. C'est surtout quand les abus sociaux reposent sur des préjugés religieux qu'une extrême prudence est impérieusement commandée à l'Angleterre, car le fanatisme, — chez les hindous aussi bien que chez les mahométans, quoiqu'à un moindre degré, — est la seule passion qui puisse arracher l'indigène de l'Inde à sa docilité traditionnelle. Quand le Conseil législatif discuta la loi sur le mariage des veuves, il enregistra plus de *cinquante mille protestations* contre cette mesure,

et personne n'a oublié cet incident ridicule des cartouches graissées, qui fut, sinon la raison déterminante de la grande rébellion, du moins l'occasion d'un rapprochement décisif contre l'autorité anglaise, entre les cipayes hindous et mahométans. Aussi, le gouvernement actuel se renferme-t-il, autant que possible, dans cette attitude de neutralité religieuse qui distinguait déjà la politique de la Compagnie. Sans doute, il n'interdit plus comme autrefois l'accès de son territoire aux missionnaires de toutes les Églises chrétiennes; mais il se garde de leur donner le moindre encouragement qui puisse l'exposer au reproche de prosélytisme, et, récemment, certains journaux anglais de l'Inde ont même critiqué le prince de Galles pour avoir simplement répondu à une adresse de missionnaires « qu'il éprouvait une « vive satisfaction à voir ses compatriotes répandre « parmi les sujets de la couronne les vérités qui « constituent le fondement de notre système reli- « gieux et politique ». Le gouvernement, à vrai dire, entretient des églises et des chapelains, mais uniquement pour les besoins religieux de ses troupes européennes, et, d'un autre côté, il ne se montre jamais avare des deniers publics, lorsque, sous prétexte d'encouragement aux beaux-arts, on vient lui demander des fonds pour restaurer les antiques sanctuaires de l'idolâtrie. Enfin, s'il subsidie les écoles des missions, c'est au même titre que les

établissements d'instruction fondés par l'orthodoxie hindoue, mahométane ou guèbre, et, dans ses propres écoles, il entend maintenir la neutralité religieuse la plus absolue. C'est ainsi que j'ai vu moi-même un administrateur de district blâmer un instituteur pour avoir introduit dans le cours de géographie un manuel qui, en énumérant les traits caractéristiques des religions les plus répandues, affirmait la supériorité de la morale chrétienne. J'ai d'ailleurs remarqué, dans plus d'une circonstance, que le contact des cultes et surtout des philosophies disséminées sur le sol de l'Hindoustan élargissait singulièrement les idées religieuses des administrateurs anglo-indiens; leur esprit semble s'y livrer à un travail de comparaison ou plutôt de transfusion qui, sans les jeter forcément dans le scepticisme, les convertit insensiblement à un éclectisme philosophique en harmonie parfaite avec les vues traditionnelles de la politique anglo-indienne [1].

[1] Un phénomène assez curieux, ce sont les succès que les doctrines du Coran obtiennent parmi la population *européenne* de l'Inde. Parmi les conversions à l'islamisme qui ont fait le plus de bruit dans ces derniers temps, on peut mentionner notamment un capitaine de l'armée anglaise et un membre du *covenanted service*. Mais le cas le plus bizarre est certainement la volte-face de ce missionnaire américain cité par l'*Indian Mail* du 24 mai 1875. Ayant débarqué en Orient pour convertir les musulmans, il fut lui-même converti à l'islamisme, et prêche aujourd'hui sa nouvelle religion à ses compatriotes.

C'est au sein des grandes villes, mais surtout à Calcutta, que l'influence de la société européenne a le plus pénétré dans les rangs supérieurs de la population indigène. A Bombay, ainsi que je l'ai montré plus haut, ce sont les préjugés de caste qui, tout-puissants encore, même sur les esprits des hindous les plus éclairés, président presque seuls à la classification de la société indigène. Ici, au contraire, c'est la fortune et l'éducation qui paraissent constituer la seule supériorité sociale. Il n'y a plus, à proprement parler, que deux classes dans la population : le commun des Bengalis, qui logent dans de misérables masures disséminées aux abords de la ville anglaise, ou même alignées dans les ruelles des quartiers principaux, et les riches *babous*, qui habitent dans des maisons construites à l'européenne et meublées avec un goût plus éclectique qu'éclairé, mais dont l'extérieur sombre et sale ne laisse guère deviner la fortune du propriétaire. La première catégorie est peut-être plus misérable et plus arriérée qu'à Bombay; on y rencontre moins de costumes pittoresques et beaucoup plus de guenilles; la main-d'œuvre atteint un taux beaucoup moins élevé : un palanquin avec quatre hommes coûte 3 fr. 75 c. la journée, et une voiture à deux chevaux 7 fr. 50 c. Un domestique qui se loge, s'habille et se nourrit à ses propres frais, reçoit 25 francs par mois. Enfin, je n'ai pas rencontré un

homme des classes inférieures qui pût saisir un seul mot d'anglais, même parmi ceux que leurs professions mettent en contact quotidien avec les étrangers. Les *babous*, au contraire (cette appellation purement honorifique correspond à l'*esquire* qui suit en Angleterre le nom des *gentlemen*), sont des gens non-seulement instruits, mais même lettrés. Beaucoup d'entre eux parlent et surtout lisent couramment l'anglais. Malheureusement, le sens pratique leur fait encore un peu défaut.

J'eus l'occasion de voir la fine fleur de cet élément à une soirée organisée par un club indigène dans son local de la villa Belgachia. Cette sorte de palais est situé à deux lieues du quartier européen; la route qui y mène traverse d'abord la ville native, puis des campagnes arrosées par les canaux du Gange. Il était neuf heures du soir lorsque je pénétrai dans un parc qui, avec ses ombrages brillamment rehaussés par des verres de couleur, rappelait les fêtes de Cremorne et de Mabille, sauf, bien entendu, la société qu'on y rencontre. Un indigène, qui embaumait l'eau de rose à quinze pas, m'introduisit dans une immense salle oblongue, éclairée par trois rangées de lustres et d'innombrables candélabres, avec un plafond semé de fleurs de lotus en or, que supportaient des colonnes vert et or du plus heureux effet. Je m'assis sur un des bas côtés, au milieu des chaises déjà occupées par l'aristocratie indigène dans

ses plus beaux atours, panachée de quelques Européens en toilette de bal. Tout à coup, ce que j'avais pris pour les murs de la salle se transforma en tentures mobiles, qui se relevèrent de tous côtés pour livrer passage à la vue du jardin ainsi qu'à la brume de la nuit, au milieu de laquelle disparurent bientôt, sous leurs mantilles et leurs sorties de bal, les charmantes épaules des quelques Européennes éparses dans la foule. Il était dix heures et demie quand le bruit des pétards, éclatant dans le jardin, annonça le commencement de la fête, qui me parut une sorte de compromis entre les réjouissances natives et les amusements sociaux de l'Europe, comme qui dirait une imitation de nos concerts, donnée par des natifs avec des instruments indigènes. Mais, comme on peut s'y attendre, bien que fort originale et même unique en son genre, elle manquait un peu et de la pompe barbare qui fait le principal cachet des solennités indigènes et de l'élégance raffinée qui distingue les fêtes européennes bien organisées.

On commença par la récitation d'un hymne védique qu'entamèrent cinq ou six jeunes gens dispersés dans l'assistance. Comme ils terminaient le premier verset, un vénérable vieillard à barbe blanche se leva tout à coup au milieu de l'assistance et, debout sur sa chaise, entonna d'une voix nasillarde un second verset que les chantres reprirent en chœur. Je me serais cru à une scène de Moody et Sankey, les

fameux *revivalists* américains qui ont fait tant de bruit, en 1875, dans le monde religieux de Londres.

Après cette ouverture, quatre amateurs récitèrent successivement en bengali et en anglais une cantate de circonstance, puis tout un orchestre de babous se mit à jouer sur ses cithares des airs indigènes qui ne manquaient pas d'harmonie. Il paraît d'ailleurs que des tentatives, marquées déjà d'un certain succès, se sont récemment produites, pour régénérer la musique indigène par l'introduction des méthodes européennes.

Un certain babou parut alors avec deux petites flûtes dont il joua simultanément en plaçant leur extrémité non dans sa bouche, mais... sur son cou. Les sons étaient trop harmonieux pour faire croire à un tour de ventriloque; ils étaient dus sans doute à un mécanisme tellement sensible qu'il suffit du plus léger effort musculaire pour le mettre en mouvement. Un morceau de musique vocale exécuté par un trio d'amateurs termina cette partie de la soirée, pour ne rien dire d'un essai de *nautch* qui me parut plus *posé* et par suite plus insignifiant que jamais.

La partie la plus réussie du programme fut certainement le feu d'artifice indigène qui, tiré au fond du jardin, nous reproduisit, en jets de flammes multicolores, des arbres, des animaux féroces, des pagodes, des sites célèbres, des scènes fantastiques et des mythes hindous, depuis le mont Kailas avec

la résidence fabuleuse de Siva jusqu'à une éclipse de lune et une éruption de volcan, le tout entremêlé de pétards, de bombes, de chandelles romaines, de fusées à baguette et de feux de Bengale, avec cette inscription flamboyante qui fut le dernier épisode, et qui peut rester comme le dernier mot de cette fête :

All's well that end's well.

« Tout est bien qui finit bien. »

CHAPITRE VI

LA VALLÉE DU GANGE ET LES SOUVENIRS DE LA GRANDE MUTINERIE

Bénarès, la ville sainte. — La crémation dans l'Inde. — Les illuminations du Gange. — Lucknow et ses palais. — Traces du dernier siége. — *The tale of Cawnpore.* — Le retranchement de Wheeler, le quai du Massacre et le puits de Nana-Sahib. — Les approches d'Agra. — Le palais d'Akbar. — Le Taj. — Excursion à la ville déserte de Futtipore-Sikhri. — Mattra et la légende de Christna. — Bindrabun et ses temples. — Arrivée au camp de Delhi. — Les Delhis d'aujourd'hui et d'autrefois. — Excursion au royaume de Jeypore. — Amber.

Je quittai Calcutta dans la soirée du 2 janvier pour me rendre directement à Bénarès, où j'arrivai le lendemain après midi par la ligne de l'Est indien. Bénarès, comme on sait, est à la fois la Rome et la Jérusalem du brahmanisme, la cité sainte par excellence, la cité purificatrice dont le seul contact rend blanc comme neige le plus noir des scélérats, surtout s'il prend la précaution de s'y baigner dans les eaux sacrées du Gange. Cette ville est certainement

la plus vieille du monde entier. Son origine se perd dans la nuit des temps; contemporaine de Ninive et de Babylone, elle avait déjà, il y a quelque vingt-cinq siècles, s'il faut en croire les plus anciens monuments de la littérature sanscrite, le prestige d'un centre religieux qui rayonnait sur le monde védique.

Lorsque, cinq siècles avant notre ère, le bouddhisme remporta sur la religion dégénérée des aryens une victoire qui devait durer plus de mille ans, Bénarès resta célèbre et vénérée sous le nom de Varanasi, pour avoir servi de théâtre aux premières prédications de Bouddha, et, quand le brahmanisme, par un étrange retour de fortune, rentra en possession de l'Inde, ce fut chez elle qu'il se refit une capitale spirituelle, à côté des ruines, encore discernables aujourd'hui, des monuments bouddhistes. Aurengzeb lui-même, le farouche propagateur de l'Islam, construisit ici avec les matériaux d'un temple hindou une des mosquées les plus célèbres de l'Inde, et lorsqu'à la fin du siècle dernier les précurseurs du Brahma-somaïsme voulurent fonder une religion purement déiste sur une saine interprétation des Védas, c'est encore à Bénarès qu'ils s'en allèrent étudier les livres sacrés de leurs pères.

Aussi n'est-ce pas sans un vif sentiment de curiosité, pour ne pas dire de recueillement, que mardi

matin, après avoir passé la nuit dans l'hôtel du cantonnement européen, j'allai m'embarquer sur le Gange pour suivre l'itinéraire habituel des voyageurs. Qu'on se figure un fleuve deux fois large comme la Seine à Paris. D'un côté, une plaine cultivée, mais basse et solitaire. De l'autre, sur un parcours de quatre à cinq kilomètres, une succession de *ghauts* ou gigantesques escaliers de marbre hauts de quatre-vingts à cent pieds, flanqués d'élégantes balustrades et de pavillons superposés, le tout surmonté de palais à plusieurs étages et de temples aux pyramides élancées. Mais ce qui fait le principal cachet de ce tableau monumental, c'est la foule qui grouille sur les gradins et barbote dans la rivière entre des flottilles de lourds bateaux amarrés au pied des rampes, tandis que de vieux brahmanes ventrus dorment, prient ou se sèchent à l'ombre de larges parasols en paille. Des blanchisseurs font leur lessive entre une vache qui prend son bain et un fakir déguenillé qui se verse à flots sur la tête, avec un pot de cuivre, l'eau lustrale du grand fleuve. Çà et là les falaises ont cédé sous le poids des édifices. Gradins, pavillons, palais et temples, tout s'est lézardé, penché, écroulé; on dirait les ruines d'une seconde cité à demi engloutie par les eaux. J'atterris successivement à plusieurs *ghauts* pour visiter le temple de la déesse Durga, qui doit à sa pyramide de cuivre doré le nom de temple d'or; — le temple

népaulais, assez pittoresque pavillon dédié à Siva, et surtout fameux par les grotesques obscénités de sa façade, qu'on dirait sculptée par un Arétin de second ordre; — l'observatoire de Man-Mandir, qui, fondé en 1680 par le rajah Jai Singh, renferme toute une collection des instruments astronomiques en usage à cette époque, des cadrans solaires, des computations du méridien, des cercles équinoxiaux, etc.; — enfin la mosquée d'Aurengzeb avec ses minarets hauts de 147 pieds sur 8 1/4 de diamètre seulement. Je gravis même l'un d'eux, non sans peine; car, outre que l'escalier est assez tortueux, les marches sont à la fois fort hautes et fort inclinées. Mais du sommet on a un superbe coup d'œil sur l'ensemble de la ville indigène, qui compte une lieue de long sur un tiers de large, avec une population d'environ 200,000 habitants. A voir la foule qui circule et bourdonne sur ses terrasses, on ne peut trouver, pour dépeindre l'animation du tableau, que l'expression si usée de fourmilière humaine. Le Gange se déroule au loin en un ruban argenté, et, par delà les innombrables pyramides des mosquées, quelques carrés blanchâtres disséminés dans la verdure indiquent seuls l'emplacement de la ville anglaise; on soutient que d'ici, quand la vue est claire, on peut entrevoir, malgré la distance, les cimes neigeuses de l'Himalaya.

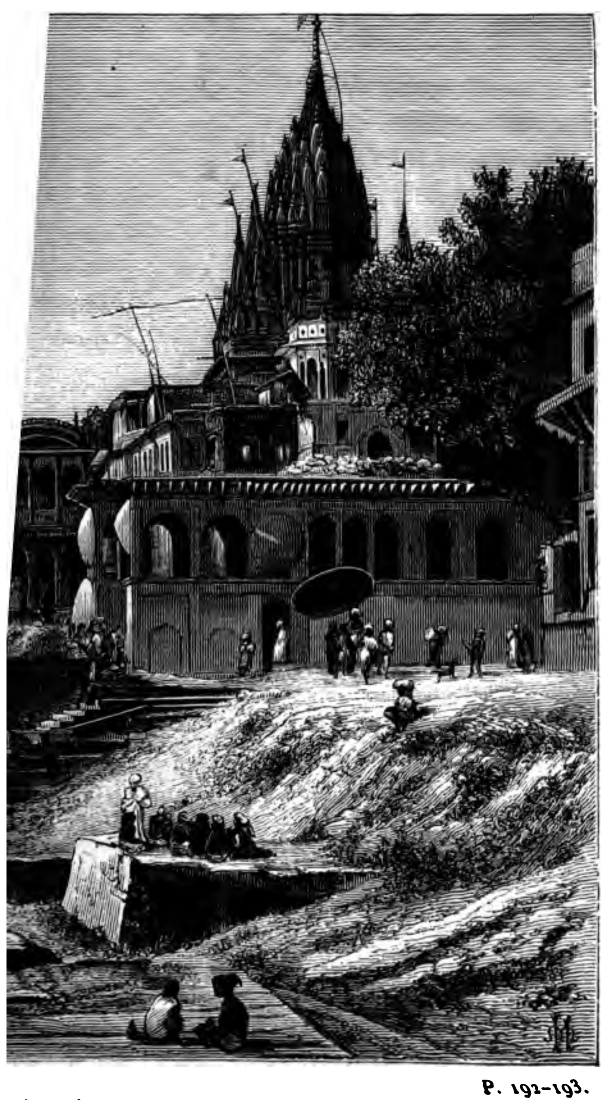
Comme je me rendais à la mosquée, j'avais aperçu

de ma barque, en longeant le *Burning ghaut* ou quai des Bûchers, un objet blanchâtre, à demi submergé, qui paraissait se mouvoir, sous chaque remous du fleuve, à quelques mètres d'une couple de dévots qui faisaient leurs ablutions et d'un batelier qui préparait tranquillement son repas. Mon guide m'apprit que cet objet était tout simplement un cadavre enveloppé de son suaire et plongé dans cette eau sanctifiante en attendant l'heure de la crémation. Autrefois la grande ambition de l'hindou était de confier son cadavre au cours du Gange, et les steamers qui se rendaient à Calcutta ne pouvaient remonter l'embouchure du fleuve sans croiser, par douzaines, de ces funèbres épaves. C'est seulement depuis peu d'années que le gouvernement anglais est parvenu à proscrire une coutume aussi insalubre et aussi répugnante. Aujourd'hui l'on se contente d'immerger le cadavre quelques instants avant la crémation et de jeter ensuite ses cendres dans le fleuve. Il y a même de braves gens qui arrivent du fond de la péninsule pour ensevelir sous les eaux du Gange les cendres d'un père ou d'un ami, avec la conviction que de la sorte ils leur fournissent l'occasion de renaître dans la peau d'un brahmane, l'être le plus parfait de la hiérarchie hindoue. Quand je repassai devant le ghaut, une demi-heure plus tard, le bûcher était terminé, le cadavre placé au centre et recouvert de fagots, tandis que les deux

plus proches parents du défunt s'efforçaient de glisser, sous la pile de bois, des broussailles et des copeaux qu'ils ramassaient parmi les débris des bûchers précédents. Ayant fait arrêter la barque, je les vis mettre le feu au bas du bûcher, d'où s'éleva lentement une colonne de fumée qui finit par entourer le cadavre; tout à coup une flamme apparut, et le bois se mit à petiller, comme s'il grésillait; mais en ce moment une soudaine bouffée de brise m'apporta des émanations de chair brûlée tellement nauséabondes, que je me hâtai de donner à mes bateliers l'ordre de poursuivre leur route. Il paraît que sur plusieurs points le gouvernement anglais a fait construire des appareils spéciaux pour brûler les cadavres dans toutes les conditions possibles d'hygiène et de convenance; mais jusqu'ici ses tentatives n'ont réussi que près des hindous trop pauvres pour faire les frais d'une pile de bois. Et pourtant rien de plus pénible et même de plus choquant que la coutume primitive du bûcher, surtout chez les hindous, où c'est un parent, généralement le plus proche, qui peut seul préparer le bûcher, y mettre le feu, l'attiser s'il menace de s'éteindre, et le refaire s'il vient à s'écrouler sur les chairs à demi carbonisées du défunt. Je tiens à cet égard d'un hindou lui-même des détails vraiment révoltants.

Ayant renvoyé la barque à l'extrémité des ghauts, je me promenai à pied, pendant plus d'une heure





P. 192-193.

BÉNARÈS.

encore, dans les quartiers principaux de la ville. Plus qu'aucune autre cité de l'Inde, Bénarès, avec ses rues en pente, étroites et dallées, bordées de hautes maisons en terrasses, dont les étages saillants se rejoignent presque sur la tête du passant, m'a beaucoup rappelé le quartier indigène d'Alger, qui se trouve bâti dans des conditions analogues, mais d'un Alger qui aux scènes pittoresques de la vie arabe joindrait l'animation extérieure et les nuances éclatantes de l'Orient hindou. Un détail assez étrange, c'est que dans cette ville sainte du brahmanisme aucun temple n'égale, dans ses proportions isolées, les grandioses monuments de l'Inde méridionale, tels que les sanctuaires de Madura et de Trichinopoly. Peut-être l'explication s'en trouve-t-elle dans le fait que la vallée du Gange a été dévastée par le fanatisme musulman à une époque où l'art hindou n'était plus en état de refaire ses chefs-d'œuvre détruits. Mais on n'en sent pas moins qu'on vit ici dans une atmosphère essentiellement religieuse et brahmanique. Le révérend Sherring a eu la patience de compter dans la ville 1,454 temples hindous, outre 278 mosquées! Ce ne sont partout qu'édifices bâtis sur le plan uniforme des temples dédiés à Siva avec un préau ouvert, sale comme un fumier, entourant le sanctuaire carré où, sous une haute pyramide, l'emblème du dieu reçoit les offrandes des fidèles, — chapelles de moindre dimension, éparses à tous

les coins de rue, où quelque brahmane presque centenaire entretient le feu des lampes devant une statuette aux formes grossières, — niches taillées dans les murs, — *lingas* recouverts de fleurs ou de graisse, — dômes surélevés s'élançant des terrasses pour indiquer l'emplacement de quelque oratoire privé, — idoles monstrueuses se chauffant au soleil sur les escaliers des ghauts, — puits et *tanks* aux approches monumentales et aux eaux stagnantes, aussi nauséabondes que sacrées. Partout retentit le son des cloches, des tambourins, des cymbales et des gongs; sous tous les porches, des essaims de mendiants et de faquirs vous importunent de leurs sollicitations tout en murmurant des invocations et des prières. Des temples et des boutiques, voilà tout Bénarès, et encore parmi ces dernières nombre d'échoppes sont-elles consacrées à la vente d'objets pieux, amulettes, fleurs tressées en guirlande, idoles de zinc et de cuivre, statuettes coloriées en pâte de biscuit, qui rappellent les naïfs *ex-voto* vendus aux abords de nos sanctuaires catholiques et suspendus dans nos principaux lieux de pèlerinage.

Chaque temple, comme chaque *tank*, a sa légende et sa spécialité. Ce puits est l'œuvre de Vishnou, qui le creusa de ses mains et l'emplit de sa transpiration; ces empreintes grossières, taillées dans le marbre d'un ghaut, ont été laissées par les pieds du dieu quand il y descendit pour accomplir certains

rites. Ici c'est la demeure de la déesse Annpurna qui sauve de la faim et qui est regardée en conséquence comme la patronne des mendiants. Là c'est un dieu qui guérit certaine nature de maladie ou qui protége les habitants contre les voleurs. Tel réservoir rend les femmes fécondes, tel autre procure la connaissance de l'avenir, la santé du corps ou la purification des péchés; de là un grand commerce d'eau sacrée en bouteilles, ce qui du reste se voit encore dans d'autres pays et d'autres religions. Toutes ces traditions sont prises pour argent comptant par les milliers de pèlerins qui affluent journellement dans la cité sainte; maints rajahs, qui habitent au loin dans leurs terres, se sont même bâti ici, sur le Gange, un palais où ils viennent loger de temps à autre, quand ils se sentent la conscience trop lourde, ce qui doit leur arriver assez souvent. L'antique religion des Védas a réellement atteint dans la masse des esprits illettrés les dernières limites de l'idolâtrie, et quiconque n'a pas profondément pénétré dans la nature de l'hindou a peine à comprendre comment une civilisation aussi relativement avancée peut s'accommoder de superstitions à peine dignes de figurer dans le grossier fétichisme d'une peuplade en enfance.

Nous avons dit à quel point les hindous respectent la vie animale, même chez les tigres et les serpents dont les victimes se comptent chaque année

dans l'Inde par centaines de mille. Ici les animaux ne sont pas seulement respectés, mais honorés, vénérés, adorés comme dans l'antique Égypte. A chaque pas, on rencontre des taureaux sacrés qui vous regardent passer de leur œil pensif, ou de petites génisses blanches qui se frottent aux murailles et lèchent le lait répandu sur le sommet des lingas. Les pigeons et les corneilles nichent en paix sur toutes les saillies des façades. Les chiens et les chèvres se dérangent à peine devant les chameaux qui circulent chargés de ballots dans les rues encombrées. Dans un des faubourgs j'ai visité le sanctuaire de la déesse Durga, surnommé le Temple des singes, à raison du nombre considérable de ces quadrumanes qui y vivent dans une paisible abondance. Les routes voisines en sont couvertes et les jardins infestés. Mais on se garderait bien de les molester, par crainte de la vengeance populaire non moins que de la colère divine, et les impudentes créatures en profitent pour redoubler d'assurance et de malice.

Un des spectacles les plus curieux de Bénarès, et l'on peut dire les plus féériques de l'Inde, c'est l'illumination du Gange aux grandes fêtes publiques. Il est impossible de décrire ici en détail les cascades de feux multicolores qui ruissellent dans la nuit sur les gradins des ghauts, les hauts palais qui réfléchissent leurs échafaudages de lumière dans l'eau

sacrée du fleuve, les minarets dont la cime éblouissante semble rivaliser avec les constellations du ciel, enfin les innombrables pagodes dont les formes fantastiques, reproduites en traits de feu sur l'azur nocturne, font songer à quelque veilleuse de fantaisie démesurément agrandie par les caprices d'un cauchemar. Mais pour rendre compte de l'effet général, il suffira de rappeler que le Gange est tout bordé par un amphithéâtre irrégulier d'escaliers, de temples et de palais, que cet entassement d'édifices, prolongé sur une étendue de quatre à cinq kilomètres, est alors illuminé de la cime à la base, et que le cours du fleuve s'infléchit ici en un léger croissant, — de sorte que du centre et même de chaque extrémité, on peut embrasser en un même coup d'œil l'ensemble de ce panorama flamboyant, probablement unique au monde, comme l'est d'ailleurs l'architecture de la ville sacrée. Tout le monde connait ces pièces montées, imitations de monuments célèbres ou représentations d'édifices imaginaires qui alternent, dans nos grands feux d'artifice, avec les moulins, les chandelles romaines et les bouquets de fusées. Eh bien, c'est une de ces « pièces montées » qu'on a ainsi sous les yeux pendant plusieurs heures, mais avec cette différence qu'ici la pièce montée est une simple illumination de la réalité et qu'elle s'étend en ligne ininterrompue sur plus d'une lieue de longueur.

De Bénarès je me dirigeai sur Lucknow, la capitale de l'Oude. C'était repasser en une fois de l'Inde brahmanique dans l'Inde mahométane. L'Oude, en effet, est le dernier royaume musulman tombé sous la coupe des annexions anglaises; il forme aujourd'hui une simple province de l'empire anglo-indien, avec un territoire à peu près égal à la moitié de l'Angleterre et une population double de la Belgique. Le dernier souverain, qui vit encore aujourd'hui à Calcutta dans une pompeuse captivité, fut déposé en 1856 pour *misgovernment*, tel est du moins le considérant de la sentence que lui infligea le gouvernement de la Compagnie. Ce petit despote n'en était pas moins fort populaire parmi l'aristocratie militaire de son royaume, et l'on a toujours considéré la suppression de cette principauté comme une des fautes du gouvernement anglo-indien qui amenèrent l'explosion de l'année suivante.

Il ne faut pas longtemps pour s'apercevoir qu'on n'est pas à Lucknow dans le milieu de Bénarès. Plus de brahmanes gros et gras, de taureaux sacrés, de fresques idolâtres, de sanctuaires fantastiques, de *lingas* obscènes; mais une cité presque mauresque aux rues longues et droites, aux maisons basses et serrées, qui commencent invariablement par des échoppes saillantes, se continuent par des colonnades, des balcons ventrus et des fenêtres grillées, pour se terminer par des toits en terrasses. Pas de

femmes sur la voie publique. Une population relativement propre, en turbans de couleur et en calottes brodées, ne se gênant guère pour jeter sur l'Européen de passage des regards de défiance et même d'hostilité : Lucknow est une des villes qui, à tort ou à raison, possèdent une des réputations les plus mauvaises de l'Inde.

D'ailleurs, ce n'est pas la ville indigène qui est la principale attraction de Lucknow. La capitale de l'Oude est une cité relativement moderne, fondée au siècle dernier par Asaf-ul-Daulah, qui, après s'être rendu virtuellement indépendant de l'empire mogol, substitua cette nouvelle capitale à son ancienne résidence de Faizabad. Mais les princes de l'Oude avaient la manie de la bâtisse, et, naturellement, leurs courtisans ne pouvaient mieux faire que de marcher sur leurs traces, si bien que les environs de la cité proprement dite sont couverts de palais, de jardins, de tombeaux et de mosquées exhibant parfois des lignes élégantes et sévères, mais plus souvent empreintes du mauvais goût propre aux époques de décadence, et, malgré leurs proportions grandioses, dénuées à la fois de grâce dans le détail et d'harmonie dans l'ensemble. L'influence de l'Europe s'y fait déjà fortement sentir, mais pour aboutir à un bizarre mélange d'architecture mauresque et de style renaissance.

Je citerai notamment le Kaiser Bagh, palais du

dernier roi, achevé en 1850, après avoir coûté environ vingt-cinq millions de francs. On l'a surnommé un Louvre de stuc, parce qu'il se compose d'un énorme carré formé par quatre lignes de constructions monumentales avec un grand square au centre. Mais c'est à peu près le seul trait de ressemblance qu'il comporte avec l'ancienne demeure des rois de France, car, par la coloration criarde de ses façades, il a plutôt l'air d'un de ces gâteaux d'apparat qu'on voit étalés aux vitrines des confiseurs. Je ferai la même observation pour le Chantar Manzil, un entassement de dômes surmontés de parapluies, qui servait de sérail au dernier roi, ainsi que pour une compilation de colonnades, d'arches et de minarets qui, édifiée sous le nom de Kaiser Pasund par le ministre du même souverain, semble viser à une synthèse de tous les styles connus sur la surface du globe.

Le grand Imambara, où se célébrait autrefois la fête du Moharum, est d'une construction plus originale, et il ne manque même pas d'une certaine grandeur quand l'œil se promène du dehors sur la longue ligne de ses minarets et de ses *koubbas;* il est vrai que, bâti en 1784, il est d'un style moins altéré par l'influence étrangère.

L'édifice qu'on est le plus étonné de trouver ici, c'est peut-être le palais appelé la Martinière, d'après le nom de son premier propriétaire. Le général

Martin était un Français né à Lyon dans la première moitié du dix-septième siècle, qui arriva dans l'Inde comme simple soldat à la suite du fameux Lally. Sa carrière peut être prise comme exemple des fortunes étonnantes qu'à cette époque les aventuriers pouvaient réaliser chez les princes de l'Inde. Passé dans l'armée anglaise après la prise de Chandernagore, il occupait le poste de capitaine quand il entra au service des rois d'Oude, où en quelques années il amassa des richesses colossales. C'est alors qu'il se bâtit, sur les bords d'un *tank* isolé, cette étrange habitation qui, par ses terrasses, ses pavillons et ses statues, semble une caricature de Versailles. Comme il craignait qu'après sa mort le roi d'Oude ne s'appropriât ce palais avec le sans façon des souverains orientaux, il eut l'idée de rendre la localité inviolable, même pour le plus despote des musulmans, en se faisant élever un tombeau dans le souterrain où il repose encore aujourd'hui sous un sarcophage de marbre. Il fit, du reste, le meilleur usage possible de sa succession, qu'il consacra par testament à fonder trois colléges, l'un à Lyon, les deux autres, qui existent toujours sous le nom de la Martinière, à Lucknow et à Calcutta.

Tous ces palais de Lucknow ont en outre un grand intérêt historique par le rôle qu'ils jouèrent dans l'investissement, la prise, le ravitaillement et la défense de cette place durant l'insurrection de 1857.

Je n'ai pas à raconter en détail comment, aux premiers symptômes avant-coureurs du soulèvement, le Commissaire de Lucknow, sir Henry Lawrence, rassembla la petite colonie européenne dans les retranchements élevés à la hâte autour de la Résidence; comment le 29 juin, à la suite d'une sortie imprudente, une partie des auxiliaires indigènes passa aux révoltés avec ses drapeaux et ses canons; comment enfin quinze cents soldats avec plusieurs centaines de femmes et d'enfants tinrent en échec pendant plusieurs mois derrière leurs frêles remparts un nombre d'assaillants dix fois plus considérable. On peut s'imaginer les tortures morales et physiques des pauvres créatures enfermées avec les malades dans les souterrains de la forteresse improvisée, au milieu du fracas causé par les détonations incessantes du canon, l'explosion des obus, l'écroulement des murs et les cris des blessés. D'autre part, l'épouvantable tragédie de Cawnpore ne pouvait laisser aucun doute aux assiégés sur le sort qui leur était réservé, s'ils tombaient vivants entre les mains d'un ennemi sans pitié comme sans foi. Sir Henry Lawrence était mort, atteint dans sa chambre par un éclat d'obus dès les premiers jours du siége. Les assiégeants se rapprochaient graduellement de la place; le choléra et la variole emportaient chaque jour de nouvelles victimes, et les provisions commençaient à manquer. Vers la fin de septembre, tout espoir semblait perdu,



quand un jour la femme d'un sergent écossais s'écria tout à coup qu'elle entendait la cornemuse. D'abord on la crut folle, mais bientôt une canonnade rapprochée annonça l'apparition d'Havelock et de ses redoutables *highlanders*. Havelock ne réussit toutefois qu'à s'ouvrir un chemin à travers les lignes ennemies, et bientôt lui-même partagea l'investissement de la garnison; mais celle-ci, renforcée et ravitaillée, sentit renaître sa confiance et son énergie. Ce fut seulement dans le milieu de novembre que sir Colin Campbell parvint enfin à dégager Lucknow, après quatre journées de lutte où il dut successivement prendre d'assaut chacun des édifices qui s'étendent entre la Résidence et l'extrême limite du faubourg. Ce fut une lutte acharnée, où l'on ne se fit quartier de part ni d'autre. Enfin le général anglais fut assez heureux pour ramener en sûreté à Allahabad les survivants de ce siége de cinq mois.

Aujourd'hui, à part quelques villas en ruine, les dégâts sont à peu près réparés partout, sauf à la Résidence, qu'on a laissée dans son état primitif pour servir à la fois de leçon et d'exemple. La leçon, c'est le châtiment de l'imprévoyance qui seule rendit possible les succès de l'insurrection; l'exemple, c'est le souvenir de la fermeté et de la vaillance avec lesquelles une poignée d'Européens sut résister, comme dans la grande journée des Thermopyles, à toute une armée d'Asiatiques. Sans doute l'Angle-

terre avait commis de grandes fautes dans les Indes, mais l'insurrection de 1857 les lui a fait chèrement payer, et le sang-froid, la persévérance, la vigueur qu'elle a su déployer alors, sous le coup des plus graves désastres et au milieu des circonstances les plus défavorables, l'ont certainement rendue digne de ressaisir et de garder l'empire de l'Inde. Je ne connais pas dans toute l'histoire moderne un autre exemple d'une pareille crise où tous les personnages soient si bien restés à la hauteur de leur tâche, et le plus bel éloge que l'on puisse faire de la nation britannique, quelles qu'aient pu être les erreurs de ses gouvernants, c'est de rappeler comment tous les Anglais, mêlés aux événements de 1857 dans l'Inde, semblent avoir individuellement mérité la modeste, mais éloquente épitaphe, qui orne, dans le cimetière de la Résidence, la simple tombe de l'héroïque Lawrence :

CI-GIT HENRI LAWRENCE
QUI ESSAYA DE FAIRE SON DEVOIR
PUISSE LE SEIGNEUR AVOIR MERCI DE SON AME
NÉ LE 25 JUILLET 1806, MORT LE 4 JUILLET 1857

Tout plein encore de ces tristes et glorieux souvenirs, je me rendis le 9 à Cawnpore, où quelques heures suffisent pour accomplir le pèlerinage historique au camp de Wheeler, au ghaut du massacre et au

puits de Nana Sahib. C'est ici que s'est passée une des tragédies les plus poignantes de l'histoire moderne, *the tale of Cawnpore*. Par ses horreurs mêmes, elle affaiblit presque l'admiration produite par la conduite des Anglais à Lucknow, car elle montre que les assiégés de cette dernière ville, en poursuivant leur résistance à outrance, se bornaient en somme à choisir de deux morts la moins terrible en même temps que la moins inévitable. Quand éclata la révolte, sir Hughes Wheeler, qui commandait à Cawnpore, se retira avec deux cents soldats et une population civile de sept cent cinquante hommes, femmes et enfants, dans une couple de bungalows fortifiés à la hâte, et là, avec quelques canons, il tint en échec, comme à Lucknow, plusieurs milliers de rebelles commandés par le trop célèbre Nana Sahib, qui, sous des apparences ouvertes et hospitalières, cherchait depuis longtemps une occasion de venger ses griefs personnels contre le gouvernement anglais.

Le 26 juin, réduit à toute extrémité par vingt jours de siége, non moins qu'effrayé par la diminution rapide de ses approvisionnements, le vieux général se laissa prendre aux propositions de son ancien allié, qui lui offrait d'autoriser et même d'assurer la retraite de la garnison, si elle consentait à évacuer le cantonnement. Mais à peine s'était-elle embarquée, avec les femmes et les enfants sur les bateaux que Nana Sahib lui avait fait préparer au

bord du Gange, que des deux rives un feu roulant de mousqueterie fut traîtreusement dirigé sur les embarcations. Quatre hommes seulement parvinrent à s'échapper ; les autres furent massacrés sur place ou, pis encore, ramenés en captivité pour voir prolonger leur agonie de quelques jours. Le 15 juillet, comme l'armée vengeresse s'avançait sur Cawnpore, Nana Sahib, soit qu'il espérât enlever aux Anglais leur principale raison de marcher en avant à tout prix pour sauver leurs prisonniers, soit que, se sentant perdu, il ne voulût pas disparaître sans une atroce vengeance, donna froidement l'ordre de massacrer les captifs. Les hommes furent immédiatement fusillés sur la grande route ; quant aux femmes et aux enfants qui, au nombre d'au moins deux cents, étaient entassés dans un étroit *bungalow*, leur fin fut plus horrible encore. Des volées de coups de fusil furent d'abord tirées au hasard par les fenêtres et par le toit; puis, une bande de forcenés, ivres de rage et de luxure, se rua à l'intérieur pour achever l'œuvre des balles. Mais il faut jeter un voile sur ces horreurs. Comme l'écrit M. de Valbezen dans sa consciencieuse histoire de cette insurrection, « jamais chrétiennes, dans le cirque de Rome, ne furent livrées à de plus féroces bêtes ».

Quand le soir mit fin au carnage, Nana se commanda une *nautch* qui dura une partie de la nuit, et le lendemain matin cadavres et mourants furent

jetés pêle-mêle dans un vaste puits où les premiers Anglais qui pénétrèrent dans le retranchement trouvèrent une masse confuse et méconnaissable de vêtements ensanglantés, de cheveux épars et de membres humains. On conçoit l'inextinguible soif de vengeance que la vue ou même le récit d'un pareil spectacle dut jeter dans le cœur des Anglais, et s'il y a quelque chose de surprenant, ce n'est pas qu'à leur tour ils aïent commis quelques excès dans l'ardeur de la répression, c'est qu'ils n'en aient pas commis davantage encore. Des cruautés inutiles ne sont jamais justifiables, mais je laisserai le soin de leur jeter la première pierre aux gens assez sûrs d'eux-mêmes pour répondre qu'ils n'en auraient pas fait autant.

Aujourd'hui, une église monumentale, ornée de dalles commémoratives, s'élève sur l'emplacement des *bungalows* où se passa le premier acte de la tragédie, et une haie de deux cents mètres carrés marque la ligne du retranchement qui protégeait seul cette faible forteresse. De là, un sentier qui longe le fond d'un ravin asséché mène au *Slaughter ghaut*, « l'embarcadère du Massacre » ; c'est une plage aride et solitaire, bordée d'un petit temple hindou aujourd'hui déserté par les fidèles et condamné à disparition prochaine, sous la double action du Gange qui ronge sa base et d'un figuier sacré qui lézarde ses murs. Enfin, sur l'emplacement du puits

qui renferme encore les restes mélangés des dernières victimes, on a élevé une sorte de haute balustrade en gothique fleuri, — un style peu en harmonie avec l'impression lugubre et encore fraîche des souvenirs qu'il encadre. Au centre s'élève un piédestal avec cette inscription : « Consacré à la « mémoire d'une nombreuse troupe de chrétiens, « consistant surtout en femmes et en enfants, qui « furent cruellement massacrés près de ce lieu par « les complices du rebelle Nana Dhoundou Punth « de Bithour, et jetés, morts et mourants, dans le « puits ci-dessous, le 15e jour de juillet 1857. »

Qu'on soit Anglais, Belge, Français ou Russe, à la lecture d'une pareille inscription et sur le théâtre même d'un drame qui fait encore frissonner aujourd'hui, tous ceux qui ont du sang blanc dans les veines comprennent instinctivement qu'ils appartiennent à une même patrie, et, devant ce lugubre épisode de la lutte qui se poursuit depuis l'origine des temps historiques entre l'Europe et l'Asie, je défie bien chacun de nous de ne pas sentir en soi quelque chose de plus terrible que la haine de nation à nation : la vraie haine de race. C'est en vain que le ciseau de Marochetti a placé sur le couronnement du cénotaphe la statue de l'Ange de la Miséricorde : on ne quitte certainement pas cette sinistre margelle meilleur qu'on n'y est venu. Les Anglais ont raison de fermer aux indigènes l'accès

du lieu : il y a là trop de sang entre les deux peuples.

Plus mélancolique peut-être, mais moins âpre, est l'impression laissée par le petit cimetière qui, consacré par l'initiative privée dans un coin du jardin avoisinant, précéda l'érection du monument expiatoire. Des fleurs cultivées par un jardinier natif s'y épanouissent librement au soleil, et des oiseaux y nichent dans des cyprès et des mélèzes où la brise se joue avec un murmure qui doit rappeler aux victimes endormies dans la paix du tombeau les bruits familiers de leur patrie lointaine.

Le lendemain j'arrivai à Agra par un embranchement de l'Est indien qui, après avoir quitté le Gange près de Cawnpore, continue sa route vers le nord-ouest, sur la rive gauche de la Jumna. Je ne connais dans l'Inde aucune ville dont l'approche soit aussi monumentale. Au moment d'entrer dans la station d'Agra, on voit se dérouler sur les bords de la Jumna une longue ligne de minarets et de dômes, commençant par l'incomparable silhouette du Taj pour se terminer aux tombeaux qui bordent le cours supérieur de la rivière. Au centre s'élèvent les hautes murailles du Fort qui, par-dessus ses créneaux arrondis, laisse apercevoir les flèches dorées de ses kiosques et les coupoles marmoréennes de ses palais. Si ensuite on pénètre dans cette forteresse par la porte qui donne sur l'intérieur de la

ville, on est assez désenchanté de n'apercevoir que les lourdes casernes du quartier européen; mais il faut se rappeler que cette enceinte a presque deux kilomètres de tour, et, dès qu'on a franchi les premières terrasses, on voit apparaître dans toute son étendue l'assemblage des monuments qui formaient la résidence du grand Akbar et de ses successeurs. D'après mon impression, ce palais surpasse même le fort de Delhi, ne fût-ce que par l'élégance des galeries et des pavillons qui dominent ici le cours de la Jumna. On ne doit à Akbar que la partie du palais bâtie en grès rouge, d'un style plus sévère, distingué par la substitution de consoles hindoues à l'arche mauresque. Mais dans les constructions de ses successeurs c'est le marbre qui domine, incrusté de fleurs en jaspe, cornaline, lapis-lazuli, absolument identiques avec les mosaïques florentines. On prétend que l'importation de cet art est dû à un Français, Austin de Bordeaux, qui fit fortune à la cour de Shah Jehan dans la première moitié du dix-septième siècle. Près du palais proprement dit s'élève la Moti-musjid, la mosquée perlée, qu'on ferait mieux d'appeler la perle des mosquées, bien que sa façade de grès rouge ne laisse guère soupçonner les splendeurs de son intérieur. Elle se compose d'une immense cour bordée sur trois côtés par une galerie couverte, et sur le quatrième par un préau dont le plafond, surmonté de trois coupoles, repose sur

vingt-quatre arches de style mauresque — le tout dans un marbre du blanc le plus pur. Je ne connais pas de monument où tant de simplicité s'unisse à tant de grandeur. Mieux que dans nos églises gothiques, dont le demi-jour peuplé de fantômes convient aux sombres mythes du Nord, c'est bien dans un pareil sanctuaire, éclatant de marbre et d'azur, que l'esprit, pénétré par l'infini, se sent emporté vers les régions les plus sereines et les plus épurées du sentiment religieux.

Mais la merveille d'Agra, sinon de l'Inde, c'est le Taj, le célèbre monument d'amour conjugal où Shah Jehan repose à côté de la belle Moumtaz. Je pourrais en redire les moindres dimensions, le prix auquel on évalue sa construction, le nombre de ses terrasses, de ses minarets et de ses coupoles, la forme de ses arches, le dessin de ses cloisons et le nom de ses ornements; mais je ne commettrai point un pareil sacrilége. Le Taj doit se voir et se sentir; il ne peut ni se décrire ni se dépeindre. On l'a appelé tour à tour un poëme, un rêve de marbre, un château bâti dans l'air avec de la rosée et des rayons de soleil. Ces épithètes ne sont pas exagérées si l'on veut rendre le parfum de hardiesse et d'élégance qui, à la vue de ce chef-d'œuvre, m'a fait comprendre pour la première fois la poésie de la pierre.

Je visitai le Taj dans diverses circonstances pen-

dant mon séjour, et je me demande encore s'il doit être vu de préférence au grand soleil, quand, après avoir franchi un portique de grès rouge, on le découvre soudain, au bout d'une longue avenue de cyprès, comme un bloc de neige taillé dans l'azur profond du ciel, ou à la clarté blafarde de la lune, lorsque, se découpant sur les masses sombres de la verdure et du ciel, il se dresse comme un transparent d'albâtre éclairé par quelque flamme intérieure.

Agra est un excellent centre d'excursions dans les domaines classiques de la civilisation mogole. Un des sites les plus intéressants à visiter dans les environs est certainement la ville de Futtipore-Sikhri, capitale du grand Akbar, qui fut bâtie et abandonnée dans l'espace de cinquante ans.

Quel gaspillage du travail humain dans toutes ces créations des Mogols! On ne peut errer dans la campagne, aux abords d'Agra ou de Delhi, sans bientôt discerner sur l'horizon monotone de la grande plaine hindoustanique quelque massif de lignes sombres, formé par une enceinte fortifiée d'où émergent de hautes tours, des toits en terrasse, des dômes de divers styles, des chapiteaux ornementés et des minarets aux pointes dorées. Vous cherchez une porte ou au moins une brèche pour pénétrer dans ce que vous croyez peut-être une cité riche et populeuse. Vous feriez mieux de rester au dehors avec

votre illusion; car, une fois le rempart franchi, vous n'avez plus devant vous qu'un de ces sépulcres blanchis dont parle l'Écriture. Les broussailles ont envahi les cours où piaffait autrefois la brillante escorte des princes; des tigres logent dans les harems, et les serpents nichent sous les trônes de marbre. Les palais sont encore debout, et telle est même leur force de résistance que, n'était l'indéniable moisissure des siècles, on les croirait bâtis de la veille. Mais les maisons ont disparu avec les habitants; ou bien, si l'on trouve encore quelques demeures humaines parquées sur un terrain vague de la vaste enceinte, c'est un groupe de huttes en pisé et en chaume, basses et sales, dont les misérables occupants ne savent même plus le nom de leurs prédécesseurs. Je ne connais rien de mélancolique comme ces villes désertes de l'Hindoustan qui n'ont jamais été détruites, mais qui, créées par un caprice de despote, ont dû à un autre caprice la fin de leur éphémère existence.

Futtipore-Sikhri renferme peut-être les monuments les plus complets et les plus purs du style hindou ou mogol. S'il faut en croire la tradition, Akbar se décida à fonder sur cet emplacement une ville qui couvrait plus de deux lieues carrées, pour commémorer la naissance de son fils, attribuée à l'intercession d'un pieux faquir, Salim Chishti, qui habitait le rocher de Futtipore, et ce fut également

pour ne pas déplaire au saint homme, ennuyé par le voisinage d'une grande ville, qu'il résolut de transférer à Agra le siége de son gouvernement, ainsi que toute la population de sa nouvelle capitale. Quoi qu'il en soit, Futtipore-Sikhri est toujours debout pour montrer à quelles inutiles prodigalités peut conduire en Orient une simple fantaisie de souverain. Et cependant ce despote était encore le plus tolérant, le plus éclairé et le plus sage de tous les empereurs qui, depuis la première invasion mahométane, ont tenu en main les destinées de l'Hindoustan !

Futtipore-Sikhri, ou du moins ce qu'il en reste, c'est-à-dire le palais proprement dit, est moins une ville ruinée qu'une ville abandonnée, tant la pierre dont elle bâtie — un grès rouge caractéristique des constructions d'Akbar — a su résister aux injures du temps, sinon des hommes. Elle s'élève au sommet d'un plateau qui permet à la vue d'embrasser une immense étendue de campagnes plates et cultivées, mais d'apparence peu peuplée, parsemée de tombeaux et de ruines informes.

Le monument le plus remarquable dans l'intérieur du palais, c'est la grande mosquée où la tombe de Salim Chishti se dresse au centre d'un rectangle formé par des cloisons de marbre à jour, du travail le plus délicat et le plus précieux; on dirait des panneaux de dentelle. La mémoire du saint est tou-

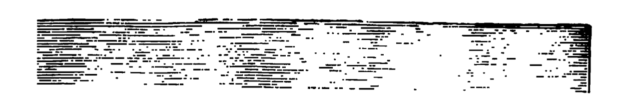
jours un objet de grande vénération, et plusieurs de ses descendants qui ont le privilége d'être enterrés dans l'enceinte vivent encore parmi les villages des environs; ce fut l'un d'eux qui nous servit de guide. Sous les murs de la mosquée se voit un *tank* circulaire, aux eaux verdâtres et nauséabondes, où, pour quelques pièces de cuivre, des gamins du pays plongent d'une hauteur de *soixante-dix pieds* comme une troupe de gigantesques grenouilles. Parmi les autres curiosités du lieu, il faut citer la maison de Birboul, favori hindou de l'empereur, aussi remarquable par la finesse des détails que par le grandiose de l'ensemble; on l'a comparée avec raison à un édifice cyclopéen passé par les mains d'un sculpteur chinois; puis la maison de la « dame chrétienne », une Portugaise qu'on suppose avoir été une des femmes de l'éclectique Akbar; on y voit des restes de fresques où l'on croit retrouver, contrairement à tous les préjugés musulmans, des épisodes de la mythologie hindoue et même une représentation de l'Annonciation, — le « Trésor »; une espèce de labyrinthe où les savants veulent simplement voir l'entrée secrète du trésor, mais où une légende prétend qu'Akbar jouait à cache-cache avec ses femmes, dans un costume des plus simples; enfin la « chambre du conseil privé », une sorte de pavillon flanqué intérieurement de cinq piliers fantastiques, l'un au centre, les autres aux quatre coins, où l'on soutient que

l'empereur se perchait respectivement avec ses quatre principaux ministres pour discuter les affaires de l'État, et le *Panj Mahal,* une superposition de cinq étages en retrait ornés de colonnades et terminés par un petit kiosque incroyable de hardiesse et d'élégance. Toutes ces constructions, du reste, où le pilastre des hindous se marie à l'arche des mahométans, et les figures géométriques des seconds aux ornements fleuris des premiers, caractérisent le système général d'Akbar qui entreprit de fondre en une seule nationalité la race conquérante et la race conquise. Sans abandonner ouvertement le culte du Prophète, il alla jusqu'à établir, sous le nom emphatique de « divin monothéisme », une religion nouvelle, où, tout en conservant les formes du mahométisme, il introduisait des pratiques empruntées aux hindous, aux guèbres et aux chrétiens.

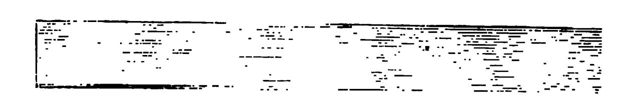
Après avoir constaté à Futtipore-Sikhri l'influence du style hindou sur l'architecture mahométane, j'étais assez curieux de constater l'influence du style mahométan sur l'architecture hindoue dans le fameux temple cruciforme construit près de Mattra par ce rajah Man Singh, qui fut le disciple et le confident d'Akbar. Mattra, du reste, avec son district qu'on a appelé la Palestine des hindous, vaut bien une visite de vingt-quatre heures, tant pour ses rapports avec la naissance et les exploits du dieu Christna



LA V











P. 216-17.

que pour le nombre, le pittoresque et l'élégance de ses sanctuaires.

D'Agra on peut gagner Mattra par le chemin de fer; mais, comme le trajet prend au delà de six heures, il est bien préférable de s'y rendre par la poste, qui, avec de bons relais, vous fait franchir en quatre ou cinq heures cette distance de trent-cinq milles. Nous partîmes à trois heures, dans une voiture qui avait été envoyée à mon compagnon, sur un simple mot de recommandation, par les Seth, banquiers hindous de Mattra, qui passent pour les Rothschild de la province. Après avoir dépassé à Sicundra le tombeau d'Akbar, — beau mausolée de grès rouge qui s'élève en une succession de terrasses flanquée d'une arche monumentale et terminée par une balustrade ou plutôt par une cloison de marbre à jour d'un travail exquis, avec des kiosques aux quatre coins, nous croisons les premiers *cossminars*, sortes de gigantesques *lingas* élevés par l'empereur, de distance en distance, sur la route d'Ajmire, pour rappeler un pèlerinage qu'il fit dans cette dernière ville avant la naissance de son fils : on voit qu'Akbar prenait au sérieux son éclectisme religieux. La route se poursuit le long de la grande *trunk road* qui réunit Calcutta à Peshawar, le long d'un pays plat et fertile, mais dont la monotonie est à peine relevée çà et là par un village en pisé ou par un *camping ground;* on donne ce dernier nom à des terrains vagues que le gouvernement

fait maintenir en friche le long des routes principales pour servir au campement des troupes en marche. Il faisait nuit quand nous arrivâmes dans les cantonnements de Mattra, où nous reçûmes l'hospitalité chez le député-magistrat du district. Les *magistrats,* qu'on nomme aussi collecteurs, sont des fonctionnaires qui correspondent aux sous-préfets de France, mais avec cette différence qu'à leurs fonctions purement administratives ils ajoutent la collection des impôts et l'administration de la justice. On conçoit les services que peut rendre dans une pareille position un Anglo-Indien intelligent et actif. Notre hôte de Mattra, qui joignait la science de l'archéologie au talent de l'administrateur, ne pouvait trouver un théâtre plus digne de son activité. Après avoir publié, il y a trois ans, une description complète de son district, il s'était mis courageusement à assainir et à embellir son chef-lieu, qui, comme toutes les villes hindoues, avait besoin d'un Haussmann. Non content de travailler sans relâche à la réparation des anciens monuments, il favorisait encore la taille des pierres, cette spécialité de Mattra, par la construction d'édifices nouveaux, tels qu'un musée où il comptait étaler les beaux résultats de ses fouilles et un *dak-bungalow,* où, pour une roupie par tête, les voyageurs de passage pourront dormir à l'abri de merveilles artistiques assez rares dans ce genre de constructions.

L'argent ne manque jamais dans l'Inde à un administrateur énergique. Le gouvernement, en effet, qui, en théorie, *ignore* sagement les différents cultes de l'Inde et se borne à subsidier les chapelains des troupes européennes, n'en délie pas moins assez aisément les cordons de sa bourse, lorsque, sous prétexte d'archéologie, on lui demande des subsides pour la réparation ou l'entretien des monuments religieux, à quelque secte qu'ils appartiennent. D'autre part, les riches indigènes ne refusent jamais de contribuer, souvent dans d'énormes proportions, aux œuvres de piété ou de bienfaisance qui semblent de nature à leur attirer les bénédictions de la postérité, surtout quand ces œuvres leur sont recommandées par quelque agent du pouvoir. Enfin, en ce qui concerne spécialement Mattra, cette ville, qui, à part la taille des pierres, a pour unique industrie de vivre de ses innombrables pèlerins, passe pour une des plus riches de l'Hindoustan, et, grâce à son octroi, fournit d'inépuisables ressources à une municipalité élective, mais complaisante, comme toutes les municipalités de l'Inde.

La ville de Mattra, qui renferme une soixantaine de mille âmes, est une des cités les plus propres que j'aie rencontrées dans l'Inde; ses rues sont pavées de dalles artificiellement cannelées pour empêcher les chevaux de glisser, et sont bordées

de boutiques et de temples; ces derniers s'élèvent généralement au centre d'une cour intérieure communiquant avec la rue par un escalier que surmonte un portique en pierre sculptée d'un effet fort élégant. On compte du reste dans le district plus de cinq mille temples, sanctuaires et chapelles, presque tous dédiés à Christna. Ces édifices sont d'origine récente; en effet, tous les anciens temples, et notamment la grande pagode de Mattra, une des plus célèbres de l'Inde, furent renversés par le fanatique Aurengzeb qui éleva deux gigantesques mosquées sur leurs ruines; mais, par un juste châtiment, toutes deux tombent aujourd'hui en ruine, faute de musulmans pour y pratiquer leur culte, tandis que les sanctuaires de Christna se sont partout relevés, plus nombreux et plus riches. De patientes fouilles, exécutées autour de la mosquée principale, ont fait découvrir sous une première couche de débris hindous une autre couche de sculptures bouddhistes; ainsi s'est refaite peu à peu l'histoire religieuse de Mattra, comme sous le marteau des géologues se refait, strate par strate, l'histoire de la terre. Mattra était, du reste, connue des Grecs sous le nom de Methora, et quelques-unes des sculptures bouddhistes révèlent incontestablement une influence hellénique, dans l'attitude des personnages, la coupe des vêtements et le choix des sujets. Il est probable que Mattra était déjà un lieu saint avant l'établisse-

ment du bouddhisme, mais c'est en vain qu'on chercherait dans le sol les traces de cette période reculée; car il paraît que les Aryens ne bâtissaient pas de monuments; ils se contentaient d'écrire des livres, comme les Védas, qui survivront probablement aux édifices de leurs successeurs.

Quoi qu'il en soit, chaque montagne, chaque village, chaque bois, chaque *ghaut* se rattache dans le district à quelque épisode de la vie de Christna. Ici, une petite chapelle qui s'élève au milieu des jardins rappelle l'endroit où il fut mis furtivement au monde dans les ténèbres de la nuit; là, les eaux de la Jumna s'abaissèrent pour lui permettre de passer à sec dans les bras de son père putatif. Voilà le village où il grandit au milieu des troupeaux, jouant avec les petites laitières qui devinrent bientôt l'objet de ses premières amours et stupéfiant ses parents adoptifs par des merveilles d'agilité et de force qui font songer aux exploits d'Hercule. C'est de ce rocher qu'il précipita l'usurpateur Kansa, et c'est sur les bords de ce ghaut qu'il se reposa après avoir tué le tyran.

L'incarnation de Vishnou au sein d'une famille d'origine royale, la nécessité de celer sa naissance par suite de la prédiction faite au tyran Kansa, qu'un jour cet enfant s'installerait sur son trône usurpé, la fuite de Christna qui fut élevé secrètement au milieu des troupeaux dans la maison d'un berger, enfin un

inutile massacre des innocents, perpétré par Kansa sur tous les nouveau-nés du royaume qui se trouvaient dans les conditions d'âge indiquées par la prophétie, — tous ces détails, sans compter le nom même de Christna, rappellent d'une façon frappante les circonstances dont l'Évangile a entouré la naissance du Christ. Aussi les partisans des deux religions se sont-ils emparés de cette coïncidence pour s'accuser mutuellement de plagiat. On conçoit que je ne m'aventure pas à la légère dans une controverse aussi scientifique. Je dirai seulement que, d'une part, le nom de Christna figure déjà dans le poëme épique du Mahabarata, écrit quelque quatorze siècles avant notre ère ; mais, d'autre part, les détails de la légende qui complètent la ressemblance des deux figures peuvent parfaitement ne s'être formulés qu'à une époque bien postérieure à la naissance du Christ, sous l'influence des traditions occidentales.

On conçoit le respect de la vie animale qui doit prévaloir dans un centre aussi vivace de l'hindouisme. Les singes sont ici encore plus nombreux et plus malfaisants qu'à Bénarès, au point que les habitants eux-mêmes ont sérieusement demandé aux autorités britanniques, non de détruire, ce qu'on leur eût sans doute accordé avec empressement, mais simplement de déporter, en tout bien, tout honneur, ces hôtes aussi incommodes que

sacrés. Des pigeons sauvages picorent impunément sur l'établi des marchands de poteries; de vertes perruches nichent sous les corniches des temples, et de petits écureuils qui foisonnent parmi les arbres des routes se laissent presque écraser sous les pieds des chevaux. Enfin, aux portes de la ville, un placard du gouvernement défend aux Européens de chasser entre Mattra et Bindrabun.

Bindrabun, qui est à cinq milles de Mattra, est moins une ville qu'une collection de temples. On y remarque, entre autres, une pagode récemment élevée par la famille des Seth sur le plan suivi dans l'architecture religieuse du Sud. Bien qu'assez petite, elle n'en a pas moins coûté quarante-cinq lakhs (plus d'un million de francs), sans compter les revenus des cent villages qu'on lui a constitués en dotation. Mais l'édifice le plus célèbre, c'est sans contredit le temple cruciforme bâti à la fin du seizième siècle par Man Sing, rajah d'Amber. Il a la forme d'une croix grecque, — la nef, ainsi que les deux transepts, ayant chacun cent pieds de long. Le sanctuaire dédié à Christna est séparé du chœur proprement dit par une cloison de pierre percée de portes. Les piliers sont du style hindou le plus riche et le plus pur; mais à mi-hauteur court une sorte de galerie formée par des arches mauresques; enfin, la voûte est en ogive, comme dans nos cathédrales gothiques, achevant ainsi d'unir dans un ensemble

singulièrement harmonieux l'architecture de trois races et de trois religions. Cet édifice, unique dans l'Inde, est un des plus intéressants que puisse souhaiter un archéologue, et il serait vraiment fâcheux que le gouvernement lésinât sur les quelques mille roupies nécessaires à sa complète restauration.

Une petite ligne, construite dans les conditions les plus économiques, réunit Mattra à l'Est indien, par où je gagnai Delhi le jour suivant. De la gare qui avoisine l'enceinte de la vieille capitale mongole, je me fis directement conduire au camp anglais, où lord Napier avait bien voulu m'offrir l'hospitalité. Ma tente était dressée dans un petit vallon solitaire, à quelque distance du quartier général, sous un repli de la petite chaîne basaltique, le *Ridge*, qui a joué un rôle si important dans le dernier siége de Delhi par les Anglais en 1857.

De la crête on découvre au loin la vieille cité découpant sur l'horizon lumineux ses tours, ses minarets et ses dômes, tandis que, dans la direction opposée, c'est à peine si l'on entrevoit les blanches draperies de quelques tentes disséminées sous les mimosas. Le soir, quand la lune inondait le paysage de ses mystérieuses clartés, on ne se serait guère douté que nous fussions ici entre un camp de soixante mille âmes et une cité de plusieurs cent mille habitants. Une fois que les trompettes des Gourkhas népaulais, mes voisins de camp, avaient

sonné la retraite répercutée dans le lointain par les clairons de chaque régiment, on ne percevait plus d'autre bruit que le gloussement sourd de quelque chameau soupant sur les épines des acacias, ou le glapissement aigu des chacals qui errent la nuit à travers les tentes en quête d'une proie.

Quoi qu'on puisse en penser, cette vie sous la tente, si elle lasse à la longue, se retrouve toujours avec un certain plaisir, ne fût-ce que par contraste avec les habitudes plus raffinées de la civilisation moderne. L'existence des camps dans l'Inde a du reste un caractère tout particulier et tout nouveau, même pour ceux qui ont pu acquérir en Europe quelque expérience de la vie militaire. Vous entrez ici comme dans une ville ouverte; pas de grand'-gardes, de sentinelles, de mots de passe; à peine çà et là un écriteau portant les mots d' « entrée interdite », *no thorough fare,* devant les allées réservées à l'usage du commandant en chef et de sa suite. Le chiffre des soldats, tant européens qu'indigènes, ne dépasse guère une vingtaine de mille; mais, avec l'innombrable supplément de population civile que les armées traînent à leur suite dans l'Inde, ce chiffre est presque triplé, et, comme les précautions sanitaires exigent, surtout sous ce climat, qu'une pareille masse d'hommes soit considérablement disséminée, le visiteur doit trouver le chemin de sa tente dans un labyrinthe de trois lieues carrées. Du moins, en route

ne manquera-t-il pas de tableaux pittoresques, soit qu'il tombe sur un *commissariat* dont l'enceinte est encombrée de ballots, de mulets, de chameaux et d'éléphants rangés en bataille sous la surveillance de quelques cornacs déguenillés, soit qu'il traverse les nombreux bazars où, près de chaque régiment, se trouvent rassemblés, sous de petits hangars qui tiennent le milieu entre la tente et la hutte, les échantillons de toutes les marchandises, de toutes les professions et de toutes les races de l'Inde. — Mais quelle est cette odeur nauséabonde qui s'échappe d'un terrain vague? Une nuée de vautours, qui semble présidée par un *philosophe* gravement perché sur ses longues échasses, nous avertit que les fossoyeurs naturels de l'Inde sont en train de dépecer le cadavre d'un chameau mort il y a quelques heures. Des hurlements attirent-ils notre attention, c'est une meute complète de chiens courants que le *mess* d'un régiment voisin entraîne avec lui dans ses changements de garnison. Voici un bataillon qui revient de la parade, musique en tête. Devant les rangs s'avancent le colonel et le major sur deux pur sang anglais, et entre eux deux amazones, probablement leurs femmes ou leurs sœurs, semblent partager la dignité sinon les soucis du commandement. Il faut avouer toutefois que c'est pousser un peu loin le respect des *women's rights*. Les Anglais ont le bonheur de posséder des femmes

habituées à s'associer à toutes les phases de leur existence, et c'est même là un indice indéniable de leur supériorité sur nous. Mais les choses de la guerre sont heureusement des occupations où la femme n'a rien à voir, en attendant que l'homme les répudie à son tour, et les régiments d'amazones appartiennent au passé, non à l'avenir. En résumé, je ne suis pas militaire; mais si l'on veut mon impression sur les camps de Delhi, c'est qu'ils sont beaucoup trop charmants pour être sérieux. Presque tous les officiers ont leurs femmes près d'eux; de là un certain luxe dans l'aménagement des tentes, qui prennent une envergure démesurée; dans le nombre des domestiques, qui se multiplient d'une façon effrayante; enfin dans l'organisation des *mess*, où l'on ne peut dîner qu'en habit noir et en cravate blanche.

Je diversifiai naturellement mon séjour du camp par de nombreuses visites à la ville, ainsi qu'aux ruines des environs.

Delhi est, d'après les archéologues, une des villes les plus anciennes du monde; elle en aurait été certainement une des plus considérables, s'il fallait en juger par les ruines qui n'occupent pas moins de sept lieues carrées autour de la cité actuelle. Mais il faut se rendre compte qu'il y a là les débris d'au moins sept Delhi successives. En effet, il n'y a peut-être pas de ville historique qui ait si souvent changé

d'emplacement, soit à la suite d'une mise à sac par un conquérant de passage, soit par le simple caprice d'un maître, désireux d'éclipser les constructions de ses prédécesseurs, ou simplement d'attacher son nom à une cité nouvelle.

La Delhi actuelle ne remonte qu'au règne de Shah Jehan, dans la première moitié du dix-septième siècle; mais les monuments érigés par cet empereur la mettent en état d'éclipser toutes les villes de l'Inde septentrionale, à l'exception d'Agra. Sa *Djemmâ Musjid* passe pour une des mosquées les plus grandioses de l'Inde, sinon même de l'Orient, et son *Fort*, ou plutôt les palais qu'il contient, révèle le complet épanouissement du style hindoustanique, qui naquit d'une heureuse combinaison entre l'art hindou et l'art musulman.

Le principal bazar ou *Chandi Chouk*, qui traverse toute la ville, consiste, par une exception peut-être unique en Orient, dans une rue longue et large, plantée d'arbres sur tout son parcours. Là se trouvent les boutiques de maroquinerie et de bijouterie qui sont de temps immémorial une spécialité de Delhi. Il paraît cependant que le Chandi Chouk a beaucoup perdu de sa splendeur depuis que l'Angleterre a supprimé jusqu'au fantôme de l'ancienne cour mogole. On sait que le dernier empereur, solennellement jugé et condamné pour avoir trempé tacitement dans la révolte des cipayes et dans le

massacre des Européens à Delhi même, fut déposé à la fin de 1857, et déporté aux îles Andaman. C'est donc ici que s'est passé l'épilogue, comme le premier acte du drame qui faillit mettre fin à la domination anglaise dans l'Inde.

On conçoit le prestige mystérieux que Delhi exerce sur les musulmans de l'Inde, quand on songe à l'éclat de ses souvenirs historiques, et à l'importance de son rôle dans les annales de la Péninsule ; c'est en effet dans son voisinage que s'est décidé à quatre reprises le sort de l'Hindoustan. Aussi était-elle naturellement désignée pour la récente cérémonie où, dans tout l'éclat de la pompe orientale et avec le concours de tous les princes vassaux, lord Lytton, le nouveau vice-roi, a solennellement proclamé la reine Victoria « Impératrice de l'Inde ».

Des cinq ou six Delhi qui ont précédé la ville moderne, la plus intéressante m'a paru se trouver dans la forteresse du Rai Pithora, — le dernier représentant de la dynastie hindoue, — tant à cause de son antiquité qu'à raison de ses monuments, et notamment de son Koutoub Minard, la plus haute tour du monde, élevée, peu après l'invasion musulmane, par Koutoub Ud-Dîn-Aibouk. C'est moins une colonne qu'un faisceau de colonnes rayonnant du sommet vers la base, bien que d'en bas, par un étrange effet de perspective, le couronnement semble surplomber, sur tout le pourtour, la tête des observa-

teurs. La hauteur absolue de la tour dépasse deux cent quarante pieds ; des balcons circulaires la divisent en cinq étages, qui sont, les trois premiers en grès rouge, les deux autres en marbre ; enfin un escalier, qui s'élève en spirale à l'intérieur, permet d'atteindre, sur la petite plate-forme du sommet, le point de vue le plus étendu et le plus complet dont j'aie joui dans l'Hindoustan. Toutefois cette description ne peut rendre qu'imparfaitement l'étrange aspect de ce monument, qui est bien une œuvre digne d'un conquérant riche, puissant et barbare, visant au grandiose plutôt qu'au gracieux. Telles devaient être les constructions cyclopéennes, contemporaines de la légendaire Babel.

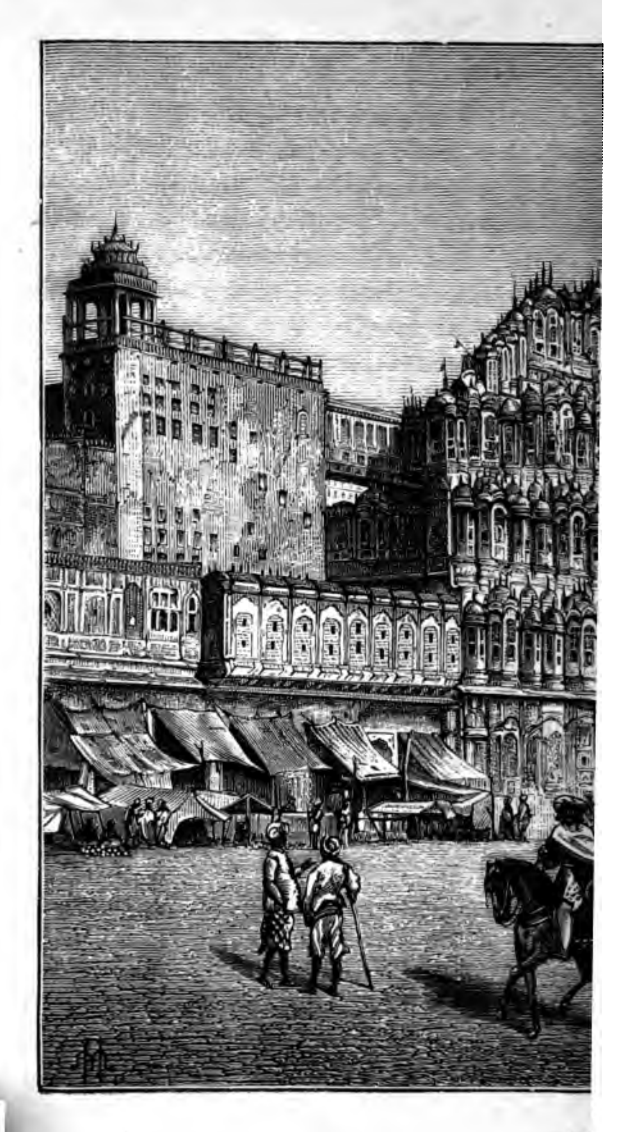
De Delhi je fis une pointe sur Jeypore, par une petite ligne qui réunira un jour Delhi et Agra à Bombay, en passant par les principaux États du Rajpoutana. Les Rajpoutes constituent encore aujourd'hui une des races principales de l'Inde. Les Aryens et les Mongols ne sont pas, en effet, les seuls peuples qui aient réussi à s'établir dans la Péninsule, côte à côte avec les populations tamiles refoulées vers le sud. A une époque assez obscure, les Sakias, ou Huns blancs, passèrent le bas Indus, et, sous le nom de Rajpoutes, occupèrent les territoires situés entre le Gange et le royaume de Mysore. Quand survinrent les invasions mahométanes, leurs clans avaient encore assez de vigueur originaire pour sur-

vivre à cette tourmente de cinq siècles, et si presque tous reconnurent la souveraineté nominale des Grands Mogols, ils n'en conservèrent pas moins jusqu'à nos jours une indépendance armée. Quelques-unes de leurs dynasties, comme les maharanas d'Oudeypore, ne consentirent même jamais à se mésallier avec les empereurs de Delhi, malgré les propositions de ces derniers. Il est vrai que les souverains d'Oudeypore veulent remonter jusqu'au soleil et à la lune. La dynastie de Jeypore, qui n'affiche pas de prétentions aussi exorbitantes, n'en retrace pas moins sa généalogie jusqu'à Rama, le roi légendaire de l'antique Aoudhya, et il est certain qu'elle a occupé le trône de Jeypore sans interruption depuis la fin du dixième siècle. Quand arriva la débâcle de l'empire mogol, Jeypore s'allia avec d'autres principautés rajpoutes pour secouer la suzeraineté musulmane; mais ce ne fut que pour être ravagée par les Pindaris et rognée par les Mahrattes, tant qu'enfin, au commencement de ce siècle, le gouvernement anglais mit un peu d'ordre dans les affaires de l'Inde centrale. Depuis cette époque, la principauté a joui d'une paix profonde, et l'on peut ajouter, d'une prospérité croissante. Avec un territoire de plus de quinze cents milles carrés, elle compte actuellement une population d'environ deux millions. Ses revenus s'élèvent à près de vingt-neuf millions de francs; mais il faut en décomp-

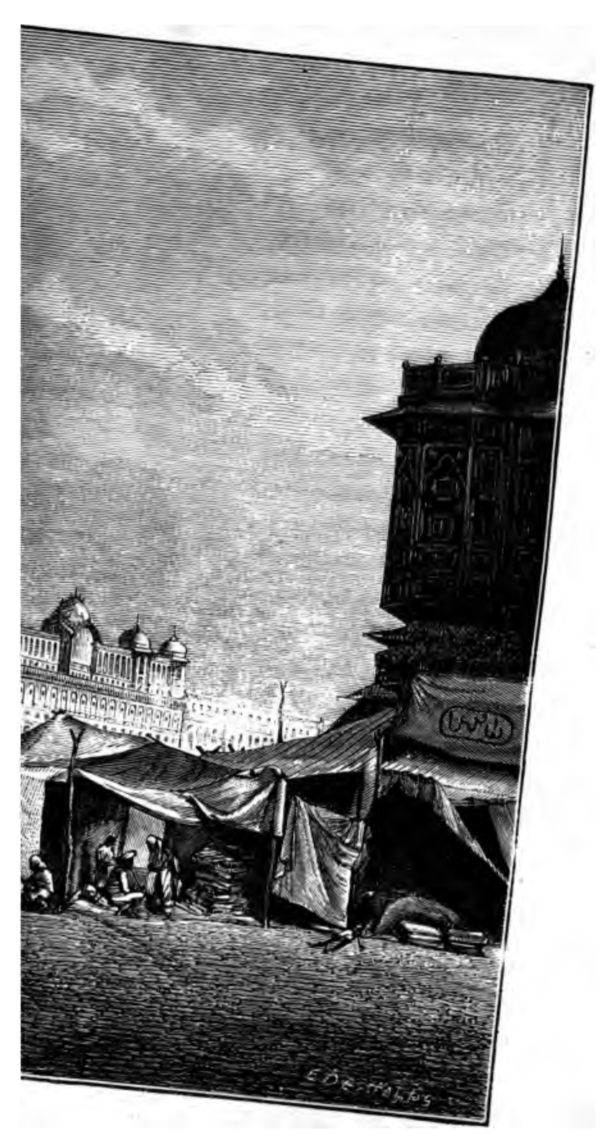
ter *plus de dix-sept,* aliénés dans des dotations religieuses ou féodales. Heureusement l'administration est assez bonne, en même temps que d'une simplicité patriarcale, et si la fertilité du sol, qui reste la principale assiette de l'impôt, laisse beaucoup à désirer, en revanche la fabrication du sel que l'État retire de son grand lac Amer lui assure d'abondantes ressources, sans parler des carrières de grès et de marbre qui contribuent à la richesse générale du pays. L'autorité britannique a même dû entourer la principauté d'une haie en épines, gardée par un cordon de douaniers, pour empêcher le sel jeyporais de stériliser son propre monopole dans tout le nord de l'Inde.

La capitale actuelle, pittoresquement située sur le fond d'un ancien lac, dans un repli de la petite chaîne qui constitue l'ossature du Rajpoutana et qui forme la limite orientale du grand désert indien, est une des plus régulières et en même temps des plus originales qu'on puisse imaginer. Les rues, qui dépassent parfois cent pieds de largeur, sont tracées au cordeau, et elles se coupent à angles droits; les maisons, qui semblent avoir à peu près toutes la même hauteur, sont uniformément peintes en rouge clair avec des panneaux et des fresques en blanc. On dirait une de ces villes fantastiques décrites dans les contes de fées, aux maisons en biscuit, aux palais en sucre d'orge et aux pagodes en macarons,





LA



P. 232-233.

avec des façades de crème aux framboises, ornementées d'arabesques en sucre blanc. Il s'en faut de peu qu'on ne soit tenté de s'assurer si les parterres des jardins ne sont pas en angélique et si ce n'est pas du jus de réglisse qui s'échappe des fontaines monumentales. Ajoutez que les soldats ne ressemblent pas mal à des bonshommes en pain d'épice, non-seulement par la teinte bistrée de leur peau, mais surtout par la bizarrerie de leur accoutrement. Certes, c'est bien là une force « irrégulière », dans sa discipline aussi bien que dans sa mise. Mais si le maharajah de Jeypore n'a pas, comme son voisin Holkar, le souverain de Gwalior, à faire parader en bon ordre une petite armée habillée et disciplinée à l'européenne, il possède, ce qui vaut bien mieux pour un État indigène de l'Inde, des écoles, des routes, des manufactures et des hôpitaux. Comme nous l'avons déjà dit précédemment, c'est un des princes les plus éclairés et les plus méritants de toute la Péninsule. Malheureusement, il n'a pas d'enfants, bien qu'il ait pris neuf femmes légitimes, sans doute pour accroître ses chances.

Comme Sa Hautesse avait bien voulu mettre un éléphant à ma disposition, j'en profitai pour visiter, dans les montagnes voisines, Amber, l'ancienne capitale, désertée depuis près de cent cinquante ans. La route d'Amber sort de Jeypore près du *tank* qui baigne le palais du maharajah; c'est un petit étang

peuplé d'alligators qui y promènent, entre deux eaux, leur corps sombre et cuirassé, pareil à des troncs d'arbres flottants, tandis qu'aux branches des arbres avoisinants pendent par les pieds de vraies grappes de renards volants, espèce de gigantesques chauves-souris assez communes dans l'Inde. Après avoir franchi pendant une couple de kilomètres une avenue pompéienne de palais déserts et de temples en ruine, on atteint le commencement du défilé où l'on est forcé d'échanger les voitures contre des éléphants. C'est à l'autre côté de cette gorge que se trouvent les ruines d'Amber, au fond d'un bassin fermé par des montagnes abruptes et arides couronnées de fortifications imposantes.

Le palais qui domine l'ancienne ville m'a seul paru en bon état; j'ai même été assez surpris d'y rencontrer un luxe qui m'a rappelé les palais d'Agra et de Delhi : vastes colonnades de piliers hindous supportant des toits en terrasse sur des consoles artistement sculptées, bains en marbres précieux, pavillons intérieurement ornés de fresques, de mosaïques et même de vitraux coloriés, avec des galeries extérieures qui permettent à la vue d'embrasser à la fois la ville déserte, les montagnes arides et, par delà l'extrémité de la gorge, la plaine sablonneuse brûlée par le soleil de l'Inde. Cependant le maharajah ne vient ici que deux fois par an, à l'époque de certaines fêtes religieuses.

Près du grand escalier se trouve l'entrée d'un temple dédié à la sanguinaire épouse de Siva, Kali, la patronne des Thugs. On y fit des sacrifices humains jusqu'à une époque assez rapprochée, et quand ce cruel usage eut été aboli, on raconte que la déesse s'en plaignit en songe au rajah Jey-Sing; celui-ci, assez embarrassé, ne se tira d'affaire qu'en y substituant le sacrifice quotidien d'une chèvre. Cette tradition est encore suivie aujourd'hui, et j'ai pu voir à côté du principal sanctuaire, dans un trou rempli de sable, le sang de la dernière victime qu'on avait égorgée le matin même. Tout ce pays est du reste rempli des dieux et des cultes les plus variés, sans parler des faquirs qui, comme, les cénobites d'autrefois, vivent de racines et d'eau claire dans les fentes des montagnes voisines. Au sommet de la passe la plus rapprochée de Jeypore, un grand temple est consacré à Sourya, le Dieu soleil, dont, la veille même de notre arrivée, cinquième jour de la lune de Magh, on avait solennellement promené la statue à travers les rues de la ville, sur un char attelé de huit chevaux et suivi du maharajah avec toute sa cour. Près de la citadelle on adore l'empreinte laissée par les pieds de Ramchandra, l'ancêtre déifié des maharajahs. Quelques lieues plus loin, sur le lac de Marana, habite, depuis plus de deux siècles et demi, la secte monastique des Dody Panthis, qui reconnaissent en Vishnou le seul

Dieu, mais qui ne souffrent ni temple, ni représentation sensible de la divinité. Enfin, à Ajmire, on trouve le seul sanctuaire de l'Inde dédié à ce pauvre Brahma, père du monde et des dieux, qui, comme son collègue Saturne, de la mythologie grecque, s'est vu partout supplanté par des fils plus entreprenants ou plus populaires.

CHAPITRE VII

A LA COUR DE CACHEMIRE

La *Ceinture du Monde*. — De Delhi au *sanitarium* de Massourie. — La patache de l'Himalaya. — Influence des *sanitaria* sur la société anglo-indienne. — La ville de Lahore. — Les Sikhes et le grand temple d'Amritsar. — Les frontières du Cachemire. — Arrivée à Jummou. — Réception du prince de Galles par le maharajah du Cachemire. — Sports indigènes. — Une danse de lamas. — Retour à Agra.

Grâce au chemin de fer, l'Himalaya n'est plus aujourd'hui qu'à une journée de Delhi. Dès lors, il n'est plus permis à un voyageur de visiter l'Inde sans jeter au moins un coup d'œil sur les célèbres montagnes où la mythologie hindoue a placé la demeure des dieux.

Les géographes arabes ont donné à cette longue chaine le surnom de « ceinture rocheuse du monde ». Il est de fait qu'on peut en tracer le contour du Pacifique à l'Atlantique, de l'île Formose, sur les côtes de Chine, au cap Finisterre de la péninsule Ibérique. Mais, même à ne la prendre que dans son tronçon principal, entre les fleuves du

Brahmapoutre et de l'Indus, on se trouve encore devant une ramification d'au moins cinq cents lièues où s'échelonnent les plus hautes cimes du monde. Ajoutez que derrière sa formidable barrière s'ouvrent les mystérieux plateaux de l'Asie centrale, « toit du monde », encore inexplorés aujourd'hui, qui servirent de berceau à notre race ainsi qu'aux conquérants aryens de l'Inde.

Aussi, bien que je dusse retrouver l'Himalaya, quelques jours plus tard, sur les frontières du Cachemire, je ne pus résister à cette première occasion de réaliser mon ancien rêve de jeunesse : une visite à ces géants de neige et de roc qui m'avaient poursuivi de leur image jusque dans les défilés les plus pittoresques de la Suisse et de la Norvége.

Le 6 janvier, au soir, je quittai donc Delhi par le train de Lahore, qui en six heures me conduisit à Saharunpore. Cette petite station sert d'embarcadère à Massourie, le *sanitarium* le plus accessible de tout l'Himalaya, bien qu'il n'ait pas l'honneur d'être une résidence gouvernementale. Une fois mon souper terminé au buffet de la station, tandis que mes compagnons de voyage continuaient leur route vers le nord-ouest, je m'installai dans la diligence de Rajpore, où j'avais pris bien inutilement la précaution de retenir une place par le télégraphe. C'était une sorte de char à bancs... sans bancs, par-

tagé par un rideau en deux compartiments à peu près égaux, celui de devant réservé aux indigènes qui s'y accroupissent en nombre illimité, celui de derrière aux Européens qui s'y étendent de tout leur long sur un matelas disposé à cet effet. Le froid de la nuit, qui passait au travers des parois en toile cirée, m'empêcha de dormir jusqu'à deux heures du matin, et quand je me réveillai vers l'aube, notre allure pesante, non moins que le son caverneux des bâtons retombant sur les flancs de l'attelage, m'apprirent que nous avions échangé nos chevaux contre des bœufs pour traverser la petite chaîne des Siwalicks, cette sentinelle avancée de l'Himalaya. Nous remontâmes encore quelque temps, le long d'un torrent presque à sec, une étroite et sinueuse vallée, rempli d'une verdoyante végétation et emprisonnée entre des rochers à pic. Il était près de huit heures quand nous franchîmes le tunnel qui forme le sommet de la passe. Devant nous s'étendait la vallée ou plutôt le bassin de la Dehra, fertile et riche langue de terre où la présence d'élégants bungalows entourés de plantations dénote un vrai centre de colonisation européenne. Par delà se dressait, pareille à un mur, une haute chaîne abrupte, dont la crête était toute mouchetée de taches blanches. C'est presque avec enthousiasme que je saluai cette vraie montagne et même cette neige en qui je semblais retrouver comme de vieux

amis. Cependant cette montagne n'était que le premier contre-fort de l'Himalaya, et cette neige n'était que les maisons de Massourie, étincelant, cinq ou six mille pieds plus haut, sous les premiers rayons du soleil.

A Rajpore, où je déjeunai vers onze heures, je troquai la patache contre un cheval, et bientôt je me trouvai gravissant ce sentier en zigzag qui escalade les flancs de la montagne. On eût dit un de nos beaux jours d'automne. Autour de moi, quelques feuilles jaunies décelaient des essences importées du Nord et relevaient agréablement l'éternelle verdure de la flore tropicale. L'air était vif et pur, l'éclat du soleil tamisé par de légers nuages, fins et déliés comme des fils de la Vierge. Enfin, après deux heures de montée, je débouchai sur le sommet de l'arête : à mes pieds s'ouvrait une nouvelle vallée, longue et profonde échancrure que dominait vers le nord-est la longue chaîne des neiges éternelles, courant entre l'azur du ciel et les teintes sombres d'un avant-plan montagneux.

Bientôt installé dans l'*Himalayan hotel*, qui, l'été, regorge de monde, mais qui, l'hiver, reçoit à peine, de semaine à autre, quelques touristes de passage, je consacrai mon après-midi, ainsi que la matinée du lendemain, à chercher les meilleurs points de vue pour embrasser à la fois la crête lointaine de l'Himalaya et la large vallée de la Dehra;

malheureusement la plaine était recouverte par un voile de brouillards qui la faisait ressembler à la surface d'une mer dominée par de hautes falaises.

Quant aux principales cimes de la chaîne, elles sont trop éloignées pour faire grande impression sur le nouveau venu; elles sont, en outre, séparées de l'observateur par une succession de plans étagés qui empêchent d'en saisir les véritables proportions; enfin la vue, dans la direction du nord, est presque accaparée par les bosselures arides et rougeâtres qui forment le bord opposé de la profonde crevasse dominée par la station de Massourie.

Je parcourus ainsi dans toute son étendue le territoire du *sanitarium*, qui peut avoir une longueur de six à huit kilomètres, sur une largeur moyenne d'à peine quelque cent pieds. Les maisons sont assises les unes par-dessus les autres, dans tous les replis de la crête, comme si on les avait jetées au hasard sur cette étroite ligne de faite. Aussi leur altitude varie-t-elle entre 5,136 et 8,565 pieds. Elles consistent généralement en *bungalows* entourés d'un jardin où croissent les plantes et les légumes de l'Europe; on a toutefois trouvé place, sur cette arête raboteuse, pour un bazar indigène qui occupe les deux côtés d'une assez longue rue et qui forme comme le centre géographique de la station. Aux alentours, ce ne sont que maisons de banque, compagnies d'assurance, ma-

gasins européens, hôtels, imprimeries, pharmacies décorées du nom de *medical halls*, sans compter des églises de toutes communions. Mais l'hiver tous ces établissements sont fermés, comme au reste la majorité même des habitations privées, bien que la température moyenne de janvier, le mois le plus froid, tombe rarement au dessous de 6° centigrades. En juillet, le mois le plus chaud, cette moyenne est de 20°, ce qui constitue un climat délicieux pendant l'été de l'Inde.

J'ai déjà fait ressortir les modifications que l'institution des *sanitaria* avait produites dans les mœurs administratives du gouvernement anglo-indien. Leur influence n'a pas été moins grande sur les habitudes sociales de la colonie européenne. Jadis, quand on se sentait la constitution minée par les influences du climat, on n'avait d'autre alternative que de mourir sur place ou de retourner en Europe ; aujourd'hui l'on se contente de chercher quelques mois de repos dans un *sanitarium* à la mode, au milieu de tous les plaisirs et de tous les entraînements, bals, pique-niques, parties de cheval et de chasse, cercles de cricket, de crocket et de racket, qu'engendre inévitablement un milieu de fonctionnaires désœuvrés, d'officiers en congé, de jeunes *misses* sevrées de plaisir dans la station lointaine de leurs parents, et de jeunes femmes temporairement séparées de leur ménage, sinon de

leur mari. Les adversaires des *hill stations* — recrutés surtout parmi ceux qui ne peuvent pas en profiter — prétendent même que cette existence est beaucoup trop *fast* — un mot aussi intraduisible que *flirtation* — pour toujours rester dans les bornes d'une stricte moralité, et il faut bien reconnaître que la statistique des divorces dans les ménages anglo-indiens semble quelque peu leur donner raison. Mais autrefois, avant le percement de l'isthme et l'établissement des chemins de fer, n'était-ce pas bien pis encore ? Alors l'Anglo-Indien, s'il lui prenait fantaisie de se marier, n'avait d'autre ressource que de se rendre à Calcutta, et là, de choisir dans les salons de ses amis une de ces jeunes filles sans fortune expédiées d'Angleterre par cargaisons, dans le dessein avoué de trouver un mari, ou plutôt un établissement dans l'Inde. En quinze jours souvent, il fallait que la connaissance fût faite, le choix arrêté et le mariage célébré. Quelques-unes de ces unions improvisées réussissaient parfaitement; mais beaucoup d'autres se traînaient péniblement de désillusions en regrets et de regrets en reproches, jusqu'au jour où la santé de la jeune femme exigeait impérieusement son renvoi temporaire en Europe. Dans plus d'un cas, peut-être, le mari n'aurait pas demandé mieux que d'être ainsi débarrassé de sa compagne; mais on le contraignait de pourvoir à son entretien par une retenue opérée sur le traite-

ment, et souvent il était obligé de s'adresser aux autorités pour obtenir le droit de couper les vivres à une épouse volage qui s'efforçait de prolonger indéfiniment son absence. Aujourd'hui l'Anglo-Indien peut trouver la femme qu'il cherche parmi les nombreuses jeunes filles qui, après avoir achevé leur éducation en Angleterre, sont revenues vivre près de leurs parents dans les stations voisines, ou bien il peut demander un congé de six mois, gagner Londres en moins de temps peut-être qu'il n'en aurait mis, il y a cinquante ans, pour se rendre à Calcutta, et, enfin, tirer son lot dans la fourmilière britannique des jeunes filles à marier. Aussi les fonctionnaires en puissance de femme sont-ils beaucoup plus fréquents de nos jours. Malheureusement, comme la vie de ménage coûte ici horriblement cher, malgré le bas prix de la main-d'œuvre, ils attendent le plus souvent qu'ils aient atteint un poste suffisamment rémunéré, et d'autre part ils choisissent généralement de toutes jeunes filles, sans doute dans la pensée qu'elles s'acclimateront plus facilement. De là une telle disproportion d'âge dans la majorité des ménages, qu'il y a quelques années les différentes branches de l'administration comptaient assez de jeunes veuves pour menacer d'un prochain épuisement le fonds des pensions et pour motiver en conséquence l'intervention du gouvernement. Désormais tout fonctionnaire doit contribuer à la

caisse des pensions dans la proportion où son âge dépasse celui de sa femme. Il est d'ailleurs assez curieux que dans bien des cas cet excès de prévoyance malthusienne se retourne contre ses adeptes : en effet, plus ils se marient tard, plus ils risquent de se voir mis à la retraite et par suite réduits à une portion congrue de leurs appointements, précisément à l'heure où l'éducation et l'établissement de leurs enfants exigeront les plus gros sacrifices.

Redescendu à Rajpore le samedi dans la soirée, j'en repartis le lendemain de bonne heure pour reprendre le jour même le train du Punjab qui me fit arriver le lendemain matin à Lahore. Cette ville paraît empreinte d'un cachet tout particulier, même après les autres villes indigènes de l'Inde. Dès que j'eus franchi les pittoresques portes de la cité native, je me trouvai dans un labyrinthe de rues étroites et encombrées où se rencontrent déjà les races et les produits de l'Inde centrale. Aux deux côtés se voient des maisons hautes et étroites, des balcons en saillie, des corps de logis qui penchent comme s'ils voulaient s'écrouler sur la tête du passant : çà et et là une façade en bois sculpté ou un porche incrusté de mosaïques; des toits en terrasse surmontés d'une petite tour carrée qui se dessine en blanc sur l'azur profond du ciel ou qui projette son ombre sur le mur opposé avec la netteté d'une

aiguille de cadran solaire; partout des effets de clair-obscur qui rappelent Venise et les villes de la côte dalmate. Le costume lui-même se ressent ici du voisinage des montagnes; on rencontre bien encore le petit Bengalais efféminé, aux cheveux flottants sur les épaules, drapé dans sa toge de toile ou de mousseline. Mais les pantalons collants et les châles brodés commençent à faire leur apparition dans la foule, tellement compacte aux environs du bazar, que mon *sowar*, malgré ses cris et sa baguette, peut à peine frayer un passage à mon cheval. De temps à autre, je croise un montagnard armé jusqu'aux dents, monté sur un poney à la toison laineuse, ou un portefaix du Caboul, vrai colosse à la démarche lourde et à la chevelure inculte. Voici un encombrement produit par des faquirs couverts de peaux et de sonnettes qui s'efforcent de soutirer à un restaurateur intimidé la poignée de riz qu'ils convoitent pour leur souper, tandis qu'à côté d'eux, des écoliers, leur large ardoise sous le bras, achètent pour une *pice* des fritures indigènes dont le parfum irrite désagréablement mes narines d'Européen. Plus loin, des bayadères du Cachemire, au teint presque blanc, des anneaux d'argent dans le nez et les oreilles, se penchent par-dessus leurs terrasses pour faire les yeux doux à un rajah des frontières afghanes qui s'avance magnifiquement monté et harnaché, suivi

de cinq ou six lanciers en uniforme d'opéra-comique. Mais un éléphant qui apparaît soudain au coin d'une rue jette le désordre dans la petite troupe dont les chevaux se cabrent sans respect pour la dignité de leur maître non plus que pour les poteries de l'étalage voisin. Enfin on parvient à remiser le monstrueux trouble-fête dans une ruelle latérale, et le cortége reprend sa marche vers la mosquée voisine où le dévot musulman va contempler, avec un respect doublé d'indignation et de regret, le sanctuaire de ses ancêtres profané par l'impiété des Sikhes. On passerait ici des heures à contempler ces tableaux mouvants de la vie orientale dans un cadre qui joint la vivacité de la coloration à l'animation de la scène.

Les Sikhes représentent moins une race qu'une secte. Purement philosophique à l'origine, puisque l'enseignement de son fondateur Nanak était un pur déisme fondé sur la tolérance et la charité universelles, elle ne tarda pas, sous les persécutions des Mahométans, à se transformer en ordre militant et en confédération militaire. Ce fut un membre de cette féodalité, Ranjit Sing, qui au début de ce siècle fonda le royaume de Lahore, annexé par l'Angleterre en 1849. La plupart des autres chefs sikhes sont encore aujourd'hui en possession de leurs États sous la suzeraineté de la couronne britannique, et l'on peut dire que, par leur dévouement

opportun, ils sauvèrent en 1857 la domination anglaise dans l'Inde.

Le plus considérable d'entre eux est un enfant de quinze ans, le rajah de Bahawalpour. Quand son père mourut en 1866, la principauté de Bahawalpour, s'il faut en croire les rapports officiels, était un des États les plus mal administrés de la Péninsule; aujourd'hui, grâce à l'intervention du gouvernement anglais — qui, suivant son habitude, a pris la direction des affaires locales pendant la minorité de l'héritier présomptif, — toutes les dettes sont payées, les revenus doublés, et un système régulier d'administration a été substitué au régime d'arbitraire et de corruption qui régnait seul du haut en bas de la hiérarchie. Un autre prince, le rajah de Kapurthala, a traversé des vicissitudes assez curieuses. Sa principauté originaire, qui était située dans le Bari Doab, fut confisquée en 1809 par les Anglais, qui lui laissèrent cependant la propriété de certaines terres placées dans le Jallandar Doab. Après 1849, comme il avait rendu des services au gouvernement, on lui accorda même d'ériger ce domaine en principauté, et, à la suite de la grande rébellion, on lui restitua, à titre de propriété privée, une partie du territoire qui était autrefois le siége de sa souveraineté, ce qui revient à dire qu'il est aujourd'hui le souverain de son ancienne propriété et le propriétaire de son ancienne souveraineté. Les autres chefs, réduits par

l'Angleterre à l'état de simples propriétaires, ne semblent pas en avoir conservé rancune, car la plupart d'entre eux étaient également groupés sur le passage de Son Altesse Royale, dans des costumes qui rivalisaient en splendeur avec la suite des rajahs. Il est vrai que chez l'homme de l'Orient la loyauté de l'attitude ne suffit pas toujours pour prouver celle du cœur. La seule prérogative que ces anciens souverains ont gardée de leurs anciens droits, c'est que, conformément à l'usage des familles princières dans l'Inde, leur succession passe tout entière au fils aîné, au lieu de se partager également entre tous leurs enfants mâles suivant la coutume ordinaire.

C'est dans la petite ville d'Amritsar, à deux heures de Lahore par le chemin de fer, que se trouve le principal centre des Sikhes, le *Temple d'or*. La doctrine religieuse de la secte ne semble plus aujourd'hui qu'une variété de l'hindouisme. Cependant le *Temple d'or* me parut encore pur de toutes les idoles qu'ils ont commencé à admettre dans d'autres sanctuaires de second ordre; on n'y *adore*, en effet, que le livre sacré composé au seizième siècle par leur quatrième saint ou *gourou*. Adorer est le mot, car, à en juger par leur attitude, ce n'est pas seulement la lettre qu'ils vénèrent aux dépens de l'esprit, c'est encore le contenant plutôt que le contenu qu'ils entourent d'un respect superstitieux, montrant ainsi une fois de plus cette propension au

fétichisme qui, comme un ver corrupteur, s'attache aux plus pures conceptions de l'esprit hindou. Le livre sacré est gardé sur une sorte d'autel, recouvert d'étoffes précieuses, sous un dais de soie brodé d'or, au centre d'un temple carré, assez petit, mais fort gracieux et fort riche à la fois avec ses parois de marbre incrustées de mosaïques en pierres précieuses et ses coupoles dorées qui lui ont valu le nom de Temple d'or. Quand j'y pénétrai, le sanctuaire était rempli de prêtres et de fidèles qui, accroupis devant le livre sacré, psalmodiaient leurs prières avec l'accompagnement des instruments ordinaires, cymbales et cithares. Devant l'autel, sur la plate-forme de marbre, se trouvaient deux amas, — l'un de pièces de cuivre et de *cowries* qui se grossissait de l'offrande apportée par chaque nouvel arrivant, — l'autre de macarons indigènes qu'un prêtre tendait aux fidèles en échange de leur monnaie. J'essayai moi-même d'en goûter, mais je dois dire que, pour des macarons sacrés, ils sentaient singulièrement la fumée et le suif.

Le 19, je quittai Lahore pour suivre la ligne du Punjab jusqu'à Wazirabad, son extrémité d'alors. On venait cependant d'achever près de cette station, sur la Chenab, un pont *de deux milles de longueur,* qui devait bientôt permettre aux trains de faire une nouvelle étape dans la direction de l'Indus. A première vue, ici comme dans le centre de l'Inde,

il semblerait qu'il suffit, pour établir un chemin de fer, d'aligner les rails sur le sol; c'est toujours la même campagne plate, monotone, imparfaitement boisée, où des jungles sablonneuses parsemées de maigres broussailles alternent avec des champs de blé et de moutarde. Mais il faut tenir compte des torrents et des rivières que la périodicité des pluies, la pente du sol et le voisinage de l'Himalaya rendent aussi irréguliers dans les sinuosités de leur cours que dans le volume de leurs eaux. Ainsi, dans cette saison, la Chenab est réduite à quelques filets d'eau qu'on pourrait presque franchir d'un bond; mais la largeur de son lit et les dimensions de ses galets arrachés aux flancs de l'Himalaya montrent clairement qu'un pont de deux tiers de lieue, posé sur soixante-quatre arches de soixante-dix pieds, n'est pas de trop pour dominer ses eaux tumultueuses à la saison des débâcles.

Wazirabad est le point de départ pour Jummou, où le maharajah du Cachemire a sa résidence d'hiver. Muni d'une invitation en règle que ce prince avait bien voulu me remettre à Calcutta, je m'installai avec trois compagnons dans deux *gharries* qu'on avait envoyées à notre rencontre, et nous voilà roulant au grand trot sur la route qui mène au camp frontière de Sealkote. Elle était précisément en réparation, c'est-à-dire qu'à chaque centaine de mètres des bandes de terrassiers indigènes s'occupaient con-

sciencieusement à battre le sol avec une petite baguette pour aplanir les principales inégalités ; d'autres apportaient de la terre avec leurs mains pour boucher les derniers trous. Les salaires ont beau être ici d'un bon marché ridicule, décidément, dans l'Inde comme ailleurs, on en a pour son argent. Nous ne fîmes que traverser les cantonnements de Sealkote, qui sont la résidence d'un général, de trois régiments et d'une batterie d'artillerie. Construits sur le modèle de toutes les stations militaires dans l'Inde, ces cantonnements ne paraissent rien offrir de remarquable, sauf une vaste église au toit en tuiles bleu indigo d'un singulier effet. Quelques kilomètres plus loin, une petite pagode, surmontée de la seule pyramide régulière que j'aie rencontrée dans l'Inde, marque la frontière, gardée par un simple poste d'artilleurs. La ligne franchie, on est dans le royaume de Cachemire, ou plutôt dans la principauté de Jummou.

Golab Sing, le père du maharajah actuel, était un soldat de fortune qui, pour s'être distingué sous le roi de Lahore Ranjit Sing, reçut de ce prince, après la conquête du Cachemire, la petite principauté de Jummou. S'étant ensuite allié aux Anglais contre son suzerain, il obtint de ces derniers, moyennant la somme une fois payée d'un million sterling, la souveraineté de tout le Cachemire, c'est-à-dire un royaume plus étendu que l'Angleterre, avec un

revenu annuel qui, sous une administration détestable, dépasse 840,000 livres sterling! On ajoute même qu'à sa prise de possession il trouva dans le trésor du royaume les huit dixièmes de son prix d'achat. Aussi est-il probable que dans cette transaction le gouvernement suprême avait plutôt en vue de se garantir un allié, et le concours forcé que Golab Sing lui apporta en 1849 pour réprimer la dernière insurrection du Panjab prouve suffisamment que le calcul n'était pas mauvais. Le maharajah passe pour un souverain plein de bonnes intentions et d'une conduite exemplaire. Malheureusement, le pays ne connaît, en fait d'administration, que les vieux procédés indigènes : le trafic des emplois et la mise à ferme des impôts, si bien que, chacun se rattrapant dans l'exploitation de ses inférieurs, les derniers de l'échelle conservent juste de quoi ne pas mourir de faim... dans les années d'abondance. Quelques-uns en concluent que l'Angleterre doit réparer sa faute de 1846 en se hâtant de reprendre la province qu'elle a si légèrement abandonnée à Golab Sing. Sans doute il serait fort désirable qu'une intervention directe de l'Angleterre pût, sous un prétexte quelconque, mettre ici en œuvre ces réformes qui ont produit de si heureux résultats dans l'administration intérieure de maint royaume indigène. Mais, de là à une annexion pure et simple, il y a du chemin, et, heureusement pour

la domination anglaise elle-même, il n'y a pas le moindre danger aujourd'hui que le gouvernement britannique se mette, par une spoliation gratuite, cette nouvelle charge sur les bras. Du reste, le maharajah a enfin consenti à se laisser donner un résident, et il est à espérer que l'influence du major Henderson, le titulaire actuel de ce poste, ne tardera à ouvrir les yeux de ce prince sur les véritables intérêts de son pays, s'il est vrai que les instruments et les moyens d'action lui aient seuls manqué jusqu'à présent pour améliorer la position de ses sujets.

Cependant, les montagnes s'étaient rapprochées de plus en plus. Nous commencions à distinguer, par-dessus les contre-forts qui se détachaient à l'avant-plan, les déchirures ombreuses qui sillonnaient les flancs de la chaîne principale et les pics abrupts qui en crénelaient la cime. Aussitôt que le soleil se fut enfoncé dans l'horizon en feu, une mystérieuse lueur, — l'*alpenglühen*, — passant du rose tendre au rouge de sang, caressa quelques minutes la ligne des neiges éternelles qui, comme une frise de marbre, couronnait cet amphithéâtre de rocs; puis tous les détails de la scène s'évanouirent comme un rêve dans le rapide crépuscule des régions méridionales. Il faisait nuit quand, après avoir traversé une lisière de taillis, où des chacals jetaient toute la gamme de leurs glapisse-

ments, nous débouchâmes sur la rive droite de la Tavi, où force nous fut d'échanger nos voitures contre un moyen de locomotion plus pittoresque, mais aussi plus hasardeux. C'est grimpés avec nos bagages sur des éléphants que nous nous engageâmes dans les eaux torrentielles de la rivière; et il fallait voir avec quelle sagacité les ingénieux pachydermes sondaient le fond de leurs énormes pieds qui coupaient le fil d'eau, comme les piliers d'un pont. Enfin, parvenus sains et saufs sur l'autre rive, malgré l'inquiétante inclinaison de notre *howdah*, nous poursuivîmes notre route dans une jungle épaisse, à la lueur vacillante des torches qui dessinaient nos ombres fantastiques parmi les branches torses des euphorbes arborescentes. Rien pourtant ne dénonçait encore l'approche de la ville, quand soudain nos montures, gravissant d'un pas lourd les larges degrés d'une rampe enfouie sous le feuillage, nous firent pénétrer dans Jummou par une porte assez haute pour livrer passage à deux éléphants superposés.

Nous eûmes à traverser une grande partie de la ville pour nous rendre près du mahârâjah, alors tout entier aux préparatifs de la réception qu'il allait offrir le surlendemain à S. A. R. le prince de Galles. Il avait même fait élever, à l'intention de son hôte, tout un pavillon ou plutôt un palais temporaire en stuc, et il avait convié près de trois cents Européens,

officiers ou fonctionnaires des provinces voisines, pour assister aux fêtes de cette réception. Tous ces invités devaient loger dans une sorte de camp dressé derrière le pavillon. Quand nous arrivâmes, des centaines d'ouvriers mettaient la dernière main aux décorations, et c'est Sa Hautesse qui surveillait elle-même les derniers apprêts, assise sur un coussin à la lueur des torches, avec son fils, ses ministres et ses courtisans debout à ses côtés. Le maharajah est un des plus beaux hommes que j'aie rencontrés dans le nord de l'Inde, et, avec ses vêtements d'un faste sans prodigalité, il avait réellement grand air dans le cadre pompeux de sa petite cour. Aussitôt qu'il nous aperçut, il nous fit appeler, échangea avec nous quelques paroles de bienvenue, et donna à son divan l'ordre de nous conduire à nos tentes. Le camp comptait environ cent quatre-vingts grandes tentes, chacune avec une literie complète, un lavabo primitif et une table où se trouvaient méthodiquement rangées une boîte de cigares et une brosse à dents : pour le reste, on comptait sur notre expérience des voyages dans l'Inde. Il y avait, en outre, table ouverte au pavillon pour tous les arrivants, du matin au soir et même du soir au matin. Le maharajah, qui, en sa qualité d'hindou, est condamné à ignorer la cuisine européenne, n'avait rien trouvé de mieux que de commander « ce qu'il y avait de plus cher ». Aussi fûmes-nous réduits, pendant tout notre séjour,

à vivre de truffes et de vin de Champagne; jamais je n'ai si bien réalisé la position du roi Midas, qui voyait se transformer en or tous les plats dont il s'approchait. Toutefois, ce qu'il y a de plus extraordinaire, ce n'est ni l'abondance des truffes et du champagne, ni même le contraste de la vache enragée et de la dinde étique qui constituaient toute la partie solide des repas, mais c'est surtout le prix insensé de la carte qu'on avait arrêtée aux dépens du brave maharajah : trois cents roupies par tête! Jamais je ne me serais douté que j'eusse mangé là pour trois cent soixante-quinze francs par jour!

Le pavillon lui-même, sorti de terre en deux mois, n'avait pas coûté moins de trente mille roupies (environ soixaute-quinze mille francs). C'était un vaste édifice de plâtre qui de loin ne manquait pas d'une certaine apparence, mais dont le principal mérite consistait à mes yeux dans le charme de l'emplacement. De la terrasse qui le bordait, on domine à perte de vue les bois verdoyants qui descendent en pente douce vers la plaine de l'Inde, laissant les méandres de la Tavi reluire au soleil comme un serpent de mercure, tandis qu'au nord et à l'est les crêtes blanchies de l'Himalaya brillent, comme les perles d'une couronne, à travers les dépressions d'un avant-plan de rocs et de forêts. Il y a là une combinaison naturelle de neige, d'eau et de verdure, peut-être unique dans l'Inde. C'est un site comme

en eût rêvé un sultan des *Mille et une-Nuits*, pour réaliser sur terre le paradis de Mahomet.

Je passai ma première matinée à visiter la ville, ou plutôt le bazar qui la constitue presque tout entière. C'est une longue rue qui monte de la porte principale jusqu'à l'entrée même du palais. Les maisons n'y ont qu'un simple rez-de-chaussée, précédé d'une véranda qui sert de boutique, avec un toit en terrasse supporté par des colonnes vert clair ou rose tendre. C'est là que se débitent les produits et les curiosités du Cachemire, châles aux broderies les plus variées, boîtes en papier mâché, plats et aiguières en argent doré et ciselé d'un travail assez élégant. Mais, grâce à l'affluence même attirée par la visite de Son Altesse Royale, les moindres objets atteignaient les prix les plus exorbitants. Ainsi, je vis un des invités, après une heure de marchandage, obtenir pour cent vingt roupies un châle dont on lui en demandait deux cents et qu'il découvrit un peu tard n'en valoir qu'une soixantaine!

Le prince de Galles était attendu dans l'après-midi du lendemain. Dès trois heures, quinze mille hommes de l'armée locale s'échelonnaient entre le pavillon et les bords de la Tavi. Les soldats du maharajah portent en général l'uniforme des cipayes anglais, mais avec les coiffures les plus abracadabrantes qu'on puisse rêver. A l'extrémité de la ligne, je trouvai, rangés en bataille sur les bords de la rivière,

un nombreux groupe de courtisans à cheval, ainsi que les troupes destinées à former l'escorte. Sur la rive opposée se voyaient vingt-cinq éléphants destinés au transport de Son Altesse Royale et de sa suite.

Il était près de cinq heures quand le prince déboucha sur la lisière de la jungle, en compagnie du maharajah, qui l'avait attendu à la frontière. Quand les voitures eurent atteint le bord de la rivière, les lanciers de Sealkote qui formaient l'escorte se replièrent à l'arrière-plan, et le troupeau des éléphants, s'étant mis en ligne, s'accroupit à tour de rôle pour recevoir son précieux fardeau; puis, se relevant avec une précision mathématique, il s'engagea à la file dans les eaux de la Tavi. Aussitôt, couvrant le son des cymbales et des tambourins, le bruit du canon se mêla au *God save the Queen* massacré par toutes les musiques des régiments indigènes, tandis qu'une flottille de canots pavoisés évoluait en plein passage.

Dès que le prince fut arrivé sur la rive droite, l'escorte commença son défilé. En tête venait un régiment de cuirassiers indigènes, de beaux hommes sous de vieilles armures, puis quinze chevaux caparaçonnés d'or, tenus en laisse par des pages. Suivaient, par pelotons, des massiers et des hallebardiers écarlates, des Persans vêtus d'une longue robe blanche surmontée d'une tunique noire et complétée par un haut bonnet d'astrakan; enfin une

compagnie de sikhes encaissés dans des morions et des cuirasses qui semblaient revenir des croisades. Deux énormes éléphants, dont l'un portait l'étendard rayé d'or de Sa Hautesse, précédaient le prince et le maharajah, ainsi que leurs suites, juchés dans des palanquins d'apparat. Le cortége était fermé par une escorte de lanciers que précédait, dans un pittoresque désordre, la foule des nobles et des officiers. Du monticule où j'avais conduit mon cheval, c'est à peine si je pouvais embrasser l'ensemble du cortége. Jamais féerie, sur les scènes les mieux montées de nos grandes capitales, n'atteignit la splendeur ni l'originalité de cette cavalcade « pour de vrai » qui avait l'Himalaya comme décor.

Comme le prince venait de s'engager dans la forêt, mon cheval, effrayé par un éléphant retardataire, m'emporta dans les derniers rangs de la suite; j'en profitai pour suivre de près ce merveilleux cortége qui ne tarda pas à se déployer sur la rampe de l'enceinte, tandis que le crépuscule éclairait de ses lueurs mourantes les brillantes étoffes des costumes et des palanquins; mais je faillis regretter mon monticule, quand une salve, tirée à nos oreilles comme nous franchissions la porte de la ville, vint jeter l'escorte dans une indescriptible confusion où l'on voyait tournoyer pêle-mêle, au milieu des écarts et des ruades, cipayes et officiers, hallebardiers et fantassins, Européens et indigènes.



Nos montures finirent cependant par se calmer, et je pus admirer à mon aise le curieux spectacle des rues éclairées d'un bout à l'autre par des rangées de lampions collées aux façades, tandis que des feux de Bengale s'allumaient sur les terrasses noires de monde et que des orchestres indigènes jouaient dans toutes les directions les airs les plus discordants de leur répertoire. Dès que Son Altesse Royale fut arrivée au pavillon, on tira dans le jardin un bruyant feu d'artifice, accompagné par des centaines de petits ballons lumineux qui s'en allèrent rivaliser avec les constellations de l'espace. A huit heures, les invités, parmi lesquels une vingtaine de dames, se réunirent au-tour d'une longue table présidée par le prince en personne. Mais tout ce que je puis dire de ce festin, c'est que jamais Son Altesse Royale n'a dû faire un aussi mauvais dîner. Le pauvre maharajah, qui n'en pouvait mais, manquait naturellement à table ; mais après le café, il nous reçut dans une salle voisine où le prince dut subir la « nautch » de rigueur, terminée par un assez curieux exercice au bâton entre deux bayadères.

Le lendemain, le prince partit à dix heures pour tuer quelques chacals dans la jungle, et bientôt la foule des invités se dirigea à cheval vers le rendez-vous de chasse pour assister à divers exercices de sport indigène. Le plus curieux fut une partie de *polo* jouée par des hommes du Baltistan.

Le *polo* est tout simplement le jeu de crosse, où deux camps se disputent, à l'aide de bâtons crochus, une boule jetée sur le sol, mais avec cette complication que les joueurs sont à cheval. On concevra l'intérêt qui s'attachait à cette partie, quand on saura que le *polo* est né chez les montagnards de l'Hindoustan et qu'il a commencé par se répandre parmi les Anglo-Indiens avant de devenir un sport national de l'empire britannique. Les deux camps firent merveille d'agilité et d'adresse, et j'ai même entendu une personne compétente soutenir qu'il leur eût été facile de défier tout concurrent anglais, si seulement ils avaient été mieux montés.

Aux cavaliers du Baltistan succédèrent des gymnasiarques de Jummou, qui, vêtus d'un simple caleçon rouge, exécutèrent des tours de force à faire la fortune d'un cirque, entre autres un saut giratoire qui leur faisait franchir *d'un seul bond* successivement un chameau et un éléphant. Vint ensuite une de ces *cheetar hunts,* que j'avais déjà vues à Baroda, mais cette fois diversifiée par un incident assez comique : le guépard, ayant perdu la piste de son antilope, se précipita sur les traces d'un malheureux chien qui, amené dans ces parages par sa mauvaise étoile, chercha son salut dans la fuite en poussant des hurlements de terreur. Un lynx, sorte de grand chat à longues oreilles pointues, fut alors lâché sur un chacal, qui lui échappa également après une course

acharnée, et un faucon, lancé en dernier lieu, ne fut pas plus heureux dans ses tentatives répétées pour se laisser tomber sur le dos d'un lièvre qu'il circonvenait de son vol circulaire. Il fallut, pour avoir le dernier mot de la chasse, qu'un second faucon vînt au secours du premier, et c'est tout au plus si, à eux deux, ils parvinrent à s'assurer de leur proie. Décidément les hindous ne sont pas plus chasseurs que cuisiniers.

La journée se termina par un grand dîner que le maharajah offrit au prince, mais cette fois dans son propre palais. Ce palais ne renferme rien de remarquable, du moins dans la partie des bâtiments où les étrangers sont admis. Mais il est bâti dans une position ravissante, dominant à pic la vallée de la Tavi qui s'échappe ici d'un cirque montagneux fermé dans la direction du nord par les trois pointes de la Tricourti, montagne sacrée, révérée par les hindous comme le trident même de Siva.

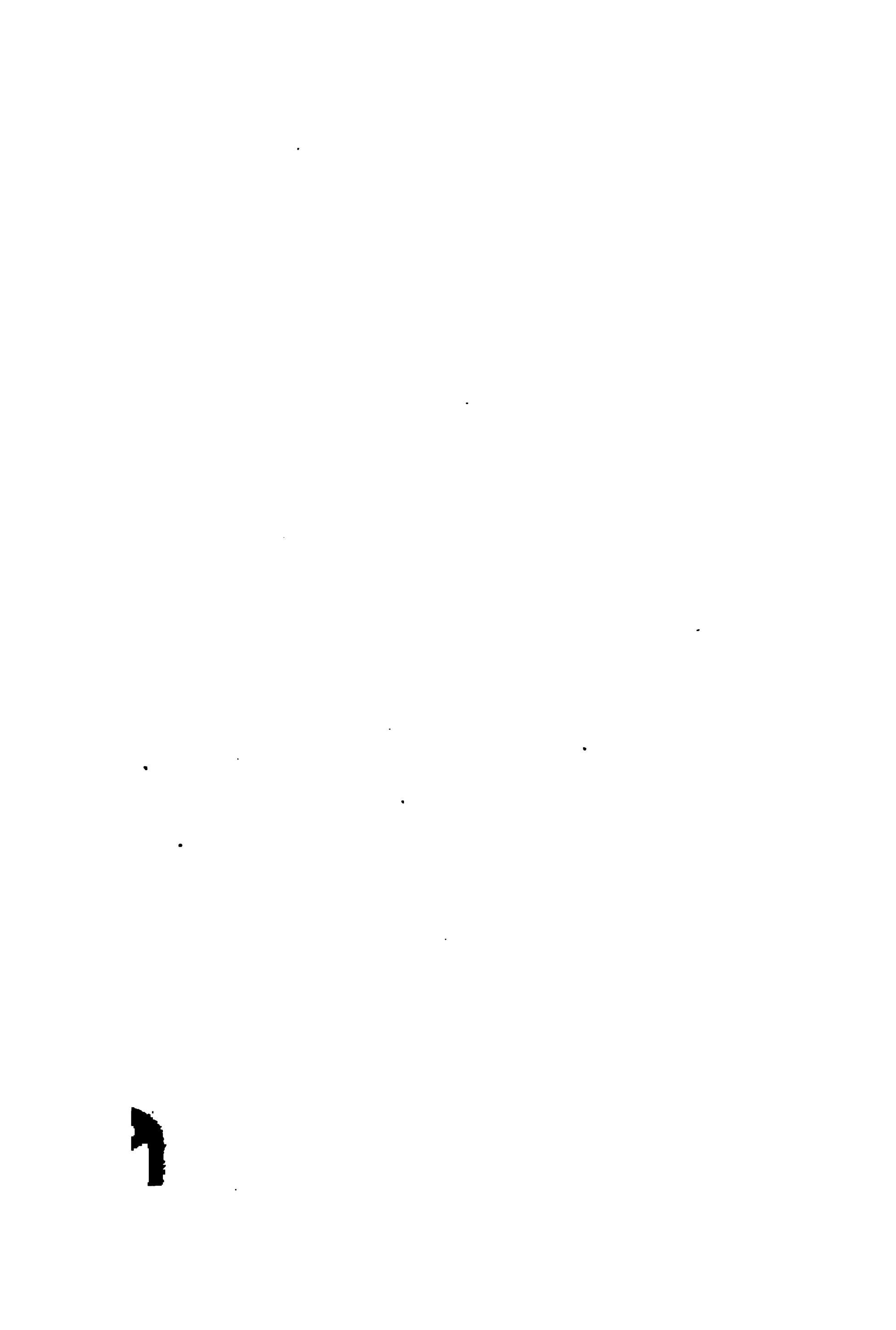
Après le dîner, on nous exhiba un échantillon des animaux les plus curieux du pays, entre autres la fameuse chèvre qui produit au Thibet la laine des châles tissés dans la vallée de Cachemire. C'est une espèce de duvet doux et chaud qui enveloppe l'animal sous une première toison de laine plus grossière. Seule elle permet aux troupeaux de supporter le rude hiver des hauts plateaux thibétains, et elle disparaît dès qu'on essaye d'acclimater l'espèce dans des

climats moins rigoureux : curieuse manifestation de la loi naturelle qui s'efforce sans cesse d'adapter les êtres aux milieux de leur existence. On raconte qu'un Français fit un jour chercher douze mille chèvres en vue de les acclimater en France. Environ huit cents moururent dans la traversée ; une partie du reste survécut et même se reproduisit avec assez de rapidité pour répondre aux espérances les plus audacieuses de leur importateur ; mais on peut s'imaginer son désappointement final quand il dut reconnaître qu'avec leur climat natal ses chèvres avaient perdu leur précieuse fourrure. Les tisse-serands du Cachemire ne gagnent environ que trente à quarante centimes par jour ; mais comme pour finir un seul châle il faut le travail continuel de trois hommes pendant dix-huit mois, on comprend les prix énormes qu'atteignent sur nos marchés leurs tissus de premier ordre. Des évaluations très-approximatives font varier entre dix et vingt-cinq millions de francs la valeur des étoffes annnellement exportées du Cachemire.

Aux animaux succédèrent les hommes. Le maharajah avait fait venir à grands frais des confins de son royaume une bande de ces prêtres bouddhistes qui, sous le nom de *lamas*, peuplent les montagnes du Thibet. Ils exécutèrent une danse religieuse qui fut le succès de la soirée, et je puis presque dire de Jummou. Nous vîmes d'abord entrer processionnel-







lement une quinzaine de prêtres au type mogol fortement accusé, vêtus à la chinoise d'une longue robe en laine rouge que recouvraient des étoles et chapes bigarrées, avec une coiffure qui tenait le milieu entre une mitre d'évêque et une crête de coq. Quelques-uns avaient en outre un trident sur la tête, et d'innombrables « suivez-moi, jeune homme », leur retombaient comme une crinière sur le dos. Quatre d'entre eux soufflaient dans des trompes de cuivre longues de six à sept pieds, qui faisaient songer à la trompette du jugement dernier. Quatre autres tapaient à tour de bras sur des tambourins en forme de poêle à frire; plusieurs s'exerçaient avec des cymbales retentissantes; l'un agitait une cloche, un second psalmodiait sur un livre ouvert, un troisième balançait un encensoir à chaînes, confectionné absolument sur les modèles en usage dans nos églises catholiques. Quand cet étrange cortége eut fait plusieurs fois le tour de la salle avec une allure de plus en plus précipitée, il s'accroupit en cercle au-devant des spectateurs.

Eh bien, le croirait-on? cet orchestre baroque et barbare m'a paru produire la seule vraie musique que j'aie entendue dans l'Inde, si l'on peut donner ce nom à une mélodie vraiment infernale qui, surtout avec le spectacle que je vais décrire, n'eût pas été déplacée dans certaines scènes de *Faust* et du *Freyschütz*. Tout à coup, sur un violent coup de

sifflet, tandis que les quatre trompes lançaient des ronflements dont jamais serpents de paroisse n'égalèrent l'effroyable sonorité, une douzaine de personnages nouveaux firent leur apparition au milieu du cercle. Vêtus de costumes bizarres, une tête de mort brodée au milieu de la poitrine, ils portaient sur les épaules une de ces têtes artificielles employées dans nos pantomimes, représentant les traits d'un bœuf, d'un éléphant, d'un singe, voire d'un monstre imaginaire ou d'une idole grimaçante. Pendant quelques minutes ils se livrèrent, avec force contorsions, à une vraie danse macabre dont l'étrangeté défie toute description, mais dont l'ensemble ne manquait pourtant pas d'une harmonie fantastique. Qu'on donne pour cadre à cette représentation non un public sceptique et blasé dans la grande salle d'un palais brillamment illuminé, mais un troupeau de croyants naïfs et impressionnables dans le demi-jour mystérieux d'un sanctuaire peuplé d'idoles monstrueuses et de mythes sinistres, on comprendra l'influence que de pareilles mises en scène doivent assurer aux lamas sur les populations primitives de l'Asie centrale, pourvu qu'ils sachent exploiter avec un peu d'adresse les terreurs de la multitude.

Il est probable toutefois qu'ici, comme dans la danse du diable à Ceylan, nous nous trouvons devant une tradition religieuse volontairement maintenue ou inconsciemment subie par les sectateurs du

bouddhisme. Ce n'est pas, du reste, le seul emprunt que les lamas semblent avoir fait à des religions antérieures ou rivales, témoin l'emploi de la tête de mort qui est un emblème essentiellement sivaïte. Leur culte m'a, du reste, paru plus idolâtre que le bouddhisme de Ceylan, s'il faut en juger par l'aspect du temple mobile qu'ils s'étaient édifié sous une tente pendant la durée de leur séjour à Jummou. Quand j'y pénétrai le matin, vers neuf heures, je les trouvai précisément en prière, alternant le jeu de leurs intruments avec des récitations de litanies, accroupis autour d'un petit autel qui supportait, outre une image de Bouddha, des offrandes de riz et de fleurs, ainsi que d'autres petits objets dont j'ignore le nom et l'usage. Dans le fond, le principal faisait dévotement manœuvrer un moulin à prières. Je remarquai aussi, derrière l'autel, une bannière brodée accrochée sur la cloison de la tente, où se trouvaient représentés un dieu bleu et une déesse blanche dans une effusion de tendresse conjugale impossible à décrire devant un public décent.

La soirée du maharajah se termina par un feu d'artifice qui, malheureusement tiré d'un peu près dans la cour même du palais, nous enveloppa bientôt dans un nuage de fumée sulfureuse, tout à fait de circonstance après la retraite de nos lamas danseurs, mais peu apte à nous faire apprécier la per-

spective d'une nautch finale dans cette atmosphère endiablée. Aussi Sou Altesse Royale ne tarda-t-elle pas à se retirer, et à sa suite la majeure partie des invités, pêle-mêle avec les troupes de l'escorte. Quand mon cheval franchit la poterne du palais, la lueur des torches, qui seules éclairaient la rue, tombait en plein sur les cuirasses des hallebardiers qui s'engageaient au son des fifres entre les lignes rapprochées des maisons : on se serait cru devant une scène de notre moyen âge.

Aussitôt rentré dans ma tente, je me déshabillai, non pour me mettre au lit, mais pour reprendre mes vêtements de voyage; et une demi-heure ne s'était pas écoulée que, suivi d'une demi-douzaine de coulies portant mes bagages, ou éclairant la route avec des torches, je descendais à cheval la rampe glissante qui menait vers les bords de la Tavi. Deux jours après, j'étais de retour à Agra.

CHAPITRE VIII

LE SANITARIUM DE DARJILING

Projets d'excursion dans le Sikhim. — Le ferry du Gange. — La vallée de la Mahanuddi. — Le camp du député-commissaire. — A cheval dans le Teraï. — Forêt vierge. — Le bungalow de Punkabarri. — Kursiong et la culture du thé. — Darjiling et son climat. — Panorama des plus hauts pics du globe. — Ascension au mont Sinchul. — Écoles et temples.

Mes deux visites à l'Himalaya, s'il faut tout dire, n'avaient pas complétement répondu à mon attente. J'ai raconté comment la station de Massourie, perchée à six mille pieds d'altitude sur l'avant-plan du du massif, donne une vue trop lointaine et trop restreinte des neiges éternelles, et, quant à la formidable barrière de douze mille pieds qui s'allonge comme un mur de glace entre les plaines brûlantes du Punjab et les fraîches vallées du Cachemire, elle manque de ces dentelures hardies qui ajoutent tant de pittoresque aux panoramas de nos Alpes. Aussi, dès mon arrivée à Agra, m'étant rencontré avec M. Ware Edgar, député-commissaire de Darjiling,

qui s'en retournait dans son district, acceptai-je avec empressement l'invitation d'aller le rejoindre quelques jours plus tard pour faire une troisième tentative vers la partie orientale de l'Himalaya, là où les plus hautes montagnes du globe surplombent à pic, de leurs vingt-neuf mille pieds, les vallées basses du Népaul et du Sikhim.

L'intérieur du Népaul est complétement fermé aux Européens. Quant au Sikhim, j'étais d'autant plus désireux d'y pénétrer que, outre l'attrait de ses paysages, ce petit royaume offre d'intéressantes particularités au point de vue politique et religieux. Placé entre l'Inde anglaise et le Thibet, il figure un champ de bataille que les influences hostiles de l'Europe et de l'Asie se disputent encore à travers l'ascendant rival des fonctionnaires britanniques et des mandarins chinois. Il verra probablement passer, à travers les gorges de ses montagnes, la première grande route de l'Inde vers le Thibet, lorsque les autorités de ce dernier pays auront renoncé, par raison ou contrainte, à leur politique d'exclusivisme national. Enfin, il renferme les seuls sanctuaires que le bouddhisme possède encore dans cette péninsule hindoustanique où il prit naissance, il y a plus de deux mille ans, et où il régna en maître pendant près de dix siècles.

Le 9 février, je quittai donc Agra par le chemin de fer qui descend la vallée du Gange et qui me dé-

posa, dans la nuit du surlendemain, à la petite station de Sahibgunge, soixante-dix lieues au-dessus de Calcutta. Je m'installai aussitôt dans la salle du restaurant pour attendre le jour, et, comme dans l'Inde on ne voyage jamais sans son matelas ni son oreiller, je ne tardai pas à m'endormir dans toutes les conditions de confort désirables. Un peu avant l'aube, toutefois, je fus réveillé par le train de Calcutta qui m'amenait deux compagnons de route, jeunes planteurs anglais qui s'en retournaient dans leurs domaines de Kursiong, près de Darjiling. L'un d'eux, surtout, qui paraissait un charmant causeur, me donna des détails fort intéressants sur la culture du thé, qui a amené un certain nombre d'Européens à s'établir dans cette partie du Bengale; malheureusement, selon la trop fréquente habitude des planteurs dans l'Inde, il accompagnait la conversation d'un tel recours à sa gourde de *brandy*, qu'au moment de notre départ, il offrait déjà les symptômes d'une surexcitation un peu extraordinaire pour cette heure matinale.

Nos domestiques indigènes ayant hélé des coulies pour transporter les bagages à l'embarcadère, nous descendîmes vers le Gange, où chauffait le steamer de Caragola. Le Gange fut un moment sillonné de petits vapeurs qui offraient alors un moyen de communication bien supérieur aux routes de terre. On aurait pu croire que leur concurrence allait écraser la

navigation indigène, réduite à de lourds radeaux, surmontés d'un toit en bambou, qui avançaient à la perche plus encore qu'à la rame. Mais le chemin de fer est venu bientôt disperser les steamers qui ont été reprendre ailleurs leur rôle de pionniers, et les barges traditionnelles du pays sont restées le véhicule préféré des indigènes qui trouvent les voies ferrées trop dispendieuses pour leurs marchandises. De toute la flottille à vapeur qui, il y a quelques années, fréquentait les eaux du Gange, il ne reste plus aujourd'hui que ce steamer-ferry pour conduire de Sahibgunge à Caragola les voyageurs de Darjiling, et il leur sera même prochainement inutile, grâce à la construction d'une ligne directe entre Calcutta et le pied de l'Himalaya.

Partis à huit heures, en compagnie de nombreux indigènes qui s'entassent à l'avant, nous remontâmes le fleuve avec une extrême lenteur à travers des bancs de sables mouvants qui, d'après le capitaine, se forment et se déforment souvent en moins de vingt-quatre heures. Deux matelots natifs, juchés sur la proue, jettent continuellement la sonde en criant la profondeur de l'eau pour régler les mouvements du navire qui parfois ralentit, stoppe, tâtonne et revient même en arrière, à la recherche d'un chenal plus favorable. Le Gange, qui, à l'époque des pluies, atteint quatre à cinq kilomètres de largeur, en mesure à peu près la moitié pendant

l'hiver. Par moments, on eût dit que nous naviguions dans un lac à demi asséché, et lorsque les collines du Rajmahal, qui fermaient l'horizon du sud, se furent repliées vers l'intérieur, nous n'aperçûmes plus dans toutes les directions que des berges jaunâtres et des bas-fonds sablonneux. Plus un village, une maison, ni un arbre. On eût pu se croire en plein désert de l'Indus.

Vers midi, le steamer s'arrêta à un confluent du bras principal, et l'on nous annonça qu'à raison de la sécheresse nous aurions à poursuivre notre trajet sur des barges envoyées de Caragola à notre rencontre. Je choisis la plus propre des embarcations avec mes deux compagnons européens, et, le transbordement opéré, nous prîmes les devants, à l'aide de deux cordes tirées chacune par un batelier qui courait sur la rive, pendant que d'autres indigènes, debout aux deux extrémités du bateau, régularisaient avec de longues gaffes les mouvements de la barge. A chaque instant, nous touchions avec plus ou moins de violence; aussitôt notre équipage de sauter à l'eau pour nous remettre à flot, sans souci des alligators, qui pourtant fourmillent dans ces lagunes. Nous finîmes par nous échouer sur un large banc émergé qui nous barrait complétement le passage. Heureusement, la difficulté était prévue, et l'on nous annonça de nouveau que d'autres embarcations attendaient les passagers dans un bras voisin.

Comme notre équipage n'aurait pu transporter tous nos bagages, même avec l'appoint de nos domestiques, force nous fut d'en prendre nous-mêmes une partie sur le dos — ce qui laissait fortement à désirer dans un trajet de plusieurs cents mètres sur des sables mouvants dont les particules micacées réfléchissaient les rayons brûlants du soleil. Un de mes compagnons était, du reste, complétement hors de service : le jeune planteur à la gourde, qui nous suivait en trébuchant sur le bras de son ami. Enfin, nous nous installâmes tant bien que mal à bord d'une nouvelle barge qui, après deux heures de navigation assez ardue, nous débarqua sur le quai de Caragola.

Nous nous dirigeâmes immédiatement vers le *dak bungalow* qui se dresse au milieu d'un village assez malpropre et assez pauvre d'apparence. Les *dak bungalows* représentent pour les Européens les caravansérais des indigènes. Ce sont des maisons bâties et entretenues par le gouvernement à l'usage des voyageurs européens qui y ont droit à une chambre, moyennant une roupie (2 fr. 50 c.) par jour ; les plus huppés de ces établissements ont des matelas et des draps, les autres ne possèdent qu'un lit de fer et un miroir ébréché. Ils sont généralement habités par un *khansama*, ou cuisinier, qui est tenu de pourvoir à la nourriture de ses hôtes, conformément à un tarif arrêté par l'autorité. On

paye d'ordinaire une roupie par repas; il est vrai que les ressources du garde-manger s'y réduisent au classique *chicken curry* de l'Inde, c'est-à-dire à la poule au riz assaisonnée de tous les condiments imaginables, plus des œufs et du thé ou du café. Aussi le voyageur avisé ne se hasarde-t-il jamais dans l'intérieur sans un panier de provisions bien rempli.

A peine eus-je commandé mon dîner que, désireux de prendre les devants sur mes compagnons, j'envoyai mon domestique s'enquérir des moyens de transport pour atteindre l'extrémité de la route carrossable qui se prolonge pendant environ quarante-cinq lieues au nord de Caragola. J'avais le choix entre des chars à bœufs, qui sont d'un bon marché extraordinaire, mais qui font seulement quatre milles à l'heure, — le cabriolet du courrier, qui dévore l'espace et qui passe pour un véritable instrument de torture, — les *dak gharries* ou fiacres du gouvernement, qui possèdent de grandes qualités, mais qui ont le tort de coûter trois cents francs, — enfin les *dâks* de la « concurrence », qui vont un peu moins vite, mais qui reviennent à plus de moitié moins cher. Je me décidai pour un de ces derniers véhicules, et, une demi-heure plus tard, je voyais déboucher devant le *bungalow* une sorte de coupé sans fenêtre avec des portes à rainures, suffisamment allongé pour qu'en se couchant de travers et en fourrant les jambes dans une cavité ménagée sous le siége,

un homme de taille moyenne pût s'y mettre dans une position quasi horizontale. Mon matelas fut posé sur les coussins, mon domestique hissé sur l'impériale, en compagnie des bagages; je me glissai moi-même dans la boîte roulante, comme un lapin dans son terrier, et, après un léger conflit de volontés entre le cocher et ses chevaux, nous ne tardâmes pas à voir Caragola disparaître derrière le nuage de poussière qui est le compagnon obligé du voyageur dans les plaines de l'Inde.

Des relais s'échelonnent le long de cette route à chaque intervalle de deux lieues. Les petits chevaux arabes qui font ce service sont assez mal nourris, et, de plus, fort vicieux. Aussi se refusent-ils généralement à partir, et les cochers, qui usent rarement du fouet, perdent nombre de minutes en cris, prières et imprécations, aussi inutiles que retentissants. En désespoir de cause, les palefreniers poussent aux roues, tandis que d'autres s'attellent aux chevaux eux-mêmes, comme pour leur persuader qu'ils sont déjà en mouvement. Il est assez curieux que ce procédé réussisse presque toujours à les mettre en branle, et, une fois lancés, ils franchissent consciencieusement leurs six milles, sans s'arrêter, au trot et même au galop. Aussitôt arrivés, ils sont dételés, bouchonnés et tranquillement ramenés à leur point de départ par un palefrenier qui a accompagné la voiture depuis le dernier relais.

Une grande foire se tenait précisément sur une île du Gange, en face du Caragola. Le temps me manqua pour la visiter; mais, tout le long de la route, je rencontrai des groupes d'indigènes, à pied, à cheval, en char à bœufs, qui s'y rendaient avec leurs marchandises ou qui en revenaient avec leurs emplettes. Le soir venu, ces voyageurs s'arrêtent où ils se trouvent et campent par familles à l'abri des manguiers qui parsèment la campagne.

Vers minuit, je m'éveillai par un magnifique clair de lune. Étonné de ne sentir aucun mouvement et de n'entendre aucun bruit, je mis la tête à la portière. La voiture était arrêtée en face d'une large rivière, les chevaux avaient disparu; cocher et domestique se reposaient dans le sommeil du juste. Il paraît que nous attendions le bac et que probablement le passeur était endormi. Longtemps nous nous égosillâmes à le héler de concert, et je commençais à désespérer, quand nous vîmes se détacher de l'autre rive une large barque à fond plat qui nous eut bientôt pris à bord et débarqués au seuil du relais voisin. Lorsque je me réveillai de nouveau, tout endolori par les cahots de la nuit, nous venions de dépasser la ville de Kishengunje, et le jour commençait à paraître. J'aspirai avec délices la brise du matin, qui, arrivant, humide et fraîche, des montagnes encore invisibles, me caressait délicieusement l'épiderme desséché par les vents brûlants et secs de la

plaine hindoustanique. Nous dépassâmes encore un certain nombre de villages, et, vers midi, nous nous arrêtions au bourg de Titalyah, où je trouvai des chevaux envoyés par M. W. Edgar, pour me conduire à son camp, alors dressé dans le voisinage. Je ne m'arrêtai que le temps de prendre un déjeuner sommaire au *dak bungalow,* et bientôt je me trouvai chevauchant sur la rive gauche de la Mahanudi à travers un pays d'aspect tout nouveau. Des faisceaux de bambous y forment partout d'élégants bosquets qui sembleraient plantés par la main d'un jardinier. Sous les longues feuilles des bananiers se laissent entrevoir des groupes de cabanes où les cloisons en lattes de bambou remplacent avantageusement les murs en terre durcie des villages bengalais. La rivière, grossie par les neiges de l'Himalaya, serpente sur un lit de galets, à travers de verdoyants pâturages où paissent de nombreux troupeaux ; dans ses eaux rapides et cristallines, des enfants s'ébattent, des poissons bondissent, des pêcheurs jettent leurs filets, tandis que, sous les ombrages de ses rives, de jeunes gars fort peu vêtus lutinent des fillettes gracieusement enveloppées d'une tunique attachée sous les bras et terminée par une jupe bariolée. Tout ce tableau exhale un parfum d'idylle que ne dément pas le doux éclat d'un ciel tamisé par une brume légère, comme en certains jours de notre automne.

Le camp de M. Edgar, qui s'élevait devant le village de Phansidewa, sur la rive gauche de la rivière, n'était qu'une installation provisoire de trois à quatre tentes. Mon hôte venait de se rendre à la *cutcherry*, résidence des autorités cantonales, qui se voyait à quelques minutes du camp. C'était une grande case de bambous, bâtie sur pilotis et séparée par des cloisons à jour. A l'entrée se tenait un poste de gendarmes natifs qui me présentèrent les armes en ma qualité d'Européen. Je trouvai M. Edgar au fond de la salle principale qui servait de prétoire, assis à côté du *teshildar*, ou sous-préfet indigène, sur une estrade qu'entourait la foule des natifs, plaideurs, solliciteurs et simples curieux. Mon hôte me reçut avec beaucoup de cordialité, et, après avoir mis une de ses tentes à ma disposition, m'offrit de m'accompagner lui-même jusqu'à Darjiling, pour y organiser mon expédition dans les montagnes du Sikhim. Notre départ fut fixé au lendemain matin.

Le district de M. Edgar s'arrête à la rive droite de la Mahanudi. Mais le canton qui en forme la partie méridionale a longtemps passé pour si insalubre qu'on a arbitrairement placé son chef-lieu sur le bord opposé, dans le district voisin de Julpigori. La Mahanudi marque en effet la limite de cette région marécageuse qui, sous le nom de Teraï, forme, au pied méridional de l'Himalaya, une des zones les plus malsaines du globe. Que ce soit la nature spon-

gieuse d'un sol imbibé d'humus, la fermentation produite par la combinaison d'une extrême humidité avec une extrême chaleur, ou enfin l'absence de pente forçant les eaux descendues de l'Himalaya à séjourner dans les replis de cette dépression naturelle avant de s'ouvrir un chemin à travers les plaines de l'Hindoustan, — toujours est-il qu'une nuit volontairement passée dans le Teraï équivaut à une tentative de suicide, et que chaque année plus d'un Européen, parti pour retremper ses forces dans l'air pur de Darjiling, paye de sa vie un simple séjour de quelques heures dans ce domaine de la *jungle fever*. Les seuls habitants qu'on y rencontre sont des Mechis, une tribu de sauvages au teint olivâtre, doux et inoffensifs, qui brûlent les jungles pour y cultiver un peu de maïs.

Cependant, quand le lendemain j'eus franchi la rivière après un recours préventif à mon flacon de quinine, je remarquai avec surprise que, même après la disparition complète des cultures, le pays n'avait guère changé d'aspect. C'était toujours la jungle aride et brûlée, irrégulièrement plantée de figuiers, d'acacias, de bambous, qui arrêtaient la vue dans toutes les directions sans constituer de forêt continue. Quelques mares croupissantes, disséminées dans les plis du terrain, offraient seules un fondement à la mauvaise réputation du lieu [1]. Nous

[1] L'impôt foncier fourni par ce district a presque doublé

finimes par nous engager dans des forêts de *sâl* (*shorea robusta*), essence assez fréquente dans le Bengale, qui commence à être appréciée au loin comme bois de construction. Jusqu'ici, bien que le ciel fût sans nuages, j'avais vainement sondé l'horizon pour découvrir les hautes montagnes que je savais se dresser devant nous à quelques kilomètres de distance. Tout à coup, par-dessus le rideau des *sâls*, je démêlai une sorte de muraille bleuâtre qui se détachait vaguement sur un azur gris de plomb, saturé par la vapeur d'eau; c'était l'Himalaya, qui, par les temps clairs, se découvre parfois à plus de cinquante lieues! Presque aussitôt, tournant sur la droite après avoir passé les premières plantations de thé, nous commençâmes à gravir les terrasses d'alluvion qui s'étagent sur le flanc méridional de la chaîne jusqu'à une hauteur de mille pieds environ, et qui rivalisent en insalubrité avec les parties les plus mal famées du Teraï. A mesure que nous montions, l'air devenait de plus en plus lourd et opaque; c'est à peine si, à travers ce bain de vapeurs tièdes, nous entrevoyions encore le globe blafard du soleil,

depuis dix ans, ce qui indique un certain développement des cultures, et l'on conçoit qu'ici comme ailleurs l'insalubrité doive décroître en raison inverse de l'agriculture. Dans la plaine, c'est le riz, et sur les premières assises, le thé, qui chaque jour fait reculer la jungle. La valeur de la terre a plus que décuplé depuis dix ans dans le district de Darjiling, et la population s'y est élevée de 15,000 à plus de 150,000 âmes depuis 1850.

tandis qu'une odeur âcre et nauséabonde nous saisissait à la gorge et nous attaquait le palais.

Bientôt, contournant une des petites vallées qui frangent ces contre-forts, nous pénétrâmes dans une forêt dont rien ne peut dépeindre la magnificence : essences inconnues, aux formes bizarres et aux troncs démesurés, — plantes parasites s'entre-croisant en tous sens pour former un couvert impénétrable aux rayons du soleil, — inextricables fourrés où même les bêtes féroces doivent avoir peine à se frayer un passage. Le sol y résonne sous les pieds des chevaux qui enfoncent dans le fumier accumulé par d'innombrables générations de feuilles mortes, et quand, çà et là, le cours d'un petit torrent y ouvre à la vue une courte échappée sur les profondeurs mystérieuses de ce fouillis végétal, on s'attendrait à y voir glisser, sous quelque forme fantastique, le spectre même de la fièvre à l'affût de ses victimes. Les seules habitations humaines qu'on rencontre dans ces parages se groupent sur la cime des pitons qui dominent cette mer de verdure, comme les cônes volcaniques émergés à la surface de l'Océan. Enfin, gravissant une dernière paroi, j'éprouvai comme un sentiment de soulagement à atteindre, vers 1,800 pieds de hauteur, le village de Punkabarri, où se retrouve la route directe de Darjiling. Le *bungalow* de Punkabarri, que son altitude met à l'abri des miasmes, est un vrai port de refuge pour

les voyageurs qui ont à traverser cette partie du Teraï. Des fenêtres on a une vue magnifique sur tout le bassin inférieur qui apparaît, à travers la brume, comme une immense nappe sombre entrecoupée de bandes grisâtres et de rubans argentés; on voit bien d'ici aux sinuosités de ces rivières combien les eaux du Teraï ont de peine à trouver leur écoulement vers le sud.

De Punkabarri nous continuâmes à nous élever, par une excellente route à lacets, le long des escarpements boisés qui forment les premières assises rocheuses de l'Himalaya. L'air devenait de plus en plus frais; mais l'humidité ne cessait d'augmenter, et lorsque, vers quatre heures, nous atteignîmes la petite ville de Kursiong, à 4,800 pieds d'altitude, nous nous trouvâmes littéralement dans les nuages. On nous affirma qu'on n'y avait plus vu le soleil depuis quinze jours, bien qu'il n'y fût pas tombé une goutte d'eau; c'est ce que les gens de la localité appellent leur premier printemps, et, en effet, ce brouillard permanent semble dû aux premiers vents du sud qui se refroidissent au contact des montagnes. Nous passâmes la nuit dans une excellente auberge, le *Clarendon hotel*, tenu par un vrai type de pionnier anglo-saxon, robuste vieillard, à l'aspect énergique et au franc parler, qui a refait sa fortune dans cet établissement après avoir échoué dans les plantations de thé.

Kursiong est en plein pays de thé. Tous les versants des montagnes sont couverts à perte de vue par des plantations qui feraient songer aux coteaux du Rhin et de la Moselle, si le misérable arbuste à thé, étriqué par les procédés industriels, pouvait rivaliser d'élégance avec les larges pampres de nos vignobles. Le thé, qu'on trouve à l'état sauvage dans la province voisine de l'Assam, prospère ici aussi bien qu'en Chine; il y fleurit même jusqu'à 5,500 pieds d'altitude, mais ce sont les plantations situées au-dessous de 3,000 pieds qui passent pour donner le meilleur rapport. Ajoutons que l'abondance des pluies sur les flancs méridionaux de l'Himalaya rend toute irrigation superflue, en même temps que la pente du terrain empêche l'accumulation des eaux.

Quand un planteur s'est assuré une concession de terres, il coupe ou brûle la jungle, retourne deux fois le sol, sème la précieuse plante dans des trous alignés à quatre pieds d'intervalle, et enfin, au bout de trois ans, commence à recueillir les feuilles qui sont aussitôt séchées au soleil, agglutinées à la main et grillées au four. C'est entre 1856 et 1859 que la culture du thé s'introduisit dans cette partie de l'Inde. Le succès des premières tentatives fit croire à la découverte d'un nouveau Pactole, et, la spéculation s'en mêlant, on eut bientôt la « *tea mania* » qui, comme la « *cotton mania* » de Bombay, jeta le désordre sur tous les marchés de l'Inde et de la

métropole. Des « jardins à thé », achetés ou inventés par des intermédiaires intelligents, furent mis en actions pour dix fois leur valeur, si bien que, vers 1866, une réaction, aisée à prévoir, faillit compromettre à jamais la culture du thé dans l'Inde. Mais cette crise, comme il arrive souvent, ne fit que dégager l'atmosphère, et aujourd'hui, d'après un rapport officiel de M. W. Edgar au gouvernement de Calcutta, l'industrie du thé se trouve dans une situation bien préférable et bien supérieure à sa prospérité apparente d'il y a dix ans. A la fin de 1873, il y avait près de 15,000 acres de plantations dans le district de Darjiling. Les principales plantations sont gérées pour le compte de grandes compagnies anglaises; on cite cependant des propriétaires qui, arrivés avec des capitaux suffisants, ont fini par s'enrichir, à force d'énergie et d'intelligence, dans l'exploitation de leur concession originaire. Mais, de l'avis unanime, il s'en faut jusqu'ici que cette industrie ait réalisé toutes les prévisions économiques et sociales de ses promoteurs.

A quelques pieds au-dessous de Kursiong, on aperçoit dans une vallée latérale les blanches maisons de *Hopetown* ou Espéranceville, colonie de planteurs, inaugurée en 1857 d'après la méthode américaine par la fondation d'une église, d'une école, d'une bibliothèque et d'une pharmacie. Toutefois, l'Inde n'est pas l'Amérique, et aujourd'hui la ville nouvelle manque encore d'un élément essen-

tiel : les habitants. Même dans l'Himalaya on a dû renoncer à l'acclimatation des Européens, qui peuvent bien y retremper leurs forces épuisées par les chaleurs de la plaine, mais qui semblent incapables d'y fonder la famille et d'y perpétuer la race. D'après les médecins qui ont étudié l'action du climat indien sur l'homme d'Europe, la première génération de blancs nés dans l'Inde se distingue déjà par sa faiblesse de corps et d'esprit, la seconde ne produit plus guère que des rachitiques et des idiots; quant à la troisième, on n'en a jamais entendu parler [1]. Aussi la plupart des Anglais, fonctionnaires ou colons, qui viennent s'établir dans l'Inde, n'y vont-ils que pour s'enrichir, avec l'arrière-pensée d'un prompt retour dans leur patrie.

Nous quittâmes Kursiong le 14, à dix heures du matin, toujours par le même brouillard, qui laissait

[1] Si l'on objecte que les Aryens de l'Inde sont un rameau détaché de notre propre race, nous ferons observer qu'il suffit de mettre le pied dans l'Inde pour constater à quel point le sang des castes supérieures, même les plus pures, a dû se mélanger aux races aborigènes. Il est très-probable que le système des castes date d'une époque postérieure aux premières invasions des Aryas, quand les législateurs du peuple conquérant reconnurent que cette barrière sociale et religieuse était l'unique moyen d'empêcher l'absorption complète de leur race par les populations inférieures du pays. — Peut-être aussi, à l'époque de l'invasion aryenne dans l'Inde, notre race n'avait-elle pas encore acquis, par un long séjour sous les mêmes cieux, cette rigidité ethnographique qui semble s'opposer aujourd'hui à son acclimatation dans les milieux tropicaux.

tout au plus soupçonner la profondeur des vallées entr'ouvertes sur notre gauche. La route sert ici de démarcation entre la partie de la montagne abandonnée aux défrichements et la zone des forêts conservées par l'État. Bien que l'établissement des grandes routes et des chemins de fer ne remonte guère, comme nous l'avons vu, au delà de vingt-cinq ans, l'Inde a déjà beaucoup souffert du déboisement, et il a fallu que l'autorité suprême organisât un ministère spécial pour la conservation ainsi que pour le repeuplement des forêts ; pendant l'année 1872-73, pour la seule province du Bengale, les recettes de ce département se sont élevées à près de 375,000 francs, et les dépenses à moins de 250,000 francs ; on voit qu'il y a eu là tout à la fois un acte de bonne administration et une source nouvelle de recettes importantes.

Cependant la route finit par dépasser la zone où fleurit le thé et par disparaître au sein d'un fourré où les essences des tropiques cèdent insensiblement la place à des représentants d'une flore plus septentrionale, chênes, lauriers, magnolias, d'une envergure gigantesque. Dans le clair-obscur de ces épais ombrages que ne trouble aucun bruit et que n'agite aucun souffle, sous le dôme laiteux des vapeurs qui déforment les objets et rapprochent les horizons, on aurait cru traverser la forêt ténébreuse où Dante s'égara dans le milieu du chemin de sa vie, et instinctivement je répétai les vers du poëte :

In mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura.

Quatre heures de chemin nous amenèrent tout transis à l'ancien dépôt militaire de Jella Pahar, qui commande la route de Darjiling, à 7,412 pieds de hauteur ; c'est la moins élevée des passes qui mettent le Sikhim en communication avec le reste du monde. D'ici, nous n'avions plus qu'à descendre quelques cents pieds pour arriver à notre destination, et bientôt des sentiers garnis de balustrades, des plates-formes ornées de bancs, des points de vue habilement ménagés à travers le feuillage, vinrent nous révéler l'approche d'un centre civilisé, ou, mieux encore, d'un *sanitarium* en règle.

Pendant la saison des chaleurs, Darjiling sert de résidence au lieutenant-gouverneur du Bengale, qui, l'hiver, siége à Calcutta. Aussi, la ville était-elle délaissée par la majeure partie de ses habitants, et l'on ne saurait rien imaginer de plus triste que l'aspect désert de la grande rue, lorsque nous la suivîmes dans toute sa longueur pour atteindre, à l'extrémité opposée de la station, le confortable bungalow de M. Edgar.

Darjiling (*dordj-gling*, le saint lieu) n'était encore, il y a quarante ans, qu'un monastère bouddhiste perdu dans les forêts du Sikhim. Le territoire anglais s'arrêtait alors sur la rive gauche de la Mahanuddy. Vers 1828, le capitaine Lhoyd, directeur général

du service topographique, explorant un jour la frontière du Sikhim, fut vivement frappé de la beauté du site, ainsi que de ses avantages au point de vue sanitaire, et il suggéra immédiatement aux autorités l'idée d'en faire l'acquisition. Après de longues négociations, le rajah du Sikhim consentit, en 1835, à céder, moyennant une rente annuelle de 3,000 roupies (7,500 francs), les quelques lieues de vallées et de forêts que domine la station actuelle. Toutefois, ce fut seulement à partir de 1839, sous la superintendance du docteur Campbell, que cette petite colonie commença à prendre quelque extension par l'ouverture des routes, la fondation de bâtiments publics et l'établissement d'un bazar où s'échangent aujourd'hui tous les produits de l'Inde et du Thibet, notamment du sel, du borax, du musc, des étoffes de laine et des chevaux. Dix ans plus tard, la population indigène s'était élevée de 100 habitants à plus de 10,000. D'autre part, l'érection de Darjiling en chef-lieu de district et le choix de cette station par le gouverneur du Bengale pour sa résidence d'été, sans compter la prochaine ouverture d'une ligne entre Calcutta et le pied des montagnes, ont contribué à en faire un des centres européens les plus fréquentés et les plus importants de l'Inde septentrionale sur la future route de Calcutta à Pékin par le Thibet.

La ville occupe, sur une longueur de quatre à

cinq kilomètres, la crête d'un contre-fort, que deux immenses vallées bordent à cinq mille pieds plus bas. Les versants des montagnes himalayennes sont tellement ravinés que, de la Chine à l'Afghanistan, on y trouverait difficilement un mètre carré de terrain plat. Darjiling ne fait pas exception à cette règle, et les bungalows qui n'ont pas réussi à s'y mettre à cheval sur la ligne de faîte se superposent à toutes les hauteurs dans les replis de la crête, si bien que la cheminée des uns est ordinairement de niveau avec la porte des autres. Cette roideur des pentes n'empêche pas chaque habitation de s'isoler dans un jardinet où des pins, des mélèzes et des houx s'entremêlent à des bambous et à des lauriers. Au centre, dans une petite dépression, s'entassent les habitations indigènes du bazar, avec les écoles, la municipalité et le *dak bungalow*, que dominent successivement la poste, l'église anglicane, les résidences du député-commissaire et du lieutenant-gouverneur, enfin la *cutcherry*, avec ses bureaux, sa salle des archives, sa chambre du trésor et sa cour de justice. Sous ce rapport, Darjiling offre la disposition invariable de toutes les stations civiles où se concentre la société européenne de l'Inde, et même l'architecture des bungalows y reproduit l'aménagement qu'on trouve dans les habitations de la plaine, sauf qu'ici leurs vastes salles sont mieux protégées contre les courants d'air et généralement munies de

deux cheminées. Le climat de Darjiling reste fort tempéré pour son altitude. La moyenne annuelle du thermomètre y est de 35 degrés centigrades. On n'y compte que trois saisons, comme sous tous les climats voisins des tropiques : l'hiver, d'octobre à février; les chaleurs, de mars à mai; les pluies, de juin à septembre. Octobre, novembre et avril sont les mois les plus délicieux de l'année; la dernière moitié de février, comme je devais en faire l'expérience, est quelquefois favorisée d'un beau temps exceptionnel, surtout quand elle est précédée d'une abondante chute de neige sur les montagnes. Dans la saison pluvieuse, la quantité d'eau tombée dépasse 100 pouces.

La soirée fut très-froide, mais certains symptômes firent juger à mon hôte que le ciel s'éclaircirait durant la nuit et que la brise du matin pourrait bien dégager complétement les montagnes du Sikhim. Je me fis donc éveiller avant le jour, et, à peine habillé, je me précipitai vers la colline de la cutcherry, à quelques minutes de notre bungalow. Le cœur me battait un peu à l'approche du sommet, car je savais que j'allais me trouver devant un des sites les plus renommés du globe, et je n'ignorais pas combien il est rare d'en obtenir une vue claire et complète, surtout à cette époque de l'année. Aussi ne pus-je retenir un cri d'enthousiasme lorsque je débouchai sur la plate-forme.

De l'observatoire naturel que j'occupais à 7,000 pieds d'altitude, dominant le cours de la Rungit, qui dépasse de 600 à 700 pieds seulement le niveau de la mer, je voyais tout le Sikhim se dérouler en un labyrinthe de vallées sinueuses et de contre-forts abrupts, nettement tranchés par les intervalles brumeux de leurs plans successifs. Un bourrelet de chaînes saillantes enferme, sur les quatre côtés, cette vraie carte en relief de cent lieues carrées. Placé moi-même au milieu de la bordure méridionale, je pouvais suivre à ma gauche la longue ligne des monts Singalelahs, qui, frappés par les premiers reflets de l'aube, se détachaient lumineusement sur l'azur encore sombre de l'ouest, tandis que, du côté opposé, la chaîne parallèle du Bhoutan se profilait en noir violacé sur le fond opale de l'orient. Vers le nord enfin, le regard se heurtait aux précipices neigeux et aux pics abrupts de la chaîne mère, dominée, vers son centre, par les 28,177 pieds du mont Kinchinchinga, si bien qu'en prenant pour base les vallées de l'avant-plan, je pouvais mesurer, dans un même coup d'œil, — unique au monde, — une élévation absolue d'au moins 27,500 pieds !

Sauf dans une ascension au pic de Ténériffe, jamais je n'avais rien vu qui approchât d'un panorama aussi stupéfiant par son immensité. On embrasse d'ici un arc d'environ 80 degrés, où douze

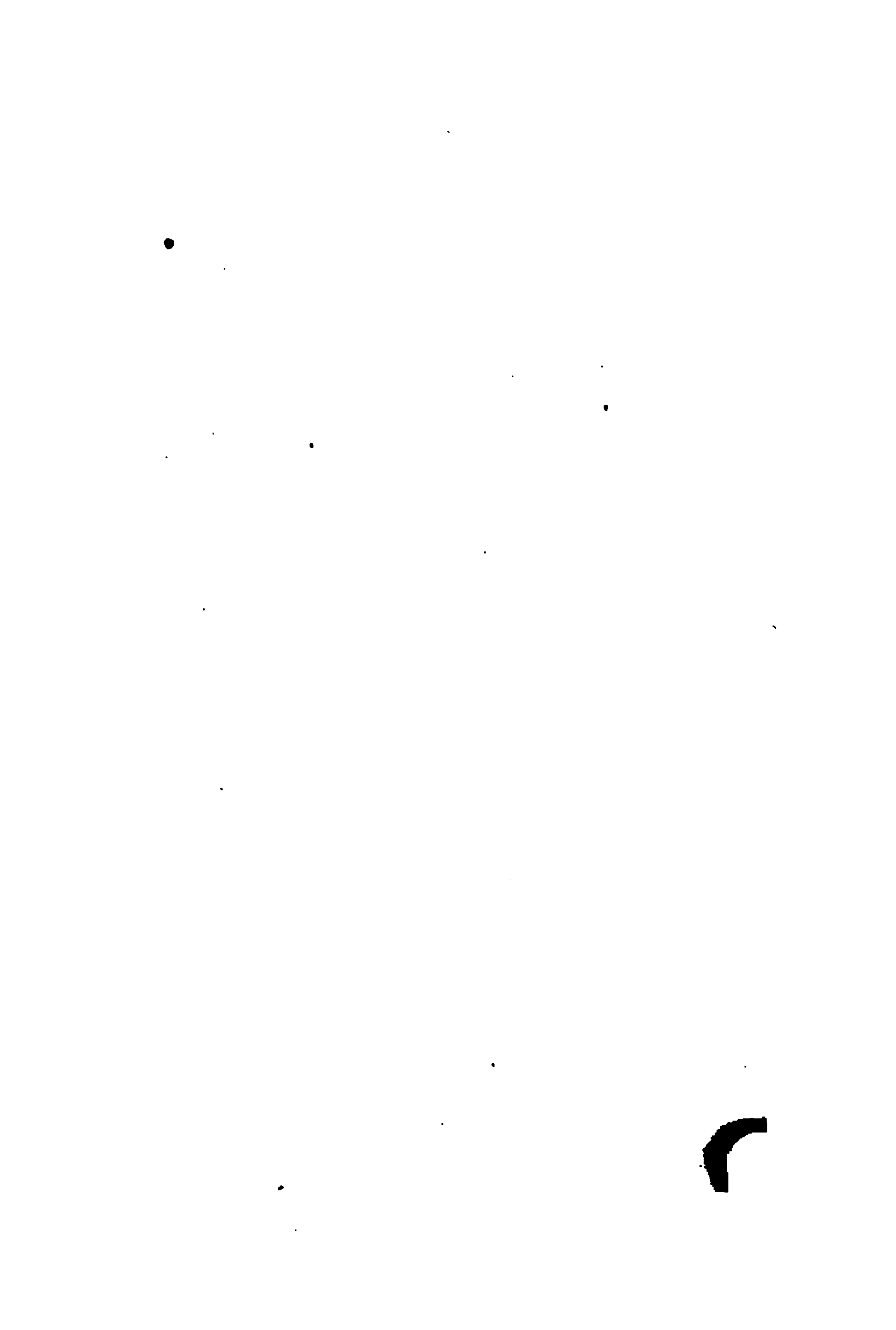
pics dépassent 20,000 pieds d'altitude et sept 22,000. Quelques-unes de ces sommités se dressent isolément, en sentinelles avancées, à l'entrée des vallées qui rayonnent du massif central; d'autres flanquent comme des bastions les glaciers de Kinchinchinga; plusieurs enfin, qui se montrent à travers les échancrures de la crête, marquent les domaines du Nepaul, du Bhoutan et du Thibet. C'est un tableau qui, à raison de sa grandeur même, ne semble pas fait pour des hommes. Il déroute à la fois l'imagination et la vue. On y perd du même coup le sentiment de la hauteur et de la distance. L'impression première, c'est qu'on se trouve soi-même à l'altitude des cimes les plus élevées, que la chaîne principale reste à une portée de fusil, et que son manteau de neige est une simple collerette de quelques cents pieds. En réalité, Kinchinchinga dépasse de 21,000 pieds le niveau de l'observateur; il est éloigné de soixante kilomètres à vol d'oiseau, et la limite inférieure des glaciers y descend jusqu'à 13,000 pieds. Ces diverses illusions s'expliquent d'ailleurs par le fait que Kinchinchinga, vu de Darjiling, mesure seulement un arc de 4°31 au-dessus de l'horizon.

A peine avais-je pu me rendre compte de mes premières sensations, qu'un rayon de soleil, teignant d'un rose vif l'éclat marmoréen des neiges éternelles, vint inonder de vie et d'éclat ce paysage glacé

jusque-là par les reflets blafards du crépuscule matinal. Je ne me serais pas lassé de suivre les nuances délicates et variées qui marquèrent les progrès de l'aurore dans la coloration mobile des aiguilles et des glaciers, des criques et des vallons, des forêts et des rivières. Mais des flots de brouillard, poussés par la brise du sud, ne tardèrent pas à envahir les vallées; la cime de Kinchinchinga se mit à planer dans les airs, et, agrandie encore par cette interposition de vapeurs, elle me fit presque douter qu'elle possédât une base sur le sol. Je ne rentrai toutefois qu'après avoir vu sa dernière pointe disparaître dans la brume. Les nuages, et surtout la façon dont ils se comportent aux abords de Darjiling, feraient les délices d'un poëte ossianesque, soit qu'ils se forment et se déforment avec la même aisance, soit qu'ils se livrent de formidables batailles pour la possession d'un défilé ou qu'ils s'élancent à l'assaut de quelque contre-fort jeté en travers de leur passage, tantôt réduits à un maigre flocon qui tout à coup se développe en un long cortége de figures fantastiques, tantôt pareils à un rideau opaque qui soudain se lève sur une scène resplendissante de coloris et de pittoresque.

Il fallut trois jours pour terminer les préparatifs de mon expédition dans le Sikhim. J'en profitai pour visiter, sous les auspices de mon hôte, les principales curiosités de la ville et de ses environs.







LA PLUS HAUTE CRÊT



L DE DARJILING.





A, VUE DE DARJILING.

P. 294-295.

Le 15, notamment, je fis une excursion au mont Sinchul, qui s'élève à 8,606 pieds de hauteur dans la direction du sud-est. Il était quatre heures du matin quand je partis à cheval, en compagnie d'un guide indigène, par un froid piquant et un beau clair de lune. Lorsque je quittai la grande route à Jella Pahar, les premières lueurs du jour me montrèrent une épaisse bande de nuages qui voilait tout l'horizon du nord; mais, cette fois encore, ils se dissipèrent au lever du soleil, et, parvenu sur la cime, je retrouvai dans toute sa gloire mon panorama de la veille. De cette élévation je pouvais, en outre, découvrir, par-dessus la crête des Singalelahs, sous la forme d'un pic couvert de neige, la plus haute sommité du globe, ce Gaurisankar ou mont Everest, qui dépasse Kinchinchinga de 823 pieds. Une autre modification qui donne ici plus de variété au tableau, mais en lui enlevant un peu de son imposante austérité, c'est la présence de Darjiling, qui constelle de taches blanches l'arête du premier plan. Vers le sud, j'ai entendu soutenir que, par les temps clairs, on peut entrevoir les plaines de l'Hindoustan, mais seulement après les pluies de l'automne.

En franchissant la selle qui réunit Sinchul au contre-fort de Darjiling, j'avais aperçu, au pied de l'escarpement terminal, des colonnades qui se dressaient comme des avenues de fantômes sous les

derniers rayons de la lune. A la descente, j'examinai de plus près ces étranges constructions. Elles étaient formées par des pilastres isolés, complétement creux, d'une forme rectangulaire et d'une maçonnerie analogue à la nôtre. Au niveau du sol, ils offraient une issue pareille à une porte, mais trop étroite pour donner passage à un homme. Une seconde ouverture avait été ménagée dans une espèce de chapiteau grossier qui couronnait leur sommet. Ils étaient alignés sur deux et parfois trois rangées parallèles, qui semblaient former plusieurs groupes distincts. Leurs intervalles étaient jonchés de décombres où je ne pus découvrir aucune apparence d'inscription. Par leur forme, ces monuments faisaient songer à certaines tombes qu'on rencontre dans la campagne romaine; par leur disposition, ils rappelaient les *choultrys* ou halles sacrées qu'on voit dans le sud de l'Inde aux abords des grandes pagodes hindoues. Cependant, je ne pus y discerner les caractères d'aucun style bien tranché. Aussi, tout en m'étonnant de n'avoir jamais entendu parler de ces ruines mystérieuses, commençais-je à me demander si je ne m'étais pas trouvé là devant les restes de quelque construction antérieure à l'établissement du bouddhisme dans le Sikhim, quand, rentré à Darjiling, j'appris que j'avais découvert... les cheminées des casernes établies en 1860 sur les flancs de Sinchul et abandonnées trois ans plus tard

en faveur d'un emplacement moins exposé aux intempéries de l'air!

Je consacrai une partie de mes deux dernières journées à la visite des établissements publics : la prison, les écoles, etc. M. Edgar me fit assister à une distribution de prix dans l'*Anglo vernacular school* du district, écoles moyennes où des maîtres indigènes donnent l'enseignement à la fois en anglais et en dialecte local. Les Anglais n'ont pas adopté jusqu'ici le système des théoriciens, qui voudraient angliciser l'Inde, comme les Romains ont latinisé la Gaule, en imposant aux populations conquises la langue du vainqueur. C'est seulement dans l'enseignement supérieur qu'on emploie exclusivement l'anglais; dans l'enseignement primaire, au contraire, on recourt uniquement aux dialectes locaux, et j'ai plus d'une fois entendu des fonctionnaires anglo-indiens appuyer de leur expérience personnelle cet argument souvent avancé en Belgique, à propos des populations flamandes, qu'entre deux enfants instruits, le premier par l'intermédiaire de l'anglais, le second au moyen de sa langue maternelle, ce dernier devenait, d'ordinaire, non-seulement le plus intelligent et le plus instruit, mais encore le plus apte à saisir l'esprit même des idées et des méthodes européennes. Aussi est-ce seulement dans l'enseignement moyen, après avoir développé les facultés de l'élève à l'aide de sa

langue maternelle, qu'on commence à lui enseigner l'usage de l'anglais. Je fus vivement frappé de la mine éveillée et de la tenue soignée de ces enfants; il est vrai que les petits hindous se distinguent presque toujours par des traits fins et expressifs; malheureusement, il s'en faut qu'ils gardent ces avantages physiques jusqu'à l'âge mûr. J'eus aussi l'occasion de visiter la *Bouthia boarding school*, école spéciale fondée pour les jeunes bouddhistes du Népaul et du Sikhim. Les élèves étaient en congé, par suite de je ne sais quelle fête religieuse; mais je n'en parcourus pas moins l'établissement tout entier, depuis les dortoirs jusqu'à la chapelle bouddhiste, sous la conduite d'un lama sikhimois qui, récemment arrivé de Pemionchi, s'était offert pour enseigner le thibétain, à condition qu'on lui apprît l'anglais. Le gouvernement compte former ici des jeunes indigènes qui pourront un jour explorer pour son compte les parties voisines du Thibet si obstinément fermées aux Européens.

Je n'oubliai pas non plus de descendre au temple bouddhiste qui se dresse au-dessus de la ville sur la route du Sikhim. J'y retrouvai la même disposition et presque les mêmes emblèmes que dans les temples de Ceylan. C'était un édifice en bois à deux étages, précédé d'une véranda qui faisait office de portique. Deux lignes de piliers divisaient le rez-de-chaussée en trois compartiments qui faisaient songer à une

nef flanquée de ses deux ailes. Au fond du chœur se trouvait une armoire vitrée qui contenait une grande statue de Bouddha avec deux idoles secondaires. La chapelle était vide; mais un bruit d'instruments m'apprit qu'on disait les vêpres à l'étage supérieur. Je m'y rendis aussitôt par un escalier latéral. L'aménagement était le même qu'au rez-de-chaussée, sauf qu'ici l'image de Bouddha était réduite à des proportions minuscules. Trois lamas, accroupis au fond de la salle, célébraient l'office, le visage tourné vers l'autel. L'un entre-choquait doucement des cymbales, l'autre frappait sur un gong, le troisième bourdonnait des prières qu'il lisait dans un livre à longues feuilles volantes. Tout à coup, ce dernier ferma son psautier, et, saisissant une conque marine, en tira des sons formidables, tandis que ses collègues redoublaient de vacarme, sans s'inquiéter de ma présence.

Enfin le 16, vers midi, je pus passer en revue, dans la cour du bungalow, tout le personnel de ma future caravane. En tête se présentait un natif, employé de la cutcherry, que M. Edgar avait bien voulu me prêter pour la circonstance. C'était un tout jeune homme, poli et avisé, qui répondait au nom de Chram-Chring, vrai type mongol, de petite taille, aux yeux obliques et vifs. Chaussé de *knickebockers* et de bottines à l'européenne, il portait une sorte de blouse brune qui retombait sur un jupon

jaune. Une barrette retroussée et une natte qui lui pendait au milieu du dos achevaient de lui donner un faux air de mandarin. Fort bien apparenté dans le Sikhim, il était spécialement chargé de m'introduire, au nom de M. Edgar, près des fonctionnaires civils ou ecclésiastiques que je rencontrerais sur ma route, et ce concours devait m'être d'autant plus précieux que mon hôte, en sa qualité de *deputy-commissionner* du district frontière, était chargé des relations politiques avec le Sikhim et qu'il connaissait de longue date les principaux personnages du pays.

Au second rang se trouvait un *babou* de Darjiling, nommé Kalé-Sing, que j'avais dû engager comme interprète. En effet, mon domestique, un hindou de Bombay qui parlait l'anglais, le mahratte et l'hindoustani, ne m'était plus d'aucun secours dans ces montagnes, où il ne comprenait rien de la langue, et où, d'ailleurs, il grelottait du matin jusqu'au soir. J'avais aussi un cuisinier, — tout de blanc vêtu, du moins au départ, — qu'un fonctionnaire obligeant m'avait prêté pour l'excursion, avec les ustensiles les plus indispensables pour l'exercice de sa profession. Arrivaient ensuite une dizaine de coulies, vigoureux montagnards à la peau jaune, aux cheveux aplatis, aux pommettes saillantes, armés de longs couteaux dans des gaînes de bois, et chargés, moyennant 6 annas par jour, de porter

mon bagage, ainsi que mes provisions, dans des hottes de bambou qu'ils s'attachaient derrière les épaules. Ayant à se nourrir eux-mêmes, ils me demandèrent 8 annas au lieu de 6, ce qui est un salaire fort élevé pour ce genre de services dans l'Himalaya. Je consentis toutefois à leur promettre ce supplément, sous forme de gratification, pourvu que je n'eusse pas à me plaindre de leur conduite, et, comme on le verra plus tard, je ne devais pas me repentir de cette stipulation, qui allait me permettre de les tenir par la bourse, sans sortir de mon contrat.

Quatre chevaux de selle avec leurs grooms, deux moutons, un certain nombre de poulets et de canards complétaient le personnel vivant de l'expédition. Quant aux provisions qui devaient grossir mon garde-manger, il serait trop long d'en énumérer la liste, depuis trois douzaines de bouteilles de *soda water*, pour me dispenser de recourir à l'eau du pays, jusqu'à une petite balle de thé et plusieurs kilogrammes de riz, sans compter le biscuit, le sucre, le sel, le beurre, le cognac, des œufs et de nombreuses conserves. Comme on m'assura qu'à la fin de chaque étape, je trouverais un gîte dans un monastère ou un village, je ne m'embarrassai point d'une tente; mais j'avais à emporter tout mon ameublement, mon lit, ma table, et jusqu'à une chaise. On voit que, dans l'Himalaya, il serait difficile de se borner à la besace

et à l'*alpenstock* classiques de nos touristes alpestres.

N'ayant pas de temps à perdre, je fis immédiatement partir mes coulies, sous la direction de Kalé-Sing, afin de les rattraper le lendemain soir à Namchi, après avoir moi-même franchi en un jour les deux étapes qui me séparaient de ce monastère. Encore une nuit, et j'allais donc quitter le sol anglais pour m'engager, avec une escorte de vrais sauvages, dans les montagnes et les forêts d'un État à demi barbare qui ne comptait pas un seul Européen sur tout son territoire. Mais tels sont, dans ces parages, le prestige du blanc et probablement la crainte salutaire des représailles britanniques, que je ne songeai même pas à m'armer d'un revolver. Le voyageur est plus en sûreté, nuit et jour, dans les gorges de l'Himalaya qu'à certaines heures dans les rues de Londres, de Paris ou de Bruxelles.

CHAPITRE IX

LE ROYAUME DE SIKHIM

Descente dans la vallée de la Rungit. — Les zones de végétation dans l'Himalaya. — Les Lepchas. — Une funèbre rencontre. — Les ponts du pays. — La politique du Sikhim. — Monastère de Namchi. — Le bouddhisme dans le nord de l'Inde. — Une nuit dans un temple. — Grandes routes de l'Himalaya. — A travers la jungle. — Chez le *khazi* de Tcheysing. — Une difficulté d'étiquette. — Entrevue avec S. H. Thotub Namguay.

Je quittai Darjiling le 17 février, par une claire et fraîche matinée, en compagnie de Chram-Chring et de nos deux grooms qui marchaient silencieusement à la queue des chevaux. La route, assez bien entretenue pour me rappeler les meilleurs sentiers de la Suisse, descendait vers la vallée de la Grande Rungit sous une luxuriante végétation, dont les éclaircies laissaient entrevoir dans des lointains violets les neiges éternelles de Kinchinchinga et de ses gigantesques acolytes. Dans la zone supérieure de ce versant, ce sont les essences d'Europe qui dominent : chênes, châtaigniers, lauriers, magno-

liers. Un peu plus bas apparaissent ces magnifiques fougères arborescentes, parfois hautes de 30 à 40 pieds, qui sont la gloire de Darjiling; de loin, elles ressemblent aux palmiers, dont elles imitent le port élancé, mais qu'elles surpassent par la grâce de leur couronne comme par la délicatesse de leur feuillage. Quant aux croupes inférieures de la montagne, elles sont occupées par des plantations de thé, entremêlées de bananiers, de figuiers, de palmiers, de gordonias et de *sals*, qui forment d'épais fourrés aux abords de la rivière.

A chaque instant, nous croisions des Sikhimois qui portaient à Darjiling des marchandises et des denrées. Ils appartenaient pour la plupart à la race des Lepchas, qui semble le produit d'un croisement entre les aborigènes de l'Inde et les émigrants mongols de la région transhimalayenne. Timides et indolents, de petite taille, ils ont les extrémités frêles, mais la poitrine large et les bras musculeux. Leur costume consiste en une pièce de coton qui se drape autour du corps, de façon à laisser un bras libre et à tomber jusqu'à la hauteur du genou. Cette sorte de tunique est serrée par une ceinture où passe un long couteau à gaîne de bois. Bien que les Lepchas vénèrent les lamas et rendent hommage aux statues de Bouddha, ils passent pour n'avoir d'autre religion que le culte des mauvais esprits. Aussi portent-ils souvent, en



guise d'amulette, une formule magique renfermée dans une petite boîte d'argent ou d'or, qu'ils s'attachent sur la poitrine à l'aide d'un collier à grains d'ambre, de corail, de cornaline et de turquoise. Les femmes ont à peu près le costume des hommes; elles se distinguent surtout en ce qu'elles tressent leurs cheveux en deux nattes au lieu d'une.

A la moitié de la descente, je fis une rencontre d'assez mauvais augure, qui aurait jadis empêché un Romain de poursuivre sa route. Il s'agit de deux cadavres qu'on transportait à Darjiling sur des civières, recouverts d'un drap qui dissimulait mal leurs formes rigides. Les porteurs se rangèrent pour me laisser le chemin libre; mais le sentier était si étroit que les plis du suaire me frôlèrent au passage. C'étaient, comme je l'appris à mon retour, les victimes d'un de ces drames domestiques qui, malheureusement, ne se rencontrent pas seulement dans l'Himalaya : un mari qui, après avoir égorgé sa femme par jalousie, s'était frappé avec le même couteau.

Cependant, le bruit du torrent qui coulait au fond de la vallée devint de plus en plus distinct, et, vers midi, nous débouchâmes, à travers une végétation tropicale, sur une rivière aux eaux d'émeraude qui courait rapidement sur un lit bordé de galets, entre des coteaux abrupts et verdoyants. C'est ici que j'eus à franchir mon premier échantillon de pont

himalayen. Deux longues tiges de bambou sont jetées parallèlement d'un bord à l'autre, puis réunies par des lianes supportant d'autres bambous qui forment le plancher. A première vue, cette construction semble assez fragile, et, à chaque pas qu'on y hasarde, le jeu des lianes, le craquement des bambous, l'ébranlement général de tout l'échafaudage ne sont guère de nature à rassurer le nouveau venu, qui doit y avancer avec une prudente lenteur, en s'aidant des mains comme des pieds. Dans la circonstance actuelle, la Rungit était suffisamment gonflée pour que le fond de cette véritable corbeille trempât de plusieurs pieds dans l'eau : aussi nous fallut-il exécuter un véritable travail de singes, pour passer à pied sec, en nous accrochant aux bambous des parois. Il paraît néanmoins que les accidents sont fort rares sur ces sortes de ponts, aussi longtemps que les bambous ne pourrissent pas. Nos chevaux traversèrent à la nage, sous la conduite d'un indigène qui se tenait assis, les pieds sous l'eau, dans une sorte de périssoire, constituée par deux soliveaux parallèles avec une planche en travers.

La Grande Rungit forme ici la limite entre l'Inde anglaise et le territoire du Sikhim. Le Sikhim, qui compte environ 1,550 milles carrés, avec une population de 7,000 âmes, ne remonte, d'après ses propres traditions, qu'au seizième siècle de notre





ère. Jusque-là, ses vallées ne renfermaient que des tribus indépendantes, isolées et à demi sauvages. Mais, vers cette époque, trois lamas du Thibet, appartenant à la secte des Doukpas, quittèrent leur pays après la victoire de l'école rivale. S'étant un jour rencontrés au pied de Kinchinchinga avec un chef nommé Pemcho Nâmguay, ils résolurent de se partager la suprématie politique et spirituelle de la contrée. Leur tentative fut couronnée de succès. Pemcho Namguay fonda le royaume de Sikhim, où ses descendants règnent encore aujourd'hui; quant aux trois religieux, ils couvrirent le pays de lamasseries et firent du bouddhisme la religion officielle du nouvel État.

Le Sikhim, qui est enfoncé comme un coin entre le Bhoutan, à l'est, et le Népaul, à l'ouest, s'est vu envahi tour à tour par ces deux redoutables voisins. Il y a environ un siècle, une invasion de Bhoutanais força le rajah d'alors à se réfugier dans le Thibet, où il obtint des troupes pour reconquérir son royaume, après six ou sept ans d'efforts. Quelques années plus tard, les Gourkhas du Népaul englobèrent le Sikhim dans l'empire qu'ils étaient en train de fonder sur les pentes méridionales de l'Himalaya. Le rajah se réfugia encore une fois au Thibet; mais, cette fois, ce furent les Anglais qui, après avoir refoulé les Gourkhas dans le Népaul actuel, lui restituèrent son trône, en 1815.

Le gouvernement sikhimois ne tarda pas à oublier ce service, et, en 1849, le docteur Hooker, aujourd'hui directeur des jardins de Kew, ainsi que le docteur Campbell, alors superintendant de Darjiling, furent faits prisonniers dans une de leurs excursions, par les ordres du divan Namguay, qui espérait arracher ainsi à l'Angleterre la restitution des esclaves fugitifs. La répression de cet attentat ne se fit pas attendre; mais l'approche de l'expédition anglaise suffit pour amener la libération des prisonniers, ainsi que la soumission du pays. En 1860, de nouvelles difficultés amenèrent une seconde intervention des Anglais, qui débuta d'une façon assez malheureuse. Le détachement expéditionnaire dut repasser la frontière en pleine déroute, et Darjiling parut même un instant menacée. Mais des troupes fraîches effacèrent promptement cet échec, et, trois mois plus tard, le rajah acceptait les conditions que les Anglais lui dictaient aux portes de sa capitale.

Parmi les stipulations du traité se trouvait le bannissement du Divan, qu'on accusait d'être l'instigateur de la politique hostile à l'Angleterre. Namguay se retira au Thibet, où il paraît avoir acquis une position fort influente et même un bouton de mandarin. Depuis lors, aucun nuage n'a plus troublé les relations des deux gouvernements. Le Sikhim, outre les obligations communes aux États indigènes

de l'Inde vis-à-vis de l'Angleterre, s'est engagé à entretenir les routes qui mènent de la frontière anglaise vers les passes de l'Himalaya, et, à cet effet, il reçoit du gouvernement anglais une subvention annuelle de 12,000 roupies (30,000 francs), ce qui est presque le double de ses revenus. Mais il n'en reste pas moins dans une position assez fausse, entre les Anglais, qui lui imposent de leur faciliter l'accès du Thibet, et les Thibétains, qui le lui défendent de la façon la plus formelle. Les premiers le tiennent par l'octroi de leurs subsides; les seconds, par la menace de confisquer certaines enclaves qu'il possède sur leur territoire, au nord de la grande chaîne.

On sait que, d'après les autorités du Thibet, la fermeture de cette province aux étrangers est due exclusivement à des ordres envoyés de Pékin par le gouvernement chinois. A Pékin, au contraire, on répond aux Anglais que c'est uniquement le fait des lamas et des fonctionnaires thibétains. M. Edgar a obtenu un document fort curieux qui jette un certain jour sur cette question; c'est le texte authentique d'une lettre que les *ampahs*, commissaires impériaux de Lassa, adressèrent, en 1873, au rajah de Sikhim, lorsque le *chief-commissionner* de Darjiling tenta de visiter ce prince dans sa résidence de Choumbi, au delà des frontières thibétaines. « Votre État de Sikhim, y disaient les fonctionnaires chinois, confine

au Thibet. Vous savez quelles sont nos intentions et quelle est notre politique. Vous êtes tenu d'empêcher les Anglais de franchir nos frontières. Cependant, c'est entièrement par votre faute, — grâce aux routes que vous leur avez faites dans le Sikhim, — qu'ils ont conçu ce projet. Si vous continuez à agir de la sorte, il n'en arrivera rien de bon pour vous. Dorénavant, vous devrez remplir vos obligations et obéir aux ordres du grand lama Rimbochay, ainsi que du douzième empereur de la Chine. » — On voit par là que la Chine considère le Sikhim comme une sorte d'État vassal, au point de vue politique aussi bien qu'au point de vue religieux; mais les Anglais, étant les plus voisins et les plus redoutables, auront nécessairement le dernier mot dans cette lutte d'influences.

Quelque soin que le rajah mette à remplir ses obligations, je reconnus bien vite, à l'état de la route, que j'avais quitté le territoire anglais; car, à partir de la rive gauche, elle n'était plus qu'un sentier irrégulièrement tracé dans le taillis contre les flancs de la montagne. A mesure que nous nous élevions, nous retrouvions ici en sens inverse les différentes zones de végétation que nous avions franchies à la descente du versant opposé, sauf les plantations de thé, qui ne se hasardent pas encore hors du territoire britannique. Une heure d'ascension nous fit déboucher sur un petit village dont le

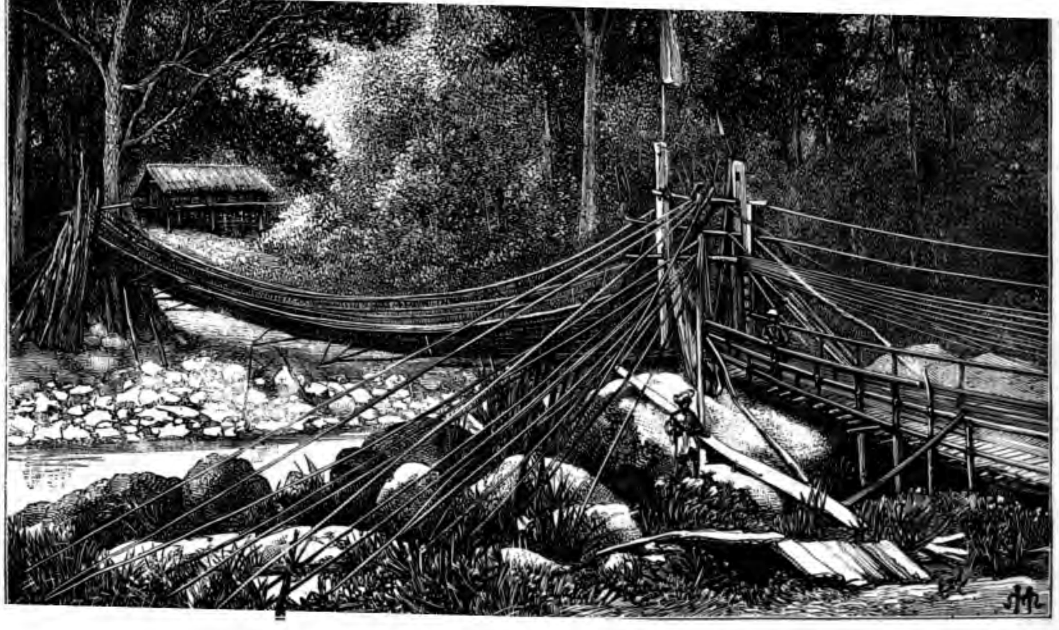
chef vint à ma rencontre pour m'offrir une corbeille d'oranges. Cette agglomération ne comprenait que quelques cases de bambou ; mais je fus assez surpris d'y trouver établi, pour l'amusement de la population indigène, un *merry go round*, une roue de fortune, munie de siéges suspendus, comme on en voit, entre autres, mais plus perfectionnées, dans les Champs-Élysées de Paris.

Quelle ne fut pas ma déception, lorsque je dépassai la dernière case, de rencontrer, confortablement installée à l'ombre d'un figuier, ma caravane, que je croyais déjà près de Namchi ! Il paraît que mon cuisinier, doutant que je pusse me contenter de quelques *sandwiches* emportées de Darjiling, avait arrêté ici tout son personnel pour me cuire d'office un déjeuner complet. Je le tançai d'importance, par l'intermédiaire de Kalé Sing, et je lui ordonnai de se mettre en route sans plus de retard. Malheureusement, les coulies ont l'habitude de marcher avec une telle lenteur que je dus bientôt me résigner à prendre les devants avec Chram-Chring et l'interprète.

Parvenus au sommet de la montée, nous longeâmes, pendant plusieurs heures, les pentes d'une vallée sauvage qui descendait du mont Tendong, tandis que derrière nous se profilait, au-dessus de Darjiling, la masse colossale de Sinchul. Tout à coup, nous entendîmes au loin un grand bruit de

cymbales; c'était, me dit-on, le principal lama de Namchi qui faisait des dévotions dans sa maison de campagne située à proximité de la route. Enfin, vers cinq heures, le fourré s'éclaircit, et j'aperçus, à l'extrémité d'une clairière, les longues perches surmontées de banderoles qui signalent partout l'approche des *goumbas* ou monastères bouddhistes.

A l'entrée du village se montrait un fort beau *chait*. Les *chaits* sont des monuments religieux, assez abondants dans ces parages, qu'on élève à la mémoire de quelque pieux lama. Ils se composent d'un piédestal à gradins que surmonte un croissant ou plutôt une coupole renversée, supportant elle-même une haute pyramide effilée à quatre faces. Les chaits correspondent aux *stupas* qui, dans le sud de l'Inde, renferment les principales reliques du bouddhisme. Ils servent aussi à symboliser l'Église bouddhique, et, à ce titre, ils se retrouvent, dans une forme réduite, sur l'autel de chaque temple, à côté de la statue de Bouddha et du livre qui personnifie l'enseignement du maître. On sait que le Bouddha, l'Église et la Loi, constituent les trois membres de la trinité ou triade bouddhique. Ayant ensuite longé les cases des moines, nous marchâmes droit sur le temple qui se dressait à peu de distance. Les lamas disaient l'office du soir dans une chapelle voisine; il fallut m'y rendre afin d'obtenir la permission de m'installer dans le temple



P. 306.

nef par une balustrade ou une cloison à jour. En face de l'entrée se trouve l'autel que domine généralement une statue de Bouddha accroupi, dans l'attitude de la méditation ou de la prière. Autour de cette statue sont rangées des images de Bouddhas antérieurs à Sakhya-mouni et de *Bodhisatvas*, saints personnages qui ont mérité le nirvana, mais qui préfèrent se réserver pour le rôle de Bouddhas, chaque fois que le besoin s'en fera de nouveau sentir sur terre, — enfin de Bouddhas *célestes*, demi-dieux empruntés aux mythologies voisines et passés à l'état d'esprits secondaires. — Les murs intérieurs des temples sont couverts de fresques représentant des génies et des démons, tous plus monstrueux les uns que les autres. Enfin, aux piliers sont suspendues des bannières brodées, avec des inscriptions et des scènes mythologiques, où j'ai souvent vu figurer le dieu bleu et la déesse blanche, dont l'attitude, peu susceptible de description, m'avait déjà frappé chez les lamas de passage à Jummou[1].

Chaque village a ici un temple et un monastère,

[1] Ce symbole semble personnifier l'idée panthéiste de la création ou plutôt de la production du monde par le dédoublement de l'être primordial neutre et absolu, quand il passe à l'état de principe actif pour se réaliser dans le temps et l'espace. L'allégorie semble incontestablement d'origine hindoue et même sivaïte. Parfois le couple écrase sous ses pieds une sorte de diable qui personnifie sans doute l'éternelle matière, domptée par l'activité divine.

avec un nombre de moines qui varie de deux ou trois à plus de cent. Ces monastères forment parfois de vraies colonies, comme chez nous au moyen âge. Ils comptent des novices, des frères lais, des moines et des lamas. Quant aux paysans qui cultivent les terres de main morte, ils sont logés à une certaine distance, aucune femme ne pouvant vivre à portée des monastères.

Presque chaque famille du Sikhim destine un de ses enfants à la vie monastique. Les néophytes sont envoyés de bonne heure à un monastère où on leur enseigne la lecture, l'écriture, les préceptes et les pratiques du culte. Quand ils ont acquis les connaissances nécessaires, on leur confère l'ordination avec une certaine solennité; mais un fort petit nombre de moines arrive à la dignité de *lama*, qui constitue un grade tout à fait supérieur dans la hiérarchie ecclésiastique — presque la sainteté sur terre. Les frères lais, qui exercent les métiers nécessaires à l'existence matérielle du couvent, sont, en général, d'habiles artisans qui acceptent sans répugnance les travaux les plus pénibles, tandis que les moines s'abandonnent à une vie d'oisiveté et de contemplation.

Les religieux bouddhistes sont tenus à observer la pauvreté, mais les communautés, qui sont exemptes d'impôts et continuellement enrichies par des donations publiques ou privées, absorbent le

plus clair de la richesse nationale; on comprend, à voir le développement de ces institutions improductives, comment le bouddhisme a dû s'effondrer dans l'Inde sous l'exagération de ses tendances ascétiques. Ces moines font également vœu de chasteté; mais, à cet égard, le grand lama du Thibet peut les relever de leur obligation dans des cas exceptionnels, et, d'ailleurs, le docteur Hooker, qui visita, en 1849, cette partie de l'Himalaya, raconte qu'il trouva partout, aux environs des monastères, de vraies colonies d'enfants, invariablement présentés par ses hôtes comme leurs neveux et leurs nièces. Il existe aussi, surtout au Thibet, de nombreux couvents de femmes; mais je n'en ai rencontré aucun dans mon excursion.

Les moines portent une longue robe serrée autour de la taille par une ceinture; dans leurs cérémonies, ils revêtent une sorte d'étole. Comme coiffure, ils ont une mitre, jaune ou rouge, suivant la secte à laquelle ils appartiennent. Les offices quotidiens se célèbrent au lever et au coucher du soleil, ainsi qu'au milieu de la journée. Ils consistent en une récitation d'hymnes, entremêlée de musique sacrée. On y brûle aussi des parfums devant l'autel, et l'on y fait des offrandes de fleurs, de riz, de beurre fondu, qu'on place dans de petites tasses de cuivre aux pieds de l'idole principale. Les instruments du culte sont assez curieux. Il y a d'abord des cloches,

des sonnettes et des encensoirs; ils ont la même forme et jouent le même rôle que dans les églises catholiques. Viennent ensuite des trompettes de cuivre, longues de 6 à 7 pieds, faites de plusieurs morceaux qui s'emboîtent l'un dans l'autre comme les différentes pièces d'un télescope. D'autres trompettes sont en os; elles passent pour être fabriquées avec des fémurs de lamas morts en odeur de sainteté; mais la contrefaçon s'est glissée ici comme partout, et l'on raconte que des *résurrectionnistes* thibétains ont été jusqu'à déterrer des cadavres d'Anglais pour se procurer des os d'une taille au delà de la moyenne. Il ne faut pas oublier les conques marines, qui figurent déjà dans les triomphes du Bacchus indien; pêchées sur la côte de Ceylan, elles sont souvent montées en argent avec toute sorte d'enjolivements bizarres. Les cymbales et le gong jouent aussi un grand rôle dans les cérémonies religieuses, qu'elles signalent au loin dans la montagne. — Pour les litanies, on emploie un rosaire à 108 grains; mais, dans cet ordre d'inventions, les bouddhistes sont en avance sur l'Église catholique, car ils ont trouvé un perfectionnement qui n'a pas encore fait son chemin jusqu'à Rome : c'est le moulin à prières, composé d'un cylindre mobile, en cuivre ou en argent, traversé par un essieu de bois. Le fidèle, qui tient le manche en main, fait tourner ce cylindre par une légère vibra-

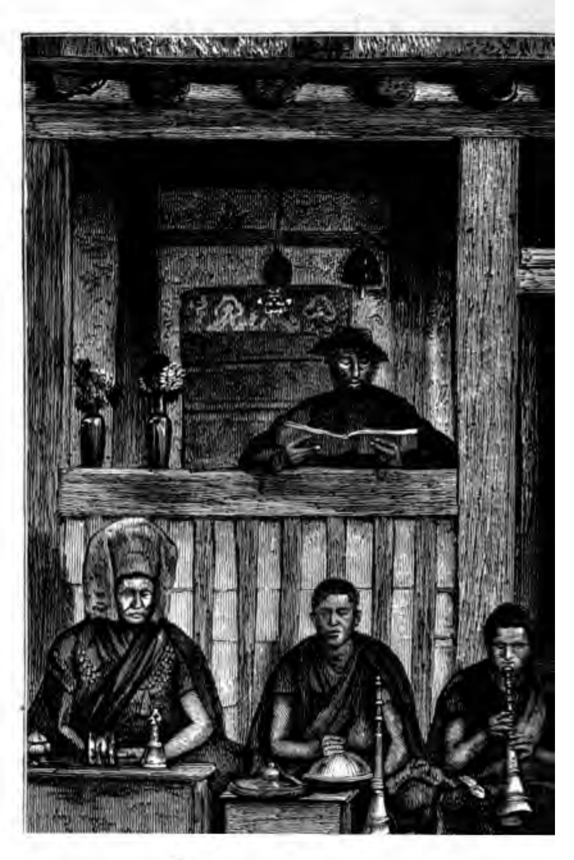
tion du poignet, et chaque révolution *équivaut* au prononcé de la prière gravée sur les parois de



MOULIN A PRIÈRES

(Gravé d'après un spécimen en argent rapporté par l'auteur.)

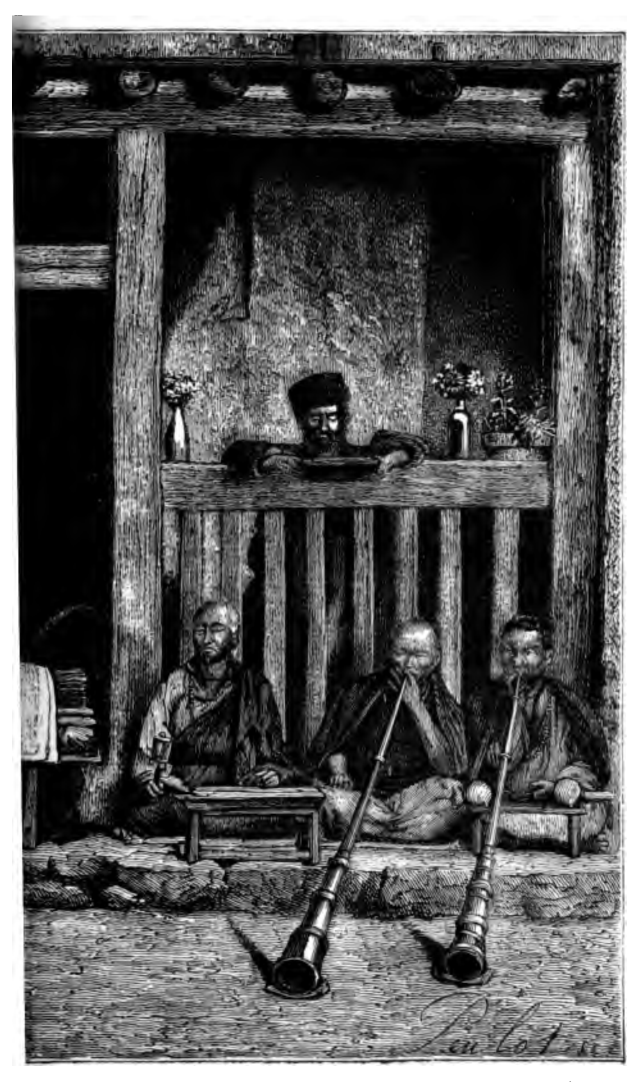
l'instrument ou inscrite à l'intérieur sur un morceau de papier; c'est, en général, le fameux verset *Om mani padme om* (littéralement : le bijou dans la fleur de lotus), qui constitue la phrase sacrée du bouddhisme. Les seules conditions à observer sont que le temps occupé par chaque tour du cylindre corresponde à l'intervalle exigé pour formuler la prière à voix basse, et que le mouvement s'accomplisse de gauche à droite, conformément à la disposition de l'écriture thibétaine. Un petit poids attaché





TRUMENTS DU CULTE.

P. 318-319.



STRUMENTS DU CULTE.

P. 318-319.

au cylindre par une chaînette de métal sert à régulariser le mouvement de rotation que les dévots prolongent parfois pendant des heures sans la moindre pause; en même temps, quelques-uns répètent le verset de vive voix, sans doute pour gagner doubles indulgences.

N'oublions pas non plus un instrument fort original, le *dordj*, qui, par sa forme, rappelle en petit les foudres que l'antiquité plaçait dans la main de ses Jupiters. C'est, par excellence, l'emblème sacré du bouddhisme; tenu par l'officiant entre le pouce et l'index, il sert à bénir les fidèles qui ne prennent aucune part aux cérémonies du culte, mais qui entrent irrégulièrement dans les temples, à toute heure de la journée, comme j'ai pu m'en convaincre plus d'une fois, pour se prosterner devant la statue de Bouddha, puis, s'il y a lieu, devant les principaux lamas, en murmurant la formule sacrée et en touchant chaque fois le sol du front.

C'est vers le septième siècle de notre ère que le bouddhisme passe pour s'être introduit au Thibet, et l'on montre encore à Lassa un monastère qu'on dit avoir été fondé dans l'année 650. On raconte que, vers le milieu du siècle suivant, la doctrine de Bouddha y fut fortement altérée par un certain Gour Rimbochay, originaire de l'Inde, qui introduisit dans l'Église bouddhiste, avec un grand relâchement de mœurs, des pratiques et des sym-

boles essentiellement sivaïtes. D'après des renseignements fournis à M. Edgar par des lamas du Sikhim, Gour Rimbochay aurait enseigné notamment qu'on pouvait atteindre la perfection en remplaçant la stricte observation du célibat et de l'abstinence par des pratiques religieuses et de profondes méditations. Dès lors les moines purent impunément rompre leur obligation de chasteté, sans cependant pouvoir se marier légitimement. Cette doctrine obtint un grand succès parmi des populations peu faites pour l'ascétisme de l'Inde. Mais, au commencement du onzième siècle, elle fut vivement attaquée par un autre missionnaire hindou, nommé Tttisha, qui prétendit rétablir la pureté primitive de la foi. De là bientôt un schisme qui dure encore aujourd'hui. D'une part, les disciples de Gour Rimbochay prévalent, sous le nom de *Doukpas*, dans le Bouthan, le Sikhim et le Népaul; ils se distinguent par la couleur brune de leur robe et de leur mitre. Les réformés ou *Geloukpas*, qui s'habillent en jaune, occupent, d'autre part, la majeure partie des monastères thibétains. Ils représentent l'école athée; d'après leur doctrine, Bouddha aurait enseigné que le Nirvana était l'anéantissement de l'existence. Les Doukpas croient, au contraire, à un être éternel et absolu, Adi Bouddha, « l'être existant « par lui-même qui apparut à l'origine des choses « sous la forme d'une flamme »; ils comprennent

donc le Nirvana comme la destruction de la vie individuelle par son absorption en Dieu. C'est parmi les réformés qu'existe le chef religieux connu sous le nom de Grand Lama. L'influence spirituelle de ce personnage, peut-être le plus important de l'Asie centrale, s'étend de l'Inde à la Sibérie. Il est, de fait, le vrai souverain du Thibet; seulement, comme, par une singulière coïncidence fort favorable à la domination du gouvernement chinois, il a l'habitude de mourir vers l'époque de sa majorité, ce sont les *ampahs* ou représentants des autorités chinoises qui gouvernent et administrent en son nom.

Le Grand Lama est censé l'*avatar* d'un célèbre lama qui contribua puissamment à propager la réforme d'Attisha parmi les bouddhistes du Thibet, durant la première moitié du quinzième siècle. Son âme passe pour n'avoir jamais quitté la terre, où elle ne ferait que changer d'enveloppe depuis plus de quatre siècles. Neuf mois après la mort matérielle de celui qu'on en a proclamé l'incarnation, on recherche, parmi les enfants qui viennent de naître dans le pays, ceux dont la conception paraît coïncider avec le moment de ce décès. Souvent on laisse au sort le soin de décider entre les concurrents qui remplisssent cette condition; d'autres fois, on met à leur portée des livres, des vêtements ou d'autres objets ayant appartenu au défunt, et l'on choisit l'enfant qui s'en empare avec le plus d'avi-

dité ou d'adresse. — Le même procédé est suivi pour reconnaître les *avatars* de moindre importance qui sont destinés à perpétuer, dans la direction de certains monastères, l'âme de leurs fondateurs défunts.

Mes coulies n'arrivèrent que fort tard dans l'après-midi, un à un ; les deux Lepchas qui portaient ma chaise et ma table ne se montrèrent même pas de toute la soirée, ce qui m'obligea à remplacer la première par un ballot de vêtements et la seconde par une planche mise en travers de deux poutres. Mon dîner, que je pris à l'intérieur du temple, ne fut d'ailleurs prêt qu'à une heure assez avancée de la soirée, et je jurai bien de soumettre désormais mes hommes à une surveillance plus active, dussé-je moi-même former l'arrière-garde pour pousser les traînards. Enfin, vers dix heures, je fermai la porte de la chapelle pour me jeter sur ma couchette, trop fatigué pour me préoccuper beaucoup des figures monstrueuses qui, à demi éclairées par les rayons douteux de la veilleuse sacrée, semblaient me poursuivre de leurs yeux glauques et de leurs grimaces diaboliques ; seule, la grande statue blanche de Bouddha paraissait garder, sous ces reflets vacillants, l'expression de sérénité suprême que depuis plus de vingt siècles les sculpteurs bouddhistes ont su donner aux traits symboliques du Maître. Il y avait peut-être une demi-heure

que je dormais profondément, quand je fus réveillé en sursaut par une psalmodie étrange. Me dressant sur ma couche, j'aperçus un vieux moine prosterné qui marmottait ses litanies au pied de l'autel. Je ne sais si le bon vieillard entendait passer la nuit en prières; mais quand je me réveillai pour la seconde fois, il avait remplacé son nasillement par des ronflements sonores. Lorsqu'on vint m'appeler au matin, il avait disparu.

Comme nous allions partir, je vis mes deux coulies retardataires sortir tout piteux de la jungle où ils avaient passé la nuit. Je leur ordonnai de se remettre immédiatement en route et les fis prévenir que je leur infligerais l'amende de deux annas chacun pour leur retard de la veille.

De Namchi, la route continue à monter dans la forêt jusqu'à la crête du mont Tendong, où elle atteint une altitude de 8,700 pieds. S'il faut en juger par les éclaircies qui nous laissaient parfois entrevoir, à travers le feuillage, quelque pic sombre ou quelque sommité neigeuse, — probablement les cimes de Donkia et de Junnou, — nous aurions eu ici un magnifique coup d'œil sur les plus hautes cimes de l'Himalaya, sans les rideaux de bambous qui nous interceptaient continuellement la vue. La route se tient quelque temps encore à cette hauteur. Avec un peu d'entretien, elle deviendrait excellente; mais elle me parut tellement négligée que je crus

prudent de quitter ma monture, à l'exemple de Chràm-Chring, pour ne pas trop courir le risque de terminer mon voyage au fond d'une fondrière.

Encore était-ce la grande route de la capitale. Mais, un peu plus loin, force nous fut de prendre sur la gauche le sentier de traverse qui mène à Tcheysing par les bois, et c'est alors seulement que j'eus un véritable échantillon de route himalayenne. Au-dessus de nos têtes, de hauts bambous s'entre-croisaient parallèlement, comme les piques des légions hostiles dans les anciens tableaux de bataille. Lorsque cette sorte de grillage faisait mine de s'éclaircir, c'était pour se grouper en bosquets dont les tiges menaçaient le ciel de leurs faisceaux élancés, tandis que, dans les intervalles, des arbres démesurés lançaient au travers du chemin des racines tantôt ramifiées en chausse-trapes, tantôt perfidement dissimulées sous le tapis des feuilles mortes. Quelques-unes de ces racines, mises à nu par le ravinement des eaux, formaient de vraies arcades qui semblaient un support artificiel du tronc. Ou bien l'arbre avait fini par s'effondrer : il fallait alors le contourner à travers le taillis en se frayant un passage, la hache à la main. C'est la seule occasion où je me sois jamais fait l'idée d'une forêt vierge.

L'humidité de ces fourrés se révèle par l'abondance des mousses qui forment une gaîne aux troncs les plus âgés et qui pendent même, comme



une draperie, le long des lianes entrelacées aux branches, — donnant ainsi l'exemple, si fréquent dans le monde, d'un parasite qui vit aux dépens d'un autre parasite. Bien que la température atteignît 15° cent., j'avais presque froid sous cet épais couvert où ne pénétrait aucun rayon de soleil. Longtemps nous longeâmes des pentes profondément ravinées : c'était une telle alternance de descentes et de montées que je ne tardai pas à soupirer après une vraie montagne. D'autre part, nos chevaux avaient beau tenir de l'écureuil, là même où aucune végétation n'obstruait le sentier, il fallait continuellement mettre pied à terre pour gravir des talus de 45 degrés où nous-mêmes nous n'atteignions le sommet qu'avec l'aide des pieds et des mains, *on all fours*, comme disent les Anglais. Dans les meilleurs endroits, nous avions à rester constamment en éveil sur nos selles pour baisser la tête ou relever la jambe à chaque approche d'un rocher ou d'une branche en saillie. Je ne crois pas qu'on puisse recommander un meilleur exercice aux gens désireux de se dégourdir les membres. Trois jours de cette gymnastique, et le cavalier le moins alerte évoluera sur sa selle avec autant d'aisance que sur un fauteuil à roulettes.

Enfin une dernière ascension nous fit émerger de la forêt sur la crête nue du mont Tingby. Je m'y sentis tout heureux de retrouver un peu d'air et de

soleil; la forêt même la plus luxuriante finit par devenir aussi monotone que la plaine, quand aucune éclaircie ne vient élargir et diversifier l'horizon. Au sommet de l'arête, nous nous reposâmes quelques instants sous un vieux *mendong* moussu, couvert d'ardoises à inscriptions thibétaines. Les *mendongs* sont des sortes de longs murs isolés, qu'on rencontre aux environs des monastères et qui semblent avoir pour unique destination d'exciter la piété des fidèles; ils sont formés d'ardoises qui portent généralement des inscriptions pieuses ou des dessins symboliques.

De cette crête, nous dominions à pic la vallée de la Rishup étalée à nos pieds sous les plus effroyables précipices où il m'ait été donné de plonger le regard pendant mon séjour dans l'Himalaya. Le sentier longe quelque temps l'abîme, puis se replonge dans la forêt où il se maintient jusqu'à Tcheysing. Je me croyais presque au terme de notre étape, et le *syce* qui nous servait de guide me confirmait sans cesse dans cette idée, quand, après une nouvelle heure de marche, il avoua, sur mes récriminations, qu'en réalité il ne connaissait pas exactement la distance et qu'il m'avait simplement répondu pour me contenter. Cependant le soleil se couchait, et la perspective d'être surpris par la nuit en pleine jungle n'avait rien de bien récréatif, ni même de rassurant, en présence des fièvres qui

sont généralement pour un Européen la suite de pareilles aventures. Je poursuivis donc ma route avec une nouvelle ardeur; mes hommes s'arrêtaient toutefois, de temps à autre, pour pousser un appel retentissant et prolongé qui resta longtemps sans écho. Enfin, un cri lointain leur répondit, et j'eus bientôt la satisfaction de voir apparaître dans le crépuscule un groupe d'indigènes, parmi lesquels Chram-Chring, qui avait pris les devants depuis midi pour préparer mes quartiers. Quelques cents pas encore, et nous débouchâmes sur une clairière en pente douce où quelques cabanes se dressaient isolément au milieu de champs palissadés. Je dois reconnaître que cette apparition me fit grand plaisir : nous étions en route depuis sept heures du matin, et c'est à peine si vers midi je m'étais arrêté une demi-heure pour déjeuner sur l'herbe. De leur côté, mes hommes étaient littéralement sur les dents.

De toute la journée, nous n'avions croisé qu'un seul passant. C'était un homme de Yampak qui s'en allait vendre des bananes à Darjiling. Je lui en achetai un régime, et je continuai ma route sans plus penser à cette rencontre, quand je le vis courir après notre caravane pour se disputer avec un des coulies. Après plusieurs tentatives infructueuses, je finis par extraire de mon interprète l'explication que le coulie, ayant choisi quelques bananes

pour la valeur de 2 annas, avait carrément refusé de payer, sous prétexte qu'il voyageait avec un *sahib* (seigneur, titre universellement donné aux Anglais). Cet argument traduisait bien la tendance universelle des indigènes qui, du haut en bas de l'échelle, ne perdent jamais dans l'Inde une occasion d'abuser de l'autorité de leurs maîtres. Il fallut, pour contraindre mon homme à s'exécuter, que je le fisse menacer de payer à sa place et de retenir le double sur son salaire.

Un détail qui me frappa dans cette étape, c'est la pauvreté apparente de la vie animale au sein d'une aussi luxuriante végétation. Pas un cri de bête fauve, pas un chant d'oiseau, pas un bruissement d'insecte. Peut-être la saison n'était-elle guère favorable, peut-être aussi la faune du pays préfère-t-elle les ténèbres, et effectivement, la nuit, j'ai entendu des chacals hurler jusque sous mes fenêtres dans les rues de Darjiling. Un autre élément de vie qui semble manquer à cette région, c'est l'eau courante : depuis mon passage de la Rungit, je n'avais plus rencontré une rivière, ni même un ruisseau ; ce serait à croire que, sans ses glaciers, l'Himalaya n'aurait pas d'eau pour former ses torrents.

Comme je m'approchais du village, je vis tout à coup un serpent de feu courir à travers l'ombre naissante sur le flanc des hautes montagnes qui se dessinaient vaguement à travers la vallée. En y

regardant avec plus d'attention, je découvris que ce sillon lumineux se composait de quinze à vingt grands foyers échelonnés à peu de distance ; c'étaient des jungles qu'on défrichait à la mode du pays pour les ensemencer au printemps. On voit que les méthodes d'agriculture sont encore assez primitives au Sikhim.

Le *khazi* du district m'attendait à l'entrée des premières maisons. Il m'offrit l'hospitalité dans sa case, cabane en bambou d'apparence assez propre, mais vide de tout ameublement. Les *khazis*, qui correspondent aux *collectors* de l'Inde anglaise, ont pour principale mission de lever l'impôt au profit du rajah ; ils exercent aussi le pouvoir judiciaire en premier ressort. Comme dans tout l'Orient, le souverain est réputé le seul propriétaire du sol ; toutefois, en fait, la coutume reconnaît aux cultivateurs certains droits de possession. Ainsi, s'ils n'ont pas la liberté de vendre leurs terres, ils peuvent du moins céder à prix d'argent le droit d'utiliser les travaux de mise en culture qu'ils y ont exécutés : terrassements, rigoles d'irrigation, etc. ; ils sont, en outre, protégés dans leur possession contre tout envahisseur qui n'a pas reçu un titre meilleur du souverain. Suivant M. W. Edgar, toutes les contributions du Sikhim se résolvent en un impôt unique, proportionnel à la fortune présumée de chaque habitant, sans qu'on y fasse de distinction entre la terre et les

troupeaux ou les autres richesses mobilières. C'est le système qui paraît prévaloir dans tous les États indo-chinois. Les biens des monastères échappent aux taxes, et, comme ils prélèvent, en outre, une certaine dîme sur les récoltes, il est aisé de deviner combien ces institutions parasites doivent contribuer à l'appauvrissement général du pays.

Comme je venais d'achever mon dîner, je vis tout à coup entrer dans la case Chram-Chring et mon interprète, suivis du khazi et d'un quatrième indigène qui disparaissait dans une robe sombre à larges manches sous un chapeau plat de feutre noir. Derrière ce groupe, deux coulies portaient une douzaine d'œufs et plusieurs livres de beurre enveloppées dans des feuilles de bétel qu'ils déposèrent à mes pieds, tandis que le principal personnage de cette étrange ambassade me tendait, avec force salamalecs, une petite écharpe de soie grise. L'interprète m'apprit que j'avais devant moi un envoyé de S. H. le rajah du Sikhim. Ce prince, qui revenait d'un pèlerinage au sanctuaire de Tassiding, se trouvait précisément campé au pied de la montagne, et, comme il avait reçu avis de ma présence, il me faisait offrir une entrevue pour le lendemain. J'acceptai avec empressement; mais, à peine l'envoyé reparti, Chram-Chring me fit respectueusement observer que pour me conformer au cérémonial du pays, je ne pourrais me présenter devant Sa Hautesse sans

avoir, de mon côté, une écharpe de soie à lui offrir. Grande était ma perplexité, quand le rusé lepcha me suggéra l'idée de restituer simplement l'écharpe que le rajah venait de m'envoyer et qu'il n'avait probablement jamais vue de près : en tout cas, l'étiquette était sauve. Aussi, la conscience tranquille, me hâtai-je de chercher sur mon lit improvisé un repos dont j'avais le plus grand besoin.

Le lendemain, éveillé de bonne heure par Chram-Chring, je descendis par un sentier assez abrupt vers le confluent de la Rungit et de la Rumman. Les vallées de ces deux rivières forment en se confondant un amphithéâtre de gradins boisés qui se détache vigoureusement en vert sombre sur l'arrière-plan des neiges éternelles. Au centre de ce cirque, que surplombent les huit mille mètres de la haute chaîne, se dresse isolément une lourde colline en pain de sucre; c'est sur cette crête que s'élève le monastère de Tassiding, à cinq mille pieds environ d'altitude.

Comme nous atteignions, après une heure de descente, les bords de la Rumman, j'aperçus sur la rive opposée un vieillard vêtu d'une jupe bariolée, et coiffé d'un chapeau chinois en forme de cloche, avec une aigrette en plume de paon. C'était le maître des cérémonies que le rajah envoyait à ma rencontre avec quelques soldats. Sa Hautesse elle-même m'attendait, à une centaine de mètres plus loin, sur un

petit monticule qui dominait le confluent des deux rivières. Les gardes, pour je ne sais quel motif, avaient l'air de se dissimuler dans les broussailles de la jungle; mais une foule de courtisans se pressait aux abords de la tente royale qui occupait le sommet du mamelon. C'était une tente de cérémonie (*durbar tent*), complétement ouverte sur le devant et exhaussée à plusieurs pieds du sol; le rajah s'y tenait assis, en face de l'entrée, ayant son jeune frère à ses côtés. Thotub Namguay, maharajah du Sikhim, n'a encore que quinze ans; c'est un jeune homme à la physionomie intelligente, malheureusement gâtée par une lèvre fendue en bec de lièvre. Il portait une longue robe de brocard, toute reluisante d'or, avec des bottes de cuir rouge à hauts talons et un chapeau de feutre noir à larges bords. Ayant mis pied à terre, je fus reçu par un beau vieillard à la tête rasée et aux pieds nus, portant une veste de soie richement brodée sur une jupe brune. C'était Changzeb, le fameux divan qui gouverne le Sikhim depuis plusieurs années et qui passe pour un des hommes d'État les plus intelligents des royaumes subhimalayens. Il me conduisit par la main jusqu'au seuil de la tente, où je m'assis sur un escabeau placé à la gauche du prince. En face de moi, un lama tenait à la main un moulin à prières qu'il fit tourner pendant toute la durée de l'entrevue; je croyais d'abord que c'était pour m'exorciser;

mais j'appris dans la suite que c'était, au contraire, pour me faire honneur et me procurer des indulgences à bon marché.

Le rajah, après m'avoir souhaité la bienvenue, me fit apporter une coupe de *murwa,* liqueur douce, mais traîtresse, fabriquée avec de l'orge fermentée. On l'aspire, comme nos *sherry-cobblers,* au moyen d'un roseau qu'on trempe dans le vase, mais qu'on se garde bien de jeter après s'en être servi. Sa Hautesse fit ensuite déposer à mes pieds un nouveau panier d'œufs, — du lait frais enfermé dans une tige de bambou; — un panier de biscuits népaulais, que j'appréciai fort, au bout de quelques jours, quand le pain vint à me manquer, — du riz, des oignons, — enfin, une couverture bariolée et une pièce de soie fabriquée dans le pays. En même temps, on amenait devant la tente deux moutons destinés à grossir mon troupeau. Après avoir fait signe à mes coulies d'emporter ces divers présents, je remerciai le prince de sa générosité; à quoi il répondit en exprimant la crainte que je n'eusse à me plaindre du pays. Je lui répliquai naturellement que je n'avais jamais voyagé avec autant d'agrément, et il termina l'entretien en m'annonçant qu'il avait partout expédié l'ordre « de me traiter conformément à mon rang et d'aplanir tous les obstacles sur mon passage ».

Cet échange de phrases prit bien un quart d'heure;

car, outre les pauses que nécessitaient nos efforts d'imagination pour poursuivre cet assaut d'éloquence, nos paroles ne pouvaient atteindre leur destination qu'au prix d'un long circuit. Il me fallait d'abord exprimer mes pensées en anglais à mon interprète qui, placé sous l'estrade, les traduisait aussitôt en népaulais pour l'usage de Chram-Chring. Celui-ci, debout à l'entrée de la tente, les formulait alors en bhoutia, le langage officiel du Sikhim. Enfin, elles étaient transmises à Sa Hautesse par le divan qui, les mains jointes et les yeux baissés, se tenait à quelques pas du siége royal. La réponse m'arrivait par la même voie, et l'on se doute s'il a dû rester des paroles en chemin.

M'étant remis en route après un dernier échange de politesses, je redescendis du mamelon par le versant opposé, pour franchir, sur un pont de bambou assez délabré, la grande Rungit, qui, voisine de sa source, coule ici à l'état de torrent dans un lit encaissé et pittoresque. Les roches métamorphiques qui la bordent sont marquées de nombreuses stries dénotant d'une façon incontestable l'ancienne extension des glaciers dans ces parages où croissent aujourd'hui palmiers et bananiers. L'ascension de Tassiding commence immédiatement sur la rive droite par un chemin tellement escarpé que l'on n'y peut chevaucher avant le second tiers du trajet. Je n'étais pas en marche d'une demi-heure qu'un bruit

de tambourins me fit tourner la tête dans la direction de la vallée. C'était le cortége du rajah qui gravissait la montagne opposée dans la direction de Tcheysing. Les deux jeunes princes étaient portés dans des *jampans*, sorte de chaises à porteurs découvertes ; leurs principaux officiers les entouraient à cheval ; à l'avant-garde marchaient une vingtaine de cipayes en tuniques rouges, avec de longs fusils probablement à mèche ou à silex.

CHAPITRE X

LA RÉGION DES GRANDS MONASTÈRES

Entrée solennelle au monastère de Tassiding. — Ses trois temples. — Le cycle des existences d'après une fresque bouddhiste. — Organisation intérieure des lamasseries. — Séjour au monastère de Pemionchi. — Cérémonies du culte. — La région sacrée. — Visite à la *goumba* de Changachelling. — Rinchinpong. — Mintougong. — Retour à Darjiling. — Descente de l'Himalaya et embarquement pour l'Europe à Bombay.

Il y avait longtemps que le rajah et sa suite avaient disparu dans la jungle, quand de nouveaux accords vinrent attirer mon attention, cette fois dans la direction de la cime. C'était une députation de trois lamas en robe brune et de plusieurs novices en robe grise que les moines de Tassiding envoyaient à ma rencontre, probablement d'après les instructions du rajah. Deux des lamas frappaient à coups redoublés des tambourins que les novices portaient sur le dos, tandis que le troisième faisait tourner un moulin à prières. Un des novices me présenta un pot de *murwa* où je feignis d'aspirer quelques gorgées ; un autre saisit la bride de mon cheval qu'il entraîna

dans la direction du monastère, distant d'environ deux kilomètres encore.

Comme nous approchions du plateau terminal, j'aperçus un groupe de *chaits* ou pyramides sacrées, qui, disséminées sous les cyprès, me firent songer aux cimetières de la vieille Europe; en même temps perçait à travers le feuillage le toit saillant du temple qui domine la montagne. Tout le chapitre m'attendait au-dessous du monastère avec ses cymbales, ses trompettes, ses conques, ses bannières et ses psautiers. Après les compliments d'usage, les lamas, coiffés de leur mitre écarlate, prirent la tête du cortége avec les chantres et les musiciens. Je venais ensuite, entouré des porte-bannière, avec deux novices à la tête de mon cheval que précédait toujours le lama au moulin; enfin, toute ma propre suite, bêtes et gens, se déroulait sur les lacets du sentier d'un pas fatigué et solennel, pêle-mêle avec la foule des novices et des curieux. On me fit ainsi accomplir trois fois le tour des *chaits*, de droite à gauche, suivant le rituel bouddhiste, avec accompagnement de la cacophonie la plus étourdissante qui ait jamais frappé des oreilles civilisées; puis on me mena sur le seuil du grand temple, où le prieur me jeta autour du cou une écharpe ornée de caractères hiéroglyphiques, tandis que les porteurs de cymbales exécutaient avec force gambades une danse religieuse en parfaite harmonie avec le son bizarre

de leurs instruments. Enfin, le cortége se reforma pour me conduire sur le seuil de la case qu'on réserve aux visiteurs de distinction dans la plupart des monastères.

C'était un bungalow à deux étages. Le premier, bâti en pierre, me parut assez malpropre ; le second, dont les murs étaient en lattes de bambou, aux interstices bouchés avec de la terre glaise, se partageait en deux appartements. Je choisis le plus spacieux pour y dresser ma table et mon lit; l'autre fut abandonné à mon cuisinier, et j'eus bientôt la satisfaction de voir la fumée de ses fourneaux — quatre pierres sur une dalle d'argile durcie — s'échapper par un trou du plafond.

Mon installation terminée, je demandai l'autorisation de visiter les temples qui sont ici au nombre de trois. Ce sont des édifices en pierre bâtis sur le plan uniforme des *goumbas* que j'ai déjà décrits. La chapelle principale du grand temple me plut surtout par la bizarre harmonie de son ornementation. La nef y était séparée des deux ailes par des rangées de colonnes trapues qui s'amincissaient vers le haut et qui supportaient la voûte par des consoles transversales en bois sculpté. Au-dessus de l'autel se trouvait un énorme Bouddha accroupi, la main droite reposant sur la cuisse, la main gauche tenant une sorte de coupe, avec cette expression suprême de repos et de béatitude que les bouddhistes donnent partout

aux traits du maître. Aux deux côtés de l'image principale, des statues de grandeur naturelle figuraient ses disciples, ainsi que plusieurs femmes de sa famille. Près de l'autel, la statuette isolée d'un lama en prière représentait, me dit-on, un ancien abbé du monastère. Le long des ailes latérales, des rangées de grands moulins à prières faisaient penser à des barils de spiritueux alignés dans une cave. Des engins analogues, mais plus considérables encore, se trouvaient placés aux deux côtés de la porte, sous la véranda qui formait le portique.

Comme cette chapelle n'est éclairée que par la porte, il règne sous ses arcades un mystérieux demi-jour qui ajoute encore à l'effet sinistre de ses idoles, vaguement entrevues dans le fond obscur du sanctuaire. Chram-Chring, qui m'avait suivi, marcha droit vers l'autel et, se précipitant à plat ventre devant le Bouddha, toucha le sol du front; puis, tout en murmurant une prière, il se dirigea vers les moulins qu'il fit consciencieusement évoluer sur leur axe les uns après les autres.

Je montai ensuite à la chapelle supérieure par un escalier collé sur le mur extérieur. Cette chapelle reçoit le jour par de petits balcons de bois qui rompent l'uniformité de la façade. On y célébrait précisément une cérémonie quelconque, une initiation ou peut-être simplement une leçon de catéchisme, car les officiants se composaient de deux lamas en-

tourés de jeunes novices, assis sur des bancs aux deux côtés de la nef. Quand j'entrai, les assistants étaient occupés à réciter des litanies; tout à coup, un des novices s'approcha de l'autel, prit au milieu des *ex-voto* une tasse de cuivre remplie d'eau et l'apporta à un des lamas. Celui-ci souffla légèrement sur le liquide en prononçant quelques paroles, puis il passa la tasse à son voisin, qui répéta l'opération, et ainsi de suite, tant que la coupe, ayant fait le tour de l'assistance, fut solennellement replacée sur l'autel.

Les murs de cette chapelle sont couverts de fresques, dont le sujet, tantôt lugubre et tantôt lubrique, dénonce fréquemment l'influence pertubatrice exercée par le contact du sivaïsme sur la pure doctrine de Bouddha. J'y remarquai toutefois un grand cercle, qui, divisé par des rayons en plusieurs compartiments, résume assez bien la théorie fondamentale du bouddhisme sur l'univers. Au sommet un dieu, qu'on a identifié avec Indra, trône au milieu de Bouddhas célestes, accroupis sur des feuilles de lotus. Tous ces dieux, il est bon de le rappeler, restent soumis à la souffrance, ainsi qu'à la mort, et, à l'instar des humbles mortels, ils sont destinés à monter et à descendre sur l'échelle des existences suivant la prédominance de leurs vertus ou de leurs vices. — En bas, au contraire, c'est l'enfer ou plutôt le purgatoire, car les bouddhistes n'admettent pas

l'éternité des peines. Dans cette sphère préside le Dieu de la mort, un grand diable qui d'une main tient un miroir, et de l'autre brandit un glaive; à côté se voit la balance où sont pesées les bonnes et les mauvaises actions des défunts; ceux dont les péchés l'emportent sont aussitôt saisis par des démons à têtes d'ours, de tigres, d'éléphants, qui leur infligent des supplices variés, suivant la nature de leurs fautes. Ainsi, aux uns, on scie le sommet du crâne. A d'autres, on arrache des lambeaux de chair ou bien on enfonce des crocs dans la gorge. Quelques-uns sont précipités dans un puits ou écrasés entre des quartiers de roc. Enfin, une grande chaudière sert de réceptacle à des patients que des diablotins remuent dans les flammes avec de longues fourches. On sent à tous ces raffinements le voisinage des bourreaux chinois si fertiles en tortures et en supplices.

D'autres compartiments représentent tour à tour le monde des hommes, avec ses biens et ses maux; — le monde des animaux, — le monde des Lhaœ, sortes de Titans bouddhistes qui s'efforcent d'escalader l'arbre du ciel défendu par d'autres esprits armés de lances; — enfin le monde des Yedaghs, pauvres êtres efflanqués qui, affligés d'une bouche trop petite pour la capacité de leur estomac, passent leur vie à mourir de faim.

Au centre du cercle, un médaillon renferme un

serpent qui est posé sur un cochon et qui supporte un vautour. Cette triple allégorie symbolise la colère, l'ignorance et le désir, qui sont non-seulement les trois grands péchés capitaux des bouddhistes, mais encore les trois grandes raisons de l'existence, et, par conséquent, les trois grands ennemis de tout ce qui existe. L'enchaînement des causes et des effets qui produit la vie se trouve au reste figuré en détail sur le pourtour du cercle par douze symboles, disposés comme les signes de notre zodiaque. Ce sont les douze Nidanas que Bouddha conçut dans sa fameuse contemplation sous le figuier sacré. Georgius, qui les a vues également au Thibet, en donne une reproduction analogue dans son *Alphabetum Thibetanum*. A vrai dire, il commet plusieurs erreurs dans la disposition, comme dans l'interprétation des figures; mais il faut tenir compte des travaux ultérieurs sur le bouddhisme qui seuls nous permettent de bien saisir aujourd'hui le sens et la liaison de ces vrais rébus métaphysiques.

A Tassiding les douze figures représentent respectivement : 1° un aveugle qui tâtonne pour trouver son chemin; 2° un potier qui fabrique des vases; 3° un singe qui cueille un fruit sur un arbre; 4° un pilote sur un navire; 5° une maison vide; 6° deux personnages qui se serrent la main; 7° un homme qui s'enfonce une flèche dans l'œil; 8° un moine qui reçoit l'aumône d'une femme; 9° une femme qui cueille des

fruits dans un panier; 10° un homme et une femme, *conjuges*, comme disait Georgius; 11° une accouchée; 12° le corps d'un vieillard qu'on porte au bûcher. — Or, si l'on met en parallèle de ces images la série des douze causes qui produisent l'existence par leur enchaînement, on trouve, du moins en suivant l'énumération de Burnouf, que ces douze figures doivent respectivement symboliser : 1° l'ignorance; 2° les concepts de l'intelligence, — peut-être le premier effort de l'être qui cherche à s'affirmer; — 3° la connaissance et le sentiment, ou la conscience qui s'éveille; 4° le nom et la forme; 5° les *six* sens (nos *cinq* sens, plus le sens interne); 6° le contact; 7° la sensation ou sensibilité; 8° le désir; 9° la conception; 10° l'existence au point de vue abstrait; 11° la naissance; et enfin 12° la décrépitude et la mort.

Pour compléter l'enseignement qui se dégage de cette allégorie, — c'est-à-dire la nécessité de nous soustraire au cycle de l'existence, — une image de Bouddha, peinte à côté du cycle, désigne à l'observateur un second cercle, plus petit, qui figure le Nirvana. Dans la description de Georgius, qui a étudié au Thibet les sanctuaires de la secte athée, ce cercle est complétement vide; il signifie alors le néant. Mais chez les moines de Tassiding, qui appartiennent à la secte panthéiste, on y voit représentée la première lettre de l'alphabet, pour indi-

quer, sans doute, que le Nirvana est le commencement et la fin de toute chose, l'absorption des êtres créés dans l'être absólu.

Il va sans dire que cette fresque, complétement dépourvue de perspective et d'une composition fort élémentaire, n'offre aucune espèce de valeur artistique. J'ai cru, toutefois, intéressant de la décrire en détail, d'abord parce que cette description est encore inédite, en second lieu parce qu'elle démontre à quel point la métaphysique originaire du bouddhisme se retrouve au Sikhim sous les couches de superstitions locales et de rites étrangers qui ont si profondément altéré la pureté primitive du culte.

Le temple du sud a l'autel au centre; sa nef est flanquée de deux chapelles latérales qui lui donnent la forme d'une croix grecque. Au fond du chœur se trouve la bibliothèque du monastère, formée par des rayons qui supportent de nombreux manuscrits en feuilles de palmier enveloppés dans des gaînes de soie. — Le temple central est le plus petit des trois; il se divise en deux chapelles juxtaposées; l'une était à peu près vide; la seconde, qui recevait son jour par la première, était tellement obscure que je n'y pus rien distinguer, à part quelques bannières suspendues le long des murs.

La fondation de Tassiding est attribuée à un des trois lamas qui introduisirent le bouddhisme dans le

Sikhim. Comme il se maria, on affirme qu'il n'a point passé à l'état d'avatar. Aussi s'est-on toujours contenté de choisir son successeur parmi ses descendants, sans prétendre le conserver lui-même, par personne interposée, dans la direction du monastère. Toutefois, il y a quelques années, le bruit se répandit que son avatar avait reparu dans le royaume de Bhoutan, et il s'y trouve actuellement un prétendant à cette succession, qui, soutenu par le rajah du pays, a failli brouiller les gouvernements du Bhoutan et du Sikhim.

On peut considérer les lamasseries comme de petites républiques. Leur direction, lorsqu'elle ne revient pas de droit à certains *avatars*, est généralement confiée à des lamas élus par la communauté. Dans quelques cas, cependant, le choix appartient au souverain du pays. A côté de l'abbé ou chef spirituel se place le dignitaire que notre ancien droit ecclésiastique nommait l'*avoué*, chargé de pourvoir aux intérêts temporels de la communauté, et parfois investi de l'autorité publique sur le district environnant. Il faut mentionner aussi le *régulateur*, qui a pour mission de veiller à la conduite des moines et à l'observation des rites. Viennent ensuite les simples moines, les novices et enfin les frères lais. Toute cette population monastique habite dans des cases de bambou groupées sous les temples, qui, au Sihhim, occupent généralement le sommet d'une

crête, soit pour échapper plus sûrement aux fièvres des bas-fonds, soit pour découvrir de plus loin les incursions des pillards attirés par leurs richesses.

De Tassiding, qui s'élève au centre de la région sanctifiée par les premières prédications du bouddhisme dans les vallées du Sikhim, l'œil ne découvre pas moins de dix monastères perchés à des altitudes qui varient entre 3,000 et 7,000 pieds, jusque sur les premières assises de Kinchinchinga. Tassiding lui-même occupe une position des plus pittoresques. De sa base rayonnent cinq vallées, séparées par autant de massifs abrupts. Vers le sud, la vue plane, par-dessus les méandres de la grande Rungit, jusqu'à Darjiling, malheureusement invisible de cette distance. A l'est, une verte clairière, taillée dans le flanc du mont Tingby, marque l'emplacement de Tcheysing, tandis que, vers l'ouest, le temple de Pemionchi couronne isolément une lourde montagne de 7,000 pieds. Enfin, dans la direction du nord, deux énormes pics tout couverts de neige se haussent, pareils à des fantômes, comme pour défier l'observateur, par-dessus l'avant-plan d'une arête sombre qui leur sert de repoussoir.

Je quittai Tassiding, le 20, à six heures du matin. La distance entre ce monastère et Pemionchi n'est guère que de 4 milles à vol d'oiseau ; mais, comme on doit d'abord descendre de 4,900 à 2,450 pieds dans la vallée du Ratong, pour ensuite remonter à plus



de 7,000, c'est un trajet qui réclame, surtout quand il y a des coulies en jeu, la plus grande partie de la journée. Heureusement, la route est assez bien entretenue, en raison des rapports fréquents entre les deux monastères; c'est même une sorte de voie sacrée où l'on rencontre à chaque instant des chaits et des mendongs.

Nous fûmes bientôt sur les bords du Ratong, large torrent qui, par sa transparence verdâtre, indique suffisamment l'origine glaciaire de ses eaux. Il court en écumant à travers la forêt tropicale la plus splendide que j'aie contemplée dans l'Inde. Mes coulies, qui m'avaient précédé sur l'autre rive, me faisaient l'effet de pygmées sous l'ombrage des figuiers et des palmiers qui y atteignent aux plus gigantesques proportions. Je franchis la rivière, à la suite de mes hommes, sur un pont de bambou fort branlant, tandis que les chevaux étaient attirés vers l'autre bord au moyen d'une longue corde jetée en travers du torrent. L'un d'eux tomba dans un trou au milieu de la rivière, et nous perdîmes plus d'une demi-heure à le dégager. Il fallut, pour en finir, qu'on le soulevât avec des cordes passées autour des reins et quelques bâtons glissés sous le poitrail en guise de léviers; la bête heureusement se laissa faire avec un air de parfaite indifférence.

Vers les deux tiers de la montée, nous débouchâmes sur une clairière, où, près de quelques

cases entourées de cultures, on pouvait distinguer les ruines assez considérables d'un édifice en pierre, peut-être un fort ou un temple abandonné. Nous nous mîmes ensuite à gravir le piton terminal, à travers une forêt non moins remarquable que les fourrés de la vallée, mais cette fois formée principalement par des essences septentrionales, telles que noyers et hêtres d'Europe, lauriers aux feuilles luisantes, chênes enveloppés par les lianes dans de véritables gaînes de verdure. Cette luxuriance de la végétation est due sans doute à la nature du sol, qui semble constitué par une décomposition sur place de roches schisteuses, grasses et micacées.

Aux approches du monastère, je trouvai, comme la veille, une députation du chapitre qui me fit repasser par le même cérémonial pour me conduire processionnellement à un bungalow d'apparence fort convenable, bâti au pied même du temple. Ce temple, le plus grand que j'aie rencontré dans mon voyage, se dresse sur une sorte de plate-forme qui constitue le sommet de la montagne. Derrière l'autel, encombré d'offrandes, de vases remplis d'huile, d'hosties en pyramides, de fleurs desséchées, d'amulettes en cire et d'éventails chinois, on découvre sous une sorte de dais une grande statue dorée de Bouddha. A droite se trouve une autre statue noire, tenant le *dorge* en main, avec un ser-



pent autour du corps. Je remarquai aussi sur le mur une pendule anglaise qu'on me dit plus tard avoir été offerte par un pasteur protestant du Bengale, — non, bien entendu, comme offrande aux idoles, mais comme témoignage de sympathie à un lama qui lui avait rendu quelques services et qui s'était empressé d'en faire hommage à la communauté.

Je me trouvais précisément dans le temple quand vint à sonner l'heure des vêpres. La porte livra passage au chapitre, qui, revêtu de ses ornements sacerdotaux, prit place dans les stalles alignées aux deux côtés de la nef. Chram-Chring, qui avait déjà fait sa salutation à Bouddha, tomba alors à plat ventre devant l'abbé et resta dans cette posture, en touchant le sol du front, jusqu'à ce que le digne ecclésiastique, ayant saisi le *dorge*, eût tracé par-dessus la tête de mon fidèle cornac le signe cabalistique de la bénédiction. Sans accorder la moindre attention à ma présence, l'abbé se fit ensuite remettre par un novice un carton rempli de feuillets détachés qui, par leur forme et leurs hiéroglyphes, ne ressemblaient pas mal à des cahiers de musique. Les ayant distribués aux lamas, il tira lui-même d'une petite boîte placée sur sa table une paire de formidables besicles, se l'attacha gravement sur le nez et se mit enfin à lire d'une voix chevrotante des versets que l'assistance répéta en chœur.

Quand j'eus suffisamment contemplé cette cérémonie, je montai à l'étage supérieur. C'était un vrai garde-meuble, où, entre autres objets, pendaient aux colonnes deux horribles masques enguirlandés de petites têtes de mort. On m'a dit que ces déguisements servaient à représenter dans les danses religieuses l'esprit du mont Kinchinchinga et de sa femme, Catsuperry (un lac du voisinage). On célèbre même ici, une fois l'an, une grande fête en l'honneur de ces deux génies, — détail qui révèle à quel point le bouddhisme a adopté ou subi l'influence des vieilles croyances autochthones. — Dans le centre de la chapelle, je remarquai une fort belle maquette en bois sculpté d'un temple qui offrait tous les caractères architecturaux des pagodes birmanes. Chram-Chring m'affirma cependant que ce véritable objet d'art avait été fabriqué, à Pemionchi même, par un sculpteur venu du Thibet.

De nombreux manuscrits, soigneusement empaquetés dans des gaînes de soie, étaient rangés sur des rayons le long des murs. Un savant qui obtiendrait l'accès de toutes ces bibliothèques y ferait peut-être d'importantes découvertes. Il y a quelques années, un Hongrois, nommé Csomo de Körös, qui a publié des travaux de grand mérite sur la grammaire thibétaine, se confina volontairement dans un monastère de la frontière anglaise,

pour compléter son apprentissage des langues et des mœurs bouddhistes avant de s'engager dans le Thibet, où il prétendait rechercher les congénères de la race magyare. Malheureusement, lorsque, après plusieurs années de cette vie retirée, il voulut mettre son projet à exécution, il mourut subitement en traversant Darjiling, et l'on a soupçonné les gens de Lassa, qui ont des intelligences partout, de n'avoir pas été étrangers à cette triste fin.

Le monastère de Pemionchi passe pour un des plus riches en manuscrits de toutes les communautés bouddhistes qui se rencontrent au sud de la frontière thibétaine, bien qu'il ait été pillé pendant la dernière invasion népaulaise, à l'instar de tous les établissements situés sur la rive droite de la Rungit. C'est alors que fut détruite l'histoire du Sikhim, compilée par les lamas de Pemionchi, outre quatre mille volumes de textes sacrés que les Gourkhas donnèrent pour litière à leurs chevaux.

Je ne remarquai pas de moulins à prières sous le portique du temple. Comme je m'étonnais de cette lacune, on me conduisit dans une petite case voisine où je trouvai plusieurs de ces pieux engins méthodiquement rangés le long des murs. L'un d'eux surtout me frappa par l'énormité de ses dimensions. On lui donnait l'impulsion au moyen d'un anneau fixé au cylindre, qui, à chaque révolution, touchait une clochette avant de revenir dans la main du

dévot ou plutôt de l'opérateur. Il paraît qu'il existe des moulins plus considérables encore qui sont mis en branle par une chute d'eau. — A quand la vapeur?

Le bungalow où l'on m'avait installé avait autrefois servi de résidence à l'abbé, et certains détails de son ameublement attestaient encore la piété de son ancien occupant. En face de mon lit se dressait un autel chargé de statuettes et de figurines, tandis que par-dessus ma tête pendaient des bannières brodées représentant des sujets à la fois sacrés et égrillards.

Je restai deux jours à Pemionchi pour me reposer, ainsi que mes gens et mes bêtes. Ce n'est pas impunément qu'à chaque étape on se voit contraint de franchir en double sens des hauteurs de cinq à six mille pieds, tout en traversant le climat tropical des vallées précisément aux heures les plus chaudes du jour. Pemionchi se trouve d'ailleurs dans une position ravissante, car on y embrasse du même regard la végétation des tropiques et des pôles : jusqu'à trois mille pieds d'altitude, les figuiers, les palmiers et les bananiers qui tapissent les flancs des vallées basses; — plus haut, sur les premiers versants des montagnes, des forêts de lauriers, de chênes et de châtaigniers qui rappellent le midi de l'Europe; — plus haut encore, dans la direction de la grande chaîne, des pins, des

rhododendrons et de nombreuses graminées qui s'avancent jusqu'au seuil des neiges éternelles. C'est d'ici que, pour la première fois, j'arrivai à saisir les stupéfiantes dimensions de Kinchinchinga, qui, au lieu de rester à mon niveau, comme dans le panorama de Darjiling, semblait prêt à m'écraser de toute sa vertigineuse hauteur. C'est également d'ici que je commençai à distinguer la structure des glaciers qui forment une collerette de cristal autour des principaux pics et qui lancent leurs champs éblouissants de névé par-dessus l'arête sombre de Donkia.

Je passai la plus grande partie de mon temps à flâner parmi les habitations des moines et à observer les curieuses particularités de leur existence journalière. L'après-midi du second jour, je fis une excursion à la *goumba* de Changachelling, qui est bâtie sur la même arête, trois milles plus à l'ouest. La route traverse, presque de plain-pied, une épaisse forêt dont les éclaircies laissent continuellement entrevoir les neiges de l'Himalaya, hardiment découpées, sur leur support de roc, entre le fond éclatant de l'azur et les teintes rafraîchissantes d'un feuillage toujours vert. Le temple de Changachelling, qui passe pour fort ancien, est un des édifices les plus considérables que j'aie rencontrés dans le Sikhim; mais la moitié seulement est consacrée au culte proprement dit; le reste sert d'habitation aux lamas. Ceux-ci étaient

absents lors de ma visite. L'aspect général du temple trahit, du reste, un certain abandon. L'herbe envahit le parvis, et les fresques de l'intérieur commencent à déteindre sur les murs sous l'influence de l'humidité. Mais peut-être ce caractère de vétusté ne fait-il qu'ajouter au pittoresque du tableau.

En face du portique, cinq grands *chaits* alignent leurs pyramides sur une plate-forme qui domine à pic les flancs de la montagne. Le portail s'étend à peu près sur toute la largeur de la façade; il est surmonté d'un balcon qui donne le jour à la chapelle supérieure. Celle-ci, où l'on pénètre par un escalier extérieur à marches d'ardoise, renferme, au fond du chœur, une statue du dieu bleu avec sa déesse blanche; c'est la première chapelle où j'aie trouvé cette double image à la place d'honneur. Sur un des murs, j'observai la même fresque qu'au grand temple de Tassiding, dépeignant le cycle des existences. Dans la lamasserie, on me montra un oratoire où des niches disposées par étages renfermaient une curieuse collection de figurines représentant des personnages de toute couleur et de toute attitude. L'un d'eux, qui tenait un trident avec une guirlande de têtes de mort, rappelait fort le Siva de la mythologie hindoue; c'était, paraît-il, l'image de ce Gour Rimbochay, qui passe pour avoir introduit les influences sivaïtes dans le bouddhisme thibétain.

Je partis de Pemionchi, dans la matinée du 22, par un épais brouillard qui me permit à peine d'entrevoir en passant le temple de Ramdenchi ; près de cet édifice se trouvent les ruines d'une construction en pierre qu'on dit avoir servi de palais aux rajahs du Sikhim, quand ils avaient ici leur capitale. A la moitié de la descente, nous aperçûmes un long mendong, monument funèbre consacré aux lamas de Pemionchi, ainsi qu'aux bienfaiteurs du monastère. Les bouddhistes attachent moins d'importance que les hindous aux rites de la crémation. Une fois le cadavre brûlé, les cendres, surtout s'il s'agit d'un lama ou d'un haut personnage, sont enterrées sous un chait ou un mendong. Mais il s'en faut qu'on se débarrasse de l'âme aussi aisément que du corps; aussi les cérémonies qui doivent faciliter à l'esprit du défunt sa sortie de ce monde constituent-elles la partie la plus importante — et la plus coûteuse — des funérailles. A cet effet, on habille un mannequin avec les vêtements du défunt, et on l'assied devant un autel qu'on recouvre de mets et de boissons, aux frais, bien entendu, des parents et amis. Pendant plusieurs jours, les moines viennent s'asseoir devant le mannequin, pour partager son prétendu repas, en chantant les litanies qui doivent lui ouvrir le chemin d'un monde meilleur. Enfin, le principal lama adresse un beau discours à l'âme du défunt, qu'il invite à se retirer

en paix [1]; puis, ses assistants, ayant déshabillé le mannequin, feignent de conduire processionnellement l'âme à la porte du temple, avec l'accompagnement d'une musique infernale, destinée, sans doute, à écarter les mauvais esprits.

Après avoir franchi à gué un petit affluent de la Rungit, nommé la Kolhait, nous gravîmes une montagne boisée où j'observai à mi-côte un nouveau mendong, d'une longueur plus considérable encore, mais assez délabré. Il était trois heures de l'après-midi quand nous débouchâmes sur le hameau de Rinchinpong, à environ 6,000 pieds d'altitude. Je logeai dans le temple à l'extrémité du village; c'était une petite *goumba* assez pauvre, abritée sous un splendide cyprès. A côté de l'entrée se trouvait une sorte de foyer en terre glaise, où l'on brûla de l'encens en mon honneur; j'aurais préféré m'en

[1] Voici la traduction d'une de ces oraisons funèbres, transcrite par M. W. Edgar, qui, durant son voyage à la cour de Toumlong vers la fin de 1873, eut la chance d'assister aux obsèques d'une princesse royale, abbesse du couvent bouddhiste de Choumbi : « Vous allez quitter votre robe, votre mitre et votre « voile, pour vous refléter, telle que vous êtes, dans le miroir « du roi juste, sans autre vêtement que le noir apparat de vos « péchés ou l'éclatante parure de vos vertus. Votre or et votre « argent, votre rang, vos suivantes, votre réputation dans ce « monde ne vous sont plus d'aucun secours, maintenant que vos « bonnes actions vont être pesées dans la balance du roi, en « regard de vos péchés. Si vous avez fait le mal, vous serez « punie; mais si vos péchés se montrent plus légers que vos « bonnes actions, votre récompense sera certes considérable. »

servir pour cuire mon dîner, qui, ce jour-là, grâce au vent d'est, sentit furieusement la fumée de bois vert. Ici encore, la figure principale du temple représentait le dieu bleu avec la déesse blanche; mais l'indécence de leur attitude était peut-être moins flagrante que dans les cas précédents, et Chram-Chring put m'expliquer, sans trop se mettre en contradiction avec le témoignage de mes yeux, que c'était l'image de Bouddha... embrassant son enfant.

Le lendemain, 1er mars, fut une journée des plus fatigantes. Nous n'eûmes pas à franchir successivement moins de trois vallées et de deux arêtes, variant en altitude de 1,000 à 5,000 pieds. Depuis Tcheysing, j'avais pu apercevoir, chaque matin, ma destination du soir, sinon du lendemain; cette fois, même mon grand point de repère, Kinchinchinga, avait disparu derrière l'arête de Pemionchi. Heureusement, les montagnes prennent ici une variété de forme et de coloration qui fait généralement défaut dans les villages himalayens. Après avoir franchi la Jula, près de sa source, sur un simple tronc d'arbre jeté en travers du torrent, nous escaladâmes une singulière crête, évidée en croissant avec des mamelons qui coiffaient comme des bourrelets les deux cornes de la dépression et une sorte de cône qui se dressait isolément au centre de la courbe. Si le sol eût été volcanique, on aurait pu se croire devant un cratère éventré. Notre route

contournait la droite de ce cône, en s'élevant, à travers une épaisse forêt, vers le sommet de la passe marqué par un mendong où la mousse avait presque effacé les inscriptions.

Le versant méridional de cette arête me parut aussi nu et brûlé que le revers opposé était frais et verdoyant. Toutefois, sur l'autre rive de la Rottock qui coulait à nos pieds, un plateau naturel, taillé dans le flanc des montagnes, supportait des fermes et des cultures en plus grand nombre que je n'en avais vu jusque-là dans tout le Sikhim. A contempler ces carrés verts et jaunes, parsemés de cases en bambou, qui, avec un peu d'imagination, ressemblaient à des chalets, je croyais presque me retrouver devant un site de nos Alpes.

La Rottock franchie sans trop de difficultés, nous montâmes par un bon sentier au village de Mintougong, où le khazi fit mettre à ma disposition une cabane neuve dans sa propre métairie. Cet établissement agricole, qui occupe le tranchant d'une étroite arête entre les vallées de la Rottock et de la Rumman, comprenait quatre à cinq cases dans un enclos tout fourmillant de chiens, de chats, de poules, de cochons de lait et même d'enfants. Je fus reçu par un personnage vêtu d'une robe écarlate et d'une toque chinoise. Je croyais que c'était le khazi, mais Chram-Chring, qui était un peu le parent de la maison, m'apprit que j'avais simplement devant moi

la femme de mon hôte, trop indisposé pour venir à ma rencontre. La principale culture semble ici le riz et le maïs; je vis toutefois, aux abords de la ferme, une plantation de cannes à sucre; mais c'était un simple essai. Dans la jungle avoisinante paissaient plusieurs vaches et une quarantaine de moutons. — Tout ce district, qui est fort riche, compte environ cent cinquante familles, qui, outre l'impôt foncier, payent entre les mains du khazi une redevance en nature.

De Mintougong à Darjiling, on mesure deux étapes; mais à condition de laisser mes coulies en arrière, je pouvais facilement atteindre le territoire anglais en un jour, si M. Edgar avait tenu sa promesse d'échelonner sur la route des chevaux de rechange. Je partis donc dès le crépuscule, en compagnie de Chram-Chring, par une petite vallée qui descend de Mintougong dans le bassin de la Rumman. C'est à pareille heure que cette zone de l'Himalaya m'a toujours paru avoir le plus de charmes. La rosée perle encore dans l'herbe; les lointains sont estompés par une brume assez épaisse pour tamiser les premiers rayons du soleil, assez légère pour ne pas voiler les contours adoucis des hautes montagnes. Les oiseaux gazouillent dans les buissons; des papillons blancs butinent parmi les fleurs naissantes, et l'absinthe exhale ses pénétrantes senteurs, qui m'ont plus d'une fois rappelé les maquis de la

Corse. On dirait vraiment que cette région connaît le printemps.

Bientôt, nous vîmes s'épancher devant nous la Rumman, que nous traversâmes, à l'issue d'une gorge étroite, sur un pont formé de trois bambous juxtaposés avec un quatrième faisant simulacre de garde-fou. J'eus la satisfaction de trouver un premier relais sur la rive opposée et d'apprendre, en outre, que d'autres chevaux nous attendaient au second tiers du trajet, sur les bords de la petite Rungit. C'est la Rumman qui forme ici la frontière entre le Sikhim et l'Inde anglaise. Cependant, on n'aurait guère deviné ce changement de domination à l'état du sentier qui se prolongeait sur le territoire britannique, et, si j'étais rajah de Sikhim, je sais bien ce que je répondrais à l'administration anglo-indienne lorsqu'elle me reprocherait de négliger mes routes. J'aurais notamment à signaler une certaine descente où il nous fallut passer, *ainsi que nos chevaux*, sur un tronc d'arbre collé le long du roc abrupt; il n'y a vraiment que des poneys himalayens pour exécuter de pareils tours de force.

Au sommet de l'arête qui sépare les vallées de la Rumman et de la petite Rungit se trouve un bazar hindou avec une chapelle dédiée à Christna, l'Apollon de l'Inde. C'est une particularité assez curieuse que les envahissements britanniques dans l'Himalaya ont eu pour conséquence religieuse l'im-

portation, parmi les populations bouddhistes, non du christianisme, resté le monopole de la race conquérante, mais du brahmanisme, arrivé dans les fourgons des Anglais avec leurs domestiques et leurs fournisseurs indigènes. On ne peut affirmer que ce soit un progrès, car le bouddhisme, malgré ses exagérations ascétiques et ses déviations superstitieuses, semble encore aujourd'hui une doctrine morale bien supérieure au polythéisme dégénéré des Védas.

Nous passâmes à gué la petite Rungit, qui est, dans cette saison, un torrent sans importance, bien qu'elle coule dans un véritable sillon à une altitude de 800 pieds seulement au-dessus du niveau de la mer; mais il nous restait encore à gravir la montée de Darjiling, qui nous surplombait de 7,000 pieds. Heureusement que désormais la route ne laissait plus rien à désirer. De même qu'à la descente, nous franchîmes tour à tour, par une succession d'excellents lacets, les taillis de la jungle qui occupe le fond de la vallée, les plantations de thé qui ont pris sur ce versant une grande extension, enfin la magnifique forêt de magnoliers et de fougères arborescentes qui forme la ceinture même du *sanitarium*. Le soleil était encore haut sur l'horizon quand je descendis à la porte du député-commissaire.

Je pris à Darjiling deux jours de repos que j'avais bien gagnés, et l'on comprendra sans peine la façon

dont j'y appréciai la confortable hospitalité de M. Edgar. Enfin, le 4, ayant fait mes adieux à mon hôte, je partis avec mon domestique et mes bagages pour le *dak bungalow* de Punkabarri que j'espérais bien atteindre avant le crépuscule. Malheureusement, j'avais compté sans mes coulies, qui, à cinq heures de l'après-midi, n'avaient pas encore dépassé le bourg de Kursiong. Résolu à prendre les devants, je laissai alors mon cheval à mon domestique qui était à bout de forces; et après lui avoir recommandé de ne pas quitter les porteurs, je partis pour Punkabarri, non sans m'être informé si des bifurcations traîtresses ne pouvaient m'envoyer dans une fausse direction.

La nuit arrive vite aux environs des tropiques, et je n'avais pas fait la moitié du chemin que les ténèbres envahirent la jungle. La route, qui descendait graduellement les flancs de la montagne, restait à peine visible, à quelques pas de distance, sous la forme d'une bande grisâtre. Des milliers de lucioles voltigeaient à travers les arbres, rendant l'obscurité plus profonde encore par le contraste de leur phosphorescence sans reflet, pareille au feu d'un cigare. Des parfums analogues aux senteurs du seringat imprégnaient l'atmosphère qui, de fraîche et vivifiante, devenait de plus en plus tiède et lourde. Le chant des cigales et le coassement des grenouilles se succédaient avec des intervalles de silence qu'in-

terrompaient parfois des frôlements étranges dans les profondeurs de la forêt.

Tout à coup, je me rappelai qu'un *man eater*, un tigre « mangeur d'hommes », fréquentait ces parages, et que, la veille encore, on lui avait imputé d'avoir enlevé une femme dans ces environs... J'étais seul, sans armes, à pied, la nuit. Toutes ces idées jaillirent à la fois dans mon cerveau. Un instant, je me demandai si je ne ferais pas mieux d'attendre sur place l'arrivée de mes hommes; mais l'immobilité me parut plus effrayante encore que la fuite, et, tout en prêtant l'oreille aux moindres bruits de la jungle, je pris un pas accéléré qui allait probablement dégénérer en une course aussi folle qu'inutile et périlleuse, quand une pierre me fit trébucher et rouler de tout mon long, à quelques pas du précipice.

Je me relevai assez piteux, pestant contre ma panique autant que contre mon imprudence, et, à partir de ce moment, je songeai plus à surveiller mes pas qu'à prendre la fuite devant un ennemi imaginaire. Mais on conçoit que je n'en ressentis pas moins une vive impression de soulagement lorsque, peu après, à un détour de la route, je vis briller à mes pieds les feux de Punkabarri, en même temps que résonnaient à mes oreilles le son des tambourins et les chants des bayadères.

Traversant le bazar, où il y avait fête ce soir-là,

en je ne sais quel honneur, je me fis indiquer le *dak bungalow,* que je trouvai envahi par un pensionnat de jeunes Européennes. C'était un établissement catholique de Calcutta qui émigrait déjà pour la saison chaude, dans sa succursale himalayenne de Dàrjiling. Nonnes et pensionnaires étaient arrivées de Siligori vers le soir, les unes en palanquins, les autres à dos de bœuf, et elles allaient repartir dès l'aube pour terminer leur prochaine étape à Kursiong. En dépit de cette affluence inusitée, on trouva le moyen de me caser pour la nuit dans le *bungalow,* et, une heure plus tard, j'eus la satisfaction de voir arriver mes hommes à la lueur des torches qu'ils avaient prudemment emportées de Kursiong.

Le lendemain, de grand matin, je continuai ma descente à cheval vers les bas-fonds insalubres du Teraï, et, après les avoir traversés sans encombre jusqu'au village de Siligori, j'eus encore à subir vingt-quatre heures ininterrompues de carriole avant de retrouver le Gange à Caragola. Le petit steamer de Sahibgunge venait précisément de lever l'ancre; j'engageai donc un bateau indigène où je passai la nuit du 6. Enfin, le 7, je débarquai sur la rive droite, près de Sahibgunge, où je pris un train de l'Est indien, qui me transporta à Bombay en trois nuits et deux jours. Quand je franchis le seuil de l'hôtel Byculla, il y avait cinq fois vingt-quatre

heures que je ne m'étais mis au lit; mais c'est là un détail assez commun dans les excursions rapides à travers la péninsule hindoustanique. Deux jours plus tard, je me rembarquai pour l'Europe, heureux d'avoir terminé ma visite de l'Inde par une excursion qui, à l'attrait grandiose de nos sites alpestres, joignait le prestige original des hommes et des choses de l'extrême Asie.

CONCLUSION

L'AVENIR DE LA DOMINATION ANGLAISE DANS L'INDE

Des Anglais m'ont souvent demandé, durant mon voyage, ce qui me frappait le plus dans l'Inde. J'aurais pu leur répondre, en modifiant le fameux mot du doge à la cour de Louis XIV, que c'était de les y voir, et surtout de les y voir rester. Je ne leur aurais fait là, d'ailleurs, qu'un compliment déguisé, car la persistance et surtout l'affermissement de leur domination sur deux cent cinquante millions d'Hindous, tenus en respect par une armée de soixante mille Européens à peine, ne prouvent pas seulement l'extrême docilité de la population, mais supposent encore à première vue une administration tout à la fois savante et énergique.

Il est certain qu'on ne saurait désirer une meilleure école pour quiconque s'occupe de questions administratives. Ce seul fait, que plus de deux cents millions d'hommes sont autocratiquement gouvernés par une poignée de fonctionnaires appartenant à une

ace et à une civilisation étrangères, a une portée ellement considérable, qu'il doit forcément aboutir aux conséquences les plus propices ou les plus désastreuses : une administration modèle (étant donné, bien entendu, l'état de l'Inde), ou une bureaucratie démoralisante et démoralisée ; il est aisé de prévoir qu'il n'y a pas de milieu. Par bonheur, l'Anglais a précisément les qualités et même les défauts les plus favorables pour réussir dans de pareilles conditions. Un sens pratique qui le détourne de sacrifier les faits aux principes, en même temps qu'un respect de la légalité qui empêche son despotisme de dégénérer en tyrannie, un sentiment d'intégrité administrative qui va jusqu'au puritanisme, une longue habitude de la tolérance religieuse, une permanence de traditions qui supplée par la continuité à la lenteur des réformes, assez de conscience pour travailler sérieusement à l'émancipation morale de ses sujets et assez d'orgueil pour se mettre facilement au-dessus de leurs perpétuelles flatteries comme de leurs sourdes rancunes, — ces dispositions naturelles prédisposaient en quelque sorte l'Anglais à asseoir son empire de l'Inde sur les fondements les plus solides que puisse espérer une domination étrangère. L'impossibilité même de perpétuer la famille européenne sous ce climat énervant, et, par suite, la nécessité, pour la classe gouvernante, de se recruter sans cesse au sein de la mère patrie, si elles contri-

buent à maintenir la séparation des vaincus et des conquérants, concourent d'autre part à préserver ces derniers de la dégénérescence commune à toutes les races qui les ont précédés dans l'assujettissement de la péninsule hindoustanique, en même temps qu'elles entretiennent le feu sacré de leur patriotisme et de leurs traditions nationales.

Ce qui frappe le plus, quand on aborde l'étude de l'administration anglo-indienne, c'est la ressemblance qu'on lui découvre avec l'organisation de l'empire romain. Des deux côtés, apparaît une conquête graduellement étendue, tantôt par le développement d'une politique traditionnelle, tantôt par de simples nécessités de conservation et de défense, à une vaste aggrégation de peuples relevant de races et de religions diverses. De part et d'autre la domination s'exerce par une hiérarchie savante et compliquée de fonctionnaires investis d'un pouvoir absolu sur les populations conquises, mais ne devant leur autorité, comme leur prestige, qu'à la délégation du gouvernement central, et les perdant avec elle, — cumulant, en un mot, les devoirs d'un citoyen avec l'autorité d'un despote. Des deux côtés, perce la même tendance à respecter l'organisation civile des indigènes, mais en la garantissant par les méthodes juridiques de la société conquérante, — la même tolérance ou plutôt la même neutralité hautaine vis-à-vis des dissensions religieuses, en

tant qu'elles ne menacent pas ce que les Romains appelaient la *pax Romana* et que les Anglais ont appelé, par analogie, la *pax Britannica,* — mais aussi la même énergie dans la répression, dès qu'elles en viennent à compromettre les bienfaits de l'ordre matériel garanti aux vaincus en échange de leur indépendance. Comme Rome avait ses provinces du Sénat, ses provinces du prince et ses États tributaires qui conservaient une ombre d'autonomie sur la surveillance d'un fonctionnaire impérial, ainsi l'Angleterre compte dans l'Inde des *regulation provinces,* exclusivement régies par les lois qui ont été régulièrement promulguées dans le conseil suprême; — des *non-regulation provinces,* où une partie notable de cette législation fait place aux instructions secrètes et variables du gouverneur général; — enfin des *native states,* où des chefs indigènes restent en possession de la souveraineté sous le contrôle plus ou moins déguisé du résident accrédité à leur cour. L'ancienne distinction de *respublica* et d'*imperium* se retrouve textuellement dans les termes de « royaume » et d'« empire », depuis longtemps usités par le gouvernement anglais pour désigner respectivement sa sphère d'action dans les Iles-Britanniques et dans ses nombreuses possessions d'outre-mer. Enfin, il n'est pas jusqu'au *Royal titles bill,* récemment voté par le Parlement, qui ne rappelle, — d'une façon assez

malheureuse d'ailleurs, — la nuance établie aux premiers temps de l'empire entre les qualifications de *princeps*, d'*imperator* et de *dominus*, suivant qu'on s'adressait à César comme président du Sénat, chef des citoyens ou souverain absolu des sujets. Nous n'en finirions pas, si nous voulions pousser ce parallèle jusque dans les détails secondaires de cette administration anglo-indienne qui, à dix-huit siècles de distance, reproduit aujourd'hui, non par dessein prémédité, mais par la force des choses, les conditions et les procédés de la plus solide domination connue dans l'histoire du monde.

Toutefois, cette analogie n'existe qu'à la surface. Les deux organismes ont beau offrir des rouages identiques, tout différent est l'esprit qui les pénètre et les anime. Tandis qu'à Rome, — et l'on peut ajouter dans tous les États fondés jusqu'ici par la conquête, aussi longtemps que la fusion ne s'est pas opérée entre les races en présence, — le but du gouvernement reste l'exploitation des sujets au profit d'une ville, d'une classe ou d'un homme, l'Angleterre nous donne, pour la première fois, l'exemple d'une domination organisée par le conquérant pour le bien exclusif de la population conquise. — Qu'on ne s'y méprenne pas, nous sommes loin de prétendre que les Anglais conservent l'Inde dans un mobile entièrement désintéressé. L'extension des débouchés qu'y trouve

leur commerce; le nombre et l'importance des emplois qu'y occupent leurs fils de famille, voire l'entretien de soixante mille soldats européens par le trésor local, bien que, dans ce dernier cas, nous ne voyions guère comment la mère patrie, même dans une heure de crise, pourrait, sans imprudence, dégarnir la péninsule de ses troupes européennes, ce sont là des avantages qui se chiffrent annuellement par plusieurs millions de livres sterling, payés par l'Inde à l'Angleterre. De même, à un point de vue plus élevé, il est incontestable que la possession de l'Inde ajoute considérablement au prestige de la couronne britannique. La liste des hommes politiques qui, avant de se distinguer dans le gouvernement de la métropole, ont fait leurs premières armes dans les différentes branches des services anglo-indiens, prouve que, comme école d'administration, l'Inde réagit d'une façon heureuse jusque sur les affaires intérieures de la Grande-Bretagne. Enfin, c'est l'Inde, — et peut-être elle seule, — qui, en faisant de l'Angleterre une puissance asiatique, la contraint de rester une puissance européenne, malgré les tentations de sa position insulaire et les sollicitations de ses intérêts économiques. « Sans l'Inde, nous ne serions plus qu'une nation de boutiquiers », me disait, il n'y a pas longtemps, un haut fonctionnaire du pays, que j'interrogeais sur le principal résultat de la domination an-

glaise, et cette réponse donne la clef de bien des événements contemporains qui, à première vue, semblent avoir fort peu de rapports avec les rives du Gange.

Mais ces avantages matériels et moraux, si considérables qu'ils paraissent, ne sont qu'une conséquence indirecte du régime établi par le vainqueur. On ne se rend pas suffisamment compte, sur le continent, de ce double fait que le budget de l'Inde est complétement séparé du budget britannique, et que, depuis 1833, l'Angleterre n'exerce plus aucun monopole commercial dans ses possessions de l'Hindoustan. Si à ces faits on ajoute que la colonisation européenne est à peu près nulle au sud de l'Himalaya, et, d'autre part, que, depuis l'*Indian civil service Act* de 1861, les indigènes, comme lord Lytton le rappelait encore dans une proclamation récente, sont également éligibles à tous les emplois civils, pourvu qu'ils aient les garanties requises de moralité et de capacité, il faudra bien croire à la sincérité de l'Angleterre quand elle affirme son intention de gouverner l'Inde pour l'Inde.

On conçoit, toutefois, que les Anglais eux-mêmes ne soient pas toujours d'accord sur le meilleur moyen d'atteindre ce but. Les uns regrettent les beaux jours du gouvernement paternel, lorsque dans chaque district un seul représentant de l'autorité concentrait tous les pouvoirs dans sa personne

et exerçait sur ses administrés une autorité aussi absolue qu'arbitraire. D'autres préconisent ce que les Anglais ont appelé *a scientific government,* c'est-à-dire un gouvernement entièrement conforme aux données de la science pure, — la multiplication des règlements pour limiter l'initiative des fonctionnaires locaux, — l'organisation de chaque service public en un département distinct, dont les ramifications s'étendraient sur tous les points du territoire, — enfin la centralisation de l'autorité politique dans les bureaux de Calcutta ou même de Londres. A l'appui de ces dernières vues, on fait valoir qu'avec les steamers, les chemins de fer et surtout le télégraphe, il n'y a plus de raison pour abandonner les intérêts des populations aux expériences et aux fantaisies de leurs administrateurs locaux; — que la centralisation peut seule imprimer aux agissements du pouvoir l'esprit de suite et l'unité d'action si nécessaires dans un pays comme l'Inde; — qu'il vaut mieux être gouverné par des principes que par des hommes; — que la division du travail est d'une application aussi féconde dans le gouvernement des peuples que dans les autres branches de l'activité humaine. De l'autre côté, on soutient que le système des départements spéciaux a produit un développement exagéré de la bureaucratie; — qu'il tend à tuer chez les fonctionnaires toute originalité et toute initiative; — qu'il est le principal coupable dans cette éléva-

tion des dépenses publiques, déjà déplorée par lord Mayo dans une dépêche célèbre et aujourd'hui encore si menaçante pour l'avenir de l'Inde; — enfin que la centralisation exagérée est contraire à la nature des faits dans un pays aussi étendu et aussi varié.

Après avoir oscillé quelque temps entre ces deux systèmes, le gouvernement a adopté un moyen terme, qui semble une solution fort judicieuse, c'est-à-dire qu'il a remis à des départements spéciaux la solution des questions techniques, la promulgation des réglements et l'exécution matérielle des travaux, tout en confiant dans chaque district à un fonctionnaire unique l'initiative et le contrôle des mesures à prendre. Néanmoins l'opposition de ces deux partis, où l'on sent percer l'éternel antagonisme de la théorie et de la pratique, de la réforme et de la conservation, reparaît dans presque toutes les questions qui se rattachent à l'organisation politique et sociale du pays. Les uns voudraient inculquer aux indigènes non-seulement les connaissances, mais encore les principes et les méthodes de l'Europe; les autres soutiennent que les institutions de l'Occident ne sont pas faites pour les races de l'Inde, et qu'au lieu de poursuivre une acclimatation artificielle de nos procédés juridiques de nos magistratures électives, de notre régime foncier et industriel, voire de notre égalité

civile et politique, on ferait mieux de développer, en les améliorant, les rouages historiques de l'organisation indigène, tels que les communautés de villages, le pouvoir héréditaire des chefs locaux, la hiérarchie des castes ou plutôt des corporations professionnelles, enfin les prescriptions du droit hindou et mahométan. En matière de finances, les premiers réclament un système d'impôts variés, atteignant au même titre toutes les sources de revenu ; les seconds préféreraient la taxe unique de l'empire mogol, basée sur l'absorption complète de la rente foncière par l'État. En matière d'enseignement, certains esprits préconisent l'emploi général de la langue anglaise comme véhicule de l'éducation à tous les degrés, les autres entendent propager les connaissances de l'Europe à l'aide des dialectes locaux, conformément à ce précepte pédagogique que, pour faire son chemin dans l'esprit des enfants, l'instruction doit y pénétrer par l'intermédiaire de leur langue maternelle, et ici encore la solution qui est intervenue, comme on l'a vu plus haut, est une transaction assez heureuse entre les partis extrêmes. Mais quoi qu'il en soit de ces opinions divergentes, toutes les autorités, c'est là l'essentiel, sont d'accord sur le principe que l'Inde doit être gouvernée pour l'Inde, en attendant qu'elle puisse l'être par l'Inde.

L'initiative privée, qui en Angleterre est toujours à l'affût des idées généreuses et des entreprises

philanthropiques, a depuis longtemps apporté son concours à cette œuvre d'émancipation. Nous ne nous étendrons point sur les missions protestantes, qui ont à peine conquis dans l'Inde anglaise deux cent vingt-quatre mille indigènes, c'est-à-dire pas même le millième de la population totale; mais, si elles ne réussissent guère à répandre les dogmes du christianisme, elles servent, par leurs livres et surtout par leurs écoles, à propager l'esprit des sociétés chrétiennes qui mine sourdement l'antique édifice de l'idolâtrie. Quant aux missions catholiques, elles comptent un chiffre d'adeptes au moins deux fois plus considérable, mais elles ne se recrutent guère que parmi les castes inférieures de l'Inde méridionale. De nombreuses sociétés laïques travaillent, de leur côté, à éclairer et à moraliser le pays; au premier rang se place l'*East Indian Association,* fondée à Londres, en 1774, par sir William Jones, pour devenir le centre des études et des recherches sur l'Inde; elle possède actuellement dans les principales villes de la péninsule des branches fort actives qui réunissent autour des mêmes tribunes les esprits les plus distingués parmi les indigènes et parmi les Européens. Viennent ensuite l'institut Dalhousie, « pour le progrès social et littéraire de toutes les classes dans l'Inde »; la Société Bethune, pour l'encouragement des rapports sociaux entre « gentlemen » des

deux races; l'association formée à Londres pour fournir aide et protection aux jeunes indigènes qui désirent visiter l'Angleterre; le *Mechanics' Institute*, fondé à Bombay, par la riche famille des Sassoon, pour servir de bibliothèque publique; l'Association des sciences sociales du Bengale, la Société des sciences physiques et médicales, la Société géographique de Bombay, et d'autres encore, dont le nom indique suffisamment l'objet, et dont la création est également due à l'initiative européenne.

A la même époque où la visite de S. A. R. le prince de Galles attestait l'importance chaque jour grandissante de l'Inde dans les calculs de la politique britannique, deux autres missionnaires de la civilisation, miss Mary Carpenter et le professeur Monier Williams, parcouraient isolément les principaux centres du pays afin de recueillir des adhésions, celui-ci en faveur d'un Institut qu'il se propose de fonder à l'Université d'Oxford pour les indigènes et les Européens désireux d'approfondir les connaissances relatives à l'Inde, celle-là au profit de l'éducation féminine dont elle s'est faite l'ardente et infatigable propagatrice. C'est également une dame étrangère qui a institué à Calcutta, en 1873, ces visiteuses de l'instruction chargées de porter à domicile l'enseignement des filles enrayé dans les écoles publiques par le préjugé populaire.

Ces efforts et ces mesures commencent à porter leurs fruits. En apparence, la vieille société indigène est encore debout, mais de toute part s'y montrent des germes de dissolution chaque jour plus développés. Une véritable soif d'instruction, surtout dans les sciences, envahit peu à peu cette portion des classes supérieures qui se trouve en contact direct avec les Européens. Des associations indigènes se fondent sur tous les points du pays pour ranimer le goût des hautes études orientales et pour vulgariser par des traductions en dialecte local les principaux ouvrages de la science anglaise. M. Garcin de Tassy, dans son excellente *Revue de la langue et de la littérature hindoustanies*, donne sur ces sociétés et sur leurs travaux un aperçu qui révèle un mouvement intellectuel d'une intensité vraiment surprenante. A Bombay et à Calcutta surtout, on trouve des sociétés de conférences et de discours (*debating societies*) où l'on voit des indigènes traiter, indifféremment en hindoustani et en anglais, des sujets tels que les doctrines de Bouddha, le positivisme de Comte, les théories de Darwin, etc. A Calcutta, certaines de ces associations ont même pris une tournure politique, comme « l'Association du peuple » et la « Ligue radicale », — titres sonores qui ne sont guère de nature à effaroucher personne, quand on voit cette dernière société prendre pour président d'honneur le lieutenant-

gouverneur du Bengale. N'oublions pas non plus l'*Indian reform association*, dont le plus beau titre est la fondation d'une école normale pour filles à Calcutta.

Un fait à signaler, c'est que parmi les classes lettrées, surtout au Bengale, l'ancienne religion hindoue est en voie de disparaître, même dans ses pratiques purement extérieures. Les uns s'en tiennent à un panthéisme plus ou moins conforme aux Védas; d'autres vont droit au positivisme; un grand nombre adoptent le culte rationaliste du *Brahma somaj*, qui, professant pour tous dogmes l'immortalité de l'âme et l'existence d'un Dieu personnel et conscient, est bien prêt à s'entendre, sur le terrain du protestantisme libéral, avec le mouvement réformateur des Églises occidentales. Le *Brahma somaj* se subdivise lui-même en plusieurs fractions, dont la plus avancée, ou *Progressive somaj*, possède déjà dans la péninsule 102 *mandirs* ou congrégations distinctes.

Il faut aussi mentionner l'essor pris dans ces dernières années par la littérature indigène, surtout dans le nord de l'Inde, où la prédominance des Aryens a toujours maintenu une certaine activité intellectuelle. Cependant, si l'on excepte les traductions littéraires et scientifiques, la plupart des productions originales y appartiennent à la poésie et à la fiction. Parmi les sujets sérieux, ce sont la

religion et la pédagogie qui viennent en première ligne. Les divers dialectes de l'Inde comptent plus de deux mille ouvrages publiés dans l'année 1872-1873, et ce mouvement ne s'est pas ralenti depuis lors; le dernier rapport sur la situation générale de l'Inde constate, en outre, une élévation continue dans le ton moral de la littérature native. Quant à la presse indigène, née d'hier, elle compte déjà ses organes par centaines et ses lecteurs par dizaines de mille. Elle est aussi libre qu'en Angleterre, sauf que dans l'Inde l'autorité s'abonne largement aux journaux *agréables* et que les employés du gouvernement ont défense expresse d'envoyer des articles ou même des renseignements quelconques. Les opinions diffèrent beaucoup sur sa valeur réelle. Je lui ai souvent entendu reprocher, avec des exemples à l'appui, d'être aussi ignorante que crédule, et d'ignorer tout juste milieu entre une servilité absolue à l'égard du gouvernement et une opposition ridicule à force d'être outrée. Cependant sir Richard Temple, dans le dernier rapport administratif sur le Bengale, tout en constatant les défauts et les lacunes des journaux indigènes, soutient « que la conclusion générale doit être plutôt favorable à la loyauté et au bon vouloir de la presse bengalaise envers la couronne, la nation et même la domination britannique », opinion confirmée, pour le reste de l'empire, par le rapport général

sur la situation du pays. Il est certain que la presse indigène n'est pas encore capable de diriger ni même d'indiquer les tendances réelles de l'opinion; mais on ne doit pas oublier que cette institution est encore en enfance; que, malgré ses écarts, elle habitue ses lecteurs à penser par eux-mêmes, et qu'elle fera inévitablement sa propre éducation en faisant celle du public.

Tout ce mouvement de fermentation est encore restreint à un cercle qui paraît assez étroit, si l'on n'envisage que le nombre des individus. Mais, plus qu'aucun autre pays, l'Inde est habituée à subir aveuglément l'impulsion de certaines classes relativement peu nombreuses, qui lui ont imposé depuis longtemps leur direction spirituelle, et, du jour où ces couches supérieures seront suffisamment pénétrées de notre civilisation, on sera surpris de la progression en quelque sorte géométrique que suivra l'effondrement de la société indigène ou plutôt sa reconstruction sur des bases nouvelles. Que fera l'Angleterre, quand cette évolution sera complète ? Fidèle aux principes qu'elle se fait honneur de professer aujourd'hui, remettra-t-elle spontanément à ses sujets la direction de leurs propres affaires, ou, pareille à ces mères-tutrices qui, de bonne foi, se refusent indéfiniment à admettre l'émancipation de leurs enfants, voudra-t-elle s'obstiner dans une gestion qu'elle n'aura plus ni

raison ni droit de garder? La solution la moins préjudiciable à ses intérêts serait que l'Inde, sans sortir de l'empire britannique, se contentât d'une autonomie intérieure, comme le Canada et l'Australie. Mais dans ces colonies les populations sont encore trop anglaises d'origine et de sentiment pour aspirer à la rupture des faibles attaches qui les maintiennent encore dans la dépendance nominale de la couronne britannique. L'Inde, au contraire, est déjà trop avancée dans les voies de la civilisation pour qu'on puisse la refondre dans le moule d'une société étrangère, et, si modifiée qu'on la suppose au contact des idées et des institutions européennes, elle restera toujours elle-même par le caractère de ses mœurs comme par la tournure de son esprit. Aussi le seul rôle que puisse désormais ambitionner l'influence anglaise consiste-t-il à féconder les germes de développement déjà visibles aujourd'hui dans la société indigène. Et l'Angleterre ne peut même pas spéculer sur la gratitude populaire que devrait lui acquérir l'accomplissement consciencieux de cette mission, — d'abord parce que c'est toujours folie de compter sur la reconnaissance des nations, ensuite parce que, à moins de se payer d'apparences, il faut admettre l'impopularité de la domination britannique dans l'Inde.

Un maître est rarement populaire, même chez

ceux qui ne sauraient pas s'en passer, surtout quand il prétend faire le bonheur des gens malgré eux. D'ailleurs, même en laissant de côté les froissements que devait produire l'introduction d'un gouvernement régulier et scientifique parmi des peuples habitués à la simplicité et à l'incurie administratives du despotisme oriental, les Anglais n'ont rien de ce qui peut gagner à un conquérant les sympathies des vaincus. Tout en s'efforçant de régénérer l'Inde par l'influence de leur civilisation supérieure, ils lui font trop sentir qu'ils ont conscience de cette supériorité. « Les Anglais sont justes, mais pas bons (*not kind*) » : cette réflexion m'a été adressée, en termes presque identiques, à Calcutta, à Bombay, à Ceylan, partout, en un mot, où j'ai rencontré des indigènes qu'une éducation exceptionnelle, l'indépendance de leur position et peut-être ma qualité d'étranger mettaient à l'aise pour me répondre avec autorité et franchise. Plus d'une fois j'ai vu des Anglais se comporter avec des natifs de haut rang comme ne le supporteraient pas chez nous un valet de ferme ou un cocher de fiacre. Sans doute, les fonctionnaires, que leur position met en rapport officiel avec l'élément indigène, s'évertueront à le traiter avec tous les égards de la politesse orientale ; mais ils se garderont bien de lui faire des avances sur le terrain des relations privées, ils le tiendront soigneusement à l'écart de leur propre intérieur, et

ils en éviteront instinctivement le contact jusque dans leurs trajets en chemin de fer, où, par un détail assez caractéristique, on ne verra jamais des Européens et des indigènes choisir le même compartiment. Il semble que, tout en sapant la hiérarchie de la société native, les Anglais y aient constitué eux-mêmes une caste nouvelle, fondée non plus sur la tradition religieuse, mais sur la couleur de la peau et l'orgueil de la race. Je ne connais pas, dans toute l'histoire, une domination analogue où les alliances matrimoniales soient restées aussi rares entre l'ancienne aristocratie nationale et les parvenus de la conquête. Même la classe des eurasiens, ou sang mêlé, qui doit son origine aux relations irrégulières des Européens avec les natives, loin de constituer un trait d'union, se voit également repoussée, au point de vue social, par les deux races dont elle est issue.

De quelque côté que nous nous tournions, nous ne trouvons donc actuellement aucune affinité, aucune sympathie, aucun lien moral ou politique qui puisse retenir les populations de l'Inde sous la suprématie de l'Angleterre, le jour où ces deux cent cinquante millions d'Asiatiques gardés par moins de cent mille Européens s'éveilleront à la conscience de leurs droits et de leur force. Tout ce que nous pouvons souhaiter, c'est

que cette révolution, peut-être fort lointaine encore, ne soit pas précipitée par les complications de l'extérieur; car, pour que l'Inde puisse un jour reprendre son rôle dans le développement général de l'humanité, il faut laisser aux Anglais le temps d'achever l'œuvre d'éducation sociale et politique que seuls ils sont capables de mener à bonne fin.

FIN

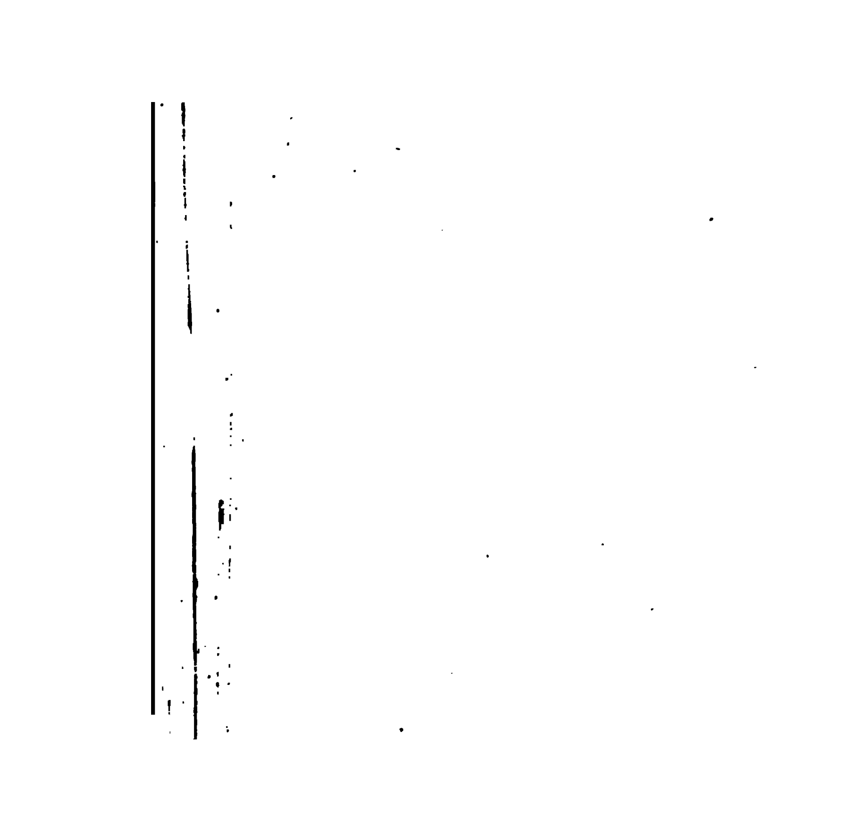


TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. 1

CHAPITRE PREMIER. *Bombay*. — De Venise à Bombay. — A bord du *Sumatra*. — Premier aspect de Bombay. — La ville *noire*. — Fête des lanternes. — La vie anglaise dans l'Inde. — Castes et sectes des hindous. — Une noce chez sir Munguldass Nathouboy. — Les Parsis. — Soirée chez le gouverneur. — Réception du prince de Galles à Bombay. — Une fête des écoles. — L'instruction publique dans l'Inde. . . 5

CHAPITRE II. *Excursions dans la présidence de Bombay*. — Le temple souterrain d'Éléphanta. — Les trois capitales de la présidence. — Dans les *ghauts*. — Le *sanitarium* de Matheran. — Pouna. — Le soldat anglais dans l'Inde. — En route pour Baroda. — La déposition du dernier gaikwar. — Intérieur de la ville. — Combats d'animaux. — Chasse à la *chitar*. — Ahmedabad et ses ruines. — Les jaines. — Anciennes mosquées. 44

Chapitre III. *Ceylan et le sud de l'Inde.* — A bord du *Raleigh.* — Relâche à Goa. — Les restes de la vieille Goa. — Arrivée à Ceylan. — Colombo. — Le chemin de fer de Candy. — Mélange de races. — Candy. — Le temple de la Dent sacrée. — Procession de la Perahara. — Le bouddhisme à Ceylan. — Une traversée accidentée. — De Tuticorin à Madura. — La grande pagode de Minakshi. — Trichinopoli et la pagode de Seringham. — En route pour Haiderabad. 70

Chapitre IV. *Le royaume du Nizam.* — Le Grand péninsulaire indien. — Arrivée à Haiderabad. — La société musulmane dans l'Inde. — Le palais de la Résidence et la ville indigène. — Les ruines de Golconde. — Le *tank* de Mir Alam. — Un dîner chez sir Salar Jung. — Situation actuelle du royaume. — Sir Salar Jung et l'autorité anglaise. — La politique de l'Angleterre vis-à-vis des princes indépendants de l'Inde. . 114

Chapitre V. *Calcutta et l'administration de l'Inde anglaise.* — D'Haiderabad à Calcutta par chemin de fer. — Jubbulpore : son école des Thugs et ses rochers de marbre. — Les chemins de fer dans l'Inde. — Travaux publics des Anglais. — Calcutta et la société anglo-indienne. — Organisation du gouvernement suprême. — Les services publics et les mœurs indigènes. — Influence des idées européennes sur les classes éclairées de la société native. — Une fête chez les *babous* de Belgachia. 154

Chapitre VI. *La vallée du Gange et les souvenirs de la grande mutinerie.* — Bénarès, la ville sainte. — La crémation dans l'Inde. — Les illuminations du Gange. — Lucknow et ses palais. — Traces du dernier siége. — *The tale of Cawnpore.* — Le retranchement de Wheeler, le quai du Massacre et le

puits de Nana-Sahib. — Les approches d'Agra. — Le palais d'Akbar. — Le Taj. — Excursion à la ville déserte de Futtipore-Sikhri. — Mattra et la légende de Christna. — Bindrabun et ses temples. — Arrivée au camp de Delhi. — Les Delhis d'aujourd'hui et d'autrefois. — Excursion au royaume de Jeypore. — Amber. 187

Chapitre VII. *A la cour de Cachemire.* — La *Ceinture du Monde.* — De Delhi au *sanitarium* de Massourie. — La patache de l'Himalaya. — Influence des *sanitaria* sur la société anglo-indienne. — La ville de Lahore. — Les Sikhes et le grand temple d'Amritsar. — Les frontières du Cachemire. — Arrivée à Jummou. — Réception du prince de Galles par le maharajah du Cachemire. — Sports indigènes. — Danse de lamas. — Retour à Agra. 237

Chapitre VIII. *Le sanitarium de Darjiling.* — Projets d'excursion dans le Sikhim. — Le ferry du Gange. — La vallée de la Mahanuddi. — Le camp du député-commissaire. — A cheval dans le Teraï. — Forêt vierge. — Le bungalow de Punkabarri. — Kursiong et la culture du thé. — Darjiling et son climat. — Panorama des plus hauts pics du globe. — Ascension au mont Sinchul. — Écoles et temples. . . 269

Chapitre IX. *Le royaume de Sikhim.* — Descente dans la vallée de la Rungit. — Les zones de la végétation dans l'Himalaya. — Les Lepchas. — Une funèbre rencontre. — Les ponts du pays. — La politique du Sikhim. — Monastère de Namchi. — Le bouddhisme dans le nord de l'Inde. — Une nuit dans un temple. — Grandes routes de l'Himalaya. — A travers la jungle. — Chez le *khazi* de Tcheysing. — Une difficulté d'étiquette. — Entrevue avec S. H. Thotub Namguay 303

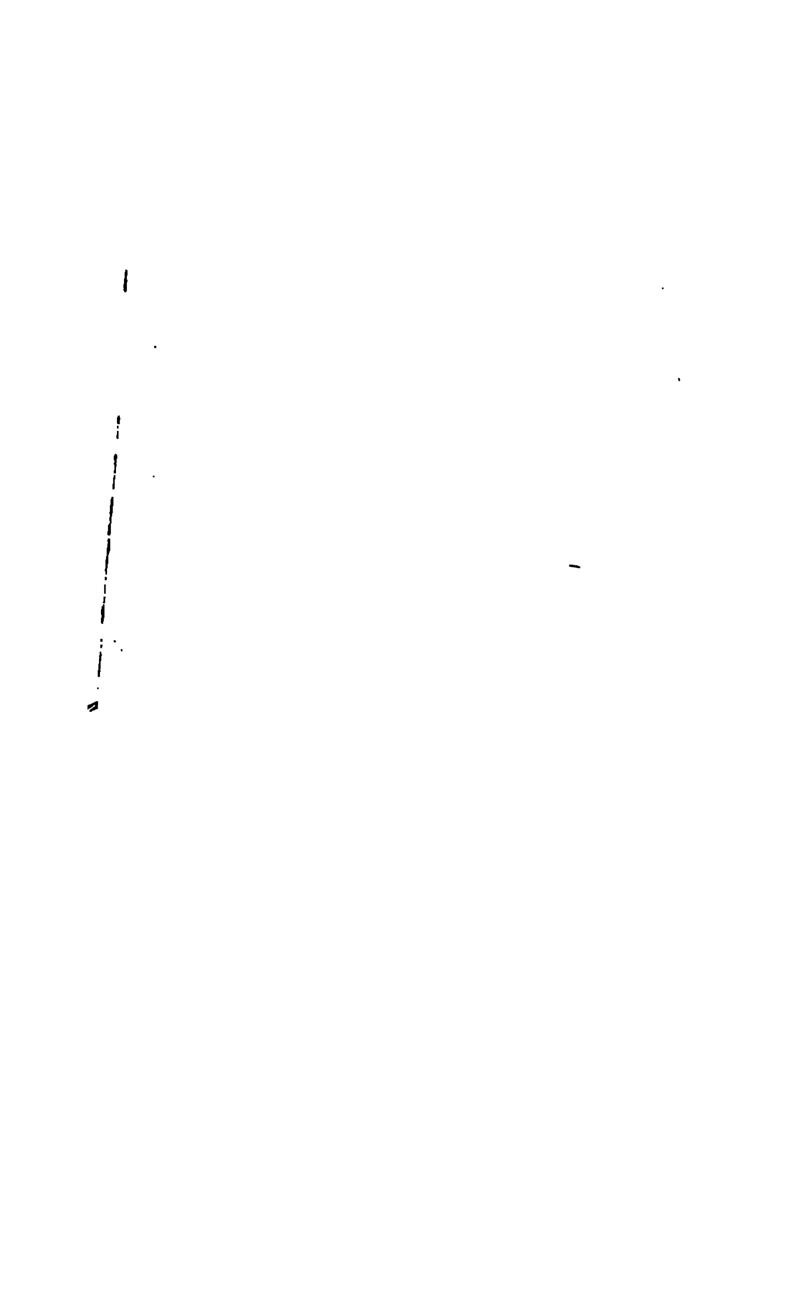
CHAPITRE X. *La région des grands monastères.* — Entrée solennelle au monastère de Tassiding. — Ses trois temples. — Le cycle des existences, d'après une fresque bouddhiste. — Organisation intérieure des lamasseries. — Séjour au monastère de Pemionchi. — Cérémonies du culte. — La région sacrée. — Visite à la *goumba* de Changachelling. — Rinchinpong. — Mintougong. — Retour à Darjiling. — Descente de l'Himalaya et embarquement pour l'Europe à Bombay. 336

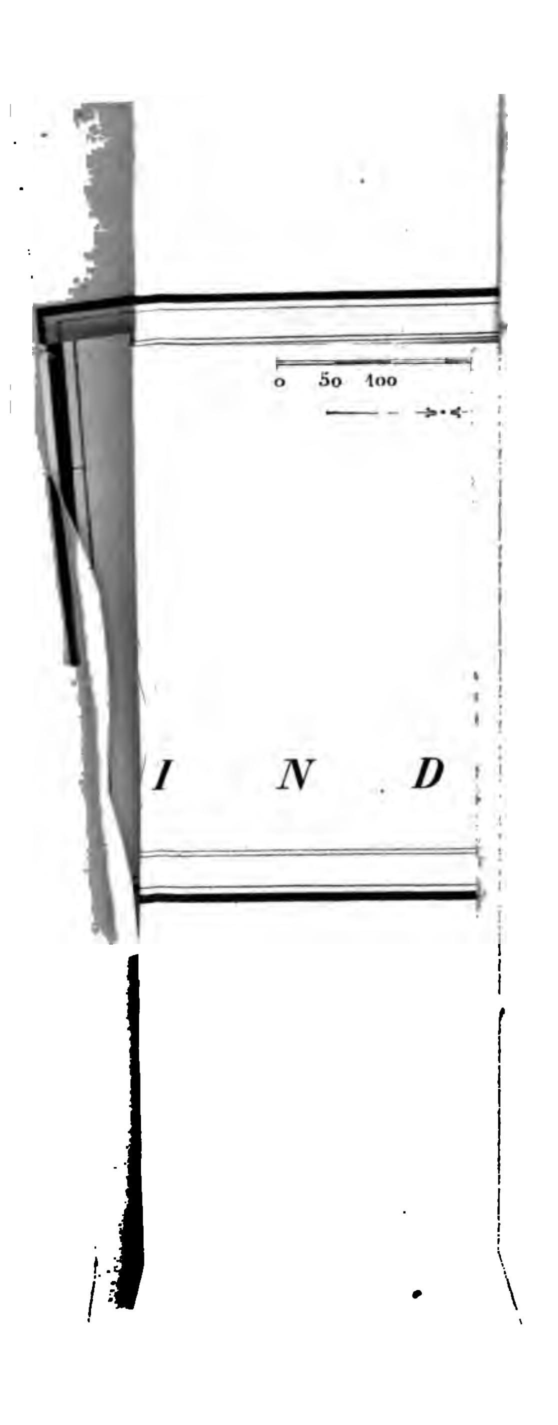
CONCLUSION. — L'avenir de la domination anglaise dans l'Inde 366

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Types de Sikhim	frontispice
Le Lac de Candy (île de Ceylan)	85
Pagode de Madura	108
Les Quais du Gange à Bénarès	192
La Ville déserte de Futtipore-Sikhri	216
La Grand'Rue de Jeypore	232
Danse de Lamas, moines bouddhistes	264
La plus haute crête de l'Himalaya, Vue de Darjiling	294
Pont de Rambous, dans l'Himalaya	306
Clergé bouddhiste, avec les instruments du culte	318

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.





o 50 100
I N D